

Les Maîtres de la Peur

PAR

ANDRÉ de LORDE

et

ALBERT DUBEUX



PARIS
LIBRAIRIE DELAGRAVE
15. RUE SOUFFLOT, 15
1927

Éditions "RECTO-VERSO", asbl
18, rue des Sparonniers, 1000 Bruxelles
(Tél.: 02/512.83.00)

Copyright:

Les droits sur tous les textes de ce volume demeurent
l'exclusive propriété des ayants droit.

Imprimé en Belgique

LES MAÎTRES DE LA PEUR

LES MYSTÈRES DE LA PEUR

« Les peintres puissants peignant tout peindre, et leur peinture est toujours
un peu morale quand elle est tragique et
qu'elle donne l'horreur des choses qu'elle
révèle. »

(BARRY D'AUREVILLAY.)

Il existe toute une littérature de la peur...

Qui pourrait s'en donner? Chacun de nous porte en plus profond de lui-même un goût secret pour les émotions violentes. De tout temps, sous toutes les latitudes, les spectacles d'horreur ont attiré un public nombreux; les vastes amphithéâtres de Rome étaient trop étroits pour contenir les citoyens avides de voir des gladiateurs s'entre-massacrer, des chrétiens livrés aux furies; si l'Inquisition avait rendu publiques ses séances de « questions », elle eût refusé du monde; pour assister à l'atroce supplice de Damien, la foule se rua vers la place de Grève comme à une fête.

Bah! direz-vous, le temps a marché; de nos jours, les progrès de la civilisation rendent impossibles des passe-temps aussi barbares. C'est entendu. Pourtant, qu'on mette aux prises dans une arène des hommes, des taureaux et des chevaux, et les spectateurs trépидants hurleront de joie; qu'on guillotine à l'aube livide une loque humaine à demi morte d'épouvante, il n'y aura pas assez de soldats pour refouler, baïonnette au canon, la cohue de ceux qui veulent voir. Et les cœurs sensibles qu'un tel spectacle révolte ne recherchent-ils pas, dans les foires, les plus violentes, les plus horribles « attractions »? N'éprouvent-ils pas un plaisir extrême à contempler, au cirque ou au music-hall, les exercices

les plus périlleux? Si je suis avec une amie d'angoisses les évolutions du danseur sur la corde raide, si ma respiration s'arrête avec la musique lorsque cette jeune personne au maillot rose va tenter ce qu'elle appelle elle-même le *saut de la mort*, c'est que je me représente, en effet, une mort atroce, un cadavre broyé ensanglantant le sable de la piste. Sans doute, si j'avais la certitude que l'accident va se produire, je serais le premier à me précipiter pour l'empêcher; mais si j'avais, par contre, la certitude qu'il ne se produira pas, je me déstabiliserais du spectacle. Il y a là un bien curieux compromis de conscience; si ma sensibilité vient à me reprocher la satisfaction odieuse que je trouve à contempler ainsi une catastrophe, je calme aussitôt mes scrupules en invoquant les probabilités: il n'y a pas une chance sur mille pour que l'accident se produise précisément aujourd'hui; mais sitôt que mon cœur ose ~~se laisser~~ risquer d'émouvoir mon plaisir, je l'arrive à nouveau en enserrant dans mon esprit l'image de la chute malgré tout possible. Je n'aurais pas la fermeté de cet Anglais qui assistait à toutes les représentations d'une ménagerie afin d'être présent quand le dompteur serait mangé; mais, en y assistant une fois par hasard, j'espère un peu, sans me l'avouer, que ce sera pour aujourd'hui à peu près comme je rêve — sans oser le croire — que mon numéro à la loterie sera le gagnant.

À Dieu ne plaise que j'amalgame en plaisir un peu inquiétant à l'émotion que peut donner la lecture d'Edgar Poe ou de Wells! Pourtant, dans la littérature comme dans la vie, nous raffolons de la peur quand elle ne s'accompagne pour nous d'aucun danger réel. Ainsi l'enfant armé d'un sabre de carton se rue avec ivresse dans des combats pacifiques où il récoltera tout au plus quelques égratignures.

La peur a toujours existé et chaque siècle a imprimé dans sa littérature la trace des craintes qui le tourmentaient, mais l'homme des MYSTÈRES et des *horrors* ~~modernes~~ *modernes* n'ont pas tremblé pour les mêmes causes; les sources de la peur ont varié, sinon la Peur elle-même, immuable, éternelle.

L'antiquité connaît l'affroi des puissances surnatu-

celles; ses drames, ses légendes nous peignent mille divinités cruelles acharnées contre les pauvres humains. Au moyen âge, la peur règne encore en maîtresse; le chair et l'esprit sont également menacés; des guerres sanglantes suspendent à tout instant sur les têtes leurs menaces mortelles, et dans la nuit de l'au-delà grouille et enfle un peuple de supplices que Dante a peint sous d'affroyables couleurs. On trouve dans les *Mystères* des scènes terrifiantes : la *Passion* d'Arnoul Gréban, représentée en 1452, et qui comprenait plus de trente-cinq mille vers, offrait au public, parmi beaucoup d'autres tableaux, le meurtre d'Abel, le massacre des innocents et les souffrances des damnés. Mais surtout les cathédrales. — car c'est dans la pierre que le moyen âge décrivit ses véritables poèmes. — Les cathédrales, avec leurs gargouilles et leurs démons, déroulent sous vos yeux une grande fresque d'épouvante.

Tout bruisant du fracas des armes et du choc des idées, le seizième siècle n'est point, tant s'en faut, une époque paisible; guerres étrangères et guerres civiles déchirent les peuples, des bûchers s'allument, et par toute l'Europe le fanatisme catholique ou luthérien multiplie ses autodafés. Faut-il s'étonner que le théâtre de Shakespeare abonde en tableaux sinistres? Malin lui-même, le joyeux Rabelais, a vu tant de drames que le souvenir s'en est gravé en lui et que son œuvre est pleine de massacres; d'un bout à l'autre, le sang y coule à flots, comme le vin dont il demeure le chantre immortel. Toutes les horreurs de ce siècle revivent dans *Les Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné, et l'auteur a trouvé pour décrire son époque des images qui échoient les plus grandioses fresques de Michel-Ange :

A l'heure que le ciel fume de sang et d'âmes...
Il s'est garçé, enfant, qui quelques sangs n'épouche,
Pour s'être vu honteux s'en aller la main blanche.
Les prisons, les palais, les châteaux, les logis,
Les cabinets secrets, les chambres et les lits
Des Princes, leur pouvoir, leur secret, leur sein même
Furent marqués des coups de la tierce extrême...

Ces lits, piéges humains, non pas lits, mais tombeaux,
Où l'Amour et la Mort troquaient les amoureux...

En montant sur le trône, Louis XIV ne ramène pas l'âge d'or, et ses contemporains ont senti de sinistres menaces s'appesantir sur eux; il eût fallu évoquer la fameuse *Affaire des Poisons* pour se rendre compte que la vie n'était pas toujours plaisante à la cour du Roi-Soleil. Mais rien de ces drames, rien de ces angoisses ne transparaît dans les *Mystères* de l'esprit; une forte discipline morale se fait sentir; tout, depuis les guerres jusqu'aux pièces de théâtre, obéit à des règles strictes. — règles d'Aristote ou de Lavoisier. Et quand un Crébillon entreprend de porter à la scène l'affreuse histoire d'Atrée et de Thyeste, c'est pour l'affadir soigneusement et la rendre conforme aux bienséances. La Peur n'existe point dans la littérature, où elle semblerait aussi choquante qu'un soudard en bottes crutées dans la rue d'une *Précieuse*.

Eclipse momentanée, sommeil éphémère... Avec le vieux roi disparaît cette apparence d'ordre qu'il avait su imposer à son époque. Le dix-huitième siècle est une chaudière où bouillonnent d'étranges philtres plus troubles que ceux des sorcières de Macbeth; d'aères fumées montent aux cerveaux; philosophes et agitateurs contribuent à éveiller chez les sujets de Bien-Aimé d'ardentes curiosités. Et les savants s'en mêlent : en 1779 Meomer publie ses *Mémoires sur la découverte du magnétisme animal* et analyse « l'influence mutuelle entre les corps célestes, la terre et les corps animés », s'engageant ainsi dans la voie où s'illustreront plus tard Braid et Charcot. Cinq ans après, le marquis de Puységur découvre le somnambulisme artificiel qui, dès *Sérapiôn* au *Docteur Caligari*, en fournit aux auteurs tant de « cas » sensationnels. L'ancienne source d'affroi, le merveilleux mystique, a vécu; le merveilleux philosophique lui succède et met en jeu mille une série d'éléments nouveaux. Il se tiendra à mi-chemin entre les réalités scientifiques et les phénomènes surnaturels; un nouveau genre littéraire va naître; après avoir inspiré Arnim¹ et Cha-

1. ARNIM (1781-1828), auteur d'une *Isabelle d'Égypte*, qui pourrait bien avoir servi de modèle à la *Mandragore d'Égypte*, l'un de plusieurs autres Contes bizarres traduits par Théophile Gautier (1830-1832).

mise¹, il trouvera son représentant le plus illustre en la personne d'Hoffmann.

Tout le monde a lu les *Contes d'Hoffmann* ; tout le monde a goûté leur bouffonnerie truculente, leur plaisir et la vigoureuse imagination qu'ils révèlent. Pour moi, je les admire plus que personne, mais, au risque de heurter l'opinion reçue, j'hésite à voir un écrivain terrifiant dans l'auteur du *Majorat*. Sans doute, il intéresse, il captive, il émerveille, mais il n'effraye point à proprement parler. Un de ses biographes rapporte qu'il accrochait par plaisanterie aux vêtements de ses visiteurs de petits diables noirs à langue rouge dont il possédait une ample provision. Les héros d'Hoffmann ressemblent à ces minuscules démons. On ne saurait les craindre, ils ne sont pas assez réels ; Coppéline, le conseiller Crespel, le duc de Miraclo mme apparaissent comme de charmantes épreuves bien beaucoup plus burlesques que terribles ; l'exotisme même de leur extravagance les rend inoffensifs. Comment les prendre au sérieux ? Ils chevauchent le balai des sorcières comme Gock, le célèbre clown, son tabouret de piano, et s'ils courent au sabbat, c'est sur un air d'Offenbach. Les *Contes fantastiques* manquent de cette *crédibilité* sans laquelle on ne saurait émouvoir fortement la lecture ; l'atmosphère de fantaisie où évoluent leurs personnages fait songer à ces brouillards nocturnes dont parle Tourguenév et qui confondent et embrouillent tout d'une façon étrange ; elle nous transporte au royaume chimérique des fées et nous enlève en même temps toute impression de vérité, de vie.

Hoffmann est cependant bien supérieur aux conteurs fantastiques qui, dès la fin du dix-huitième siècle, commencent à sévir en Angleterre. À cette époque, la nation anglaise se retournait vers son passé, se mettait à l'étudier avec ardeur. Aux ouvrages réalistes de Fielding succède la « littérature gothique » ; on voit surgir toute une floraison de romans pseudo-médiévaux où l'horreur — une horreur un peu puérile — tient une large

place¹. L'un des premiers en date est *Le Château d'Otrante* d'Horace Walpole, paru en 1765 et dont l'action se déroule en Italie. On y voit l'histoire du cruel Manfred, prince d'Otrante, qui pourrissent sans relâche des ~~fantômes~~ surnaturelles ; l'auteur n'a point ménagé les machettes, ni les apparitions, ni les voûtes sépulcrales. Clara Reeve, avec son *Vieux Baron anglais* (1776), William Beckford avec son *Vathek* renouvelé des *Mille et une nuits* (1787), recherchent également dans l'horreur ou le mystère leur principal élément littéraire ; Anne Radcliffe publie de 1791 à 1797 trois ouvrages favorablement accueillis : *Le Roman de la Forêt*, *Les Mystères d'Édolphe* et *L'Italien ou la Confessionnet des Penitents noirs*. Mais le maître incontesté dans ce domaine est Matthew Gregory Lewis, fils d'un haut politicien, qui publie à vingt ans, en 1795, *Ambrosie ou le Moine*, le chef-d'œuvre du genre. Ambrosie, prêtre des Dominicains, est aussi terrifiant, machiavélique et invraisemblable que le *Rodin du Juif errant*. Après avoir séduit une jeune pénitente et entassé les plus horribles forfaits, il rend son âme au diable et trouve enfin dans les dernières pages du volume la mort épouvantable que méritaient ses crimes. Ce fut un beau succès... de scandale, car à côté de scènes tragiques on trouvait quelques tableaux un peu trop hardis pour l'époque. Malgré cela, — en à cause de cela, — on s'arracha *Le Moine*, qui fut traduit et porté sur la scène (on adaptait déjà pour le théâtre les romans, en vogue) et valut à son auteur gloire et profit.

Scandale à part, on est en droit de s'étonner que le public ait pris si fort de tels ouvrages, et surtout qu'il se soit trouvé des critiques pour les prendre au sérieux ; ce sont, pour la plupart, des récits décevants et sans valeur littéraire, qui nous paraissent bien insignifiants, si ce n'est ennuyeux ; l'accumulation de détails macabres qu'on y remarque, loin d'effrayer, prêts à sourire. Aussi bien certains contemporains l'évaluaient-ils au juste, puisque,

1. CHAMBERO, (1781-1828), auteur du *Pierre Schlemm* ou *L'Homme qui a vu de son ombre* (1816).

1. Cf. le remarquable ouvrage de M^{lle} ALICE M. KILLEN : *Les Annonces terrifiantes « Roman noir » de Walpole à Anne Radcliffe*, Champion, 1926.

En 1798, un journaliste offrait déjà cette recette aux auteurs de « romans noirs » :

- « Un vieux château dont la moitié est en ruine ;
- « Un long corridor avec beaucoup de portes dont plusieurs doivent être cachées ;
- « Trois cadavres encore tout sanglants ;
- « Trois squelettes bien embellis ;
- « Une vieille femme pendue, avec quelques coups de poignard dans la gorge ;
- « Des voleurs et bandits à discrétion ;
- « Une dose suffisante de chuchotements, de gémissements étouffés et d'horribles fracas¹... »

Tels quels, ces romans noirs connaurent une vogue réelle ; non seulement Anne Radcliffe et Lewis furent imités par une foule d'auteurs secondaires, mais ils eurent la gloire d'inspirer à deux des plus grands écrivains de l'Angleterre, Walter Scott et Byron, maintes descriptions pittoresques. En France, *Le Moine* et *Les Mystères d'Udolphe*, traduits en 1797, furent lus, goûtés et plagiés ; les romanciers, de Decray-Daminil à Eugène Sue, y cherchèrent longtemps des thèmes d'inspiration, et les dramaturges du boulevard de Crime en transportèrent à la scène les principaux épisodes. Dès 1798, Guilbert de Pixérécourt, le père du mélodrame, fait représenter à l'Ambigu son *Château des Apennins*, emprunté à l'ouvrage d'Anne Radcliffe, mais où l'horreur est bien atténuée². Cet avisé dramaturge avait le parti qu'on peut tirer au théâtre d'un roman célèbre ; il ne négligeait aucun « effet » susceptible d'émeuvoir ou d'étonner le public : *Pieter ou l'enfant de la forêt*, *L'Homme à trois visages*, *Le Monastère abandonné*, tout comme *Le Château des Apennins*, abondent en situations ingénieuses. Dans une de ses pièces, *Christophe Colomb ou la découverte du Nouveau Monde* (1816), dont l'action se déroulait en partie dans les Antilles, Pixérécourt, à l'effet de nouveauté, avait même cru devoir, « pour plus de vraisemblance », prêter à ses sauvages l'éthiops des Antilles peints dans le dictionnaire caraque du Père Breton,

Le résultat ne manque pas de saveur, ainsi qu'en témoigne ce fragment de dialogues entre le roi Oranko et son sujet Kevaka :

« ORANKO. — Cati louma.

« KAVAKA. — Amouliaca azackia Kevaker. (*Oranko hostile.*)

« ORANKO. — Inaleki... Chicalama...

« KAVAKA. — Hava a meuton Kouli Oukelili.

« ORANKO. — Azekoui, azakia, kavali avec.

« TOUS. — Anakilika !

« ORANKO. — Oualou bougonson ! »

Et ainsi de suite... Pendant des scènes entières les auteurs dialoguaient en caraque. Bien que *Christophe Colomb* ait eu cent dix-sept représentations, je ne conseillerais point à mes confrères de renouveler aujourd'hui cette fantaisie linguistique.

Tandis que les successeurs d'Anne Radcliffe et de Pixérécourt poursuivaient en Europe leur fructueuse carrière, une petite revue de Baltimore, *The Saturday Visitor*, publiait, le 12 octobre 1839, un conte qui venait d'obtenir le prix dans un concours littéraire ; il s'intitule : *Manuscrit trouvé dans une bouteille*, et l'auteur, un jeune homme de vingt-quatre ans, inconnu jusqu'alors, se nommait Edgar Poe.

Il serait vain de rechercher quelles lectures ont pu contribuer à sa formation littéraire. Celui-là est profondément, totalement original ; il ne doit rien à personne et c'est avec raison qu'il répondait dans une de ses préfaces aux critiques qui lui reprochaient d'imiter Hoffmann : « La vérité, c'est qu'il n'y a pas un de mes contes, à une seule exception près, dans lequel un lettré puisse reconnaître les traits distinctifs de cette sorte de pseudo-horreur qu'on dit germanique... S'il est vrai que la terreur soit le thème d'un grand nombre de mes productions, je soutiens que cette terreur ne vient pas de l'Allemagne, mais de mon âme. »

C'est le génie même de la peur, en effet, qui s'incarne en Edgar Poe, et son œuvre rassemble tous les germes d'effroi qui peuvent éclore dans l'âme humaine : horreurs physiques, anxiété morale, appréhensions doulo-

1. *Le Mystère terrible*, p. 112.

2. Cf. P. GUYOT : *Le Mélodrame*.

inédite en littérature, la peur d'avoir peur, qui torture le malheureux Roderick Usher. Le trait dominant de ce talent exceptionnel est l'alliance d'une imagination effrénée et d'une logique imperturbable, la fusion du cauchemar et de la vérité. Au milieu de ses plus hallucinantes rêveries Poe garde toujours un pied dans le réel; chez lui, la fantaisie macabre et la précision minutieuse, créatrices de vraisemblance, sont confondues, imbriquées, inséparables. Il résulte de cette union une impression d'épouvante qu'aucun autre, pas même Dante, n'a jamais provoquée. À mesure que le lecteur prend contact avec Poe, une frayeur secrète s'insinue doucement, se glisse en lui, puis le possède, l'étroite, le fait frissonner: les nerfs les plus solides n'y résistent pas; bon gré, mal gré, nous suivons Poe dans un enfer auquel son art a eu donner l'apparence même de la vie; IIIIII Il nous ballotté sur les vagues d'une mer démentie et tantôt nous suspend au bord d'un gouffre sans fond; le vertige nous gagne, l'angoisse nous serre la gorge. Cette sensation atteint son paroxysme dans *Le Puits et le Pendule*. Là, Poe a marqué les dernières limites de l'effroi; longuement, impitoyablement, avec la science d'un clinicien et le savoir-faire d'un bourreau, il a recréé toutes les phases de l'agonie morale qui transforme peu à peu un être plein de vigueur en une misérable loque où seule persiste la faculté de souffrir. Quand nous lisons ses pages diaboliques, nous voyons vraiment le croisant meurtrier se rapprocher de nous, nous entendons ses vibrations sinistres, nous sentons l'acier qui mord notre âme... Génie « poétique », a dit Barbey d'Aurevilly en parlant d'Edgar Poe; aucune épithète ne saurait mieux lui convenir.

C'est pourquoi certains critiques ne sont refusés à voir dans l'œuvre de Poe une œuvre d'art à proprement parler; ils ont voulu l'expliquer pathologiquement, comme un cas, par les effets de l'alcoolisme ou de l'hérédité; ils ont attribué à l'auteur l'état d'esprit de maniaque qu'il dépeint dans *Bérénice*: « Les réalités du monde m'affectaient comme des visions, et seulement comme des visions, pendant que les idées folles du pays des songes devenaient en revanche, non la peinture de

mon existence de tous les jours, mais positivement mon unique et entière existence elle-même. » Rien de plus injuste qu'un tel système; en traitant Poe comme un aliéné vulgaire, on néglige un de ses traits dominants: la netteté, la lucidité parfaite de sa pensée. N'oublions pas qu'Edgar Poe fut un des premiers à employer un maître d'investigation criminelle la méthode analytique qui rendit depuis tant de services, et qu'il l'appliqua avec succès non pas à une aventure imaginaire, mais à un cas réel. Une jeune fille, Mary Rogers, avait été assassinée à New-York dans des conditions si mystérieuses que tous les efforts de l'instruction demeuraient vains; impossible de recueillir un indice concluant. Edgar Poe prit le fait-divers pour sujet d'un de ses contes, et, par la seule force du raisonnement, sans avoir examiné les lieux du meurtre et sans autres détails que ceux des journaux, put déchiffrer l'énigme et découvrir le meurtrier. Les aveux de deux des personnages du drame confirmèrent quelques années après l'exactitude de ses déductions. Plus fort que Sherlock Holmes (inspiré d'ailleurs à Conan Doyle par le Dupin du *Double crime dans la rue Morgue*), Edgar Poe a donné ce jour-là une preuve indéniable de sa clairvoyance; il mérite l'admiration que lui témoigne un maître policier, le docteur Locard¹, dont le témoignage sur ce point est précieux. Nous voilà loin, n'est-ce pas, de l'ivrogne halluciné que nous présentent complaisamment certains psychiatres; supposées ou réelles, les tares pathologiques d'Edgar Poe ne se manifestent pas plus dans ses œuvres que l'intempérance de Musset ne se révèle à la lecture des *Comédies et Proverbes*².

L'influence littéraire de Poe fut immense. Chose curieuse, avant de s'exercer dans sa propre patrie elle se fit sentir en France. Dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, tandis que Charles Nodier, Gérard de Nerval

1. Edmond Locard : *Policiers de routine et policiers de laboratoire*, Payot, 1904.

2. Cf. le livre de Gaston Mauguier : *Le Génie d'Edgar Poe* (Albin Michel, 1920), dans lequel il raconte un grand artiste en véritable alchimiste tout étonnantes mérites.

nal, Théophile Gautier, Eekmann-Chatrian continuant la tradition d'Hoffmann et composant des œuvres fantastiques plutôt que terrifiantes, en voit l'exemple du maître américain exciter de nombreux disciples. Peut-il compter parmi ceux-ci Barbara, que Murger a peinte sous le nom de Barbemuche, et qui fut chez nous l'un des pionniers du genre macabre? J'en doute, bien que la plupart de ses contes, *Les Jumeaux*, *La Loque* ~~un~~ *signe*, *Un Drama ignoré*, et son roman, *L'Assassinat du Pont Rouge*, aient paru dans la *Revue de Paris* de 1834 à 1835, c'est-à-dire postérieurement aux premières traductions françaises de Poe. Les récits de Barbara sont bien vulgaires, bien insignifiants dans leur horreur laborieusement cherchée, et le pauvre diable mit plus de tragique dans sa vie que dans ses livres, puisqu'il se précipita par la fenêtre dans un accès de folie.

Nadar avec un recueil de contes (*Quand j'étais étudiant*), Amédée Achard avec *La Chambre rouge*, ~~un~~ Olivier avec *L'Assassinat*, idylle tragique, — tragique est bien le mot convenable, car cette idylle se termine par une vingtaine de morts, — ont exploité la même veine que Barbara, sans beaucoup plus de bonheur. Par contre, chez d'autres écrivains, et des plus grands, l'influence est visible : chez Baudelaire d'abord, qui traduisait presque toute l'œuvre de Poe et en reçut une empreinte ineffaçable; nombreux sont les poèmes des *Fleurs du Mal* où se devine le souvenir d'Edgar Poe, et l'on peut affirmer que sans lui Baudelaire n'aurait pas donné toute sa mesure.

Chez Barbey d'Aurevilly et chez Villiers de l'Isle-Adam la trace n'est pas moins visible. Tous deux ont lu Poe (Barbey lui a même consacré des pages magnifiques), tous deux ont subi son ascendant; mais *Les Diaboliques* et les *Contes cruels* sont bien loin des *Histoires extraordinaires*. C'est que Barbey et ~~un~~ Villiers ~~ont~~ des romantiques impénitents, ils ne conçoivent la Peur qu'avec un pompeux cortège de situations et d'antithèses à la Victor Hugo; les figures voilées, les cortèges funèbres, le lépreux cloîtré du *Duke of Portland* ne sont guère plus vraisemblables que les exécutés de *Lucrèce Borgia* ou les noyés de *La Tour de Nesles*. Tout ce mys-

isme littéraire n'effraye guère, cela sent le bric-à-brac et le magasin d'accessoires.

Beaucoup plus réalistes dans leur précision sobre, les nouvelles de Mérimée atteignant à des effets de terreur qui vous frappent à l'improviste comme le poignard d'une gitane, *Colomba*, *Lolita*, *La Vénus d'Ille* dépassent de beaucoup en intensité pathétique les maillures des *Contes cruels*. Mais le véritable descendant spirituel d'Edgar Poe est sans contredit Marcel Schwob, — avec la différence qui sépare le talent du génie. Il existe entre ces deux esprits d'étranges affinités : même imagination humoristique et terrifiante chez tous deux; ils possèdent l'un et l'autre cette « faculté méditative » dont Poe gratifie son Egaeus. L'inquiétude douloureuse du premier, la subtilité hébraïque du second arrivent par des voies différentes au même résultat. Il y a dans *Sur les dents* une ironie féroce qui apparente étroitement ce conte à *L'Homme tout nu*, ou à *Perte d'Halsin*, et *L'Homme voilé* égale en horreur sémantique *La Barrique d'amontillado*.

Je ne crois pas qu'il faille rattacher à la même école certains conteurs russes, Dostoïewski par exemple. Ce serait hasardeux, car le sombre génie slave s'entend à créer sans le secours de personne les plus effrayants cauchemars, et le lion qui pourrait unir aux contes de Poe *L'Idiot* ou *Les Frères Karamazof* semble bien fragile. La Peur chez lui Russe conserve un caractère presque mystique qui écarte toute comparaison avec le réalisme d'Edgar Poe.

On ne pouvait imiter Poe indéfiniment, le surpasser encore moins; force était de ravaucher le genre; c'est ce qu'ont tenté les créateurs du merveilleux scientifique, sources abondantes de terreur et de délices. Le progrès des sciences, les découvertes quasi fabuleuses de ces trente dernières années, la publicité donnée aux recherches des inventeurs contribuant à éveiller dans les esprits des curiosités nouvelles; la science a passé du laboratoire dans le roman. Jules Verne n'était borné

à considérer comme accomplies certaines découvertes qui existaient déjà virtuellement. Wells, Rosny aîné, Maurice Renard vont beaucoup plus loin encore : ils ne se préoccupent point de ce qui sera, mais de ce qui pourrait être, et, maniant hardiment l'hypothèse, se lancent en plein inconnu. Il ne s'agit pas ici, notons-le, du surnaturel, qui pour la science n'existe pas ; tout au plus nous propose-t-on des faits susceptibles d'une double interprétation, l'une miraculeuse, l'autre rationnelle¹. Le vrai domaine de ces conteurs demeure l'incertain et l'ignéré. C'est ainsi que WELLS imagine de périlleux voyages à travers le temps ; que Rosny suppose l'intrusion dans notre planète d'un des mondes invisibles qui meublent l'espace infini ; que Maurice Renard nous fait assister aux diaboliques expériences de l'enchanteur Lerne, rival de Carrel dans l'art de la greffe humaine. Imagination pure ? Non certes, puisque de tels récits nous offrent, appliqués à la description des phénomènes ou des monstres imaginaires, les procédés d'investigation les plus rigoureux. On trouve chez Wells l'étude poussée, avec une logique parfaite — sauf sur un point — de ce qui arriverait si un homme parvenait à se rendre invisible par la décoloration du sang². Ces auteurs créent ainsi de nouveaux thèmes d'effroi qui s'adressent moins aux nerfs qu'à l'entendement et répondent à notre désir de vérité tout en donnant pâture au besoin de frissons qui est en nous.

De nos jours, la Peur est si bien entrée dans les lettres qu'en a pu grouper dans cette Anthologie des Maîtres de l'effroi, des auteurs qui, de Richépin aux Thérault, d'Haraucourt à Dorgelès, comptent à bon droit parmi les plus glorieux de leur génération. Certains HÉMIER cependant que la littérature terrifiante est menacée. Elle porte en elle-même, disent-ils, le principe de sa destruction ; elle exige une habitude chez le public, or l'habitude est l'ennemie et l'antidote de la Peur... Il

devient de plus en plus difficile de nous effrayer ; les obstacles auxquels se heurtent les auteurs paraissent aujourd'hui presque insurmontables.

On pourrait leur répondre que les critiques ont déjà dit la même chose après la mort d'Hoffmann, après la mort de Poe. Il leur semblait impossible qu'on surpassât ces auteurs ; en fait, personne ne les a surpassés, mais leurs successeurs ont fait autre chose. De même, les auteurs de l'avenir feront autre chose encore. Quoi ? Je n'en sais rien, mais je suis sans crainte, car l'imagination humaine est un trésor plus riche que celui d'Arrou-al-Raschid ; nos pères y puisèrent à pleines mains sans le tarir, et nos arrière-neveux n'en verront pas davantage le fond. Son pouvoir ne connaît pas de limites ; seule, elle peut nous faire vivre une vie différente de la nôtre, nous transporter loin des réalités, loin des angoisses quotidiennes... fût-ce pour nous montrer des actions plus terribles, des épouvantes plus effroyables encore. L'homme, pareil au Fantôme de Musset, veut à tout prix sortir de lui-même ; rien ne le rebute plus que l'immuable, le monotone, le déjà-vu ; il préférerait au Paradis, — s'il lui arrivait d'y vivre longtemps, — un Enfer où il pourrait connaître des tortures inédites.

Il manquait à la Peur cette consécration suprême d'avoir son théâtre, son public, d'attirer tous les soirs à la même heure une foule avide de frissons. C'est seulement au début de ce siècle qu'elle a passé du livre sur les planches. Une telle affirmation trouvera peut-être des incrédules : le théâtre d'épouvante, m'objectera-t-on, est vieux comme le monde, et l'on me rappellera qu'à la représentation des *Éuménides* d'Eschyle, vers l'an 480 avant Jésus-Christ, l'entrée des terribles déesses provoqua dans l'assemblée une véritable panique. Des femmes évanouirent, des enfants moururent, plusieurs spectateurs furent frappés de folie. Je n'en disconviens pas et je reconnais que les dramaturges du genre « Grand-Guignol » peuvent se réclamer d'un illustre

1. WELLS : *En Tête du mort* ; M. RENARD : *Le Hège*.

2. Dans *L'Homme qui voulait être invisible*, Maurice RENARD a plusamment démontré que le héros de Wells, en faisant temps qu'invisible, en HÉMIER rend le voyage.

modèle. Mais si, de l'*Orestie* aux *Deux Orphelins*, la terreur et la pitié furent toujours les grands ressorts du drame, le théâtre qui recherche la Peur pour moyen d'action principal — je ne dis pas pour lui — est d'invention récente, il répond à un besoin propre au temps où nous vivons.

Si l'on voulait caractériser l'état d'esprit de notre époque, un mot suffirait : l'inquiétude. Cette inquiétude se manifeste dans tous les domaines de l'esprit. Qu'ils l'avouent ou non, nos obscurs anges nous tenaille la plupart de nos contemporains; l'idée de l'au-delà les obsède, et ce désir d'éternité qui est au fond de tous les hommes, même les plus incrédules, leur suggère sans cesse de nouvelles hypothèses, survie, réincarnation, — que sais-je! — destinées à bouter la peur lancinante qu'ils ont de disparaître totalement. Jadis, on choisissait entre le mal creiller du doute, si cher à Montaigne, et l'incertitude refuge de la foi, d'où Pascal défilait toute crainte; aujourd'hui, nous oscillons entre ces deux extrêmes sans ever choisir et nous demandons des certitudes à qui peut tout au plus nous donner de vagues promesses. Jamais les théories spiritistes n'ont trouvé d'aussi nombreux adeptes, jamais ceux-ci ne furent plus loin de s'accorder sur les problèmes qu'ils prétendent résoudre. Craindre, bien plus qu'espérer, telle semble être aujourd'hui notre devise.

Si l'on abandonne les sphères de la philosophie pour un domaine plus matériel, on s'aperçoit que l'inquiétude est la même. Ce siècle sévère n'a pas connu la joie de vivre; il a vu à son début grandir une menace chaque jour plus précise, et dans la vague d'horreur et de sang qui l'a emporté pendant quatre ans notre vieux monde faillit disparaître; il trembla encore sur ses bases. Ceux mêmes qui sortirent indemnes de la tourmente en ont gardé une sorte d'effroi et le sentiment qu'une fatalité impitoyable les a marqués pour la vie. L'avenir leur offre de sombres images; en vain cherchent-ils à s'étonner, en vain demandent-ils l'oubli aux plaisirs les plus déordonnés, le spectre leur apparaît à l'improviste. Ce n'est pas pour rien que toute une civilisation a senti passer sur elle le souffle de la mort.

Il est donc logique que le public se sente attiré de plus en plus vers les œuvres où il retrouve un écho de ses préoccupations secrètes, il est naturel que la création artistique reflète elle aussi ce sentiment d'angoisse si profondément ancré au cœur de l'homme moderne.

En même temps, — car aucun mobile humain n'est tant à fait simple, — le Théâtre de la Peur offre au public une sorte de consolation. Le progrès, qui a développé nos besoins sans nous donner les moyens de les satisfaire, nous laisse ainsi désarmés en face de la douleur et de la mort que l'homme primitif devant ses idoles de pierre. Nous sommes si misérables que nous tenons à constater l'existence de créatures encore plus misérables. Et même que le comique au théâtre se réduit à une sensation de supériorité du spectateur sur le personnage ridicule (Bergson l'a démontré dans son magistral essai sur le Rire), de même, quand nous voyons quelque drame terrible se dérouler sur la scène, nous avons le sentiment d'échapper à une catastrophe, et notre sort nous paraît enviable si nous le comparons à celui des victimes qui souffrent devant nous.

Comment l'auteur pourra-t-il créer l'effroi, le faire partager au public? La question fera sourire quelques-uns; pour eux la chose est toute simple. Qu'ils essayent... l'expérience se chargera de les démentir, car s'il est malaisé de faire rire les honnêtes gens, et même les autres, il est plus difficile encore de les effrayer. Sans doute, dans la vie, la Peur naît spontanément, en vertu de lois physiques immuables : Un homme se promène dans la rue, heureux de vivre; sa quiétude est parfaite... Soudain, une balle siffle à son oreille, une voiture qu'il n'avait pas vue fonce dans sa direction; le sentiment de terreur qui s'empare de lui sera instinctif et irrésistible; cela se conçoit sans peine.

Mais au théâtre il n'en va pas de même, un incident tragique que rien n'aurait fait prévoir dérouterait les spectateurs ou provoquerait leurs rires; faute de préparations l'effet serait manqué. Pour atteindre son but l'auteur devra s'efforcer de réaliser une ambiance, de créer une atmosphère, de faire naître une sorte de curiosité anxieuse. Il faut agir avec le public un peu comme avec

des enfants que l'on enferme dans une chambre mal éclairée ou les menaçant de mille fantômes que leur imagination ne tardera pas à y faire surgir. Mais le public n'est pas un enfant capable de frémir au seul nom du Croquemitaine; pour l'émerveiller on devra lui persuader « que c'est arrivé », lui présenter des successions de faits qui, tout en demeurant mystérieux, s'enchaînent logiquement, clairement. *Mystère* ne signifie pas *obscurité*; toute la technique de Poe tient dans cette formule.

Pour tant le vice vient d'une attente. C'est à un sentiment de même nature que peut se ramener la Peur. Tant que l'événement redouté demeure en suspens sur notre tête, nous ressentons les effets de l'angoisse. Qu'il débute et le peur disparaît pour faire place à des émotions d'un autre ordre, émotions qui, si la terreur fut latente, peuvent prendre la forme d'un véritable soulagement. Pendant la guerre, bien des soldats attendaient le moment de sauter hors des tranchées avec une anxiété physique insupportable, et quand venait l'heure fatidique, il se mêlait à leur fièvre une conviction de délivrance. Ainsi un meurtre, un suicide, un supplice effrayant moins sur la scène que la prévision de ce supplice, de ce suicide, de ce meurtre, nécessaires pourtant à l'action comme le décalé accord d'une symphonie. C'est l'ambiance, ou, si l'on veut, la préparation du drame qui fait toute sa difficulté. Il faut transporter un public — disposé à saisir au vol le moindre sujet de ridicule — dans une atmosphère de douleur, de mystère et de mort, et l'y maintenir de force. Ce n'est pas si facile qu'on le croit.

Dans la vie réelle les événements sont le plus souvent indifférents en eux-mêmes, c'est notre sensibilité qui les colore à son gré et les rend gais ou tristes suivant les us. Rien n'est plus typique à ce point de vue que le mot fameux du personnage qui racontait un enterrement et concluait : « Enfin, nous n'avons jamais tant ri ! » Aussi convient-il, au théâtre comme dans le roman, de ne point laisser le public s'engager dans une route différente de celle où l'on veut le conduire; il s'agit, en d'autres termes, de réaliser l'unité d'impression absolue.

Cette unité est indispensable aux genres *romanesque* : ceux qui tendent à éveiller chez les spectateurs des sentiments violents, gaieté ou angoisse. N'importe dans les deux cas que rien ne vienne distraire l'auditeur de l'impression qu'il doit éprouver. C'est pourquoi l'on retrouve dans les *vaudevilles* et dans les *drames d'épouvante* la même technique destinée à maintenir les événements sous un certain angle et à créer l'illusion de la réalité; illusion d'autant plus nécessaire que la censure desende ou spectateur doit l'entraîner plus loin de son état d'esprit habituel.

Prenez au hasard une pièce de Georges Feydeau, le maître du rire; UN y est prévu, réglé, combiné avec une admirable logique, et la plus cocasse bouffonnerie s'allie à une précision de géomètre. Si Champignol a les cheveux trop longs, si la pluie fait léguer le cousin Mathieu, si Potypou possède le « soleil estatique » du docteur Tanché, ne voyez pas dans ces détails des *intrus* destinés uniquement à provoquer le rire; chacun d'eux occupe sa place dans l'action et concourt au dénouement, comme les innombrables rouages d'une machine bien réglée. Pareillement, dans le Théâtre terrible rien n'est laissé au hasard. Vous entendez pour la première fois la pièce; il vous semble d'abord que les personnages s'entretraînent de choses indifférentes, qu'il y a devant vous des incidents anecdotiques. Mais la crise survient, alors, ce qui paraissait insignifiant prend tout à coup un sens particulier, des phrases banales se trouvent avoir une portée tragique, et les incidents qui semblaient hors-d'œuvre entraînent la catastrophe finale.

Il convient pourtant de noter une *impertinence* : si, dans un vaudeville, quelques répliques présumées drôles par l'auteur manquent son effet, le mal ne sera pas grand. Au contraire, dans un drame, il suffit parfois du moindre détail malheureux pour déclencher une gaieté intempestive contre laquelle il sera impossible de réagir : telle idée que l'on croyait émouvante ou ingénieuse est simplement ridicule. Il n'y a point, assurément, de critérium absolu; c'est pour l'auteur une affaire d'instinct, d'instinct, de choix certain.

La chose consiste à savoir ce qu'il ne faut pas dire.

Francisque Sarcey a fait une démonstration plaisante de cette vérité : « Supposons, écrit-il, que Shakespeare nous ait représenté Macbeth, au moment où il entre dans la chambre du roi pour l'assassiner, hantant une table de nuit et réveillant le monarque qui lui demande : « Quelle heure est-il ? » et Macbeth silencieusement à l'horloge. ■■■■ donner ■■■■ autre ■■■■ l'événement et ■■■■ le bouffon en tragique. ■■■■ je doute que si, après un incident de cette nature, Macbeth se fût avisé de frapper Duncan endormi, ce coup eût produit sur le public en vain de rire la même impression. Pourquoi ? C'est que du même fait on se pourrait tirer sur le théâtre des larmes et du rire, parce que l'impression n'est plus une, et qu'il est impossible à une foule de sentir sans heurt désagréable de la première à la seconde. »

Un malheureux dérangé par un feu, gisant, la gorge baignée, dans une mare de sang... voilà, n'est-il pas vrai, un tableau sinistre, bien ■■■■ à nous glacer d'effroi. C'est pourtant dans un roman humoristique que nous le trouvons, dans *Monsieur les Ronds-de-cuir* de notre grand Courteline, où l'on voit le dément Latouche assassiner son chef de bureau, M. de la Houtmorte ; et ce meurtre, tout horrible qu'il est, ne nous révolte pas ; il atteint à peine la guise du livre. Pourquoi ? Parce que, dès les premières pages, l'auteur a créé une atmosphère de bouffonnerie ; il s'est attaché à nous présenter ses deux personnages, l'assassin et la victime, comme deux fantoches également risibles, l'un par les manifestations cassées de sa folie, l'autre par sa solennité prodigieuse. Lorsqu'ils deviennent tragiques, brusquement, nous ne saurions les prendre au sérieux, malgré le drame ■■■■ le sang. Il est trop tard pour revenir en arrière.

Représentez-vous maintenant cette situation : deux imbeciles ont absorbé du poison. Un remède est là, à portée de leurs mains, mais il n'y en a pas assez pour les deux et l'un devra se sacrifier. Drame pathétique dans son essence, ridicule dans sa réalisation matérielle. Cette folie qui paraît de main en main, ses objurgations :

tions : « — Mais vite ! — Nda... toi ! » etc., auront pour effet certain d'exciter le rire, car en associant à l'idée de la mort un détail trivial on annihile toute émotion.

Ce n'est là qu'un exemple fantaisiste, mais en a vu au Grand-Guignol près d'un incident de même ordre. Il y a quelques années, la troupe se trouvait en tournée dans le ■■■■. Un soir, elle représentait une pièce qui met à la ■■■■ un vitriol ; ■■■■ moment la plus émouvante celui-ci devait jeter la masque qui cachait ses traits et montrer au public un visage hideux. L'acteur chargé ■■■■ rôle s'était composé, en moyen de petits morceaux d'éponge collés sur les joues et les paupières, ■■■■ face épouvantable à confection. L'instant venu, il se démasque ; les spectateurs frémissent... Mais voici que des gélules non soûs d'enfant s'élèvent, et cette voix proclame, avec l'accent qu'on devine, parlant ■■■■ une bouillabaisse et sonore comme un tambourin : « Fichère, mamas ! Qu'il est vilain ! » Toute la salle éclate d'un rire homérique, et le drame s'achève en vaudeville.

On pourrait multiplier les exemples, car ■■■■ ce genre de théâtre ■■■■ ■■■■ abondent. L'impression produite sur le public ne ■■■■ pas tant résulter des faits eux-mêmes que du prolongement en lui de certaines idées suggérées. ■■■■ se trouve la grande difficulté, et c'est de ce point de vue spécial qu'il faut envisager le Théâtre de la Peur. Le juger comme on fait pour les autres œuvres dramatiques, c'est apprécier au piano d'après son bois et ses touches, sans se préoccuper du son qu'il émet.

..

Le Théâtre de la Peur constitué, je le crois du moins, une formule nouvelle qui gardera dans l'histoire de la ■■■■ dramatique ■■■■ petite place à côté du Théâtre Réaliste, du Théâtre Libre. Et cette formule aura peut-être contribué à introduire dans le Théâtre en général d'heureux changements : la simplicité ■■■■ l'action, qui n'est plus délayée comme autrefois, et l'étude précise,

presque scientifique, de certains milieux dédaignés jusque-là par les dramaturges; enfin, la mise à la scène des cas physiologiques et médicaux qui tiennent en haleine le public, tout comme les problèmes d'introspection, les débats d'âme. La vie, la vraie vie, avec sa douleur et sa vérité étonnante, la vie perdue sur les planches comme une malade étendue sur la table d'opérations, ce n'est plus du théâtre de digestion, immuable et conventionnel.

Est-ce du théâtre morbide, comme on l'a dit? Il faut se garder des généralisations imprudentes. Ah! si le but de ces pièces était de provoquer l'épouvante à tout prix, et elles se bornaient à dérouler une suite de scènes barbares et sanglantes sans autre raison que de torturer les nerfs, cette critique serait admissible. Et reconnaissions à ce propos que certains auteurs ont un peu exagéré. On se rappelle le mot des *Saltimbanques*: Gringalet a trouvé un portefeuille bourré de billets et son patron l'interroge : « Tu n'es ni poète, ni médecin? » Et Gringalet de répondre : « Non! J'en ai remisé. » Quelques amateurs « en ont remisé » comme Gringalet; ils ont recherché l'horreur pour elle-même et contribué à discréditer le genre qu'ils prétendaient servir.

Tout récemment, un jeune auteur lisait ses pièces au Grand-Guignol. L'action se passait en Russie arctique. Au lever du rideau, l'on voyait des gardes rouges torturer une malheureuse et lui griller les pieds pour la forcer à révéler la cachette d'un trésor (je présume qu'il ne s'agissait pas de rubles). Ce qui arrivait ensuite, je renonce à la raconter. Sachés seulement que c'était ■■■■ suite ininterrompue ■■■■ de supplices et de mutilations à faire pâlir un bourgeois chinois; le sang coulait à flots, les victimes s'ajoutaient aux victimes; pour finir, une bombe, lancée d'une main sûre, tombait sur la scène et anéantissait tous les protagonistes... Quand le jeune dramaturge eut achevé sa lecture, on lui fit entendre avec tous les ménagements nécessaires que sa pièce relevait plutôt de la boucherie que du théâtre proprement dit. Il parut surpris et déclara logiquement : « Si mal qu'aiguais de ne pas l'avoir faite ■■■■ horrible! »

Cela rappelle le ■■■■ d'Alphonse Allais qui venait de lire dans les journaux ■■■■ d'une catastrophe de chemin de fer : « Décidément, on ne sait plus qu'inventer pour amuser le monde! »

Mais c'est là une exception et il serait injuste d'étendre le ■■■■ reproche au Théâtre de la Peur tout entier. Genre morbide? Pourquoi? Parce qu'il étudie des milieux prohibés dans l'ancien théâtre, comme les hôpitaux, les prisons, les asiles d'aliénés? Les crimes de la nature, cancer, folie, tuberculose, sont-ils donc moins intéressants que les crimes des hommes? On m'a fait grief de mon théâtre médical et l'on m'a reproché de mettre trop fréquemment sous les yeux du public les données de la vie matérielle du corps, comme si l'on n'avait pas assez traîné sur la scène un pauvre amour et le cortège des passions, toujours les mêmes! La lutte qui se livre entre les puissances destructrices de notre organisme n'est-elle pas, elle aussi, une palpitante et forcenée tragédie?

Pourquoi contester au dramaturge le droit de fuir les champs battus et de chercher des formules inédites? Pourquoi le confiner dans l'étude de l'éternel adieu, le contraindre à improviser sur un thème séculaire des motifs plus ou moins nouveaux, sans jamais rien désirer d'autre? Le drame ne peut-il s'enrichir de l'apport magistral que lui offre la science moderne? Les mille problèmes nouveaux qui sollicitent le philosophe et le savant ne sauraient nous laisser ■■■■ ■■■■ si ■■■■ voulons faire autre chose. « Le théâtre, dit-il Savoy, est l'école des maîtres, non l'École de Mécène. » D'accord, mais il ne faut pas jouer sur les mots; personne ne songerait à prendre pour sujet de pièce une laparotomie ou la préparation de l'hydrogène; pourtant, il n'est guère de problèmes scientifiques ou médicaux dans lesquels n'existe à l'état de germe une question d'intérêt social. A l'auteur de développer ce germe et de combiner avec une action dramatique les éléments nouveaux qui se présentent à lui de toutes parts. Ibsen et Strindberg n'ont jamais fait autre chose, et leur théâtre, à eux deux, est un théâtre médical. C'est tout dire, l'étude d'une déréliction humaine au

physique se superpose toujours au débat passionnel, et cette étude est poussée avec une précision de clinicien; Nora, Hilda, Hedda Gabler, Brand, Solness, Oswald, le docteur Rank sont des malades, aussi bien que les héros de *Père et fils* et de *Créancier*.

Il ne convient pas de refuser à ses auteurs le don qu'on accorde si libéralement aux écrivains de porter de tels conflits sur la scène.

Faut-il rappeler que *L'Horrible Expérience*, représentée en 1899, a devancé les essais de Carrel sur l'excitation artificielle du cœur? Voilà un cas où la fiction dramatique et la science positive se sont prêtées un mutuel appui. Ainsi le Théâtre de la Peur a facilité l'étude de questions médicales, de problèmes sociaux dont l'intérêt s'affirme chaque jour plus grand.

On peut de même porter à la scène l'étude de la folie sans éveiller chez le spectateur une émotion malsaine. La folie ! ■ n'est pas de mystère plus douloureux, mais aussi plus passionnant pour ceux qu'émeut le spectacle de la misère humaine. De grands écrivains, des dramaturges célèbres n'ont pas cru déroger en y cherchant des thèmes d'inspiration. Les malheureux qu'une hérédité défectueuse, un accident, une lésion imperceptible ont mis brutalement hors la vie méritent l'attention des auteurs autant que celle du savant. Souvent ils ne diffèrent que bien peu de l'homme normal, — de celui que nous jugeons tel ; la limite qui les sépare n'est pas définitive ; elle est mouvante, aussi incertaine et trompeuse que ces frontières tracées à l'aveuglette par l'arbitraire de certains politiques. Au fond, tous se pressent, nous portons en nous ce petit grain de sable qui peut, du jour au lendemain, arrêter net le beau mécanisme de la raison. Passé un certain degré, les émotions enlèvent à l'homme tout contrôle de ses actes, et les grands passionnés relient plus ou moins de l'aliéniste. Oreste est un paranoïaque, sujet à des hallucinations caractérisées ; Othello, un épileptique ; et si Roméo et Juliette, ■■ amants exaltés, n'étaient pas morts à la fleur de l'âge, ils eussent peut-être fait connaissance avec le cabanon.

Sans doute, on a déjà étudié le fou au théâtre, mais c'était le plus souvent pour nous montrer un personnage

tout à fait conventionnel, une sorte de Croquemitaine déchaîné, brayant et bagard, tenant des discours absurdes et proférant des mots sans suite entreoccupés d'éclats de rire. Cette image, reproduite à maint ■■■■■ plaisir dans les mélodrames et les romans-feuilletons, ne correspond guère à la réalité ; il suffit de pénétrer dans un asile pour s'en rendre compte. La folie, la vraie, se montre — ou plutôt se dissimule — sous de nombreux visages. Certains malades restent muets dans leur déraison comme les aveugles dans leurs ténèbres ; chez d'autres surgissent encore des idées, des réminiscences, des bribes d'érudition pareilles à ces épaves que l'épave mer après un naufrage. Voici, entre cent, un dialogue ■■■■■ en hasard d'interrogatoires que l'on a fait subir à des malades sous les dehors d'une libre conversation. Un homme qui a été en apprentissage chez un pâtisier répond ainsi aux questions du visiteur :

« D. — Pourquoi avez-vous quitté votre place ?

« R. — Parce qu'il en fallait un autre pour me remplacer.

« D. — ■■■■■ avez-vous des frères ?

« R. — Trois frères et une sœur.

« D. — Quels sont les noms de vos trois frères ?

« R. — Eugène et Armand.

« D. — Eugène et Armand, cela fait deux frères seulement. Quel est le troisième ?

« R. — C'est moi.

« D. — Quelles sont vos opinions politiques ?

« R. — Catholique.

« D. — Et puis ?

« R. — Protestant.

« D. — Et puis ?

« R. — Juif. »

Il y a là un curieux mélange d'absurdité et de logique. Dans le même ordre d'idées, ■ docteur ■■■■■ a recueilli quelques poèmes dus à d'authentiques déments et qui se dépassent nullement en insanité telles productions de nos jeunes néo-futuristes ; celui-ci, par exemple :

Et affirmant que je suis fou.
J'avais un rat dans la cervelle.

Mais il est rentré dans son trou
Sans avoir besoin d'une échelle.

Saint Benoît, mon patron,
Tu sais que j'ai, dans un cysière
De lin, de mauve et d'azur,
Absorbé l'âme de Molière.

Si tu n'es pas un alcool,
Tire-moi de cette bouteille,
Et je te fais grand amiral
De ma flotte de l'Atlantique.

Et cet autre, dédié à Dramont :

Une certaine levallée
Croyant que l'horloge va vite,
Erreur ici d'esprit impur
Que le diable fait au plus dur,
Avait retardé le pendule
Chez sa mère dont la virgule
Bacille de foudre va peux,
Déquies et ne chôme jamais.

Monsieur le docteur médecin
Ici déchaine le verbe
Et la malheureuse juive
Caron la mène sur la rive.

De Jésus c'est le quartel,
Le tabernacle est son hôtel,
Et, pieux enfant de Marie,
Nous louons la Vierge chérie.

Morale : A bon chat, bon rat.

Parfois même, rien au premier abord ne révèle la démence. Vous trouverez dans les asiles des pensionnaires qui raisonnent admirablement; interrogez l'un d'eux, vous constatarez chez lui une suite parfaite dans les idées, et vous penserez, indigné : « Cet homme n'est pas fou! Que fait-il ici! » Mais qu'une phrase, un mot, prononcés par hasard, viennent à déclencher le ressort de l'idée fixe, vous serez témoin d'une transformation imprévue. Un dément terrible se dissimulait chez cet être si calme d'apparence; soudain déchaîné, il le possède totalement et ce n'est plus un homme paisible que vous avez devant les yeux, c'est une bête féroce. Faut-il rap-

porter le cas du roi Louis II de Bavière et le drame du lac de Starnberg dont les eaux glacées se refermèrent sur deux cadavres?

Ce mystère dont s'enveloppe le feu, voilà ce qui le rend si dangereux; car si les dramaturges ont créé un poëme du feu, le théâtre, il s'est formé chez beaucoup de gens une conception extrêmement inquiétante : celle du *feu-victime*. Sous l'influence d'un humanitarisme un peu excessif, on en est arrivé à considérer les médecins aliénistes comme des bourreaux, ou du moins comme des *monstres* : on a pu dire à cette autre démence : le besoin de voir partout des déments. Cette idée singulière a fait son chemin; le législateur, les tribunaux s'en sont peu à peu inspirés; et voici le résultat : il ne se passe point de jour que nous ne trouvions à la rubrique *faits divers* le récit de quelque crime commis par un aliéné remis en liberté après un court séjour à l'asile. Certes, l'intervenant d'un malade doit être entouré de toutes les garanties possibles, et les fous, comme les demi-fous, ont droit à une sollicitude; mais cette sollicitude, peut-être exagierait-elle de l'étendre aux infortunés dont nulle tare n'entame la raison et qui chaque jour sont exposés à tomber sous le coup d'un feu trop rapidement « guéri ».

Dans un débat aussi grave, le dramaturge a le droit d'intervenir. Alfred Binet — un très grand savant dont je ne puis prononcer le nom sans émotion — disait souvent : pour faire triompher une idée juste une plume de théâtre est plus efficace que de longs discours et de volumineux rapports. Il avait raison, puisqu'un drame de Bjørn, *Le Robe rouge*, a suffi pour entraîner la modification d'un article du code d'instruction criminelle. De même, un petit poëme, *Le Chirurgien de service*, fit aboutir une réforme nécessaire de l'assistance publique. Dans un autre ordre d'idées, nous sommes

1. Cf. au théâtre : *Le Serpent*, d'Edmond Fournier et Emile Henry (Odéon, 27 novembre 1871); *Le feu-frère*, d'Adolphe Raimond, d'après le roman d'Hector Malot (*Hyman*, 21 septembre 1873); *En paix*, de M. Barthelemy (Théâtre Antoine, 2 janvier 1908).

efforcés, Alfred Binet et moi, de maîtres à quelques difficultés on se heurte pour déterminer avec certitude les caractéristiques de la folie; nous avons signalé les lacunes d'une législation qui remet au hasard des fous destinés à recommencer leurs forfaits; nous avons essayé de prouver que l'absence d'un dément pouvait tenir en échec la raison la plus impartiale. Encore une fois, il y a là un problème d'un intérêt capital.

On adresse un autre reproche à cette littérature dont je me suis efforcé d'analyser les principaux caractères : celui de « faire appel au sentiment le plus bas qui soit, à la Peur ». Peut-être conviendrait-il tout d'abord de s'entendre sur le sens de ce mot; la Peur. « Il est étrange, écrit Georges Courteline dans sa *Philosophie*, qu'un seul terme exprime la Peur de la mort, la Peur de la souffrance, la Peur du ridicule, la Peur d'être trompé et la Peur des couris, une diversité de sentiments de l'âme n'ayant aucun rapport entre eux. »

Pourtant, c'est un fait, et l'on y peut trouver la preuve que de toutes les émotions humaines la Peur est la plus générale, celle à laquelle nous sommes le plus naturellement accessibles. La Peur, qui met en jeu des éléments très divers, — affectifs, intellectuels et physiques, — est la compagne inséparable de notre existence; elle nous saisit, tout enfant, pour un rien, une ombre, un bruit insolite perçu dans le silence nocturne; et nous la retrouvons en terme de la vie, quand notre esprit inquiet s'interroge en vain sur le sort qui l'attend par delà la tombe. Elle se trouve intimement liée à l'instinct de conservation tant chez l'animal aussi bien que chez l'homme, c'est la première manifestation de cet instinct; et puisque le système nerveux peut se définir : un ensemble d'aptitudes à réagir d'une certaine manière en présence des contacts extérieurs, ces contacts variant de l'infant, les réactions qu'ils provoquent varient de même. Ainsi, le nom générique de Peur se décline en plu-

sieurs gammes d'émotions innombrables qui vont de l'inquiétude légère à l'épouvante mortelle.

C'est pourquoi l'on doit réfléchir avant de donner aux innombrables variétés de la Peur, sans distinction, le nom de « sentiment bas ». Sentiment bas, c'est bientôt dit; le qualificatif est ingénieux; encore, — pour reprendre la formule de l'abbé Coignard, — ne doit-on pas l'appliquer sans discernement et le coller en masse comme l'étiquette d'air blanc que le conseiller hocheux met à tous les *bonshommes*. C'est commettre la même erreur que si l'on condamnait a priori tous les ouvrages gaîs, sous prétexte que la rire correspond à des sentiments vulgaires. Là encore, il y a fagot et fagot, et l'on se saurait confondre le comique grossier de tel vaudeville obscène et le comique large, humain et vivant qui se dégage de *Bouenroche* ou de *La Fais chez soi*. De même, la Peur, ou plutôt l'angoisse, n'est pas nécessairement une émotion vile. Bien au contraire, elle peut participer des sentiments les plus élevés qu'il soit donné à l'homme de ressentir. L'un des auteurs qui ont le mieux étudié la question, G. Sergi, a fait ressortir avec beaucoup de finesse que le sentiment du sublime est à son origine une transformation de la Peur. En face d'un paysage grandiose, explique-t-il, le cœur et la respiration s'arrêtent, puis reprennent leur mouvement d'une façon accélérée; l'œil reste fixe, le corps immobile; on est oppressé, anéanti; et tandis que s'affirme un désir de fuite, une fascination irrésistible nous cloue sur place. C'est une émotion de peur.

Si nous cherchons dans le domaine de l'art des impressions analogues, nous verrons que certains thèmes wagnériens, la chevauchée des Walkyries par exemple, provoquent chez l'auditeur cette admiration à forme de peur dont parle Sergi. Et tous ceux qui virent Monast-Bally dans *OEdipe-Roi* s'oublieront jamais l'épouvante sacrée qui les étreignait au moment où le demi-dieu foudroyé par le destin sortait de son palais, hagard, les yeux sanglants, statue vivante de la douleur et du désespoir. Ce serait folie, certes, de prétendre égaler de tels génies; leur exemple montre du moins que cette émotion tant décrite n'est pas seulement la révolte bar-

sale de la chair, mais peut-être aussi les plus nobles émotions de l'âme, et qu'il entre parfois dans la frison de la Peur un élément de beauté.

Aussi, pour parler de ce Théâtre où la littérature de l'adroit semble avoir, de ses jours, trouvé sa forme définitive, — et que, faute de place, je n'ai pu faire entrer dans ce recueil, — je pense qu'il appartient à l'art dramatique autant que le tableau de Rembrandt, *La Leçon d'anatomie*, appartient à la peinture, car l'art réside dans l'émotion comme dans le style ou la couleur ; et les critiques dont je fais l'objet à chaque nouvel effort s'enlameront jamais ma vocation, qui est d'étudier des cas physiologiques devant lesquels notre esprit s'émeut, s'effraye ou se révolte, et de me pencher, — tel un médecin sur ~~un~~ malade, — avec ~~une~~ curiosité angoissée, douloreuse, sur toute la souffrance humaine.

TREIZIÈME SIÈCLE

DANTE

(1265-1321)

BIBLIOGRAPHIE. — Les principales traductions françaises du *Divine Comédia* sont : de : B. Grangier (1549), Artaud de Montor (1515-1518), Florantius (1541), A. Brécourt (1542), Lammouais (1544), Louis [] (1545), M. Mallot (1546), Henri Mauvout (1511), E. de Lamière (1512-1514).

Dante naquit à Florence en 1265; il appartenait à une famille guelfe, c'est-à-dire attachée à la papauté. Sa vie demeura une oisiveté, malgré les nombreuses recherches effectuées par les jacobins. On sait cependant qu'il aimait passionnément une jeune Florentine, morte en 1294, qu'il a chantée sous le nom de Béatrice. Cet amour exerça une influence profonde sur sa vie et sur son œuvre.

Ayant pris une part active aux troubles qui déchirèrent Florence (les Guelfes, après avoir triomphé, s'étaient bientôt séparés en deux camps), Dante fut contraint de s'exiler en 1302. Il erra alors de ville en ville, puis se fixa quelque temps à Bologne. Faible et découragé de se voir éloigné de sa patrie, il dut, pour vivre, rechercher la protection des princes. Tour à tour, les Della Scala, les Malaspina, les De Poitiers lui offrirent un asile. Il mourut à Ravenne, en 1321, à cinquante-six ans, sans avoir revu Florence.

L'ENFER

CHANT XXVIII

La huitième cerce, Navroide faue :

Semeurs de discordes; Mahomet, Bertrand de Born, etc.

Qui pourrait jamais rendre platement compte, même en prose, du sang et des plaies que je vis ensuivre, quand même on s'y reprendrait à plusieurs fois ?

N'importe quelle langue y raconterait, faite d'expres-

sions et fautes de mémoire, car elles ne sauraient embrasser tant de choses.

Supposons que se réunissent encore tous les combattants qui, sur la terre disputée d'Apulie, ont versé leur sang dans la douleur,

à cause [] Troyens¹, ou à cause de la longue guerre où s'accumula un si grand butin d'anneaux, à ce que [] Tite-Live qui ne ment pas²,

avec ceux qui reçurent des blessures lorsqu'ils résistèrent à Robert Guiscard³, et ces autres dont les ossements sont entassés

à Ceperano, là où les soldats de Pouille trahirent⁴, et à Tagliacozza, où le vieux Erard de Valéry vainquit sans armes⁵;

et supposons que chaque mont, l'un son corps transporté, l'autre un membre coupé, tout cela ne serait rien en comparaison de l'aspect hideux de la neuvième fosse.

Jamais tonneau privé de son douve central, ou des douves latérales, n'est aussi béant qu'un damas que je vis là, fendu depuis la menton jusqu'au bassin;

entre ses jambes pendantes ses boyaux; l'enveloppe du cuir apparemment, et la poche hideuse où tout ce qu'on avala se transforme en excréments.

Tandis que je mettais toute mon attention à le contempler, il me regarda, et de ses mains ouvrit sa poitrine en disant : « Vote comme je suis déchiré !

1. Les Troyens amenés par Énée en Italie.

2. A la bataille de Cannes, où Annibal donna aux Romains, ou romains une énorme quantité de bagues, que les chevaliers romains portaient au doigt (Tite-Live, L. XIII et XIII).

3. Le chef normand Robert Guiscard s'établit en Pouille, à la fin du 11^e siècle, après avoir brisé toutes les résistances.

4. Allusion à la bataille de Benevento, où Charles d'Anjou mit en déroute l'armée de Manfred (1266, voir *Par.*, ch. III, v. 127 et suiv.); on croyait que cette victoire avait été due à la défection des Napolitains qui gardaient la frontière à Ceperano.

5. A Tagliacozza, en 1268, fut battu à son tour Conradin, dernier descendant de l'empereur Frédéric II, qui disputa encore à Charles d'Anjou le royaume de Naples. On raconte que ce fut grâce aux conseils d'Erard de Valéry, expert en stratagèmes, que cette victoire avait été menée.

« Vois maintenant cet ostrépié Mahomet ! Devant moi, Ali¹ marche en pleurant, le visage fendu ■■■ temps en menton.

« Et tous les autres que tu vois ici furent des facteurs de scandales et de schismes pendant leur vie ; c'est pourquoi ils sont ainsi découpés².

« Un diable se tient là, derrière³, qui nous occamède⁴ avec cette cruauté, en passant au fil de son épée tous ceux qui composent ce troupeau.

« À mesure que nous avons achevé le tour de notre sentier douloureux ; car les blessures sont toutes refermées avant qu'on repasse devant lui⁵. »

(Mahomet demande alors aux deux visiteurs qui ils sont : surprise générale. Mahomet, reprenant le parole, charge Dante d'un message pour fra Dolcino de Novare, fondateur d'une secte chrétienne dissidente et brulé vif en 1307. Puis un autre damas, Pier de Medicina, intervenant, charge le poète d'un autre message pour deux nobles de Fano qui espèrent les leurs présentes intrigues. Ce damas « fait allusion à un de ces rochets qui voudrait bien n'avoir jamais vu Rhinocéros ; Dante demande alors :)

Je ■■■ dis : « Montre-moi et explique-moi, si ■■■ veux que de toi je porte sur terre des nouvelles, quel est celui auquel cette vue a ■■■ amère. »

Alors il saute par la mâchoire un de ses compagnons et lui ouvre la bouche, en criant : « C'est celui-ci, il ne parle pas.

« Chacun de Rome, il fit taire les héritiers de César,

1. Confirmation à la tradition médiévale, Dante regarde Mahomet comme un simple dissident, un chrétien révolté, qui a jeté la dissension dans l'Église.

2. Ali, gendre et disciple de Mahomet.

3. Schisme signifie division, séparation; Dante, appliquant ici la loi du talion, condamne ces pécheurs à être eux-mêmes découpés. La blessure de chacun est proportionnée à sa faute.

4. ■■■ a dépassé le point où se tient le diable : il vient d'être tout récemment taillé.

5. ■■■ ancien français occamer (ital. occidere, qui fait au jeu de mots avec *telamo*).

6. Le chemin circulaire qui conduit à la fin : le temps de faire un tour complet, et la blessure est refermée : alors le diable le rouvre.

affirmant que ce qui est préparé perd ■■■ jours à être retardé. »

Ah ! combien il avait l'air égaré, ce Curion, avec sa langue coupée au fond de sa gorge, lui qui avait été si hardi dans ses paroles !

Un damas qui avait les deux mains coupées, et qui levait ses deux mains dans l'air ténébreux, en sorte que le sang giclait sur son visage.

« Dis : « Souris-toi aussi de Mosca, qui dit, hélas ! « Chose faite est accomplie ! » et se fut la mauvaise graine qui infecte le peuple toscane¹. »

J'objectai : « Et ce fut la mort de la famille ! » en sorte que lui, accumulant douleur sur douleur, s'éloigna comme un homme que le chagrin égare.

Quant à moi, je restai à regarder la défilé, ■■■ je vis un spectacle tel que j'aurais peur seulement de le décrire, si je n'en avais pas de preuves certaines :

mais ■■■ conscience me rassure, cette bonne compagne qui donne à l'homme du courage, sous la cuirasse dont le revêt le sentiment de sa pureté.

Je vis, cela est sûr, et il me semble encore le voir, un corps sans tête qui marchait, ■■■ faisant les autres damas de la douloureuse troupe ;

Il tenait sa tête coupée par les cheveux, suspendue ■■■ sa main, comme on porte une lanterne : et cette tête nous regardait, et disait : « Hélas ! »

Il s'éclairait lui-même ; ils étaient deux qui se faisaient qu'un, et un qui était en deux. Comment cela peut être, celui-là le sait qui en ordonne ainsi.

Quand il fut arrivé juste au pied du pont, il leva les bras, bien haut, avec sa tête au bout, pour nous adresser ces paroles de plus près ;

Il disait : « Vais ■■■ ■■■ cruel supplice, toi qui,

1. Le trépass Curion pouvait pour avoir conseillé à César de punir le Rubicon.

2. Proverbe Socratien : *Cosa fatta capo ha* (chose faite a une tête, elle est complète, elle aboutit), employé par opposition aux vains projets, qui restent sans exécution. Mosca dei Lambrudi avait employé ce dicton pour conseiller l'assassinat de Bonaparte (en 1805), événement où la tradition voyait l'œuvre de toutes les dissensions Socratiques.

vivant, visites les morts; vois s'il en est un comparable au mien !

« ■ pour que tu puisses porter de moi des nouvelles, sache que je suis Bertrand du Born¹, celui qui donna au jeune roi de perfides conseils.

« J'ai soulevé le père et le fils l'un contre l'autre; Achétoz n'a pas fait pis, par ses détestables conseils, pour ■ Absalon contre David !

« Pour avoir divisé des êtres aussi étroitement unis, je porte, hélas ! mon ■ séparé de son principe qui est resté dans mon corps.

« Ainsi s'observe en moi le talion. »

(*L'Enfer*, traduction et notes ■ Henri MAUVETTE,
La Renaissance du Livre, édit.)

1. Célèbre troubadour, seigneur de Montfort, en Périgord; il passait pour avoir excité le fils aîné de Henri II, roi d'Angleterre, à se révolter contre son père.

DIX-HUITIÈME SIÈCLE

HOFFMANN

(1776-1823)

BIBLIOGRAPHIE. — Principales traductions françaises : *L'Enfer de Dante*, par J. Cohen (1830); — *Ottier Brusen*, par H. de Latouche (1833); — *Frugolotto*, par H. de Latouche (1836); — *Contes fantastiques*, par Lœve-Weimar (1830-1833); — *Œuvres complètes*, par Tousseau (1834); — *Avantures de la nuit de Saint-Sylvestre*, fragments, par Gérard de Nerval (1831); — *Contes*, par H. Egmont (1836); — *Contes mystérieux*, par E. de la Bedollière (1838); — *Contes nocturnes*, par E. de la Bedollière (1838); — *Contes fantastiques*, par P. Christian (1843); — *Contes fantastiques*, par Xavier Marmier (1848); — *Contes nocturnes*, par P. Christian (1843); — *Contes fantastiques*, ■ E. Daguorge (1868); — *Contes posthumes*, par Champfleury (1866); — *Contes des frères Séraphins*, par E. de la Bedollière (1866); — *Pantalele à la manière de Callet*, par H. de Curzon (1869); — *Maître Martin le Tonneleur*, par Ch. Simond (1873); — *Martin père et fils*, par E. Delaunay de Deuse (1875); — *Contes*, par L.-E. Maugué (1871).

Hoffmann naquit en 1776. Son enfance fut malheureuse : ses parents s'étant brouillés, il alla habiter avec sa mère chez un oncle de cette dernière, le conseiller Dörfler, qui lui fit la vie dure. Après avoir terminé ses études de droit, à Königsberg, il se rendit à Glogau pour occuper un emploi dans la magistrature. Nommé conseiller de régence, à Varsovie, il perdit sa place à l'arrivée des Français. Il vint alors à Berlin et y mena une existence assez pénible jusqu'à la paix.

Mainténu dans son emploi de conseiller, il fut nommé à Berlin, et, de 1810 à 1822, y composa tous ses ouvrages. Il mourut en 1823.

L'HOMME EN SABLE

Sauf à l'heure du dîner, mes frères et sœurs et moi, sans ne voyions nul père que rarement pendant la journée. Il faut croire que la poste qu'il occupait lui prenait beaucoup de son temps. Après le souper, qui, selon l'ancien usage, était servi à sept heures, mes aïeux, ma mère et nous, dans le cabinet de travail du père, et nous nous rangions autour d'une table ronde. Notre père fumait alors sa pipe et buvait une grande choppe de bière. Il nous racontait toutes sortes d'histoires merveilleuses et il y mettait tant de chaleur que toujours sa pipe finissait par s'éteindre. C'est moi qui, pour la rallumer, lui avançais un papier enflammé, ce qui était mon grand amusement. Souvent aussi, il nous donnait des livres à graver et restait muet et immobile dans son fauteuil, en envoyant de si fortes bouffées de fumée que nous avions l'air de nager tous dans un océan de brouillard. Ces soirs-là, notre mère était fort triste, et dès que neuf heures sonnaient : « Allez ! mes enfants, disait-elle, au lit au lit ! L'homme en sable vient, je le vois déjà. » Effectivement, j'entendais comme un pas lent et lourd qui montait l'escalier. Ce devait être l'homme en sable. Une fois, le bruit sourd de ce pas m'avait particulièrement terrifié. Je demandai à ma mère, tandis qu'elle nous emmenait : « Mais, maman, quel est donc ce méchant homme en sable qui nous chasse toujours d'auprès papa ? Comment est-il donc ? — Il n'y a pas d'homme en sable, mon cher enfant, me répondit ma mère ; quand je dis : « L'homme en sable vient », cela veut dire que vous avez sommeil et que vous ne pouvez plus tenir les yeux ouverts, comme si l'on vous sût jeter du sable. » Cette réponse de ma mère ne me satisfait pas, et même, dans mon imagination d'enfant, j'eus nettement l'idée que notre mère ne niait l'existence de l'homme en sable que pour que nous n'ayons pas peur, car je l'entendais toujours monter l'escalier. Très curieux de quelque chose de plus positif sur le compte de cet homme en sable et de ce

qu'il était pour nous autres enfants, je questionnai la vieille qui soignait ma plus jeune sœur. « Eh ! mon petit Thane !, ne sais-tu pas encore cela ? C'est un méchant homme qui vient près des enfants, quand ils ne veulent pas aller se coucher, et leur jette des poignées de sable dans les yeux de manière à les leur faire sortir tout blancs de la tête ; puis, il les met dans son sac et les emporte dans le creusement de la lune pour les nourrir petits ; ceux-ci sont dans leur nid et ont, comme les hiboux, des becs crochus avec lesquels ils mangent les yeux des enfants qui ne sont pas sages. » La figure horrible de cet homme en sable prit forme dans mon imagination ; quand, la nuit, j'entendais ce bruit monter la long de l'escalier, je tremblais d'inquiétude et d'épouvante. « L'homme en sable, l'homme en sable ! » rien que ce cri dans les larmes, c'était tout ce que ma mère pouvait m'arracher, puis je courais bien vite dans la chambre à coucher ; et, toute la nuit durant, cette terrible apparition me torturait. — Cependant j'étais devenu assez grand pour comprendre que cette histoire d'homme en sable et de son nid d'enfants dans le creusement de la lune, telle que ma bonne l'avait racontée, n'était sans doute pas bien vraie ; pourtant l'homme en sable continuait à être pour moi un fantôme effrayant, et la frayeur, me l'épouvante me saisissait à l'entendre non seulement monter l'escalier, mais encore ouvrir brusquement la porte de la chambre de mon père, et y rentrer. Parfois, il était longtemps sans venir ; d'autres fois, il répétait fréquemment ses visites. Cela dura pendant des années ; mais je ne pouvais m'habituer à ce bruit sinistre ; l'horrible image se peignait point. Ses relations avec mon père occupaient de plus en plus mon imagination. Pour ce qui était d'interroger mon père, une insurmontable crainte me le défendait, mais cacher moi-même ce mystère, voir ce fabuleux homme en sable, ce désir grandissait en moi avec les années. L'homme en sable m'avait mis sur la voie du mystérieux des aventures, qui se facilement solait chez l'enfant. Rien ne me plaisait tant que de lire ou d'entendre de terribles histoires de Ro-

être supérieur dont il fallait subir les mauvais procédés pour le maintenir de toute façon en bonne humeur. Il n'avait qu'un signe à faire et on préparait à Coppélius ses mets favoris et des vins rares étaient servis.

Dès que j'eus donc aperçu ce Coppélius, je me suis tout effrayé et quelle épouvante envahirent mon âme en pensant que nul autre que lui ne pouvait être l'homme au sable ; mais l'homme au sable n'était plus cet épouvantail du conte de ma nourrice qui cherchait des yeux d'enfants pour les donner en pâture aux hiboux riches dans la croisée de la lune, non ! — c'était un monstre fantasque, hideux, qui, partout où il porte ses pas, apporte la désolation, le misère et la perte dans le temps et dans l'éternité.

J'étais comme encoûlé, au risque d'être découvert, et, comme je le sentais très bien, d'être extrêmement puni, je restai, la tête avancée hors des rideaux. Mon père reçut Coppélius avec solennité. « Allons ! à l'ouvrage ! » cria celui-ci d'une voix enrouée, stridente, son habit. Mon père, sans rien dire et d'un air sombre, quitta sa robe de chambre et tous les deux se revêtirent de longues robes noires. Où ils les avaient prises, c'est ce que je n'avais pas remarqué. Mon père ouvrit un placard ; mais je vis que ce que j'avais si longtemps pris pour un placard était une niche profonde où se trouvait un fourneau. Coppélius s'avança, et bientôt une flamme pétilla sur le foyer. Une foule d'ustensilles bizarres apparurent tout autour. Ah ! mon Dieu ! Quand mon père se penchait vers le feu, il avait une autre figure. Une douleur violente, convulsive, semblait avoir défiguré ses traits nobles et doux et lui avoir mis un vilain masque satanique. Il ressemblait à Coppélius. Celui-ci brandissait des pinces incandescentes et s'en servait pour retirer de l'épaisse fumée des charbons ardents qu'il martelait. Je croyais apercevoir tout autour des figures humaines, mais sans yeux ; d'horribles cavités, profondes et noires en tenaient la place. « Des yeux ici ! des yeux ici ! » s'écria Coppélius d'une voix sourde et menaçante. Une terreur folle me saisit ; je criai et tombai hors de ma cachette. Coppélius m'empoigna : « Petite bête ! petite bête ! » dit-il en arquant des dents. Et m'entraîna en l'air. Il me

jeta sur le foyer dont la flamme commençait à brûler mes cheveux : « Maintenant, nous avons des yeux, de beaux yeux d'enfant ! » murmura Coppélius, tout en prenant avec ses mains dans la flamme des graines ardentes qu'il voulait me jeter dans les yeux. Mon père lavait des mains suppliques : « Maître, maître, laisse les yeux à mon Nathanaël, laisse-les-lui ! » Coppélius partit d'un éclat de rire bruyant. « Soit ! que cet enfant garde ses yeux, et il pleura tant qu'il n'aura pas achevé son pincement dans le monde. Observons pendant le mécanisme de ses pieds et de ses mains, » il me saisit si rudement que mes articulations craquaient ; puis il me dévissa les mains et les pieds, qu'il remuait tantôt ici, tantôt là : « Ça ne va bien nulle part... C'était mieux auparavant... Le vieux s'y connaissait. » Coppélius sifflait, chachotait ; mais sentir de moi, tout devint sombre et confus : un spasme convulsif s'empara de tout mon corps, — je ne sentis plus rien...

Une respiration douce et chaude passait sous mon visage, quand je me réveillai comme du sommeil de la mort ; ma mère était penchée sur moi, « Est-ce que l'homme au sable est toujours là ? balbutiai-je. — Non, mon cher enfant, il est parti depuis longtemps, il ne le fera point de mal ! » Ainsi parla ma mère, et elle me baisa et courut contre mon front l'enfant qui lui était rendu.

(Hoffmann, trad. de L.-E. MACAIGNE.
La Renaissance des Nœuds, éd.)

HONORÉ DE BALZAC

(1799-1850)

BIBLIOGRAPHIE. — La Comédie humaine : *Les Chénier, Physiologie du mariage* (1829). — *La Maison du Chat-qui-pelote, Le bal de Sceaux, La Vendetta, L'Élixir de longue vie* (1830). — *Le Chef-d'œuvre inconnu, L'Auberge rouge, Le Peau de chagrin* (1831). — *Le Colonel Chabert, Le Curé de Tours, Louis Lambert* (1832). — *Farragut, Le Médecin de campagne, Eugénie Grandet, L'Illustre Gaudissart* (1833). — *La Duchesse de Langeais, La Recherche de l'absolu, La Femme de trente ans, Le Père Goriot* (1834). — *Un drame au bord de la mer* (1835). — *Le Lyo dans la vallée* (1836). — *César Breston, Le Père Goriot* (1837). — *La Maison Nucingen* (1838). — *Le Curé de village* (1839). — *Un Prince de la Bohême* (1840). — *Une Ténébreuse Affaire, Trois Mœurs* (1841). — *Un Début dans la vie, La Rebouillonneuse* (1842). — *Madame Mignon, Scènes, Les Paysans* (1844). — *Le Comte de S..., Petites Mœurs de la vie conjugale* (1846). — *Le Comte de S..., Le Dernier Insurrection de l'Andrieu* (1847), etc.

M. René Benjamin a consacré un livre admirable à la prodigieuse vie d'Honoré de Balzac. Il ne fallait rien de moins pour étudier l'existence et l'œuvre, également étonnantes, de ce géant de lettres, et il ne saurait être question de les résumer ici. Rappelons simplement que Balzac naquit à Tours, le 20 mai 1799, fut successivement clerc d'avoué, chef de bureau, imprimeur, un fondeur de caractères, et fit paraître de 1823 à 1843 de nombreux romans sous les noms de son père. À partir de 1829, il commença la publication des ouvrages qui forment la Comédie humaine. Il mourut le 18 août 1850.

À ceux qui voudraient étudier plus spécialement dans Balzac le Maître de la Peau, nous signalons, outre l'extrait reproduit dans cette anthologie, les passages suivants, indiqués par M. Marcel Bouteron, l'émuleur balzacien :

L'Élixir de longue vie (Études philosophiques); *Un Drame au bord de la mer* (édition Comard, t. XXIX, p. 173); *L'Auberge rouge*; *Autre Étude de femme* (édition Comard, t. VII, p. 206);

La Peau de chagrin; *Physiologie du mariage* (Introduction); *Et l'ardage*; *la Comédie du diable*; *la Grand d'Espagne*; *Histoire de France*; *le Succube*; *les Mœurs*; *Une Ténébreuse Affaire*; etc.

LA JUSTICE DES CHOUMANS

Par suite d'une imprudence de sa femme Barquette, le fermier Galope-Chopine est accusé par les Chouans d'avoir livré un des leurs aux « Mous ». Le châtimant ne va pas se faire attendre.

Galope-Chopine, fatigué, se coucha pour quelques heures; mais il se remit en course. Le lendemain matin, il vint après s'être soigneusement acquitté des commissions que le marquis lui avait confiées. En apprenant que Marche-à-Terre et Pille-Miche ne s'étaient pas présentés, il dissipa les inquiétudes de sa femme, qui partit, presque résignée, pour les rochers de Saint-Sulpice, où la veille elle avait préparé sur le mamelon qui faisait face à Saint-Léonard quelques fagots couverts de givre. Elle emmena par la main son petit gars qui portait du feu dans un sabot cassé. À peine son fils et sa femme avaient-ils disparu derrière la toit du hangar, que Galope-Chopine entendit deux hommes sautant le dernier des écheliers en enfilade, et insensiblement il vit, à travers un brouillard assez épais, des formes anguleuses se dessinant comme des ombres indistinctes.

« C'est Pille-Miche et Marche-à-Terre ! » se dit-il mentalement.

Il tressaillit. Les deux chouans montrèrent dans la petite nuit leurs visages ténébreux, qui ressemblaient assez, sous leurs grands chapeaux usés, à des figures que des graveurs ont faites avec des paysages.

« Bonjour, Galope-Chopine, dit gravement Marche-à-Terre.

— Bonjour, monsieur Marche-à-Terre, répondit humblement le mari de Barquette. Voulez-vous entrer ici et vider quelques pichets ? J'ai de la galette froide et du beurre fraîchement battu.

— Ce n'est pas de refus, mon cousin, » dit Pille-Miche. Les deux chouans entrebâillant le débat s'avaient bien d'af.

trayant pour Galope-Chopine, qui s'empresse d'aller à la grosse tonne remplir trois pichets, pendant que Marche-à-Terre et Pille-Miche, assis de chaque côté de la longue table sur les bancs luisants, se coupaient des galettes et les garnissaient d'un beurre gras et jaunâtre qui, sous le couteau, laissait jaillir de petites bulles de lait. Galope-Chopine les pichets pleins de cidre et couronnés de mousse devant ses hôtes, et les trois chouans se mirent à manger ; mais de temps en temps, le maître du logis jetait un regard de côté sur Marche-à-Terre en s'empressant de satisfaire sa soif.

« Donne-moi ta chincholle, » dit Marche-à-Terre à Pille-Miche.

Après en avoir secoué fortement plusieurs chinchilles dans le creux de sa main, le Breton aspira son tabac en homme qui voulait se préparer à quelque action grave.

« Il fait froid, » dit Pille-Miche en se levant pour aller fermer la partie supérieure de la porte.

Le jour, terni par le brouillard, ne pénétra plus dans la chambre que par la petite fenêtre, et n'éclaira que faiblement la table et les deux bancs ; mais le feu y répandit des lueurs rougeâtres. En ce moment, Galope-Chopine, qui avait achevé de remplir ses seconds trois pichets de son hôte, les mettait devant eux ; mais ils refusèrent de boire, se levant leurs larges chapeaux et prirent tout à coup un air solennel. Leurs gestes et le regard par lequel ils se consultaient firent frissonner Galope-Chopine, qui crut apercevoir du sang sous les bonnets de laine rouge dont ils étaient coiffés.

« Apporte-nous ton couperet, dit Marche-à-Terre.

— Mais, monsieur Marche-à-Terre, qu'en voulez-vous faire ?

— Allons, couille, tu le sais bien, dit Pille-Miche en serrant sa chincholle que lui rendit Marche-à-Terre ; tu es jugé. »

Les deux chouans se levèrent ensemble en saisissant leurs carabines.

« Monsieur Marche-à-Terre, je n'ai rien dit sur la Garn... »

— Je te dis d'aller chercher ton couperet, » répondit le chouan.

Le malheureux Galope-Chopine heurta la bois grossière de la couche de son garçon, et trois pièces de cent sous roulèrent sur le plancher ; Pille-Miche les ramassa.

« Oh ! oh ! les bleus t'ont donné des pièces neuves ! s'écria Marche-à-Terre.

— Aussi vrai que voilà l'image de saint Labre, répliqua Galope-Chopine, je n'ai rien dit. Barbette a pris les cent-chaus pour les gars de Saint-Georges, voilà tout.

— Pourquoi parles-tu d'affaires à ta femme ? répondit brutalement Marche-à-Terre.

— D'ailleurs, cousin, nous ne te demandons pas de raisons, mais ton couperet. Tu es jailli. »

À un signe de son compagnon, Pille-Miche l'aide à saisir la victime. En se trouvant entre les mains des deux chouans, Galope-Chopine perdit toute force, tomba sur ses genoux et lava vers ses bourreaux des mains désespérées :

« Mes bons amis, mon cousin, que voulez-vous que devienne mon petit gars ?

— J'en prendrai soin, dit Marche-à-Terre.

— Mes chers camarades, reprit Galope-Chopine, de votre même, je ne suis pas en état de mourir. Ne laissez-les-voilà partir sans confession ? Vous n'avez pas le droit de prendre ma vie, mais non celui de me faire perdre la malheureuse éternité.

— C'est juste, » dit Marche-à-Terre en regardant Pille-Miche.

Les deux chouans restèrent un moment dans le plus grand embarras, et sans pouvoir résoudre une des deux questions. Galope-Chopine souleva le moindre bruit causé par le vent, comme s'il eût poussé quelque expirer. Le son de la goutte de cidre qui tombait périodiquement du tonneau lui fit jeter un regard machinal sur la pièce et soupirer tristement. Tout à coup, Pille-Miche prit le patient par un bras, l'entraîne dans un coin et lui dit :

« Confesse-moi tous tes péchés, je les redirai à un prêtre de la véritable Église, il me donnera l'absolution ; et, s'il y a des pénitences à faire, je les ferai pour toi. »

Galope-Chopine obtint quelque répit, par sa confiance

■ argent ■■■■■

En or, en argent.

Elle était si belle,
Qu'on lui tendait les voiles
Dans tout le régiment.

d'annoncer ses péchés; mais, malgré le nombre et les circonstances des crimes, il finit par atteindre au bout de son chapelet.

« Hélas! dit-il en terminant, après tout, mes cousins, puisque je te parle comme à un confesseur, je l'assure, par le saint nom de Dieu, que je n'ai guère à me reprocher que d'avoir, par-ci par-là, un peu trop heurté mon pain, et j'atteste saint Labre, que voici au-dessous de la cheminée, que je n'ai rien dit sur le Gern. Non, mes bons amis, je n'ai pas trahi.

— Allons, c'est bon, cousin, relève-toi; tu t'entendras sur tout cela avec le bon Dieu, dans le temps comme dans le temps.

— Mais laisse-moi dire un petit ■■■■ d'adieu à Barbe...

— Allons, répondit Marche-à-Terre, si ■■■■ qu'en t'en vaillie ■■■■ plus qu'il ■■■■ faut, comporte-toi un Breton, et fuis proprement. »

Les deux sbornas ■■■■ de nouveaux Galop-Chopine, le couchèrent sur le banc, où il ne donna plus d'autres signes de résistance que ces mouvements ■■■■ vultueux produits par l'instinct de l'animal; enfin il poussa quelques hurlements sourds qui cessèrent aussitôt ■■■■ le son sourd du couperet eut retenti. La ■■■■ fut tranchée d'un seul coup. Marche-à-Terre prit cette tête par ■■■■ touffe de cheveux, sorti de la chambrée, chercha et trouva dans le grossier chambranle de la porte un grand clou, autour duquel il tordit les cheveux qu'il tenait, et y laissa pendre cette tête sanglante, à laquelle il ne ferma seulement pas les yeux. Les deux sbornas se lavèrent les mains, ■■■■ précipitation, dans ■■■■ grande terrine pleine d'eau, reprirent leurs chapeaux, leurs carabines, et franchirent l'escalier en sifflant l'air ■■■■ la ■■■■ lade du Capitaine. Pille-Miche entendit d'une voix enrouée, au bout du champ, ces strophes prises au hasard dans cette naïve chanson, dont les rustiques cadences furent importées par le vent :

A la première ville,
Son enfant l'habille
Tout en satin blanc;

A la seconde ville.

Cette mélodie devint insensiblement confuse à mesure que les deux sbornas s'éloignaient; mais le silence de la campagne était si profond, que plusieurs notes parvinrent à l'oreille de Barbette qui revenait alors au logis en tenant son petit gars par la main. Une paysanne n'entend jamais froidement ce chant, si populaire dans l'ouest de la France; aussi Barbette recommença-t-elle involontairement ■■■■ ■■■■ premières strophes de la ballade.

À ce moment où elle se retrouvait en chantant à la reprise de la ballade par où avait commencé Pille-Miche, elle était arrivée dans sa cour: sa langue se glaça, elle resta immobile, et un grand cri, soudain réprimé, sortit de sa bouche béante.

« Qu'es-tu donc, ma chère mère? demanda l'enfant.

— Marche tout seul, s'écria sourdement Barbette en lui retirant la main et le poussant avec une incroyable rudesse; tu n'es plus ni père ni mère! »

L'enfant, qui se frottait l'épaule en criant, vit la tête clootée, et son frais visage garda silencieusement la convulsion nerveuse que les pleurs donnent aux traits. Il ouvrit de grands yeux, regarda longtemps la tête de son père avec un air stupide qui ne trahissait aucune émotion; puis sa figure, abrutis par l'ignorance, arriva jusqu'à exprimer une curiosité sauvage. Tout à coup, Barbette reprit la main de son enfant, la serra violemment, et l'entraîna d'un pas rapide dans la maison. Pendant que Pille-Miche et Marche-à-Terre couchaient Galop-Chopine sur le banc, un de ses coullers était tombé sous son cou, de manière à se remplir de sang, et ce fut le premier objet que vit sa venue.

« Ote ton sabot, dit la mère à son fils. Mets ton pied là dedans. Bim. Souviens-toi toujours, s'écria-t-elle d'un son de voix lugubre, du coullier de ton père, et ne t'en mets jamais un au pied sans te rappeler celui qui était plein de sang versé par les chaînes, et tue les cémés! »

En un moment, elle agita sa tête par un mouvement si convulsif que les mèches de ses cheveux noirs retombaient sur son front et donnaient à sa figure une expression sinistre.

« J'affeste saint Labre, reprit-elle, que je te vove aux biens. Tu m'as soldat pour ~~mon~~ ton père. Tue, tue les chiens, ~~le~~ fais comme moi ! »

Elle canta d'un seul bond sur le lit, s'empara d'un petit sac d'argent dans une cachette, reprit la main de son fils étonné, l'entraîna violemment sans lui laisser le temps de reprendre son sabot, et ils marchèrent tous deux d'un pas rapide vers Fougères, sans que l'un ou l'autre relouât la tête vers la chambre qu'ils abandonnaient.

(Les Chouans.)

BARBEY D'AUREVILLE

(1804-1881)

BIBLIOGRAPHIE. — *Ann. Héros des Thermopyles* (1825); — *Amour et haine* (1833); — *Sonnets* (1834); — *Le Rague d'Annibal* (1840); — *L'Amour impossible* (1841); — *Du Dandysme en de George Brummel* (1845); — *Les Prophètes du passé* (1851); — *Une Vieille Matrone* (1851); — *L'Entoreiller* (1854); — *Memorandum* (1858); — *Deux Hymnes oubliés* (1858); — *Les 60 Médailles de l'expédition* (1861); — *Le Chevalier des Touches* (1864); — *Un Prêtre mort* (1865); — *Les Diaboliques* (1874); — *Gérôme et Diderot* (1880); — *Une Histoire sans nom* (1883); — *Les Riscutes du temps* (1883); — *Les Vieilles Américains* (1884); — *Le qui ne meurt pas* (1885); — *Une Page d'histoire* (1888); — *La Théorie contemporaine* (1887-88); — *Pensées détachées* (1896); — *Polémiques d'hier* (1899); — *Amalgamés* (1899); — *Poussières, pierres inscrites* (1897).

LES ŒUVRES ET LES HOMMES. — *Les Philosophes et les doctrines religieuses* (1841); — *Les Historiens politiques et littéraires* (1841); — *Les Poètes* (1843); — *Les Romanciers* (1845-74); — *Les Essais* (1878); — *Les Critiques ou les Jugés jugés* (1885); — *Sensations d'art* (1886); — *Sensations d'histoire* (1887); — *Littérature étrangère* (1890); — *Littérature épistolaire* (1892); — *Mémoires historiques et littéraires* (1893); — *Journalistes et polémistes, chroniqueurs et pamphlétaires* (1895); — *Portraits politiques et littéraires* (1898); — *Le Roman contemporain* (1902); — *Leçons et Éton Boy* (1903).

Jules-Aimé Barbey d'Aureville, dernier descendant d'une vieille famille normande, naquit à Saint-Sauveur-le-Vicomte Manche, le 2 novembre 1804. Il fit ses études de droit à Caen. — Il logea dans le même hôtel que Brummel, rencontré dont il garda toujours le souvenir. — Avec son ami Trébutien, il fonda la *Revue de Caen*, qui s'occupa de politique. Puis il vint à Paris, et, en cinquante ans de labeur, édita son œuvre : romans, nouvelles, poèmes, articles de critique et de polémique. Son bon talent et la dignité un peu intraitable de son existence lui valurent le surnom de *Connétable des Lettres*.

Barbey d'Aureville, qui écrivit des chefs-d'œuvre, vécut dans une pauvreté voisine de la misère et d'indigne les honneurs. Comme on le pressait de se présenter à l'Académie : « Je ne pose point ma candidature, répondit-il, et je ne la poserai jamais. Ce n'est la ni de l'orgueil ni de la modestie. Je ne suis ni *quidam* ni *ex-dignus*. Je suis à côté. » Il mourut, à Paris, dans sa petite chambre de la rue Mousaet, le 27 avril 1881.

UN DRAME ■ VENOÉE

C'est aussi un épisode de la Chouannerie que raconte *L'Envers* : mais cette fois, Barbey dépasse en horreur l'auteur de la *Comédie Humaine*. Désespéré de la défaite des royalistes, M. de La Croix-Jugan a tenté de se suicider en se tirant dans la tête un coup de fusil. Mais il n'a réussi qu'à se labourer affreusement le visage. Une vieille paysanne l'a recueilli et soigné, et il est chez elle, entre la vie et la mort.

Dix jours environ s'étaient écoulés depuis que Marie Hecquet (c'est le nom de notre bonne femme) avait ramassé le Chouan expirant. Isolée sur la lisière de ce bois solitaire, n'ayant ni voisins ni voisines, elle n'était exposée à aucune interrogatoire maladroite ou ennemie. De ce côté, du moins, elle était tranquille. Mais, comme dans un temps de troubles civils on ne saurait exagérer la prudence, elle avait enterré les armes et les habits du Chouan dans un coin de sa chaumière, prête à ruser si les Bleus passaient, et à leur dire que ce blessé qui se mourait était son fils. Elle ne craignait pas de lui quelque noble imprudence. Ses blessures ne lui permettaient pas d'articuler un seul mot.

« Que si les Bleus, pensait-elle, l'avaient vu parfois dans la fumée de la poudre et dans le sang du combat, ils ne pourraient, certes! pas le reconnaître, car sa mère, sa mère elle-même, si cet homme en avait une encore, ne l'aurait pas ■■■■■. »

Tout semblait donc favoriser ■■■■ œuvre de charité pieuse; mais l'urne de la destinée est plus perfide que celle de Pandora. On croit l'avoir vidée de tous les malheurs de la vie, qu'on s'aperçoit qu'il y a encore un double fond, et qu'il est tout plein!

C'était un soir, comme le jour du suicide, un soir long, orangé, silencieux, Marie Hecquet, un muil de sa porte ouverte, par laquelle tenait au blessé cet air des bois qui porte la vie en ses émanations parfumées, levait dans un haquet posé devant elle les linges rougis de plusieurs bandelettes. Comme toutes ■■■■ plébésiennes si facilement héroïques quand elles ont du cœur, comme toutes ces Marthe de l'Évangile qui agissent toujours,

mais chez qui l'action n'étouffe point la pensée, pas plus que le travail des champs n'étouffe et ne brise l'enfant qu'elles portent souvent dans leur sein, la mère Hecquet surveillait ■■■■ malade, quoiqu'elle eût les mains plongées dans la brume sanglante de son surnage et qu'elle parût absorbée par ce qu'elle faisait. Une petite cloche qu'on ne voyait pas, vint à tinter tout près de là. Ce n'était pas la faible clochette d'une de ces moussenses chapelles d'ermites, bâties jadis dans les profondeurs des bois, car les églises ne se rouvraient point encore. C'était la tinterelle de quelque hôte de sabotier qui marquait les heures et la fin du travail de la journée. Mais pour Marie Hecquet, cette femme antique, restée ferme de cœur dans la religion de ses pères et dans le souvenir de son berceau, ces sept heures sonnant, n'importe où, étaient demeurées l'heure heure qui descendait autrefois des clochers, ■■■■ présent muet, et qui conviait à la prière du soir. Aussi, dès qu'elle les entendit, elle laissa retomber au fond du haquet les linges qu'elle tordait et qu'elle allait étendre au voisinage, et portait sa vieille main mouillée à ce front jeune comme le hui aux yeux des hommes, mais pur comme l'or ■■■■ yeux de Dieu, elle se mit, la noble bonne femme, ■■■■ réciter son *Angelus*.

Ce qui doit nous sauver peut nous perdre. Ce signe de croix fut son malheur.

Cinq Bleus, sortis à peu de bout de la forêt en face, s'étaient arrêtés sur la bord du chemin. Appuyés sur leurs fusils, éveillés, silencieux, l'œil plongeant dans toutes les directions de la route, ils guettaient çà et là, comme des chiens en train de battre la brousse et de faire lever le gibier. Leur gibier, à eux, c'était de l'homme! Ils chassaient au Chouan. Ils aspiraient enivrer, après leur récente défaite, quelques-uns de ces hardis partisans éparpillés dans le pays. Depuis quelques minutes déjà ils se montraient par signes, les uns aux autres, la chaumière ouverte de la mère Hecquet, dont le soir rougissait l'argile, et cette pauvre femme qui s'agenouillait à ■■■■ seuil. Quand elle redressa son corps penché sur son ouvrage pour faire le signe ■■■■ la Rédemption, à ■■■■ signe qu'on leur avait appris ■■■■ maudire, ils ne doutèrent plus qu'elle

ne fût une Chouanpe, et ils s'avancèrent sur elle en poussant des cris.

« Hélas ! c'est des chauffeurs, dit-elle. Jéoux, eyes pitié de nous ! »

— Brigande, ■ le chef ■ la trompe, nous t'avons vue ■ ■ ■ ■ ■ prier : tu dois avoir des Chouans cachés dans ton chenil.

— Je n'ai que mon fils qui se meurt, dit-elle, et qui s'est blessé à la tête en revenant de la chasse. »

Et elle les suivit, pâle et tremblante, car ils s'étaient roés dans la maison comme eût fait une bande de sauvages.

Ils allèrent d'abord au lit, découvrirent avec leurs mains brutales le blessé dévot de fèvre, et reculèrent presque en voyant cette tête enfée, hideuse, énorme, ■ ■ ■ ■ ■ du bandesotte et du sang séché.

« Cela ! ton fils ! dit celui qui avait parlé déjà. Pour ■ ■ ■ ■ ■ fils, il a les mains bien blanches, ajouta-t-il en relevant avec le fourreau de son sabre une des mains du Chouan qui pendait hors du lit. Par la garde de mon briquet, tu mens, vieille ! C'est quelque blessé ■ ■ la Fosse qui se sera traîné jusqu'ici après la débâcle. Pourquoi ne l'as-tu pas laissé mourir ? Tu mériterais que je te fisse sautiller à l'instant même, ou que mes camarades et moi rotissions avec les planches de ton baquet les manches à balai qui te servent de jambes ! Ramasser un pareil bétail ! Heureusement pour la peau que le brigand est diablement malade. Nos camarades l'ont arrangé de la belle manière, à ce qu'il paraît. Nulle tête de rot ! quelle bête de sanglier égorgé ! Cela ■ ■ ■ ■ ■ vaut pas la balle qui dort dans les canons de nos fusils. Nous épargnerons notre poudre et la laisserons mourir tout seul. Nous avons bien nos sabres ; mais il ne sera pas dit que nous serons venus ici pour abrégier ses souffrances en l'achavant d'un seul coup. Non, de par l'enfer ! Allons, la vieille bique ! donne-nous à boire ! As-tu du cidre ? que nous puissions trinquer ■ ■ ■ ■ République, en regardant agoniser ce brigand-là ! »

La malheureuse Marie Hecquet sentait ses yeux noircir de terreur à de telles paroles ; mais, relevant en elle ses étonnés, elle alla tirer d'un petit fût, placé au pied

de son lit, le cidre demandé par le Bleu. Elle le plaça dans un pot d'étain, avec des godaïs de Mouret, sous humble vaisselle, sur une table que la hache avait à peine dégradée. Les cinq réquisitionnaires de la République s'assirent sur le banc qui entoure toujours les plus pauvres tables normandes, et le pot, circulant, se rumplit une dizaine de fois. Ils se souciaient fort peu de mettre à sec la provision de la vieille femme ; et elle, trop contente de voir, à ce prix, leur attention détournée, allait et venait dans la cheminée, tantôt balayant l'air, tantôt ramenant le cadre du foyer, pour faire, comme la Fausse du poète, *l'idée l'onde nécessaire* au passage du soir, quand ces terribles hâtes seraient partis. Les discours des Bleus, qui s'exaltaient de plus en plus à force de parler ■ ■ de boire, augmentait encore les premières peurs ■ ■ Marie Hecquet. Il se mêlait le temps à entra à ces discours les noms funestes de Rossignol ■ ■ de Pierrot, ■ ■ Pierrot surtout, ou Cacos ■ ■ ■ ■ ■ les férociétés avaient le grandiose ■ ■ se foras, et qui s'amusaient à ■ ■ ■ ■ ■ peu, comme il eût rompu une branche d'arbre, les reins de ces prisonniers sur son grès. De pareils discours étaient bien dignes, du reste, de soldats irrités comme eux par le fanatisme et la résistance des guerres civiles, dont le caractère est d'être impitoyables, comme tout ce qui tient aux convictions. Dépravés par ces guerres implacables, ces cinq Bleus n'étaient point de ces nobles soldats de Roche et de Marceau que l'âme de leurs généraux semblait animer. Tout vicié en lui, toute armée ses goûts, il était de ces gojats horribles qu'on retrouve dans les bas-fonds de toute guerre, de cette inévitable race de chacals qui viennent souiller le sang qu'ils lapent, après que les Dieux ont passé ! En un mot, c'étaient des trahisseurs appartenant à ces bandes de chauffeurs alors si redoutés dans l'Ouest, lesquelles, par l'outrance de leur barbarie, avaient appelé, il faut bien en convenir, des représailles cruelles. Marie Hecquet avait entendu souvent parler de ces bandits à des voyageurs et à des fermiers. Elle se rappelait même une effreuse histoire que son fils, sabotier dans la forêt, et qui venait parfois la voir entre deux expéditions nocturnes, lui avait d'ordinairement racontée avec l'indignation d'une âme de

Chouan révoltée. C'était l'histoire de ce seigneur de Pontécoulant (je crois) dont, en matin, au soleil de l'aurore, on avait trouvé la tête coupée et déposée — immonde et insultante raillerie — dans un pot de chambre, sur une des fenêtres placées au levant de son château dévasté¹.

De tels récits, de tels souvenirs jetaient leur reflet sur ces Bleus sinistres et les faisaient frissonner, elle qui n'était ni faible ni Mlle, à chaque atome plaisanterie de ces hommes devant avec une joie de cannibales auprès du liard de torture du Chouan. « C'est peut-être les assassins de Pontécoulant, » pensait-elle. La nuit s'avancit. Fut-ce l'influence de ces ombres et de ces ténèbres, car la nuit œuvre les fait dans les œuvres scélérates, fut-ce plutôt l'échauffement de l'ivresse, ou encore l'édieux remords qui s'élève dans les âmes perverses, quand elles suspendu l'accomplissement d'un crime — l'attend la quelque épouvantable dessein, qui le sait?... mais, à mesure que la nuit tombe plus noire sur la chambrée, les pensées de vengeance et de sang reprirent ces Bleus et montèrent dans leurs cœurs. Le Chouan, renversé sur son grabat, gémissait sans pouvoir crier de douleur. Les bandages qui liaient son visage froissé appuyaient sur sa bouche un silence pesant comme un mur. Il ne gémissait pas, mais sa respiration interrompue, ce râle permanent et sourd, qu'on entendait dans ce coin de chambrée obscur, sur lequel, incessant, éternel, funèbre, se détachaient les éclats de la voix et du rire des Bleus, tout cela leur fit sans doute l'effet de défi d'un ennemi par terre, d'une dernière morsure au talon, comme la douleur vaincue en imprime parfois, de sa bouche mourante, au pied brutal de la victoire.

« Ce Chouan m'ennuie, à la fin, avec ses râles ! dit le chef des cinq, et la tentation me prend de l'envoyer à tous les diables avec de partir.

— Tais-toi ! fit un autre, peut-être le plus repoussant de la troupe : son visage écarlaté et livide, aux tempes vipères, sortant d'une énorme cravate lie-de-vin, métamorphosée pour le moment en valise, car elle contenait une chemise de rechange, voilà la veille à un caré ; cet

homme, c'était l'horrible et le bouffon réunis. « Tais-toi, sergent ! répéta-t-il d'une voix enrouée, — c'est parler en bêtise, ça. Tournons le Chouan après cette chopine, car nous ne pouvons boire ici jusqu'à demain matin. Mais comment le tuer ? Toi la diablesse tout à l'heure, ci-toyen sergent, les Sambarde des Colonnes Infernales ne sont pas venus ici pour abréger les souffrances d'une chienne qui jonte en ce moment de tous les avantages de l'enfer, s'il y en a un. Il faudrait lui inventer une agonie qui lui procurerait, avant la culbute définitive, l'enfer tout entier !

— Par le diable et ses cornes ! tu as raison. Biffant-de-Voleur. » Le Bleu, en effet, avait le nez taillé en cette aimable forme, et il en tirait son nom de guerre. « Il faut le tuer, dit le capitaine Mortier, avec l'intelligence de la chose. Je vous forme en conseil de guerre, citoyens, pour délibérer sur le genre de mort qu'il convient d'infirmer à ce brigand-là ! »

Et ils remplirent leurs cinq godets de Meuse, comme pour s'inspirer.

L'infortunée Marie Bequet voulait intervenir au nom de tous les sentiments naturels soulevés dans son cœur. Elle implora, avec des paroles de feu et des larmes, ces cinq hommes sourds à toute pitié. C'était à croire ce qu'elle leur avait dit d'abord, qu'elle était la mère du blessé, tant elle fut pathétique dans ses discours, son action, sa manière de les supplier ! Mais tout fut vain.

« Te taisas-tu, brigande ! fit l'un d'eux en lui envoyant un coup de crosse de son fusil dans les reins.

— Empare-toi de cette vieille sorcière, Sans-Façon, reprit le sergent, et fais-lui un bâillon de la poignée de ton sabre, pour qu'elle ne trouble pas les délibérations du conseil par ses cris ! »

Mais la femme du peuple, qui ne craint pas sa peine, et qui sait mettre, comme on dit, la main à la pâte, eut en Marie Bequet un dernier mouvement d'énergie, trahi, hélas ! par la vieillesse. Quand elle vit venir le Bleu à elle, elle voulut prendre un tison allumé dans l'âtre, pour se défendre contre l'outrageante agression, avant qu'elle eût pu saisir l'arme qu'elle cherchait, il l'avait déjà terrassée, et il la contraignit

1. Historique. [Note de Barry d'Aureville.]

« Maintenant, citoyens, dit le sergent, délibérons. »

Et ils délibérèrent. Dix genres de mort différents furent proposés : dix affreuses variétés de martyre !

La plume se refuse à tracer ce chaos de pensées de bourreaux en délire, ce casse-tête de propositions affroyables qui se mêlèrent en s'entre-choquant. Le chef de ces bandits eut le dégoût de la hideuse verve et de l'escalade de son conseil, où, comme dans tout conseil, chaque avis voulait prévaloir.

« Nous sommes des imbéciles ! cria-t-il en fermant la discussion par un coup de poing sur la table. Tout considéré, je n'ai jamais été d'avis de tuer ce Chouan, qui, dans l'état où il est, serait trop heureux de mourir. Voilà mes adieux à sa damné carcasse. Regardez ! »

Il marcha au lit du Chouan, et, saisissant avec ses ongles les ligatures de son visage, il les arracha d'une telle force qu'elles craquèrent, se rompirent, et durent ramener à leurs troupes brisés des morceaux de chair vive enlevés aux blessures qui commençaient à se fermer. On entendit tout cela plutôt qu'on ne le vit, mais ce fut quelque chose de si affreux à entendre que Marie Hequet s'évanouit.

Un rugissement rauque qui n'avait plus rien de l'homme sortit, non plus de la poitrine du blessé, mais comme de la profondeur de ses ossements. C'était la puissance de la vie forcée par la douleur dans son dernier repaire et qui poussait un dernier cri.

« Et maintenant, dit l'énérable sergent des Colonnes infernales, salons le Chouan avec du feu ! »

Et tous les cinq prirent du braise rouge dans l'âtre embrasé, et ils en saupoudrèrent ce visage qui n'était plus un visage. Le feu s'éteignait dans le sang, le braise rouge disparut dans ses plaies comme si on l'eût jeté dans un creux.

« Qu'il vive maintenant, s'il peut vivre, dit le sergent, et que la vieille fasse sa lessive si elle veut ! Laissons-les comme les voilà, à tous les diables ! Voici le nuit ; on n'y voit pas son poing devant soi, dans cette cahute, depuis que nous avons pris le feu pour cuire la grillade de ce Chouan. Il faut partir. Rent les fusils, camarades, et en avant ! »

Et ils s'en allèrent. Qu'arriva-t-il après leur départ ? Un tel détail n'importe guère à cette histoire. Qu'on sache seulement que le Chouan défiguré ne mourut pas. Le rayonnement des balles de l'espingole lui avait sauvé la vie. L'enture du visage, qui cachait ses yeux quand les Bleus poudrèrent ses plaies avec du feu, le sauva de la cécité. Après la guerre de la Chouannerie, et lorsqu'on rouvrit les églises, on le vit un jour se dresser dans une stalle, aux vêpres de Blanchelande, enveloppé dans un capuchon noir. C'était l'ancien moine de l'abbaye dévastée : le fameux de La Croix-Jugan.

(L'Espresso ; Lamerre, édité.)

Il se dirigea vers la grande route de l'ouest et l'est

bientôt atteinte : tantôt il montait en voiture, tantôt il descendait et recommençait à marcher. Il fit un trajet considérable sur l'impériale d'une diligence qui le retourna en route ; et, quand cette diligence quitta la direction qu'il suivait, Jonas obtint pour quelques argent, de conducteur d'une chaise de poste qui revenait à vide, de le prendre avec lui ; il fit ainsi un mille ou deux environ, par la traversée, avant de retomber dans la grande route. Là il monta dans une espèce de palanquin nocturne, lente et lourde, qui s'arrêtait à toutes les auberges, et qui justement stationnait en ce moment à la porte d'un huchon, où le postillon et le cocher étaient en train de manger et de boire.

Il fit marche pour une place sur la banquette, et il n'en eut plus jusqu'en moment où la patouche se fut plus qu'à quelques milles du lieu de sa destination : il y resta soi toute la nuit.

Toute la nuit... On croit généralement que la nature semble dormir pendant la nuit. C'est une idée fautive... Qui pouvait le savoir mieux que lui ?

Les pétales sommoillaient dans les yeux frochées et brillantes ; les rivières, c'est possible ; les oiseaux étaient perchés sur les branches des arbres ; les bestiaux se tenaient tranquillement dans leurs étables et leurs pâturages, et les créatures humaines se livraient au sommeil. Mais qu'est-ce que ça fait ? La nuit solennelle n'en veillait pas moins, elle ne clignait seulement pas les yeux, et ses ténèbres se veillaient pas moins que la lumière. Les arbres majestueux, la lune, les étoiles étincelantes, le vent qui soufflait doucement, la route sur laquelle se projetait l'ombre, la campagne ouverte et brillante ; tout cela veillait. Il n'y avait pas un brin d'herbe, pas une tige de blé qui ne veillât : et plus cette vigilance était calme, plus Jonas sentait cette surveillance attentive attachée sur lui.

Et cependant il s'endormait. Tout en roulant sous le regard de ces sentinelles de Dieu, il s'endormait, et ne changea rien au but de son voyage. S'il vint à l'oublier parmi ses songes troublés, ce but lui revint et l'éclaira à son réveil, mais ne réveiller en lui le remède ni l'abandon de ses projets.

Une fois entre autres, il rêva qu'il était paisiblement étendu dans son lit, pensant au clair de lune et au bruit des roues, quand le vieux commis vint à passer sa tête par la porte entre-baillée et à l'appeler. Il se leva aussitôt, vêtu précisément comme il l'était en ce moment. Il accompagna le vieux commis dans une ville étrange, où les noms des rues étaient inscrits sur les murs en lettres tant à fait inconnues pour lui : cela ne lui causa ni surprise ni inquiétude, car il se souvint dans son rêve d'être déjà venu précédemment en ce lieu. Ces rues étaient si escarpées que, pour passer de l'une à l'autre, il était indispensable de descendre à une grande profondeur par des échelles qui étaient trop courtes et par des escaliers qui vibraient de grosses cloches, et qui oscillaient et s'agitaient lorsqu'on venait à s'y cramponner ; et cependant le péril ne lui causait que cette première émotion de surprise qui ne va pas jusqu'à la terreur : son inquiétude était concentrée sur son costume, qui ne lui permettait pas de se montrer dans cette fête dans cette ville allait être le théâtre, et à laquelle il était venu prendre part. Déjà la foule avait commencé à remplir les rues : on voyait sur un point des milliers d'hommes se suivre et se presser dans une perspective interminable ; ces hommes semaient des fleurs et préparaient le sol à d'autres qui étaient montés sur des chevaux blancs. Soudain une figure terrible s'élança du sein de la multitude et cria : « Voici le Dernier Jour pour tout le monde ! » Ce cri s'étant répandu, il y eut un flux sauvage vers le Jugement : la presse devint tellement compacte que le voyageur et ses compagnons (qui changeaient constamment et n'étaient jamais le même deux minutes de suite, bien que Jonas ne s'aperçût pas quand l'un partait et quand l'autre arrivait) se retirèrent de côté sous un portique, embrassant d'un regard inquiet la multitude. Dans cette foule il se trouvait bien des figures que le voyageur connaissait ; il y en avait beaucoup d'autres qu'il ne connaissait point, mais il rêvait qu'elles lui étaient connues. Tout à coup surgit violemment, au-dessus de toutes les autres têtes, une tête livide et décharnée... telle qu'il l'avait connue, celle-

là... Elle le dénonça comme l'instigateur ■ ■ ■ leur redoutable : ■ ■ ■ étaient aux prises ensemble, et, tandis qu'il faisait des efforts pour dégager celle ■ ■ ■ même qui tenait un bâton et frapper le coup qu'il avait si souvent médité, il travaillait et s'éveilla pour retrouver son projet de la veille, et pour voir poindre le soleil levant.

Le soleil fut le bleuvenu. C'était la vie, le mouvement, un monde animé, qui venaient se partager l'attention du Jour. Ce que le criminel redoutait le plus, c'était l'œil de la Nuit, de la Nuit vigilante, éveillée, silencieuse et attentive, qui n'avait rien autre chose à faire que surveiller les mauvaises pensées. Il n'y a pas de repentement dans la Nuit. La Gloire elle-même perd de ses avantages, la nuit, dans le pélo-née de champ de bataille. Comment voulez-vous qu'il en soit pour ce bâtard de la Gloire des combats, qui s'appelle le Maître ?

« Ça bien ! Il n'avait plus maintenant d'incertitude et de crainte en grand jour, pas de secret à se garder à lui-même. ■ meurtre ! C'était pour cela qu'il était ■■■■ »

* Desnuder-mol sal. v. 416-17.

S'étant jeté dans un taillis qui bordait la route, non
 pas, il est vrai, tout près de l'endroit où il était descendu
 de voiture, mais bien à deux ou trois milles de là, il
 arrache d'une hache un bâton épais, rude et noueux; puis,
 s'asseyant à l'abri d'un meule de foin, il y passe quelque
 temps à le façonner avec un couteau, à peler l'écorce, à
 arrondir la tête rugueuse du gourdin.

Le jour s'écoule. Midi, l'après-midi, le soir; le soleil se couche.

À cette heure paisible et sereine, deux hommes, voyageant dans un tilbury, sortirent de la ville par une route peu fréquentée. C'était le jour où M. Pecksniff était convenu de dîner avec Montague. Il avait rempli son engagement et revenait maintenant chez lui. Son hôte l'accompagnait seulement un bout de chemin, comptant revenir à travers champs, par un joli sentier détourné que M. Pecksniff lui avait promis de lui faire voir. Jones connaissait leur plan. Il avait rôdé dans la cour de l'auberge tandis qu'ils étaient à dîner, et les avait entendus discuter leurs affaires.

Ils causaient gaiement ■ ■ ■ ■ ■ si haut, qu'on pouvait les entendre de loin. Leur voix dominait de beaucoup le bruit des roues de leur voiture ■ ■ du sabot de leur cheval. Ils allèrent leur train jusqu'à l'endroit où une barrière et un sentier indiquaient le lieu de leur séparation. C'est là qu'ils s'arrêtèrent.

« C'est trop tôt, beaucoup trop tôt, dit M. Pecksniff. Mais voici l'endroit, mon cher monsieur. Suivez ce sentier et allez tout droit à travers le petit bois auquel il vous conduira. Là, le chemin devient plus étroit, mais vous ne pouvez vous tromper. Quand vous reverrai-je ? Bientôt, j'espère.

— Je l'espère également, répondit Montague.

— Bonsoir,

— Bonsoir et bon voyage! »

Montague prit la sentier.

Les feux étincelants du soleil couchant délaieraient son visage ; le concert des oiseaux retentissait à son oreille, de jolies fleurs sauvages s'épanouissaient autour de lui. A une certaine distance, il distinguait les toits de chaume des cabanes de pauvre, et un vieux clocher gris, surmonté d'une croix, se dressait entre lui et la nuit qui approchait.

Tandis que la nuit achevait de s'éteindre et que le soir tombait sur le bois, Montague y entra. Bientôt il fut disparu, agitant ça et là dans sa marche sa bourse ou une branche penchée sur le chemin. Par intervalles, une éclaircie étroite le laissait apparaître sur le sentier, ou bien le craquement de quelque brindille trahissait son passage : puis il fut impossible de le voir ou de l'entendre davantage.

Jamais eil mortel ne le revit, jamais oreille mortelle
ne l'entendit, jamais il l'exception d'un seul homme.

Cet homme, écartant les feuilles et les branches, du l'autre côté, tout près de l'endroit ■ finissait le sentier, ne tarda pas à s'élançer d'un bond hors du bois.

Qu'avait-il donc laissé dans le bois pour s'élever ainsi, comme s'il sortait de l'enfer?

Le cadavre d'un homme assassiné.

Dans un fourré épais et solitaire, ce cadavre était étendu sur les feuilles de chêne et de hêtre du Nord.

précédente, juste ~~comme~~ il était tombé, tout de son long. Remuant d'une route de sang les feuilles ~~qui~~ lui servaient d'oreiller : s'enfonçant dans la sol vaseux, comme pour échapper aux regards des hommes ; pénétrant de plus en plus à travers les feuilles qui se repliaient, ~~comme~~ si ~~un~~ ~~trou~~ ~~laissés~~ le repoussaient et le repoussaient, se refoulant par un sentiment d'horreur, devant la tache sombre, lugubre, qui souillait cette belle ~~route~~ d'été, de la terre jusqu'au ciel.

L'auteur du crime s'élança du bois avec tant d'impétuosité, qu'il remplit l'air d'une pluie de débris de jeunes branches brisées sur son passage, et qu'il alla lui-même tomber violemment sur l'herbe. Mais il se remit vivement sur ses pieds, se courba et, passant par-dessous une haie, se dirigea au courant vers la grande route. Une fois sur la ~~bonne~~ route, il se mit à marcher rapidement dans la direction de Londres.

Il n'avait pas de regret de ce qu'il avait fait. Il était effrayé en y songeant (et ne songeait qu'à cela !), mais il n'en avait pas de regret. Quand il était dans le bois, c'était le bois qui lui avait causé de la terreur, ~~et~~ l'épouvante ; mais maintenant qu'il en était sorti, maintenant qu'il avait commis le crime, se frayant, prenant un autre cours, le ramenait, par un revirement étrange, à la chambre sombre qu'il avait laissée soigneusement fermée dans sa maison. Cette chambre lui faisait plus d'horreur, infiniment plus que le bois. Et à présent qu'il y revenait, elle lui semblait bien plus sinistre, bien plus effrayante que le bois. C'est dans cette chambre que son hideux secret était renfermé : c'est là que l'attendaient toutes ses terreurs ; selon lui, ce n'était plus du tout dans le bois.

Il marcha l'espace ~~de~~ dix milles ; alors il s'arrêta à un embarras pour y attendre une diligence qui devait bientôt passer par là à destination de Londres. Il le savait, et n'ignorait pas son plus que ce n'était pas la même qu'il avait prise en venant, car celle-ci parlait d'une autre ville. Il s'assit en dehors de la porte, sur un banc, à côté d'un homme qui fumait sa pipe. Ayant demandé de la bière, il en but une partie et en offrit à ce compagnon, qui le remercia et en avait une gorgée. Il

se pouvait s'empêcher de penser que, si cet homme avait été instruit de son secret, il ne se fût sans doute pas soucié de boire au même verre que lui.

« Une belle nuit, camarade ! dit l'homme. Un coucher de soleil comme en en voit peu !

— Je ne m'en suis pas aperçu ! répondit vivement Jones.

— Vous ne vous en êtes pas aperçu ? répliqua l'homme.

— Comment diable l'aurais-je vu, si je dormais ?

— Vous dormiez !... tenez tenez ! »

L'homme parut surpris de l'irritabilité imprévue de son interlocuteur et, sans ajouter un mot de plus, il se remit à fumer en silence. Il n'y avait pas longtemps qu'ils étaient assis ensemble lorsqu'on entendit frapper dans la maison.

« Qu'est-ce que c'est que cela ? » s'écria Jones.

— Ma foi je ne sais pas, » répondit l'homme.

Jones n'en demanda pas davantage, car cette dernière question lui avait échappé malgré lui. Mais en ce moment il songeait à la porte fermée chez lui. Il pensait qu'on avait bien pu venir frapper aussi pour une cause quelconque ; il craignait qu'on ne se fût inquiété de ~~ne~~ pas recevoir de réponse, et qu'on ne l'eût ouvert de vive force ; qu'on n'eût trouvé la chambre vide ; qu'on n'eût refermé la porte donnant sur la cour et qu'on ne la mit ainsi dans l'impossibilité de rentrer chez lui sans se montrer sous la costume qu'il portait ; que cela ne donnât lieu à des soupçons, les soupçons à une révélation, la révélation à la mort. C'est justement dans ce moment-là, comme tout espris et par un enchaînement de circonstances fatales, qu'on avait frappé dans l'intérieur de la maison.

On frappait toujours ; c'était comme un écho prophétique de la réalité terrible que Jones avait évoquée. Incapable de rester ~~un~~ ~~moment~~ ~~à~~ d'en entendre davantage, il paya sa bière et s'éloigna.

C'est ainsi qu'après avoir rôdé tout le jour dans un pays qu'il ne connaissait pas, et se trouvant dehors, la nuit, sur ~~une~~ route isolée, dans ~~un~~ travestissement, et en proie à ~~une~~ disposition d'esprit pleine de trouble et d'agitation, il s'arrêta plus d'une fois pour regarder

autour ■ lui, dans l'empressement ■ il allait enfin sortir de sa maudite rêverie.

Et cependant ■ n'avait pas de regret. Non, il avait trop haï Montague, il y avait trop longtemps qu'il n'avait pas d'autre pensée que de s'affranchir de son joug. Si la chose avait été à refaire, il l'aurait refaite. Ses passions haineuses et vindicatives n'étaient pas de nature à se calmer si aisément; il n'avait pas, en ce moment même, plus de regret ni de remords que lorsqu'il courait sa vengeance.

L'angoisse et l'épouvante auxquelles il était en proie, étaient d'une violence qui l'étonnait lui-même : il ne pouvait les dominer, il éprouvait tant d'horreur et ■ crainte à l'idée de cette infernale chambre qu'il allait retrouver chez lui ! cette pensée sombre, meurtrière et folle, il sentait qu'il ■ mit pour son seulement pour lui, mais encore de lui-même; il était effrayé de faire partie de cette chambre, d'être quelque chose qu'on supposait là, et qui cependant ne s'y trouvait pas; il se plongeait dans ses mystérieuses ténèbres; et, tandis qu'il se représentait cette chambre abominable, avec son calme hypocrite, durant les heures de deux suite entières, et le lui saisi, sans qu'il fût dedans, comme on devait le croire, il devint en quelque sorte son propre spectre, son propre fantôme, le démon et la possédé tout à la fois.

La diligence arriva bientôt. Jonas fut placé alors sur la banquette, et entraîné rapidement vers sa demeure. En s'asseyant à côté des voyageurs de l'impériale, pour la plupart ■ de la campagne, il avait peur qu'ils ne fussent instruits du meurtre ■ qu'ils ne vissent à lui dire que le cadavre avait été découvert; et cependant, il savait bien que le temps et la distance ne permettaient pas cette supposition. Mais il avait ■ au ■ savoir, il avait beau par conséquent regarder leur ignorance de fait comme une chose toute naturelle, ■ ignorance releva son courage. Il alla jusqu'à ■ dire qu'il était possible que le cadavre ■ se retrouvât jamais, et jusqu'à faire pour l'avenir des projets en conséquence. Partant de cette espérance, et mesurant la durée sur la longueur rapide de ses pensées coupables, confondant les heures

qui avaient précédé l'assassinat dans un chaos d'images, incohérentes et désordonnées auxquelles il était en proie, il se vint, au point du jour, à considérer le meurtre comme un meurtre ancien déjà, et à se croire déaormais en sûreté, puisque la crime n'avait pas été ■ découvert. Pas encore! quand le soleil qui maintenant regardait dans la bois et devait ■ rayons naissantes le visage de l'homme mort, avait vu la veille, au moment de son coucher, cet homme-là vivant, et avait cherché à lui inspirer une pensée du ciel, la nuit précédente! Toujours le soleil?

Mais le voici rentré dans les rues de Londres. Chut!

Il n'était que cinq heures du matin. Jonas avait assez de temps devant lui pour gagner sa maison sans être aperçu avant que les ■ s'emplissent de monde, s'il ne s'était bien passé depuis son départ qui fit découvrir sa ruse. Il se glissa du haut de la diligence sans inviter le conducteur à arrêter ses chevaux; puis, s'élançant d'un pas rapide à travers les rues détournées qui se trouvaient sur son chemin, il approcha enfin de sa maison.

Quand il en fut tout près, il redoubla de précaution, s'arrêtant d'abord pour mesurer du regard l'étendue de la rue qui s'ouvrait devant lui, puis il s'y faufila vivement et s'arrêta au bout pour examiner l'autre de même; et ainsi de suite.

Le passage était désert quand ■ visage de l'assassin y apparut.

Jonas s'approcha de la porte sur le point du pied, comme s'il craignait de troubler ■ propre sommeil, son rêve imaginaire.

Il écouta. Pas de bruit. Tandis qu'il tournait la clef d'une main tremblante et poussait ■ son genou la porte ouverte doucement, une crainte monstrueuse assiégea son esprit.

Si l'homme assassiné allait se trouver là devant lui!

Il promena de tout côté un regard tremblant; mais il n'y avait rien.

Il entra, ferma la porte à double tour, trempa la clef dans les ■ humides du foyer pour la tresser de nouveau et la pendit à son cion d'autrefois. Il se débarrassa de son déguisement, le roula de manière à en

faire un paquet facile à porter, afin de l'aller jeter la nuit même dans le fleuve, et le fourra dans une armoire. Ces précautions prises, il se débâilla et se mit au lit.

La nuit le brûlait, son feu intérieur le consumait, tandis qu'il était étendu entre ses draps. L'horreur de la chambre qui allait croissant lorsque Jonas se fut caché sous les couvertures, le supplice d'être toujours aux aguets au moindre bruit, se l'exagérer et d'y voir le prélude du coup qu'on allait frapper à la porte pour annoncer la nouvelle de l'attentat; les bonds qu'il faisait pour s'élancer de son lit et pour aller se regarder au miroir, où il s'imaginait voir son crime écrit en grandes lettres sur son visage; puis, quand il se reconnaissait et s'entrevoyait sans les couvertures, son cœur qui lui criait à chaque battement: « Assassin! assassin! » dans son lit... Quelles expressions pourraient peindre ces vécus terribles?

La maladie avançait. Des pas retentissaient dans la maison. Jonas entendit lever les jalousies, ouvrir les contrevents; de temps en temps, on s'approchait timidement de sa porte. Il essaya plusieurs fois d'appeler; mais sa bouche était sèche comme si elle avait été remplie de sable brûlant. Enfin il se mit sur son séant dans son lit et cria :

« Qui est là? »

C'était sa femme.

Il lui demanda quelle heure il était. Neuf heures.

« N'a-t-on pas... n'a-t-on pas frappé hier? dit-il avec hésitation. J'ai bien entendu quelque chose à travers mon sommeil, mais j'aurais mieux aimé vous laisser sauter la porte que de me déranger pour répondre.

— Personne n'a frappé, » dit-elle.

Très bien. Il était hors d'haléine jusqu'à là, en attendant la réponse de sa femme. Ce fut un soulagement pour lui, s'il est vrai qu'il pût éprouver quelque soulagement.

Il commanda à sa femme de tenir son déjeuner prêt et se prépara à monter, en ayant soin de se vêtir des habits qu'il avait quittés lorsqu'il s'était enfermé dans la chambre, et qui, depuis, étaient restés derrière la porte. Dans la crainte secrète qu'il avait de se mon-

trer aux domestiques pour la première fois, après l'acte qu'il avait commis, il se tint près de la porte sous des prétextes en l'air, afin qu'on pût l'apercevoir sans le regarder en face, et il la laissa entre-bâillée tandis qu'il s'habillait; puis il cria qu'on vint ouvrir les fenêtres et laver le carreau, afin que ses yeux s'habituaient à sa vue. Même après avoir gagné du temps, de manière en d'autre, si bien qu'il les eût vus tous et qu'il eût parlé à chacun d'eux, il ne put de longtemps trouver le courage d'aller et venir au milieu d'eux, se tenant collé à sa porte pour écouter le murmure lointain de leur conversation.

Cependant il ne pouvait pas toujours rester ainsi et elle rejoindre son monde. Le dernier regard qu'il avait jeté sur le miroir lui avait bien fait voir un visage tout prêt à le trahir, mais peut-être cela provenait-il de l'inquiétude même de ce regard. Il n'eût point regardé et le domestique l'observaient, mais il les trouvait bien silencieux.

Et quelques précautions qu'il prit pour se contenir, il ne pouvait s'empêcher d'écouter et de mentir qu'il écoutait. Soit qu'il prêtât l'oreille à leurs discours, ou qu'il essayât de penser à autre chose, ou qu'il parlât lui-même, ou qu'il se tint tranquille, ou qu'il comptât résolument les lourds battements d'une pendule importante qui se trouvait derrière lui, il écoutait avec une attention de plus en plus profonde, comme si on lui avait jeté un sort... Car il savait que cela devait venir, et sa position actuelle, sa torture et son supplice étaient de l'écouter venir...

(Martin Chuzzlewit. Trad. P. Lorrain.
Hachette édit.)

BIBLIOGRAPHIE. — *Les Pensées Gales*; — *Le Double*; — *Le Fatale d'un autre*; — *Le Volonté humaine*; — *Amis d'enfant*; — *Le Carnet d'ambassade*; — *Journal de la Maison des Morts*; — *Humiliés et offensés*; — *L'Esprit souterrain*; — *Crime et Châtiment*; — *L'Idiot*; — *L'Éternel Mort*; — *Les Possédés*; — *Le Journal d'un fou*; — *L'Adolescent*; — *Notre Russie*; — *Les Frères Karamazov*; etc.

C'est un véritable roman que l'existence de Dostoïevsky, plus agitée, plus fertile en événements, plus douloureuse qu'un-quelque-uns de ceux qu'entraîne sa puissante imagination. Fédor Dostoïevsky est né à Moscou en 1821; à vingt ans, il entre dans l'armée et passe durant plusieurs années une existence ébrie et insouciante. En 1844, il publie *Les Pensées Gales*, roman qui fut accueilli avec une faveur marquée par la critique. En 1848, compromis dans le complot révolutionnaire de Petrashevsky, il fut arrêté et condamné à mort. La tache commue se changea en celle des travaux forcés, Dostoïevsky fut envoyé en Sibirie, où il resta jusqu'en 1854. Il supporta avec un courage admirable l'horrible existence du bagne, plus terrible encore pour lui en raison de son état de santé précaire (il était sujet à de fréquentes attaques d'épilepsie). Les personnages étranges qu'il rencontre durant ces années de détention, les scènes tragiques dont il fut le témoin ont inspiré maints épisodes de ses romans.

Dostoïevsky acheva de gargariser sa peine à Semipalatinsk. Là, il épousa la veuve d'un forgeron. De retour à Saint-Petersbourg, en 1859, il publia successivement : *les Souvenirs de la Maison des Morts* (1861), *L'Esprit souterrain* (1864), *Crime et Châtiment* (1866), *L'Idiot* (1868), *L'Éternel Mort* (1869), *Le Journal d'un fou* (1876). Il mourut en 1881. Durant les dernières années de sa vie, il prêchait la doctrine de la régénération du monde par la religion chrétienne.

Peu de psychologues s'enquêteur plus avant dans les replis secrets du cœur humain; peu de penseurs savent mieux saisir l'âme. « La masse énorme du Tolstoï encombre encore l'horizon; mais, — ainsi qu'il advient en pays de montagnes où l'on voit, à mesure que l'on s'en éloigne, par-dessus la plus proche cime, la plus haute, que la plus voisine cachait, reparaître, — quelques esprits avant-coureurs peut-être, remarquent déjà, derrière la géant Tolstoï, reparaître et grandir Dostoïevsky.

C'est lui, la tête encore à demi cachée, le noué mystérieux de la chaîne; quelques-uns des plus généreux écrivains y trouvent source, ou les nouvelles soifs de l'Europe se peuvent abreuver aujourd'hui. C'est lui, non point Tolstoï, à côté d'Ibsen et de Nietzsche; semi-grand qu'eux, et peut-être le plus important des trois¹.

LE CRIME

Pour échapper à la misère, l'étudiant Raskolnikoff décide de tuer Aléna Ivanovna, la pauvre sur gages, et de la dépouiller.

Comme à sa précédente visite, Raskolnikoff vint la porte s'entr'ouvrir légèrement et, par l'étroite ouverture, deux yeux laissaient le regarder avec défiance. Alors, il perdit tout courage, et commit une imprudence qui aurait pu gêner l'entreprise.

Dans sa crainte qu'Aléna Ivanovna s'agit pour lui se trouver seule avec un visiteur aussi peu rassurant, il prit la porte et la maintint ouverte, pour que la vieille ne pût point la refermer. La vieille, qui tenait toujours le bouton de la serrure, faillit être renversée dans l'anti-chambre, lorsque Raskolnikoff poussa la porte. Comme elle semblait ne pas vouloir lui livrer passage, il marcha droit sur elle. Aperçue, elle se jeta en arrière, voulut parler, mais ne put dire une parole et inspecta le jeune homme avec des yeux effarés.

« Bonjour, Aléna Ivanovna, commença-t-il d'un ton qu'il voulait dégagé, mais sa voix haéchée et balbutiante trahissait son immense frayeur. Je vous apporte... un Nibéol... Entrez, n'est-ce pas?... Nous fuyons ensemble à la lumière... »

Et, tout de suite, il pénétra dans la chambre, suivi de la vieille qui avait retrouvé l'usage de la parole.

« Mon Dieu! Que voulez-vous?... Que vous faut-il?...

— Voyons... Aléna Ivanovna, vous ne me ramettez pas... Raskolnikoff... Je vous apporte le gage dont je vous ai touché un mot, la dernière fois... »

Et il lui offrit l'objet.

Aléna Ivanovna s'appretait à l'examiner, quand, changeant de résolution et relevant les yeux, elle fixa, pendant une minute, son regard aigu, vague et soupçonneux sur le visiteur malappris. Celui-ci crut saisir dans les yeux de la vieille une sorte de mesquinerie, comme si déjà elle se doutait. Il sentait toute force le faire, sans ce regard qu'il ne quittait pas, et il eut, pendant un instant, la pensée de fuir.

— Pourquoi ■■■ regardez-vous ainsi, comme ■■■ sans me connaître pas ? dit-il d'un ton câlin. Voulez-vous cet objet ou ne le voulez-vous pas ?... Il ■■■ inutile ■■■ perdre l'un et l'autre notre temps. »

Il n'avait nullement prémédité ses phrases violentes, qui, par le ton énergique du jeune homme, ressaient plaisamment la vieille.

— Pourquoi êtes-vous si penché ?... Qu'est-ce que c'est ?

— Un porte-cigarettes en argent : je ■■■ l'ai déjà dit...

— Comme vous êtes pâle ! Vous ■■■ malade ? dit-elle en prenant ■■■ paquet de la main ■■■ jeune homme.

— J'ai la fièvre, répondit-il d'une voix mordante. J'ai des raisons d'être pâle... Puisque je n'ai pas de quoi manger, ajouta-t-il d'une voix très effaiblie, ■■■ ses forces l'abandonner de nouveau.

— Voyons, qu'est-ce que c'est ? demandait-elle encore ; et en soulevant le petit paquet, elle ■■■ une seconde ses yeux ardents sur Raskolnikov :

— Un bibelot... un porte-cigarette... en argent...

— Mais, est-ce bien de l'argent !... Ôh ! comme cela est étalé !

Pour dénouer ■■■ gage, Aléna Ivanovna s'approche ■■■ la lumière (toutes les fenêtres étaient closes, malgré la forte chaleur) ; elle tournait le dos au jeune homme, sans s'occuper de lui. Raskolnikov débroussa son paletot, décrocha la hache ■■■ mur d'un coulant, mais sans la retirer tout à fait ; il ■■■ tint de sa main droite sous son vêtement. Une invincible faiblesse s'emparait de son être et il la sentait croître de seconde en seconde. Il eut peur de ne pouvoir tenir la hache... et tout à coup tout tourbillonna devant ses yeux.

« Mais qu'a-t-il bien pu foutre là dedans ? » s'écria rageusement Aléna Ivanovna, en se tournant vers Raskolnikov.

Il n'y avait plus à tergiverser : il prit le manche de dessous son paletot, l'éleva de ses deux mains et, d'un geste quasi machinal, car il était extrêmement faible, il le laissa retomber sur le nuque de la vieille. Sûr ce coup donné, il sentit ■■■ sa force physique lui revenir.

Aléna Ivanovna, comme toujours, avait la tête nue, et ses cheveux grisonnants et rares étaient, comme toujours, gras d'huile. Le coup atteignit jadis le sommet de la nuque, à cause de la petite taille de la victime. Elle laissa entendre un cri faible et plaintif et s'affaissa tout d'un coup sur le parquet, en ayant encore assez de force, cependant, pour lever les deux bras vers sa tête. Elle tenait toujours dans l'une de ses mains le gage. Alors Raskolnikov, en possession de sa vigueur coutumière, assena deux coups de hache sur le crâne de l'utérine. Le sang ■■■ repandit sur le parquet, et le corps retomba lourdement sur le sol. Le jeune homme, à cet instant, se recula, puis il se pencha sur le visage de la vieille : elle était morte. Les yeux écarquillés semblaient vouloir sortir de leurs orbites et les aîres de l'agence laissaient sur cette face ravagée une grimace hideuse.

L'assaassin posa la hache à terre et, sur-le-champ, secoua le cadavre, en prenant soin d'éviter les taches de sang ; il se souvint qu'Aléna Ivanovna avait cherché ses clefs, la dernière fois, dans sa poche droite. Il était très lucide, n'éprouvant ni troubles ni vertiges, mais ses mains tremblaient toujours. En se rappelant cette scène, plus tard, il se rappela son extrême prudence à ne pas se salir... Il trouva facilement les clefs qui, comme la dernière fois, étaient venues par un ■■■ d'acier.

Ceci fait, ■■■ s'en fut dans la chambre à coucher. Cette pièce était fort étroite ; d'un côté se trouvait une grande vitrine remplie d'images pieuses, et de l'autre un grand lit très propre. Contre le troisième panneau, il y avait une commode. Chose curieuse : dès que le jeune homme eut cessé d'ouvrir ce meuble, un frisson le parcourut des pieds à la tête. Il fut pris de nouveau par cette idée de laisser là cette besogne et de fuir, mais

cette idée ne dura qu'un instant : il lui fallait rester jusqu'au bout.

Il souriait même de cette pensée quand, tout à coup, il fut saisi d'une nouvelle frayeur : si la vieille n'était pas tout à fait morte, si elle allait reprendre ses sens ! il se précipita vivement auprès du corps, s'empara de la hache et l'éleva, prêt à donner un nouveau coup à sa victime, mais l'arme ne retomba pas : il était certain que la vieille était morte. En regardant de plus près, Raskolnikoff vit que le crâne fracassé baignait dans une mare de sang. Apercevant un cordon au bout de la vieille, le jeune homme tenta de l'arracher violemment, mais le cordon manglanté ne se cassa point.

Il essaya alors de s'en emparer en le faisant glisser le long du corps, mais il ne réussit pas mieux. Agacé, l'assassin saisit la hache, pour trancher sur le corps même de la victime un cordon résistant, mais ce procédé lui parut par trop brutal et il y renonça. Après deux minutes d'un travail inutile, il arriva à couper le cordon avec le tranchant de la hache, sans déchirer les chairs de la victime. Ainsi qu'il le croyait, la vieille portait une bourse attachée à ce cordon, avec deux petites croix et une médaille. La bourse toute cratéree était pleine d'argent, Raskolnikoff la glissa dans sa poche sans regarder ce qu'elle contenait ; il jeta les croix sur le corps de la vieille, et, gardant la hache avec lui, il retourna dans la chambre à coucher.

Avec une impatience fébrile, il prit les clefs et rummagea sa besogne. Il ne pouvait réussir à forcer le commode, s'aidant à vouloir ouvrir avec une clef qui, de toute évidence, n'était pas celle du meuble. Tout à coup, il se rappela une réflexion qu'il avait déjà faite lors de sa précédente visite : la plus grosse clef de l'annexe devait être celle d'une grosse armoire où la vieille devait cacher ses valeurs. Délaissant le commode, il chercha sous le lit, endroit où les vieilles femmes cachent de préférence leur fortune.

Défait, il vit un coffre assez long, couvert en marbre noir rouge. La grosse clef convenait à la serrure. Quand Raskolnikoff eut ouvert l'armoire, il n'y trouva tout d'abord que des chiffons. Dédaigné, il essaya une autre

enroulantée sur la couverture rouge qui recouvrait les hardes de la vieille, et disant : « Sur le rouge, le sang sera moins visible. » Mais il se ravisa tout à coup : Est-ce que je devrais tout à penser-t-il en frémissant. Comme il soulevait, dans ce coffret, une fourrure, il découvrit une montre en or, des bracelets, des chaînes, des boucles d'oreilles, des épingles de cravate, etc. Raskolnikoff s'empara, sans une hésitation, de ses bijoux, dont il bourra les poches de son paletot et de son pantalon, péle-mêle... Mais il fut bientôt troublé dans sa besogne...

Il entendit des pas dans la chambre où il avait tué la vieille. Il se fit plus un geste, glacé d'épouvante. Le silence se fit de nouveau ; il croyait avoir subi une hallucination auditive, quand il perçut un léger cri ; puis, après deux ou trois minutes, tout retomba dans le silence. Raskolnikoff se leva, prit sa hache et tendit hors de la chambre à coucher.

En milieu de la chambre, Elisabeth regardait, un paquet dans les mains, horrifiée, le cadavre de sa mère ; elle semblait n'avoir pas le force d'appeler au secours. En apercevant le meurtrier, elle se mit à trembler de tout son corps et des frissons agitaient les traits de son visage ; elle voulait lever le bras ; elle ouvrit la bouche, mais rien ne sortit, et, reculant inconsciemment, elle alla se terrer dans sa coiffe. Le meurtrier courut vers elle, la hache levée : les lèvres de la femme eurent cette expression douloureuse des tout petits enfants devant les objets dont ils ont peur, à l'instant même où ils vont crier.

La malheureuse était à ce point épouvantée qu'elle ne songea pas à garantir son visage par un mouvement instinctif des mains. À peine étendit-elle son bras gauche dans la direction de l'assassin, comme on fléchit un enfant. Le fer de la hache pénétra dans le crâne, entaille toute la partie supérieure du front. Elisabeth tomba à la renverse, inconsciemment, Raskolnikoff ramassait le paquet que la femme tenait à la main, puis il le rejeta et courut à l'antichambre.

Sa frayeur était de plus en plus grande, surtout depuis ce second assassinat auquel il n'avait nullement songé. Il ne pensait plus qu'à fuir ; sentant confusément l'impossibilité, la laideur et la monstruosité de son entre-

prise, il se sentait poussé, non par crainte, mais par répulsion de ce qu'il venait de commettre, à renouer à la lutte et à aller à l'instant se débarrasser. Il mimait plus maintenant retourner auprès du coffre, ni même rentrer dans l'appartement.

Il se laisse aller peu à peu à une vague rêverie; il subit le plus important pour s'occuper de subtilités ridicules. Apercevant dans la cuisine un seau à demi rempli d'eau, l'idée lui vint de laver ses mains et sa hache. Le sang se coagulait et formait un enduit grisâtre autour de ses mains. Après avoir trempé dans l'eau le tranchant de la hache, il prit un morceau de savon et commença à se laver. Puis, il se mit à nettoyer la hache, ce qui dura, pour la moins, trois minutes.

Il essuya ses mains et le fer humide avec un torchon qui se trouvait sur une table tendue à l'entrée de la cuisine. Après avoir examiné si l'arme ne portait plus aucune trace de sang, il la cacha soigneusement sous son paletot en la glissant dans le sac qu'il portait; ensuite, il inspecta avec minutie tous ses vêtements, à la lumière qui délavait la cuisine. Il ne vit rien de suspect sur le pantalon et le pardessus, mais il y avait des taches de sang sur les bottes. Il les disparut en se servant d'un chiffon trempé dans l'eau.

Pourtant, il n'était pas rassuré, car il savait qu'il n'y voyait presque pas et qu'il pouvait avoir oublié quelques marques sanguinales. Il resta un milieu de la chambre, agoulez, pensant qu'il devenait fou, qu'il était, en ce moment, incapable de prendre une décision et qu'il commettait peut-être de graves erreurs... « Mon Dieu! il faut s'en aller, s'en aller, tout de suite, tout de suite!... » murmura-t-il, et il entra dans l'antichambre, où il éprouva la plus grande terreur qu'il eût encore connue.

Il resta cloué sur place, ne pouvant croire à la réalité de ce qu'il voyait: la porte du logement, celle où il avait sonné, celle par laquelle il était entré, cette porte-là ouverte. Elisabeth, en entrant, s'était pas refermée la porte...

Il poussa la porte et tira le verrou.

« Mais non, ce n'est pas cela qu'il faut faire! Il faut partir, partir... »

Il ouvrit la porte et se mit à écouter sur l'escalier. Il entendit, au bas de l'escalier, des voix bruyantes, mais qui bientôt diminuèrent et cessèrent. Le jeune homme s'apprêtait à sortir quand, au troisième étage, une porte s'ouvrit tout à coup, et quelqu'un descendit les marches en fredonnant un air: « Qu'en!-ile donc tous à faire un tel vacarme? » et, refermant de nouveau la porte, il attendit. A la fin, le silence régna; mais à l'instant où Raskolnikoff se préparait à descendre, il perçut un nouveau bruit.

Des pas très éloignés frappaient les premières marches de l'escalier; dès qu'il les entendit, il eut un pressentiment; ces pas lourds, réguliers et lents se dirigeaient certainement vers ce logement, au quatrième, chez la voisine.

Il est déjà arrivé au premier étage... Il monte encore... On l'entend de plus en plus distinctement... Voilà! Il gague le troisième étage... Ici: il sera bientôt ici.

Raskolnikoff fut soudain comme frappé de paralysie générale... L'inconnu commençait à gravir l'escalier du quatrième étage. Raskolnikoff, que la terreur avait immobilisé sur le carrelage, entra en toute hâte dans l'appartement, dont il ferma la porte. Puis il poussa le verrou, le plus doucement possible. L'instant, plus que la raison, le conseil, en cette occurrence. Quand ce fut fait, il se cacha contre la porte et demeura à écouter, se retenant son souffle le plus qu'il pouvait. Déjà l'étranger était sur le palier. Il n'y avait entre ses deux hommes que l'épaisseur de la porte.

L'inconnu fit plusieurs aspirations de suite avec effort. « Il doit être gros et grand, » pensa le jeune homme en serrant sa main au manche de la hache. Il vivait comme dans un capuchon. Le visiteur fit retentir brusquement la sonnette. Il attendit un peu, puis une seconde fois, d'un coup, tout à coup, pris d'impétuosité, il tira d'un geste forcé le bouton de la porte. Raskolnikoff regardait avec anxiété le verrou qui hochait dans le chambranle, et il se préparait à l'en voir sortir d'une minute à l'autre, tant l'homme secouait la porte. Il pensa, en instant, à retenir le verrou avec la main, mais l'homme avait pu se débarrasser de quelque chose. Il commençait à mordre la tête: « Je vais faire des bâtons! » se dit-il.

mais il recouvra son esprit dès qu'il entendit ■ veix ■ l'isconin.

« Est-ce qu'elles sont endormies ou les a-t-on étranglées ? Sacrées bonnes femmes ! grondait, d'une voix cavernueuse, le visiteur. Eh ! Aléna Ivanovna, vieille sorcière ! Elisebeth Ivanovna, beauté des vieux ! ouvrez ! Ah ! ■ Vieilles folles ! est-ce qu'elles dorment ? »

Impatiente, il sonna dix fois sans s'arrêter et de toutes ses forces. Cet homme devait connaître probablement les ■ de la maison et y agir comme bon lui plaisait.

À ce même instant, on entendit, dans l'escalier, des pas légers et rapides. C'était une autre personne qui montait aussi au quatrième étage.

« Croyez-vous vraiment, mon cher Koch, qu'il n'y ait personne ? » demanda le nouveau venu d'une voix claire et enjouée en s'adressant au premier visiteur qui était toujours la sonnette.

« D'après la voix, ce doit être un tout jeune homme, » pensa Raskolnikov.

« Il s'en est fallu de peu que je brise la serrure, répondit Koch. Mais, dites-moi, comment se ■■■■ vous me connaissez ? »

— Quelle question ? Avant-hier, au café Gambetta, je vous ai gagné trois parties ■■■■ billard.

— C'est vrai !

— Ainsi, il n'y a personne ? C'est curieux. Je dirai même ■■■■ c'est stupide. Où la vieille est-elle partie ? Je voudrais lui parler.

— Et moi aussi, batochka.

— Que voulez-vous ? Le plus simple est de s'en retourner. Et moi qui étais venu avec l'espoir de lui emprunter de l'argent !

— Il ne nous reste plus qu'à décamper ; mais alors, pourquoi donner un rendez-vous... Où diable est-elle, la sorcière ? Je n'y comprends rien. Jamais elle ne sort d'habitude ; elle poney sur place, ses jambes sont malades, et la voilà, un beau jour, qui prend son vol !

— Si nous demandions des renseignements au d'vornik ?

— Pourquoi ?

— Pour savoir où elle est partie et quand elle doit revenir.

— Hum... demander... bien inutile... Mais elle ne sort jamais ! Et il ébranla de nouveau la porte. Diable, nous perdons notre temps, il faut nous en aller !

— Attendez ! cria subitement le jeune homme : voyez-vous comme la porte braille quand on tire ?

— Qu'est-ce que cela prouve ?

— Cela prouve qu'elle est fermée au verrou, et non ■ la clef ! Vous entendez cela au son, du reste ?

— Oui, Eh bien ?

— Voyez, vous ne ■■■■■ pas ? Mais l'une d'elles est certainement à la maison. Si toutes les deux étaient sorties, elles auraient fermé la porte en dehors à la clef, et non tiré le ■■■■■ intérieurement. Vous voyez, vous entendez bien le bruit ■■■■ verrou ? Donc, elles sont chez elles, mais elles ne veulent pas ouvrir !

— C'est possible ! s'écria Koch, stupéfait. Ainsi, elles ■■■■ là ! Il se mit à secouer rageusement la porte.

— Attendez ! reprit le jeune ■■■■■, ne faites pas un pareil vacarme ! Il y a dans tout cela quelque chose de mystérieux... Vous avez sonné, vous avez tiré la porte comme un forcé, et elles n'ouvrent pas ; j'en conclus, ■■■■ qu'elles sont toutes deux évanouies, ou...

— Quoi ?

— ■■■■ mieux, voyez-vous, c'est ■■■■ monter le d'vornik.

— Oui, vous avez là une bonne idée ! »

Tous deux commencèrent à descendre.

« Attendez ! il vaut mieux que ■■■■ restiez ici, moi, j'irai chercher seul le d'vornik.

— Pourquoi rester là ?

— Mais sait-on ce qui peut arriver ?

— Bien...

— Voyez-vous, je prépare des examens pour être juge d'instruction ! Je vous dis, vous entendez bien, je vous dis qu'il y a quelque chose de louché dans tout cela ! » dit ■■■■ conviction le jeune homme.

Et il dégringola quatre à quatre les marches de l'escalier.

Dès qu'il fut seul, Koch recommença à sonner, mais timidement : puis, il se mit à faire jouer le bouton de la serrure, pour s'assurer que la porte n'était fermée qu'au

verres, Samita, toujours soufflant, il se baissa pour regarder par le trou de la serrure, mais, la clef étant restée en dedans, on ne pouvait rien voir.

Debout, de l'autre côté de la porte, Raskolnikoff tenait solidement la hache dans ses mains.

Il était comme un proie au délire et se tenait sur la défensive. A plusieurs reprises, on les entendait heurter la porte et discuter entre eux, il eut l'idée de terminer ses supplices et de les invectiver à travers la porte. « Plus vite ou sera fini, mieux cela vaudra ! » pensait-il par instants.

Les minutes s'écoulaient, personne ne venait. Koch s'agaçait et perdait patience.

« Quel lambin !... » cria-t-il. Las d'attendre, il eut le courage de monter la garde devant la porte pour aller s'enquérir de ce que faisait le jeune homme, en bas. Peu à peu, le tapage de ses bottes sur l'escalier diminuait et bientôt ce fut le silence.

— Mon Dieu ! Que faire ? »

Raskolnikoff tira le verre et entra'ouvrit la porte. En présence de calme qui régnait dans la maison, il se sentit rassuré, et, de plus, incapable de réfléchir. A cet instant, il sortit, ferma la porte rapidement et s'engouffra dans l'escalier.

Il était presque arrivé au troisième étage quand tout à coup des cris se firent entendre au-dessous de lui : où se cacher ? Il n'y avait nulle place où se dissimuler. Il s'agrippa en toute hâte.

« Mais arrête donc ! sacrifiant ! »

Celui qui hurlait ainsi sortait d'un logement situé à un des étages inférieurs. Il dégringolait l'escalier à toute vitesse en hurlant :

« Misha ! Misha ! Misha ! Misha ! Que le diable l'emporte ! »

Puis le silence se rétablit ; mais, alerte percée, une autre lui succéda bientôt : plusieurs hommes, qui discutaient ensemble, montaient l'escalier. Ils étaient trois ou quatre. Raskolnikoff reconnut la voix claire du jeune homme : « Ce sont eux ! »

N'ayant plus l'espoir de se sauver, il s'avança franchement au devant d'eux : « Advienne que pourra ! »

dit-il ; s'ils me pressent, s'en est fait de moi. » Ils n'avaient le rencontrer ; un étage les séparait de Raskolnikoff. Quand, tout à coup, il vit son salut ! Sur le palier, le droit de logement vide était grand ouvert, ce même logement du troisième étage où travaillaient les ouvriers peintres, qui, par miracle, venaient de le quitter à l'instant.

D'un bond, Raskolnikoff se faufila dans le logement vide et se cacha de mieux qu'il put contre le mur. Il était temps : déjà ses poursuivants atteignaient le palier, mais sans s'y arrêter. Ils montèrent au quatrième étage en parlant à haute voix. Aussitôt qu'ils furent au port d'entrée, il sortit sur la pointe des pieds et descendit l'escalier en toute hâte. Personne dans l'escalier ! Dans la porte cochère, personne !

Il gagna rapidement la rue et tourna à gauche.

Il pensait que les hommes qui le cherchaient étaient présent dans la chambre de la vieille. « Ils sont en train de contempler la cadavre. Ils vont deviner tout de suite que l'assassin a réussi à se cacher pendant qu'ils montaient l'escalier. » Tout en réfléchissant ainsi, il s'était précipité au marche. « Si je me dissimulais sous une porte cochère, dans quelque rue peu fréquentée ? Non ! pas fameux ! Si je me débarrassais de ma hache ? Si je prenais une voiture ? Idiot ! Idiot ! »

Enfin, une voie populeuse se présenta à ses regards, s'y engouffra, glané de curieux. Ici, il était presque sûr et il lui était facile de déviser les soupçons au milieu de la foule. Toutes ces émotions l'avaient tellement fatigué qu'il pouvait à peine se tenir sur ses jambes. Le pour lui coulait le long du visage. « Tu ne te souviens ! » lui cria, comme il arrivait au canal, quelqu'un qui se pressait pour un homme seul.

Il délirait : plus il marchait, plus ses idées se troublaient. Pourtant, arrivé sur le quai, il fut saisi d'y voir si peu de passants, et, dans la crainte d'être remarqué dans un endroit si solitaire, il regagna le parcouru. Quoiqu'il lui fût presque impossible de marcher, il ne quand même un long circuit avant de rentrer chez lui.

Ce ne fut qu'en montant de son étage qu'il pensa à la hache. Malheureusement, il s'agissait de retrouver la hache à la

place où il l'avait prise ; et cela sans être vu. Malgré la difficulté, tout réussit parfaitement. La porte de la loge était fermée, mais à la clef ; par conséquent, à en juger par ce fait, le dvornik était chez lui. Mais Raskolnikoff était, à ce moment, tellement incapable de préparer un plan quelconque, qu'il entra délibérément dans la loge. Si le dvornik lui avait dit : « Mais, que voulez-vous ? » peut-être lui eût-il tendu tout naturellement la hache. Mais, comme la première fois, le dvornik ne se trouvait pas là et Raskolnikoff replaça la hache sous le banc, là où il l'avait ramassée.

Puis, il monta l'escalier et arriva jusqu'à sa chambre sans être vu de personne. Une fois chez lui, il se laissa tomber tout habillé sur son divan. Il ne dormit pas, mais il demeura dans une sorte de stupeur. Si quelqu'un était entré, il se fût subitement dressé en criant. Sa tête bourdonnait d'idées confuses ; au dépit de ses efforts, il ne pouvait en arrêter aucune...

(*Crime et Châtiment*, traduction
de J. FERNANDES ; J. FERENCZI, édité.)

VICTOR HUGO

(1802-1885)

M. Pierre Millevoye a pu, dans son *Anthologie des Humoristes contemporains*, placer Victor Hugo parmi les Maîtres de l'humour. Ce n'est pas avec moins de raison que nous le mettons aujourd'hui au rang des plus illustres créateurs d'affroid. Cette antithèse — qui n'est pas dénuée au grand poète — attesterait, s'il en était besoin, la prodigieuse diversité de son génie.

LA PIEUVRE

Comme Gilliatt prenait le parti de se résigner aux oursiades et aux châtaignes de mer, un cispolement se fit à ses pieds. Un gros crabe, effrayé de son approche, venait de sauter à l'eau. Le crabe ne s'enfonça point assez pour que Gilliatt le perdît de vue.

Gilliatt se mit à courir après le crabe sous le saubassement de l'écueil. Le crabe fuyait.

Subitement il n'y eut plus rien.

Le crabe venait de se fourrer dans quelque crevasse sous le rocher.

Gilliatt se cramponna du poing à ses reliefs de roche et avança la tête pour voir dans les surplombs.

Il y avait là, en effet, une safractuosité. Le crabe avait pu s'y réfugier.

C'était mieux qu'une crevasse. C'était une espèce de porche.

La mer entraînait dans le porche, mais n'y était pas profonde. On voyait le fond couvert de galets. Ces galets étaient glauques et revêtus de conferves, ce qui indiquait qu'ils n'étaient jamais à sec. Il ressemblaient à des desquies de têtes d'enfants avec des cheveux verts.

Gilliatt prit son contenu dans ses dents, descendit des pieds et des mains du haut de l'escarpement et entra dans cette caverne. Il y entra presque jusqu'aux épaules.

Il s'engouffra sous ce porche. Il se trouvait dans un couloir frêle avec une échanche de voûte ogive sur sa tête. Les parois étaient polies et lisses...

Il remarqua au-dessus du niveau de l'eau, à portée de sa main, une fissure horizontale dans le granit. Le crabe était probablement là. Il y plongea le poing le plus avant qu'il put, et se mit à tâtonner dans ce trou de ténédros.

Tout à coup, il se sentit saisir le bras.

Ce qu'il éprouva en ce moment, c'est l'horreur indescriptible.

Quelque chose qui était misé, épre, plat, glacé, gluant et vivant venait de se tordre dans l'ombre autour de son bras nu. Cela lui montait vers le poitrail. C'était la pression d'une contracture et la pesanteur d'une vrille. En moins d'une seconde, on se sentait quelle spirale lui avait envahi la poignée et la coudée et touchait l'épaule. La pointe fouillait sous ses aisselles.

Gilliatt se rejeta en arrière, mais put à peine remuer. Il était comme cloué. De sa main gauche restée libre, il prit son couteau qu'il avait entre ses dents, et de cette main, tenant le couteau, s'arrêta au rocher, avec un effort désespéré pour retirer son bras. Il se résolut qu'à inquiéter au plus la ligature, qui se resserra. Elle était souple comme du cuir, solide comme l'acier, froide comme la nuit.

Une deuxième lanière, étroite et aiguë, sortit de la crevasse du roc. C'était comme une langue bête d'une guenle. Elle lâcha épouvantablement la terre nu de Gilliatt, et tout à coup s'allongeant, démesurée et fine, elle s'appliqua sur sa peau et lui entoura tout le corps.

En même temps, une souffrance inouïe, comparable à rien, soulevait les muscles crispés de Gilliatt. Il sentait dans sa peau des enfoncements ronds, horribles. Il lui semblait que d'innombrables lèvres, collées à sa chair, cherchaient à lui boire le sang.

Une troisième lanière endoya hors du rocher, tata Gilliatt, et lui frotta les côtes comme une corde. Elle s'y fixa.

L'angoisse, le son paroxysme, est muette. Gilliatt ne faisait pas un cri. Il y avait même de jour pour qu'il pût

voir les rapousantes formes appliquées sur lui. Une quatrième ligature, celle-ci rapide comme une flèche, lui serra autour de ventre et s'y enroula.

Impossible de couper ni d'arracher ces courroies visqueuses qui adhéraient étroitement au corps de Gilliatt et per quantités de points. Chacun de ces points était un foyer d'affreuse et bizarre douleur. C'était ce qu'on éprouverait si l'on se sentait avalé à la fois par une foule de bouches trop petites.

Une cinquième allongement jaillit du trou. Il se superposa aux autres et vint se replier sur le diaphragme de Gilliatt. La compression s'ajoutait à l'anxiété; Gilliatt, pouvait à peine respirer.

Ces lanières, pointues à leur extrémité, allaient s'élargissant comme des lames d'épée vers la poignée. Toutes les cinq appartenaient évidemment au même centre. Elles marchaient et rampaient sur Gilliatt. Il sentait se déplacer ces pressions obscures qui semblaient être des bouches.

Brièvement une large viscosité ronde et plate sortit de dessous la crevasse. C'était le centre. Les cinq lanières, s'y rattachaient comme des rayons à un moyeu; on distinguait au côté opposé de ce disque immense le commencement de trois autres tentacules, restés sous l'enfoncement du rocher. Au milieu de cette viscosité il y avait deux yeux qui regardaient.

Ces yeux voyaient Gilliatt.

Gilliatt recevait le pieuvre.

Ce monstre était l'habitant de cette grotte. Il était l'effrayant génie du lieu. Sorte de sombre démon de l'eau. Toutes ces megaflores avaient pour centre l'horreur.

Le mois d'auparavant, le jour où pour la première fois Gilliatt avait pénétré dans la grotte, la noirceur ayant un contour entrevu pour lui dans les pilonnements de l'eau secrète, c'était cette pieuvre.

Elle était là chez elle.

Quand Gilliatt, entrant pour la seconde fois dans cette cave à la poursuite du crabe, avait aperçu la crevasse où il avait pensé que le crabe se réfugiait, la pieuvre était dans ce trou. un vent.

Gilliett avait enfoncé son bras dans le trou; la pierre l'avait happé.

Elle le tenait.

Il était la bouche de cette araignée.

Gilliett était dans l'eau jusqu'à la ceinture, les pieds crispés sur la rondeur des galets glissants, le bras droit étroit et assujéti par les enroulements plats des courroies de la pierre, et le torse disparaissant presque sous les replis et les croisements de son bandage horrible.

Des huit bras de la pierre, trois adhéraient à la roche, cinq adhéraient à Gilliett. De cette façon, cramponnée d'un côté au granit, de l'autre à l'homme, elle enchaînait Gilliett au rocher. Gilliett avait sur lui deux cent cinquante suçoirs. Complication d'angoisses et de dégoût. Être serré dans un poing démesuré dont les doigts élastiques, longs de près d'un mètre, sont intérieurement pleins de pustules vivantes qui fouillent le chair.

Nous l'avons dit, on ne s'arrache pas à la pierre. Si on l'essaye, on est plus étroitement lié. Elle ne fait que se resserrer davantage. Son effort croît en raison du vôtre. Plus de secousse produit plus de constriction.

Gilliett n'avait qu'une ressource, son couteau.

Il n'avait de libre que la main gauche; mais on sait qu'il en usait puissamment. On aurait pu dire de lui qu'il avait deux mains droites.

Son couteau, ouvert, était dans cette main.

On ne coupe pas les antennes de la pierre; c'est un cuir impossible à trancher, il glisse sous la lame: d'ailleurs la superposition est telle qu'une entaille à ces dernières entamerait votre chair.

Le poulpe est formidable; pourtant il y a une manière de s'en servir. Les pêcheurs de Serk la connaissent; qui les a vus sauter en mer de certains mouvements brusques, le sait. Les marsouins la connaissent aussi, ils ont une façon de mordre la sèche qui lui coupe la tête. De là tous ces calmars, ces sèches et tous ces poulpes sans tête qu'on rencontre au large.

Le poulpe, en effet, n'est vaincre que la tête.

Gilliett l'ignorait point.

Il n'avait jamais vu de pierre de cette dimension. Du premier coup, il se trouvait pris par la grande espèce. Un autre se fût tromblé.

Pour la pierre comme pour le taureau il y a un moment qu'il faut saisir; c'est l'instant où le taureau baisse le cou, c'est l'instant où la pierre avance la tête, instant rapide. Qui manque ce joint est perdu.

Tout ce que nous venons de dire n'avait duré que quelques minutes. Gilliett pourtant sentait croître la suction des deux cent cinquante ventouses.

La pierre est traître. Elle tâche de stupéfier d'abord sa proie. Elle saisit, puis attend le plus qu'elle peut.

Gilliett tenait son couteau. Les suctions augmentaient. Il regardait la pierre, qui le regardait.

Tout à coup la bête détacha du rocher son sixième antenne, et, le lançant sur Gilliett, tâcha de lui saisir le bras gauche.

En même temps, elle avança vivement la tête. Une seconde de plus, sa bouche avec s'appliquait sur la poitrine de Gilliett. Gilliett, saigné au flanc, et les deux bras garrottés, était mort.

Mais Gilliett veillait. Guetté, il guettait.

Il écarta l'antenne, et, au moment où la bête mordre sa poitrine, son poing armé s'abattit sur la bête.

Il y eut deux convulsions en sens inverses, celle de la pierre et celle de Gilliett.

Ce fut comme la lutte de deux éclairs.

Gilliett plongea la pointe de son couteau dans la viscosité plate, et, d'un mouvement giratoire pareil à la torsion d'un coup de fouet, faisant un cercle au-dessus des deux yeux, il arracha la tête comme on arrache un dent.

Ce fut tout.

Toute la pierre tomba.

Cela ressemble à un linge qui se détache. La pompe aspirante détruite, la vide se défit. Les quatre cents ventouses lâchèrent à la fois le rocher et l'homme. Ce hallon coula au fond de l'eau.

Gilliett, haletant du combat, put apercevoir à ses pieds sur les galets deux gelatineux informes, la tête d'un

côté, le reste de l'autre. Nous disons le reste, car on ne pourrait dire le corps.

Gilliat toutefois, craignant quelque reprise convulsive de l'agonie, recula hors de la portée des tentacules.

Mais la ■■■■ était bien morte,

Gilliat referma son coque.

(*Les Travaillants de la mer.*)

GUY DE MAUPASSANT

(1859-1895)

BIBLIOGRAPHIE. — Romans et Nouvelles : *Boule de Suif* (Les *Séjours de Madam*) (1880); — *Le Maison Tellier* (1881); — *Mademoiselle Fifi* (1882); — ■■■■ *Vie* (1883); — *Contes de la Bécassine* (1883); — *Am Soir* (1884); — *Clair de lune* (1884); — *Les Sœurs Rondelli* (1884); — *Yvette* (1884); — *Mlle Harriet* (1884); — *Finis* (1885); — *Bel Ami* (1885); — *Contes du jour et de la nuit* (1885); — *Contes et nouvelles* (1885); — *Le Petit Roque* (1885); — *Monsieur Parent* (1885); — *Mont-Grisol* (1887); — *Le Horla* (1887); — *Sur l'eau* (1888); — *Pierre et Jean* (1888); — *Le Rostier de Madame Husson* (1888); — *Fait comme la mort* (1888); — *La Main gauche* (1889); — *La Vie errante* (1890); — *Notre cœur* (1890); — *L'Inutile beauté* (1890); — *Le Père Milon* (1890); — *Le Colporteur* (1890); — *Les Dimanches d'un bourgeois de Paris* (1891); — *Nouvelles inédites* (Œuvres complètes).

Poésie : *Des Vers* (1888).

Travaux : *Musette*, en collaboration avec Jacques Normand (1891); — *Le Petit M. ménage* (1892); — *Histoire du vieux temps* (1892).

Guy de Maupassant, né le 5 août 1859 au château de Miromesnil (Seine-Inférieure), fit ses études au séminaire d'Yvetot et au lycée de Rouen. Il fit campagne en 1870, et, après la guerre, entra au ministère de la Marine, puis au ministère de l'Instruction publique. Il débuta dans les lettres en collaborant aux *Séjours de Madam* et en publiant *Des Vers* (1880). De 1880 à 1884, il fit paraître dans divers journaux, et particulièrement dans le *Cu Bleu* et le *Canard*, les contes et les nouvelles qui, réunis en volumes, ont assuré sa gloire.

Atteint de troubles nerveux, Maupassant passa les dernières années de sa vie dans une ■■■■ de santé et mourut le 6 juillet 1895.

Il faut faire une place à part, dans son œuvre si riche, ■■■■ nouvelles qui reflètent les préoccupations secrètes de son esprit inquiet. *Le Horla*, *L'Auberge*, *Mlle Harriet*, etc. Dans ces œuvres où la Peur est toujours présente, il a, comme le notait si judicieusement un de ses meilleurs biographes, M. Pierre Martino, « traduit à la fois le goût du siècle étiolant pour la réalité, et aussi son inquiétude devant la réalité, qu'on finissait par juger bien incomplète et bien triste ».

L'AUBERGE

Percille à toutes les hôtelleries de bois plantées dans les hautes Alpes, au pied des glaciers, dans ces coeloirs rocheux et nus qui coupent les sommets blancs des montagnes, l'auberge de Schwarzenbach sert de refuge aux voyageurs qui suivent le passage de la Gemmi.

Pendant six mois elle reste ouverte, habitée par la famille de Jean Hauser; puis, dès que les neiges s'amoncellent, empliesant le valloir et rendant impraticable la descente sur Loèche, les femmes, le père et les trois fils s'en vont, et laissent pour garder la maison le vieux guide Gaspard Hari et le jeune guide Ulrich Küssi, et Sam le gros chien de montagne.

Les deux hommes et la bête demeurent jusqu'au printemps dans cette prison de neige, n'ayant devant les yeux que la pente immense et blanche du Balmborn, entourée de sommets pâles et luisants, enfermés, bloqués, ensevelis sous la neige qui monte autour d'eux, enveloppe, étouffe, écrase la petite maison, s'amoncelle sur le toit, atténuant les fenêtres et mure la porte.

C'était le jour où la famille Hauser allait retourner à Loèche, l'hiver approchant et la descente devenant périlleuse.

Trois mulets partirent en avant, chargés de bagages et conduits par les trois fils. Puis la mère, Jeanne Hauser, et sa fille Louise montèrent sur ce quatrième mulet, et se mirent en route à leur tour.

Le père les suivait accompagné des deux gardiens qui devaient escorter la famille jusqu'au sommet de la descente.

Ils contourneront d'abord le petit lac, gelé maintenant, au fond du grand trou de rochers, qui s'étend devant l'auberge, puis ils suivirent le valloir clair comme un drap et dominé de tous côtés par des sommets de neige.

Une aurore de soleil tombait sur ce désert blanc éblouissant et glacé, l'allumait d'une flamme aveuglante et froide; aucune vie n'apparaissait dans cet océan des

monts, aucun mouvement dans cette solitude démesurée; même bruit n'ex troubait le silence.

« Allons, dit le père Hauser, adieu et bon courage; à l'an prochain, les amis. »

Le père Hari répéta : « A l'an prochain. »

Ils s'embrassèrent. Puis Mme Hauser, à son tour, tendit ses joues; et la jeune fille en fit autant.

Quand ce fut le tour d'Ulrich Küssi, il murmura dans l'oreille de Louise : « N'oubliez point ceux d'en-haut. »

Elle répondit « oui », si bas, qu'il devina sans l'entendre.

« Allons, adieu, répéta Jean Hauser, et bonne santé. »

Ils disparurent bientôt les trois au premier détour du chemin.

Les deux hommes s'en retournèrent vers l'auberge de Schwarzenbach.

Ils allaient lentement, côte à côte, sans parler. C'était fini, ils restaient seuls, face à face, quatre ou cinq mois.

Un matin, Hari, levé le premier, appela son compagnon. Un bruit, profond et léger, d'écumée blanche s'ébattait sur eux, autour d'eux, sans bruit, les ensauvissait peu à peu sous un épais et lourd manteau de mousse. Cela dura quatre jours et quatre nuits. Il fallut dégager la porte et les fenêtres, creuser un couloir et tailler des marches pour s'élever sur cette poudre blanche que douze heures de gelée avaient rendue plus dure que le granit.

Alors, ils recurent comme des prisonniers, se s'avançant plus guère en dehors de leur demeure. Ils s'étaient partagé les besognes qu'ils accomplissaient régulièrement. Ulrich Küssi se chargeait des nettoiyages, des lavages, de tous les soins et de tous les travaux du ménage. C'était lui aussi qui cassait le bois, tandis que Gaspard Hari faisait la cuisine et entretenait le feu. Leurs ouvrages réguliers et monotones étaient interrompus par de longues parties de cartes ou de dés. Jamais ils ne se querellaient, étant tous deux calmes et placides. Jamais même ils n'avaient d'impatiences, de mauvaise humeur, ni de paroles aigres, car ils avaient fait provision de résignation pour cet hivernage sur les sommets.

Quelquefois, le vieux Gaspard prenait son fusil et s'en

allait à la recherche des champignons : il en avait de temps en temps. C'était alors fête dans l'auberge de Schwarzenbach et grand festin de chair fraîche.

Un matin, il partit ainsi. Le thermomètre du dehors marquait dix-huit au-dessous de zéro. Le soleil s'était pas levé, le chasseur espérait surprendre les bêtes aux abords du Wildstrubel.

Ulrich, demeuré seul, resta couché jusqu'à dix heures. Il était d'un naturel dormeur; mais il n'eût point osé s'abandonner ainsi à son penchant en présence du vieux guide toujours ardent et matinal.

Il déjeuna lentement avec Sam, qui passait aussi ses jours et ses nuits à dormir devant le feu; puis il se sentit triste, effrayé même de la solitude, et saisi par le besoin de la partie de cartes quotidienne, comme on l'est par le désir d'une habitude invincible.

Alors il sortit pour aller au-devant de son compagnon qui devait venir à quatre heures.

Le neige avait nivélé la profonde vallée, combant les vallées effaçant les deux lacs, capotant les rochers; ne faisant plus, entre les sommets immenses, qu'une immense cuve blanche régulière, aveuglante et glacée.

Depuis trois semaines Ulrich n'était pas revenu au bord de l'abîme d'où il regardait le village. Il y voulait retourner avant de gravir les pentes qui conduisaient à Wildstrubel. L'été maintenant était aussi venu le neige, et les demeures ne se connaissaient plus guère, ensevelies sous ce manteau pâle.

Puis, tournant à droite, il gagna le glacier Larmmer. Il allait de son pas allongé de montagnard, en frappant de son bâton ferré le neige aussi dur que la pierre. Et il cherchait avec son œil perçant le petit point noir et mouvant, au loin, sur sa nappe désolée.

Quand il fut au bord du glacier, il s'arrêta, se demandant si le vieux avait bien pris sa cheminée; puis il se mit à longer les moraines d'un pas plus rapide et plus inquiet.

Le jour baissait: les neiges devenaient roses; un vent sec et gelé courait par souffles brusques sur leur surface de cristal. Ulrich poussa un cri d'arrêt alarmé.

vibrant, prolongé. Le vent s'enleva dans le silence de mort se dormaient les montagnes; elle courut en loin, sur les vagues immobiles et profondes d'écume glaciale, comme un cri d'oiseau; les vagues de la mer; puis elle s'éloignait. Ulrich lui répondit.

Il se mit à remarcher. Le soleil s'était enfoncé, là-bas, derrière les cimes que les reflets du ciel empourpraient encore; mais les profondeurs de la vallée devenaient grises. Et le jeune homme eut peur tout à coup. Il lui sembla que la silence, la froid, la solitude, la mort hivernale de ces monts entraînaient en lui, étaient arrêtés et gelaient son sang, raidir ses membres, faire de lui un être immobile et glacé. Et il se mit à courir, s'enfuyant vers sa demeure. Le vent, pensait-il, était rentré pendant son absence. Il avait pris un autre chemin; il serait assis devant le feu, avec un chat mort à ses pieds.

Bientôt il aperçut l'auberge. Aucune fumée n'en sortait. Ulrich plus vite, ouvrit la porte. Sam s'élança pour le fêter, mais Gaspard Hari n'était point revenu.

Effaré, Kautz tournait lui-même, comme s'il se fût attendu à découvrir son compagnon caché dans un coin. Puis il ralluma le feu et fit la soupe, espérant toujours voir revenir le vieillard.

De temps en temps, il sortait pour regarder s'il n'apparaissait pas. La nuit était tombée, la nuit bleue des montagnes, la nuit pâle, la nuit livide qu'éclairait, au bord de l'horizon, un croissant jaune et fin prêt à tomber derrière les sommets.

Puis le jeune homme rentrait, s'asseyait, se chauffait les pieds et les mains en rêvant aux accidents possibles.

Gaspard avait pu se casser une jambe, tomber dans un trou, faire un faux pas qui lui avait tordu la cheville. Et il restait étendu dans le neige, saisi, raidi par le froid, l'âme en détresse, perdue, criant peut-être au secours, appelant de toute la force de sa gorge dans le silence de la nuit.

Mais où? Le montagne était si vaste, si rude, si périlleuse sur environs, surtout en cette saison, qu'il aurait fallu être dix ou vingt guides et marcher pendant huit jours dans tous les sens pour trouver un homme en cette immensité.

Ulrich Kunzi, cependant, se résolut à partir avec Sam. Gaspard Mari n'était point revenu même minuit et une heure du matin.

Il fit ses préparatifs.

Il mit deux jours de vivres dans un sac, prit ses crampons d'acier, roula autour de sa taille une corde longue, mince et forte, vérifia l'état de son bâton ferré et de la hachette qui sert à tailler des degrés dans la glace. Puis il attendit. Le feu brûlait dans la cheminée ; le gros chien ronflait sous la clarté de la flamme ; l'horloge battait comme un cœur ses coups réguliers dans sa gaine de bois sonore.

Il attendait, l'oreille éveillée aux bruits lointains, frissonnant quand le vent léger brûlait le toit et les murs.

Minuit sonna ; il treouvillait. Puis, comme il se sentait frissonnant et apeuré, il posa de l'eau sur le feu, afin de boire du café bien chaud avant de se mettre en route.

Quand l'horloge fit tinter une heure, il se dressa, réveilla Sam, ouvrit la porte et s'en alla dans la direction de Wildstrubel. Pendant cinq heures, il monta, escaladant des rochers au moyen de ses crampons, taillant la glace, avançant toujours et parfois balant, au bout de sa corde, le chien rutilant au bout d'un saccage trop rapide. Il était six heures environ quand il atteignit un des sommets où le vieux Gaspard avait souvent à la recherche des chamais.

Et il attendit que le jour se levât.

Le ciel palissait sur sa tête ; et soudain une lueur bizarre, née on ne sait d'où, éclaira brusquement l'immense océan des cimes pâles qui s'étendaient à cent lieues autour de lui. On eût dit que cette clarté vague sortait de la neige elle-même pour se répandre dans l'espace. Peu à peu les sommets lointains les plus hauts devinrent tous d'un rose tendre comme de la chair, et le soleil rouge apparut derrière les lourds géants des Alpes Bernises.

Ulrich Kunzi se mit en route. Il allait comme un chasseur, courbé, épousant des traces, disant au chien : « Cherche, cherche, cherche. »

Il redescendait la montagne à présent, fouillant l'œil les gouffres, et parfois appelait, jetant un cri pro-

longé, mort bien vite dans l'immensité muette. Alors, il cédait à terre l'oreille, pour écouter : il croyait distinguer une voix, se mettait à courir, appelait de nouveau, n'entendait plus rien et s'asseyait, épuisé, désespéré. Vers midi, il déjeuna et fit manger Sam, avec les que lui-même.

Puis il recommença ses recherches.

Quand le soir vint, il marchait encore, ayant parcouru cinquante kilomètres de montagne. Comme il se trouvait trop loin de sa maison pour y rentrer, et trop fatigué pour se traîner plus longtemps, il creusa un trou dans la neige et s'y blottit avec son chien, sous une couverture qu'il avait apportée. Et là se couchèrent l'un contre l'autre, l'homme et la bête, chauffant leurs corps l'un à l'autre et gelés jusqu'aux ossements cependant.

Ulrich ne dormit guère, l'esprit hanté de visions, les membres tremblants de frissons.

Le jour allait paraître quand il se releva. Ses jambes étaient comme des barres de fer, ses bras comme des bâtons de bois. Il se sentait à la fois épuisé et réveillé, son cœur palpitant à le laisser choir d'émotion qu'il croyait entendre un bruit quelconque.

Il pensa soudain qu'il allait aussi mourir de froid dans cette solitude, et l'épouvante de cette mort, excitant son énergie, réveilla sa vigueur.

Il descendit maintenant vers l'auberge, tombant, se relevant, suivi de loin par Sam, qui battait ses trois petites pattes.

Ils atteignirent Schwabenbach seulement vers quatre heures de l'après-midi. La maison était vide. Le jeune homme fit du feu, mangea et s'endormit, tellement épuisé qu'il ne pensait plus à rien.

Il dormit longtemps, très longtemps, d'un sommeil inviolable. Mais soudain, une voix, un cri, un nom : « Ulrich », secoua son engourdissement profond et le fit se dresser. Avait-il rêvé ? Était-ce un de ces appels bizarres qui traversent les rêves des âmes inquiètes ? Non, il l'entendait encore, un cri vibrant, entré dans son oreille et resté dans sa chair jusqu'au bout de ses doigts nerveux. Certes, on avait crié : on avait appelé : « Ulrich ! » Quelqu'un était là, près de la maison. Il n'en pouvait

douter. Il ouvrit donc la porte et hurla : « C'est lui, Gaspard ! » de toute la puissance de sa gorge.

Rien ne répondit ; aucun son, aucun murmure, aucun gémissement, rien ! Il faisait nuit. La neige était blême.

Le vent s'était levé, le vent glacé qui brise les pierres et ne laisse rien de vivant sur ces hauteurs abandonnées. Il passait par souffles brusques plus desséchants et plus mortels que le vent de feu ■ désert. Ulrich, de nouveau, cria : « Gaspard ! — Gaspard ! — Gaspard ! »

Puis il attendit. Tout demeura muet sur la montagne ! Alors, une épouvante le secoua jusqu'aux os. D'un bond il rentra ■ l'auberge, ferma la porte et pencha les verrous ; puis il tomba grelottant sur une chaise, certain qu'il venait d'être appelé par son camarade au moment où il rendait l'esprit.

De cela, il était sûr, comme on est sûr de vivre ou de manger du pain. Le vieux Gaspard Hari avait agité pendant deux jours et trois nuits quelque part, dans un trou, dans un de ces profonds ravins immaculés dont la blancheur est plus sinistre que les ténèbres des souterrains. Il avait agité pendant deux jours et trois nuits, et il venait de mourir tout à l'heure en pensant à son compagnon. Et son âme, à peine libre, s'était relevée ■ l'auberge où dormait Ulrich, et elle l'avait appelé de par la vertu mystérieuse et terrible qu'ont les âmes des morts de hanter les vivants. Elle avait crié, cette âme sans voix, dans l'âme sensible du dormeur ; elle avait crié son adieu dardé, ou son reproche, ou sa malédiction sur l'homme qui n'avait point assez cherché.

Et Ulrich la sentait là, tout près, derrière la mur, derrière la porte qu'il venait de refermer. Elle rodait, comme un oiseau de nuit qui frôle de ses plumes une fenêtre éclairée ; et le jeune homme éperdu était prêt à hurler d'horreur. Il voulait s'enfuir et n'osait point et n'osait plus désormais, car le fantôme restait là, jour et nuit, autour de l'auberge, ■ que le corps du vieux guide n'aurait pas été retrouvé ■ déposé dans la terre bénite d'un cimetière.

Le jour vint, et Kuezi reprit un peu d'assurance au retour brillant du soleil. Il prépara son repas. Et la

soupe ■ son chien, puis il demeura sur une chaise, immobile, ■ cœur torturé, pensant au vieux couché sur la neige.

Puis, dès que la nuit recouvrit ■ montagnes, des ténèbres nouvelles l'assaillirent. Il marchait maintenant dans la cuisine noire, éclairée à peine par la flamme d'une chandelle. ■ marchait d'un bout à l'autre de ■ pièce, à grande pas, écoutant... écoutant si le cri effrayant de l'autre œil n'allait pas encore traverser la maison morte de dehors. Et il se sentait seul, le misérable, comme aucun homme n'avait jamais été seul ! Il était seul dans cet immense désert de neige, seul à deux mille mètres au-dessous de la terre habitée, au-dessous de la vie qui s'agite, bruit et palpite, seul dans le ciel glacé ! Une marie folle le tentait de se sauver n'importe où, n'importe comment, de descendre à Lofchu en se jetant dans l'abîme ; mais il n'osait seulement pas ouvrir la porte, sûr que l'autre, le mort, lui barrerait la route, pour ne pas rester seul non plus là-haut.

Vers minuit, les ■ marcher, accablé d'angoisses et de peur, il s'assoupit enfin sur une chaise, car il redoutait son lit comme on redoute un lieu hanté.

Et soudain, le cri strident de l'autre côté lui déchira les oreilles, et sentit qu'Ulrich étendit les bras pour repousser le revenant, et il tomba ■ le dos avec son siège.

Sam, réveillé par le bruit, se mit à hurler comme harient les chiens effrayés, et fit tourner autour du logis, cherchant d'où venait le danger.

Parvenu près de ■ porte, il flaira dessous, soufflant ■ reniflant avec force, la poignée de ■ queue droite et grognant.

Kuezi, éperdu, s'était levé et, tenant par un pied sa chaise, il cria : « N'entre pas, n'entre pas, n'entre pas ou je te tue ! » Et le chien, excité par cette menace, aboyait avec fureur contre l'invisible ennemi que défilait la voix de son maître.

Sam, peu à peu, se calma et revint s'étendre auprès du foyer, mais il demeurait inquiet, la tête levée, les yeux brillants et grondant entre ses ■

Ulrich, à son tour, reprit ses ■, mais comme il se

sentait défaillir de terreur. Il alla chercher une bouteille d'eau-de-vie dans la buffet et il en but coup coup plusieurs. Ses idées devenaient vagues, son courage s'affermissait; une fièvre lui glissait dans les veines.

Il se mangea guère le lendemain, se bornant à boire de l'alcool. Et pendant plusieurs jours de suite il vécut, assés comme une brute. Dès que la pensée de Gaspard Hari lui revenait, il recommençait à boire jusqu'à l'instant où il tombait sur le sol, abattu par l'ivresse. Et il restait là, sur la face, l're-mort, les membres rompus, reflant, le front par terre. Mais à peine avait-il digéré le liquide affolant et brûlant, que le cri, toujours le même, « Ulrich ! » le réveillait comme une balle qui lui aurait percé la crâne; et il se dressait chancelant encore, étendant les mains pour ne point tomber, appelant Sam à secours. Et le chien, qui semblait devenir son comme son maître, se précipitait sur la porte, la grottait de ses griffes, la rengait de ses longues dents blanches, tandis que le jeune homme, la col ravaré, la tête en l'air, avalait à pleines gorges, comme de l'eau fraîche après une course, l'eau-de-vie qui tombait à l'heure endormirait du nouveau se pensée, et son souvenir, et sa terreur éperdue.

En trois semaines, il absorba toute sa provision d'alcool. Mais cette saoulerie continue ne faisait qu'accomplir son épouvante, qui se réveille plus furieuse dès qu'il lui fut impossible de la saluer. L'idée fixe alors, exaspérée par un mois d'ivresse, et grandissant sans cesse dans l'absolue solitude, s'adressait en lui à la façon d'une vrille. Il marchait maintenant dans sa demeure ainsi qu'une bête en cage, collant ses oreilles à la porte pour écouter si l'autre était là, et le défilant, à travers la mur.

Puis, dès qu'il sommeillait, vaincu par la fatigue, il entendait la voix qui le faisait bondir sur ses pieds.

Une nuit enfin, parvenu aux tâches poussés à bout, il se précipita sur la porte et l'ouvrit pour voir celui qui l'appelait et pour le forcer à se taire.

Il reçut en plein visage un soufflé d'air froid qui le glissa jusqu'aux os et il referma le battant et poussa les

verrous, sans remarquer que Sam s'était élané dehors. Puis, frémissant, il jeta du bois au feu, il s'assit devant pour se chauffer; mais soudain il tressaillit, quelqu'un grattait le mur en pleurant.

Il cria éprouvé : « Va-t'en ! » Une plainte lui répondit longue et douloureuse.

Alors tout ce qui lui restait de raison fut emporté par le terreur. Il répétait : « Va-t'en » en tournant sur lui-même pour trouver au coin où se cacher. L'autre pleurait toujours, passait le long de la maison en se frottant contre le mur. Ulrich s'élança vers la buffet de chêne plein de vaisselle et de provisions, et, le soulevant avec une force surhumaine, il le traîna jusqu'à la porte, pour s'appuyer d'une barrière. Puis, espérant les uns sur les autres ce qui restait des meubles, les matelas, les paillasses, les chaises, il boucha la fenêtre comme on fait lorsqu'un ennemi vous assiège.

Mais celui du dehors poussait maintenant de grands gémissements lugubres auxquels le jeune homme se mit à répondre par des gémissements pareils.

Et des jours et des nuits passèrent sans qu'ils cessassent de hurler l'un et l'autre; l'un tournait sans cesse autour de la maison et fouillait la muraille de ses ongles avec tant de force qu'il semblait vouloir la démolir; l'autre, au dedans, suivait tous ses mouvements, sourd, l'oreille collée contre la pierre, et il répondait à tous ses appels par d'épouvantables cris.

Un soir, Ulrich n'entendit plus rien, et il s'assit tellement brisé de fatigue qu'il s'endormit aussitôt.

Il se réveilla en souvenir, sans une pensée, comme si sa tête se fût vidée pendant ce sommeil accablé. Il avait faim, il mangea.

L'hiver était fini. Le passage de la Gemmi redevenait praticable; et la famille Hanser se mit en route pour rentrer dans sa cabane.

Dès qu'elles eurent atteint le haut de la montagne, les femmes grimperent sur leur mulet, et elles parlèrent des deux hommes qu'elles allaient retrouver tout à l'heure.

Elles s'étonnaient que l'un d'eux ne fût pas descendu quelques jours plus tôt, dès que la route était devenue

possible, pour donner des nouvelles ■ leu long hiver-
ner.

On aperçut enfin l'auberge encore convertie et capotée de neige. La porte et la fenêtre étaient closes; un peu de fumée sortait du toit, ce qui rassura le père Hanser. Mais en approchant, il aperçut, — un semis, — un squelette d'animal dépecé par les aigles, — un grand squelette couché sur le flanc.

Tous l'examinèrent. « Ça doit être Sam, » dit le maître. Et elle appela : « Hé, Gaspard ! » Un cri répondit à l'intérieur, un cri aigu, qu'on eût dit poussé par une bête. Le père Haeuer répéta : « Hé, Gaspard ! » Un autre cri pareil au premier se fit entendre.

Alors les trois hommes, le père et les deux fils, essayant d'ouvrir la porte. Elle résista. Ils prirent dans l'étable vide une longue poutre comme bélier, et ils la lancèrent à toute volée. Le bois cria, ceda, les planches valèrent en morceaux; puis un grand bruit ébranla la maison et ils aperçurent, derrière la porte défoncée, un homme debout, avec des cheveux qui lui tombaient aux épaules, une barbe qui lui tombait sur la poitrine, des yeux brillants et des lambeaux d'étoffe sur le corps. Ils ne le reconnaissaient point, mais Louise Hauser s'écria : « C'est Ulrich, maman. » Et la mère constata que c'était Ulrich, bien que ses cheveux fussent blancs.

Il les laissa venir; il se laissa toucher; mais il ne répondit point aux questions qu'on lui posa; et il fallut le conduire à Loèche, où les médecins constatèrent qu'il était fou.

El personne ne sut jamais ce qu'était devenu son compagnon.

La petite Hauser faillit mourir, cet été-là, d'une maladie de langueur qu'on attribua au froid de la montagne.

(*Le Monde*: Albin Michel, edit.)

PROSPER MÉRIMÉE

1943-1970

BIBLIOTHÈQUE. — Théâtre de Clara Gazal (1835) ; — La Guirlande (1837) ; — La Jacquerie, scènes féodales, suite de La Famille du Carnaval (1838) ; — Chronique du temps de Charles III (1839) ; — Morceaux, scènes et nouvelles (1839) ; — La Double Méprise (1839) ; — Notes d'un voyage dans le midi de la France (1839) ; — Notes d'un voyage dans l'ouest de la France (1840) ; — La Fiance d'Als (1841) ; — Notes d'un voyage en Auvergne et dans le Limousin (1842) ; — Notes d'un voyage en Corse (1843) ; — Colomba (1844) ; — Études sur l'histoire romaine (1844) ; — Carmus (1845) ; — Histoire de don Pedro I^{er}, roi de Castille (1846) ; — Les Faux Démétrius (1846) ; — Les Deux Héritages (1846) ; — Mélanges historiques et littéraires (1846) ; — Les Conséquences d'aujourd'hui (1846) ; — Dernières Nouvelles (1846) ; — Lettres à une inconnue (1846) ; — Lettres à une autre inconnue (1846) ; — Étude sur les arts au moyen âge (1846) ; — Paroisses historiques et littéraires (1846) ; — Lettres à M. Paulin (1846) ; — Une Correspondance inédite (1846).

Prosper Mérimée naquit à Paris le 29 septembre 1803. Son père, Étienne Mérimée, était poète, et un très excellent musicien. Il avait beaucoup de talent ; le jeune homme hérita de son père et eut le goût des choses de l'art qu'il conserva toute sa vie.

Après des études assez médiocres, il se prend brusquement d'une véritable passion pour le travail et se met à étudier tout à la fois le droit, le grec, l'anglais et l'espagnol. En 1826, il publie un recueil de comédies, le *Théâtre de Clara Gasai*, qu'il fait passer pour une traduction et où il montre une ironie passablement irrévérencieuse. En 1827 paraît *Le Gazin*, « traduction de poèmes lyriques... » et nouvelle mystification qui trompe nombre d'érudits. Puis, en 1828, Mérimée donne un ouvrage qui lui vaut une rapide notoriété : la *Chronique du temps de Charles IX*; les *Nouvelles* suivent bientôt et afferment la maîtrise du jeune auteur.

En 1834, Prosper Mérimée est appelé par le ministre d'Art et de l'Industrie au poste d'inspecteur des monuments historiques ; les voyages que nécessitent ses nouvelles fonctions lui permettent

quelques-uns de ses meilleurs récits : *Carmen*, *La Fénice d'Ille*, *Colombe*. En même temps, il se livre à des recherches historiques qui lui valent d'être élu en 1881 à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Cinq ans plus tard, l'Académie française l'accueille à son tour et lui offre le fauteuil de Charles Nodier.

En 1846, pour avoir pris avec trop de chaleur la défense d'un ami poursuivi pour détournements dans les bibliothèques, Mérimée, inculpé d'outrages à la magistrature, est condamné à quinze jours de prison. Mais l'avènement de l'impératrice Eugénie — qu'il a connue tout enfant — ne tarde pas à le faire rentrer en grâce auprès des pouvoirs publics. Sous l'Empire il est éditeur et lort en faveur à la cour. Cela ne l'empêche point de poursuivre ses chers travaux d'érudition. Il se consacre avec ardeur à l'étude de la Russie, traduisant *Hugol* et *Pouchkine*, commentant *Tourguenoff* et publiant *Les Faits Diverses* et *Les Contes d'autrefois*.

La guerre et la chute de l'Empire lui portent un coup terrible, et, après avoir langui quelques semaines, il s'éteint le 22 septembre 1870, à Caen, douloureusement atteint par la défaite de son pays et la dégrâce des gouvernants auxquels il était profondément attaché.

Dans une délicates et pénétrante étude, M. Georges Acoll nous a initiés à quelques-uns des secrets de la vie sentimentale de Mérimée, et nous a prouvé que ce stylistes impeccable, cet écrivain sobre et châtié était capable d'éprouver des émotions sincères et dissimulait un cœur généreux sous son apparente impassibilité.

LA VÉNUS D'ILLE

Le narrateur est venu passer quelques jours chez un vieil archéologue besogneux, M. de Peyrehorade, dont le fils, Alphonse, est sur le point de se marier. M. de Peyrehorade a découvert à Ille, dans des fouilles, une statue antique d'une rare beauté qu'il fait admirer à son hôte.

C'était bien une Vénus, et d'une merveilleuse beauté. Elle avait le haut du corps nu, comme les anciens représentaient d'ordinaire les grandes divinités; la main droite, levée à la hauteur du sein, était tournée, la paume en dedans, le pouce et les deux premiers doigts étendus,

les deux autres légèrement ployés. L'autre main, rapprochée de la hanche, soutenait la draperie qui couvrait la partie inférieure du corps. L'attitude de cette statue rappelait celle du Joueur de mortier qu'on désigne, je ne sais trop pourquoi, sous le nom de *Germanicus*. Peut-être avait-on voulu représenter la déesse jouant au jeu de mortier.

Quoi qu'il en soit, il est impossible de voir quelque chose de plus parfait que la corps de cette Vénus; rien de plus suave, de plus voluptueux que ses contours; rien de plus élégant et plus noble que sa draperie. Je m'attendais à quelque ouvrage du Bas-Empire; je voyais au chef-d'œuvre du meilleur temps de la statuinaire. Ce qui me frappait surtout, c'était l'exquise vérité des formes, en sorte qu'on aurait pu les croquer moules sur nature, et la nature produisait l'aussi parfaite médaille.

La chevelure, relevée sur le front, paraissait avoir été dessinée autrefois. La tête, petite comme celle de presque toutes les statues grecques, était légèrement inclinée en avant. Quant à la figure, jamais je ne parviendrais à exprimer son caractère étrange, et dont le type ne se rapprochait de celui d'aucune statue antique dont il me souvienne. Ce n'était point cette beauté calme et sévère des sculpteurs grecs, qui, par système, donnaient à tous les traits une majestueuse immobilité. Ici, au contraire, j'observais avec surprise l'intention marquée de l'artiste de rendre la malice arrivant jusqu'à la méchanceté. Tous les traits étaient contractés légèrement; les yeux un peu obliques, la bouche relevée des coins, les narines quelque peu gonflées. Dédain, ironie, cruauté, se lisaient sur ce visage d'une incroyable beauté cependant. En vérité, plus on regardait cette admirable statue, et plus on éprouvait le sentiment pénible qu'une si merveilleuse beauté pût s'allier à l'absence de toute sensibilité.

« Si le modèle a jamais existé, dis-je à M. de Peyrehorade, et je doute que le ciel ait jamais produit une telle femme, que je plains ses parents! Elle a dû se complaire à les faire mourir de désespoir. Il y a dans son expression quelque chose de féroce, et pourtant je m'ai jamais vu rien de si beau.

— C'est Véronique tout entière à sa proie attachée ! »

— s'écria M. de Peyrehorade, satisfait de mon enthousiasme.

Cette expression d'ironie infernale était augmentée peut-être par la contraste de ses yeux incrustés d'argent et très brillants avec la patine d'un vert saurâtre que le temps avait donnée à la statue. Ces yeux brillants produisaient une certaine illusion qui repoussait la réalité, la vie. Je me souvins de ce que m'avait dit mon guide, qu'elle faisait baisser les yeux à ceux qui la regardaient. Cela était presque vrai, et je ne pus me défendre d'un mouvement de colère contre moi-même en me sentant un peu mal à mon aise devant cette figure de bronze.

La cloche du déjeuner interrompit cet entretien classique, et, comme même que la veille, je les obligé de manger quatre. Puis vinrent des fermiers de M. de Peyrehorade ; et, pendant qu'il leur donnait audience, son fils me permit de voir une calèche qu'il avait achetée à Toulouse pour sa fiancée, et que j'admirai, elle va vous dire. Ensuite j'entrai avec lui dans l'écurie, où il me tint une demi-heure à me montrer ses chevaux, à me faire leur généalogie, à me conter les prix qu'ils avaient gagnés aux courses de département. Enfin il se vint à me parler de sa future, par la transition d'une jeune fille qu'il lui destinait.

« Vous la verrez aujourd'hui, dit-il, je ne sais si vous la trouverez jolie. Vous êtes difficile, à Paris ; mais tout le monde, ici et à Perpignan, la trouve charmante. Le bon, c'est qu'elle est fort riche. Sa tante de Prades lui a laissé son bien. Oh ! je vais être fort heureux. »

Je fus profondément choqué de voir un jeune homme paraître plus touché de la dot que des beaux yeux de sa future.

« Vous vous connaissez en bijoux, poursuivit M. Alphonse, comment trouvez-vous ceci ? Voici l'anneau que je lui donnerai demain. »

En parlant ainsi, il tirait de sa première phalange de son petit doigt une grosse bague enrichie de diamants, et formée de deux anneaux entrelacés ; alliance qui me

parut infiniment poétique. Le travail en était ancien, mais je jugeai qu'on l'avait retouchée pour enchâsser les diamants. Dans l'intérieur de la bague se lisaient une seule en lettres gothiques : *Semper et tibi, c'est-à-dire, toujours avec toi.*

« C'est une jolie bague, lui dis-je ; mais ces diamants ajoutés lui ont fait perdre un peu de son caractère. »

« Oh ! elle est bien plus belle comme cela, répondit-il en souriant. Il y a là pour douze mille francs de diamants. C'est ma mère qui me l'a donnée. C'était une bague de famille très ancienne... du temps de la chevalerie. Elle avait servi à ma grand-mère, qui la tenait de la sienne. Dieu sait quand cela a été fait. »

— L'usage à Paris, lui dis-je, est de donner un anneau tout simple, ordinairement composé de deux métaux différents, comme de l'or et du platine. Tenez, cette autre bague, que vous avez à ce doigt, serait fort convenable. Celle-ci, avec ses diamants et ses mains en relief, est si grosse, qu'on ne pourrait mettre un gant par-dessus.

— Oh ! madame Alphonse s'arrangera comme elle voudra. Je crois qu'elle sera toujours bien contente de l'avoir. Douze cents francs au doigt, c'est agréable. Cette petite bague-là, ajouta-t-il en regardant d'un air de satisfaction l'anneau tout uni qu'il portait à la main, celle-là, c'est une femme à Paris qui me l'a donnée un jour de mardi gras. Ah ! comme je m'en suis donné quand j'étais à Paris, il y a deux ans ! C'est là qu'on s'amuse ! Et il soupira de regret.

Nous devions dîner ce jour-là à Puygarrig, chez les parents de la future ; mais montâmes en calèche, et nous nous rendîmes au château, éloigné d'Ala d'environ une lieue et demie. Je fus présenté et accueilli comme l'ami de la famille. Je ne parlerai pas du dîner ni de la conversation qui s'ensuivit, et à laquelle je pris peu de part. M. Alphonse, placé à côté de sa future, lui disait un mot à l'oreille tous les quatre d'heures. Pour elle, elle ne levait guère les yeux, et chaque fois que son prétendu lui parlait, elle rougissait avec modestie, mais lui répondait sans embarras.

Mademoiselle de Puygarrig avait dix-huit ans en taille

simple et délicate contrastait avec les formes coarçues de son robuste blanc. Elle était non seulement belle, mais séduisante. J'admirais le naturel parfait de toutes ses réponses; et son air de bonté, qui pourtant n'était pas exempt d'une légère teinte de malice, me rappela, malgré moi, la Vénus de mon hôte. Dans cette comparaison que je fis en moi-même, je me demandais si la supériorité de beauté qu'il fallait bien accorder à la statue ne tenait pas, en grande partie, à son expression de ténacité; car l'énergie, même dans les manières passives, excite toujours en nous un étonnement et une espèce d'admiration involontaire...

Les arrangements du lendemain furent réglés de la manière suivante. Tout le monde devait être prêt à six heures précises. Le chocolat pris, on se rendrait en voiture à Puygarrig. Le mariage civil devait se faire à la mairie du village, et la cérémonie religieuse dans la chapelle du château. Après le déjeuner on passerait le temps comme l'on pourrait jusqu'à sept heures. À sept heures, on retournerait à l'île, chez M. de Peyrehorade, où devaient souper les deux familles réunies. Le reste s'ensuit naturellement. Ne pouvant disposer, on avait voulu manger le plus possible.

Dès huit heures, j'étais assis devant la Vénus, un crayon à la main, recommençant pour la vingtième fois la tête de la statue, sans pouvoir parvenir à en saisir l'expression. M. de Peyrehorade allait et venait autour de moi, me donnoit des conseils, me répétait ses étymologies phéniciennes; puis disposait des roses du Bengale sur le piédestal de la statue, et d'un ton tragi-comique lui adressait des éloges pour le couple qui allait vivre sous son toit. Vers neuf heures il retourna sans songer à sa toilette, et en même temps parut M. Alphonse, bien serré dans un habit neuf, en gants blancs, souliers vernis, boutons ciselés, une mèche à la boulenaise.

« Vous ferez le portrait de ma femme? me dit-il en se penchant sur mon dessin. Elle est jolie aussi. »

En ce moment commençait, sur la jeu de paume voisine, une partie qui, sur-le-champ, attira l'attention de M. Alphonse. Et moi, fatigué, et désespérant de rendre cette diabolique figure, je quittai bientôt mon dessin

pour regarder les joueurs. Il y avait parmi eux quelques maletiers espagnols arrivés de la veille. C'étaient des Aragonais et des Navarrais, presque tous d'une adresse merveilleuse. Aussi les Illois, bien qu'encouragés par la présence et les conseils de M. Alphonse, furent-ils assez promptement battus par ces nouveaux champions. Les spectateurs nationaux étaient consternés. M. Alphonse regarda à sa montre. Il n'était encore que neuf heures et demie. Sa mère n'était pas coiffée. Il n'était plus : il ôta son habit, demanda une veste, et défia les Espagnols. Je le regardais faire en souriant, et un peu surpris.

« Il faut soutenir l'honneur du pays, » dit-il.

Alors je le trouvai vraiment beau. Il était passionné. Sa toilette, qui l'occupait si fort tout à l'heure, n'était plus rien pour lui. Quelques minutes avant, il eût craint de tourner la tête de peur de déranger sa cravate. Maintenant il ne pensait plus à ses cheveux frisés ni à son jabot si bien plissé. Et sa réponse?... fut, si cela est nécessaire, il aurait, je crois, fait ajourner le mariage. Je le vis chasser à la hâte une paire de sandales, retroussez ses manches, et, d'un air assuré, se mettre à la tête du parti vaincu, comme César ralliant ses soldats à Dyrrachium. Je sentais la haine, et me plaçai commodément à l'ombre d'un micocoulier, de façon à bien voir les deux camps.

Contre l'attente générale, M. Alphonse manqua la première balle; il est vrai qu'elle vint rasant la terre et l'accula avec une force surprenante par un Aragonais qui parvenait à être le chef des Espagnols.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, sec et nerveux, haut de six pieds, et sa peau olivâtre avait une teinte presque aussi foncée que le bronze de la Vénus.

M. Alphonse jeta sa raquette à terre avec fureur.

« C'est cette maudite bague, s'écria-t-il, qui me serre le doigt et me fait manquer une belle sère! »

Il ôta, non sans peine, sa bague de diamant; je m'approchai pour la recevoir; mais il me prévint, courut à la Vénus, lui passa la bague au doigt annulaire, et reprit son poste à la tête des Illois.

Il était pâle, mais calme et résolu. Dès lors il ne fit

plus une seule faute, et les Espagnols furent battus complètement. Ce fut un beau spectacle que l'enthousiasme des spectateurs : les uns poussaient mille cris de joie en jetant leurs bonnets en l'air; d'autres lui serrèrent les mains, l'appelaient l'honneur du pays. S'il eût repoussé une invasion, je doute qu'il eût reçu des félicitations plus vives et plus sincères. Le chagrin des vaincus ajoutait encore à l'éclat de sa victoire.

« Nous ferons d'autres parties, mon brave, dit-il à l'Aragonais. N'en ton de supériorité; mais je vous rendrai des points. »

J'aurais désiré que M. Alphonse fût plus modeste, ■ je fus presque peiné de l'humiliation de son rival.

Le géant espagnol ressentit profondément cette insulte. Je le vis pâlir sous sa peau brune. Il regardait d'un air morne sa raquette en serrant les dents; puis, d'une voix étouffée, il dit tout bas : « *M'a lo pagarda.* »

La voix de M. de Peyrehorade troubla le triomphe de son fils; mon hôte, fort étonné de ne point le trouver président aux apprêts de la calèche neuve, la fit bien plus encore en le voyant tout en sueur, la raquette ■ la main. M. Alphonse courut à la maison, se lava la figure et les mains, remit son habit neuf et ses souliers vernis, et cinq minutes après nous étions au grand ■ sur la route de Puygarrig. Tous ■ joueurs de paume de la ville et grand nombre de spectateurs ■ suivirent avec des cris de joie. À peine les chevaux vigoureux qui nous traînaient pouvaient-ils maintenir leur avance sur ces intrépides Catalans.

Nous étions à Puygarrig, et le cortège allait se mettre en marche pour la mairie, lorsque M. Alphonse, se frappant le front, me dit tout bas :

« Quelle brioche! J'ai oublié la bague! Elle est au doigt de la Vénus, que le diable puisse emporter! Ne le dites pas à ma mère au moins. Peut-être qu'elle ne s'apercevra de rien.

— Vous pourriez envoyer quelqu'un, lui dis-je.

— Bah! mon domestique est resté à Lille, ceux-ci, je ne m'y fie guère. Douze cents francs de diamants! cela pourrait ■ tenter plus d'un. D'ailleurs que penserait-on ici de ma distraction? ■ se moqueraient bien de moi. Ils

m'appelleraient le mari de la statue... Pourvu qu'on ne me le vole pas! Heureusement que l'idole fait peur à mes coquins. Ils n'osent l'approcher à longueur de bras. Bah! ce n'est rien; j'ai une autre bague. »

Les deux cérémonies civile et religieuse s'accomplirent avec la pompe convenable; et mademoiselle de Puygarrig reçut l'anneau d'une modiste de Paris, sans se douter que son fiancé lui faisait le sacrifice d'un gage amoureux. Puis on se mit à table, on l'on but, mangea, chanta ■, et tout fort longuement. Je souffrais pour la mariée de la grosse joie qui éclatait autour d'elle; pourtant elle faisait meilleure contenance que je ne l'aurais espéré, et son embarras n'était ni de la gênerie ni de l'affectation.

Peut-être le courage vient-il avec les situations difficiles.

Le déjeuner terminé quand il plut ■ Dieu, il était quatre heures, les hommes allèrent se promener dans le parc, qui était magnifique, ■ regardèrent danser sur la pelouse de château les paysannes de Puygarrig, perrées de leurs habits de fête. De la partie, nous employâmes quelques heures. Cependant les femmes étaient fort empressées autour de ■ mariée, qui leur faisait admirer sa corbeille. Mais ■ changea de toilette, et je remarquai qu'elle couvrit ses beaux cheveux d'un bonnet et d'un chapeau ■ plumes, car les femmes n'ont rien de plus pressé que de prendre, aussitôt qu'elles le peuvent, les parures que l'usage leur défend de porter quand elles sont encore demoiselles.

À l'ille, le souper nous attendait, et quel souper! Si la grosse joie du matin ■ avait choqué, je le fus bien davantage des équivoques et des plaisanteries dont le marié et la mariée surtout furent l'objet. Le marié, qui avait disparu un instant avant de se mettre à table, était pâle et d'un sérieux de glace. Il buvait à chaque instant ■ ■ ■ ■ ■ de Collioure presque aussi fort que de l'eau-de-vie. J'étais à côté de lui, et me crus obligé de l'avertir :

« Prenez garde! on dit que le vin... »

Je ne sais qu'elle sottise je lui dis pour me mettre à l'aise des convives.

Il me passa le gilet, et très bas il me dit :

« Quand on se lèvera de table..., que je puisse vous dire deux mots. »

Son ton solennel me surprit. Je le regardai plus attentivement, et je remarquai l'étrange altération de ses traits.

« Vous sentez-vous indisposé? lui demandai-je.

No. 2

Et il se remet à boire.

Cependant, au milieu des cris et des battements de mains, un enfant de onze ans, qui s'était glissé sous la table, montrait aux assistants un joli ruban blanc et rose qu'il venait de détacher de la ceinture de la mariée. On appelle cela sa jarretière. Elle fut aussitôt coupée par morceaux et distribuée aux jeunes gens, qui en ornèrent leur boutonnière, suivant un antique usage qui se conserve encore dans quelques familles patriciennes. Ce fut pour la mariée une occasion de rougir jusqu'au blanc des yeux... ■■■■ Son trouble fut au comble lorsque M. de Peyrehorade, ayant réclamé le silence, lui chanta quelques vers catalans, improvisés, disait-il. En voici le sens, si je l'ai bien compris :

« Qu'est-ce donc, mes amis ? le vin que j'ai bu me fait-il voir double ? Il y a deux Vénus ici... »

Le marié tourna brusquement la tête d'un air effaré, qui fit rire tout le monde.

« Oui, poursuivait M. de Peyreberade, il y a deux Yéous sous mon toit. L'un, je l'ai trouvé dans la terre comme une truffe ; l'autre, descendu des cieux, vient de nous partager sa ceinture. »

Il voulait dire en jargonnant.

« Mon fils, choisie de la Vénus romaine ou de la catalane celle que tu préfères. Le marchand prend le catalane, et sa part est la meilleure. La romaine est noire, la catalane est blanche. La romaine est froide, la catalane enflamme tout ce qui l'approche. »

Cette chute excita un tel hurra, des applaudissements si bruyants et des rires si sonores, que je crus que le plafond allait nous tomber sur la tête. Autour de la table il n'y avait que trois viages sérieux, ceux des mariés et la mienne. J'étais un grand mal de tête; et puis, je me mis

peut-être quelque ruse, quelque diablerie, que je ne savais point... Si vous alliez voir?

— Volontiers, dis-je. Venez avec moi.

— Non, j'aime mieux que vous y alliez seul. — Je sortis du salon.

Le ~~comte~~ avait chargé pendant le souper, et la pluie commençait à tomber avec force. J'allais demander un parapluie, lorsque une réclamation m'arrêta. Je ~~me~~ me bîen grand sot, me dis-je, d'aller vérifier ce que m'a dit un homme ivre! Peut-être, d'ailleurs, n'est-il ~~pas~~ pas fait quelque méchante plaisanterie pour apprêter à rire à ces honnêtes provinciaux; et le moins qu'il puisse m'en arriver, c'est d'être trompé jusqu'aux os ~~de~~ d'attraper un bon rhume.

De la porte je jetai un coup d'œil sur la statue ruisselante d'eau, et je montai dans ma chambre sans rentrer dans le salon. Je me couchai; mais le sommeil fut long à venir. Toutes les scènes de la journée se représentaient à mon esprit. Je pensais à cette jeune fille si belle et si pure abandonnée à un ivrogne brutal. Quelle odieuse chose, me disais-je, qu'un mariage de convenance! ~~Un~~ mais revêt une écharpe tricolore, un carde une étoile, et voilà la plus honnête fille du monde livrée au Misérable! Deux êtres qui ne s'aiment pas, que peuvent-ils se dire dans un pareil moment, que deux amants échangeaient au prix de leur existence? Une femme peut-elle jamais aimer un homme qu'elle aura vu grossier une fois? Les premières impressions ne s'effacent pas, et, j'en suis sûr, ce monsieur Alphonse méritera bien d'être haï.

Durant mon monologue, que j'abrége beaucoup, j'avais entendu des pas allés et venus dans la maison, les portes s'ouvrir et se fermer, des voitures partir; puis il me semblait avoir entendu sur l'escalier les pas légers ~~de~~ plusieurs femmes se dirigeant vers l'extrémité du corridor opposée à ma chambre. C'était probablement le cortège de ~~la~~ mariée qu'on menait au lit. Ensuite on avait redescendu l'escalier. La porte de madame de Peyrehorade s'était fermée. Que cette pauvre fille, me dis-je, doit être troublée et mal à son aise! Je me tournais dans mon lit de mauvaise humeur. Un garçon joue un sot rôle dans ~~mon~~ ~~mon~~ ne s'accomplit un mariage.

Le silence régnait depuis quelque temps lorsque ~~je~~ troublé par des pas lourds qui montaient l'escalier, les marches de bois craquèrent fortement.

« Quel bruit! m'écriai-je, Je parie qu'il va tomber dans l'escalier. »

Tout redevenait tranquille. Je pris un livre pour changer la course de mes idées. C'était une statistique du département, ornée d'un médaillon de M. de Peyrehorade sur les monuments druidiques de l'arrondissement de Prades. Je m'assoupis à la troisième page.

Je dormis mal et me réveillai plusieurs fois. Il pouvait être cinq heures du matin, et j'étais éveillé depuis plus de vingt minutes, lorsque le coq chanta. Le jour allait se lever. Alors j'entendis distinctement les mêmes pas lourds, le même craquement de l'escalier que j'avais entendu avant de m'endormir. Cela me parut singulier. J'essayai, en baillant, de deviner pourquoi M. Alphonse se levait si matin. Je m'imaginais rien de semblable. J'allais reformer les yeux lorsque mon attention fut de nouveau excitée par ~~les~~ trépignements étranges ~~qui~~ quels se mêlant bientôt le tintement des sonnettes et le bruit des portes qui s'ouvraient avec fracas, puis je distinguai ~~le~~ cris confus.

« Mon ivrogne aura mis le feu quelque part! » pensais-je en sautant à bas de mon lit.

Je m'habillai rapidement et j'entrai dans le corridor. De l'extrémité opposée partaient ~~les~~ cris et des lamentations, et une voix déchirante dominait toutes les autres : « Mon fils! mon fils! » Il était évident qu'un malheur était arrivé à M. Alphonse. Je courus à la chambre supérieurement elle était pleine de monde. Le premier spectacle qui frappa ma vue fut le jeune homme à demi vêtu, étendu en travers sur le lit dont le bois était brisé. Il était livide, sans mouvement. Sa mère pleurait et criait à côté de lui. M. de Peyrehorade s'agitait, lui frottait les tempes avec de l'eau de Cologne ou lui mettait des saix sous le nez. Hélas! depuis longtemps ~~mon~~ fils était mort. Sur un canapé, à l'autre bout de la chambre, était la mariée, en proie à d'horribles convulsions. Elle poussait des cris inarticulés, et deux robustes servantes avaient toutes les forces du monde à la contenir.

« Mon Dieu ! m'écriai-je, qu'est-il donc arrivé ? »

Je m'approchai du lit et soulevai le corps du malheureux jeune homme ; il était déjà raide et froid. Ses dents serrées et sa figure noire exprimaient les plus effroyables angoisses. Il paraissait assez que sa mort avait été violente et son agonie terrible. Nulle trace de sang cependant sur ses habits. J'écartai sa chemise et vis sur sa poitrine une empreinte livide qui se prolongeait sur les côtes et le dos. On eût dit qu'il avait été étroit dans un cercle de fer. Mon pied posa sur quelque chose de dur qui se trouvait sur le tapis ; je me baissai et vis la baguette de diamants.

J'examinaï M. de Payrherode et sa femme dans leur chambre ; puis j'y transportai le marié.

« Vous avez encore une fille, leur dis-je, vous lui devez vos soins. » Alors je les laissai seuls.

Il ne me paraissait pas douteux que M. Alphonse n'eût été victime d'un assassinat dont les auteurs avaient trouvé moyen de s'introduire la nuit dans la chambre de la mariée. Ces meurtrissures à la poitrine, leur direction circulaire m'embarrassaient beaucoup pourtant, car un bâton ou une barre de fer n'aurait pu les produire. Tout d'un coup je me souvins d'avoir entendu dire qu'à Valence des braves se servaient de longs sacs de cuir remplis de sable fin pour asphyxier les gens dont on leur avait payé la mort. Aussitôt, je me rappelai le mulotier aragonais et sa menace ; toutefois, j'eusse à peine prêté qu'il sût tresser une si terrible vengeance d'une plaisanterie légère.

J'allai dans la maison, cherchant partout les traces d'effraction, et n'en trouvant nulle part. Je descendis dans le jardin pour voir si les assassins avaient pu s'introduire de ce côté ; mais je ne trouvai aucun indice certain. La pluie de la veille avait d'ailleurs tellement ébroué le sol, qu'il n'aurait pu garder d'empreintes bien nettes. J'observai pourtant quelques pas profondément imprimés dans la terre ; il y en avait dans deux directions contraires, mais sur une même ligne, partant de l'angle de la huis contiguë au jeu de paume et aboutissant à la porte de la maison. Ce pouvaient être les pas de M. Alphonse lorsqu'il était allé chercher son

anneau au doigt de la statue. D'un autre côté, la huis, en cet endroit, était moins serrée qu'ailleurs, ce devait être sur ce point que les meurtriers l'auraient franchie. Passant et repassant devant la statue, je m'arrêtai un instant pour la considérer. Cette fois, je l'avouerais, je ne pus contempler sans effroi son expression si méchamment ironique ; et, la tête toute pleine des scènes horribles dont je venais d'être le témoin, il me sembla voir une divinité infernale applaudissant ce malheur qui frappait cette maison.

Je regagnai ma chambre et j'y restai jusqu'à midi. Alors je sortis et demandai des nouvelles de mes hôtes. Ils étaient un peu plus calmes. Mlle de Puygarrig, je devrais dire la veuve de M. Alphonse, avait repris connaissance. Elle avait parlé au procureur de Perpignan, alors en tournée à Lille, et ce magistrat avait reçu sa déposition. Il me demanda la mienne. Je lui dis ce que je savais, et ne lui cachai pas mes soupçons contre le mulotier aragonais. Il ordonna qu'il fût arrêté sur-le-champ.

« Avez-vous appris quelque chose de madame Alphonse ? » demandai-je au procureur du roi, lorsque ma déposition fut écrite et signée.

« Cette malheureuse jeune personne est devenue folle, me dit-il en souriant tristement. Folle ! tout à fait folle. Voici ce qu'elle conte :

« Elle était couchée, dit-elle, depuis quelques minutes, les rideaux tirés, lorsque la porte de sa chambre s'ouvrit, et quelqu'un entra. Alors M^{me} Alphonse était dans la rueille du lit, la figure tournée vers la muraille. Elle ne fit pas de mouvement, persuadée que c'était son mari. Au bout d'un instant, le lit cria comme s'il était chargé d'un poids énorme. Elle eut grand'peur, mais n'eut pas le temps de se lever. Cinq minutes, dix minutes peut-être... elle ne peut se rendre compte du temps, en passant de la sorte. Puis elle fit un mouvement involontaire, ou bien la personne qui était dans le lit se fit en, et elle sentit le contact de quelque chose de froid comme la glace, ce sont ses expressions. Elle s'enfonce dans la rueille, tremblant de tous ses membres. Peu après, la porte s'ouvrit une seconde fois, et quelqu'un entra,

qui dit : « Bonne nuit, ma petite femme. » Bientôt après, on tira les rideaux. Elle entendit un cri étouffé. La personne qui était dans le lit, à côté d'elle, se leva sur son séant ; il parut étendre ses bras en avant. Elle tourna la tête à l'instant, et vit, dit-elle, son mari à genoux auprès du lit, la tête à la hauteur de l'oreiller, entre les bras d'une espèce de géant verdâtre qui l'étreignait avec force. Elle dit, et se répéta vingt fois, pauvre femme !... elle dit qu'elle a reconnu... devinez-vous ? La Vénus de bronze, la statue de M. de Peyrehorade... Depuis qu'elle est dans le pays, tout le monde en rêve. Mais je reprends le récit de la malheureuse fable. À ce spectacle, elle perdit connaissance, et probablement depuis quelques instants elle avait perdu la raison. Elle ne peut en aucune façon dire combien de temps elle demeura évanouie. Revenue à elle, elle revit le fantôme, ou la statue, comme elle dit toujours, immobile, les jambes et les bras du corps dans le lit, le buste et les bras étendus en avant, et entre ses bras son mari, sans mouvement, l'un coq chantant. Alors la femme sortit du lit, laissa tomber le cadavre et sortit. M^{re} Alphonsine se pendit à la sonnette, et vous savez le résultat.

On verra l'Espagnol ; il était calme, on se défendit avec beaucoup de sang-froid et sans présence d'esprit. Du reste, il ne s'est pas le propos que j'avois entendu, mais il l'expliquait, prétendant qu'il n'avoit voulu dire autre chose, sinon que le lendemain, repus qu'il serait, il aurait gagé son parti de paume à son vainqueur. Je me rappelle qu'il ajouta :

« Un Aragonais, lorsqu'il est outragé, n'attend pas au lendemain pour se venger. Si j'avois cru que M. Alphonsine eût voulu m'insulter, je lui aurois sur-le-champ donné de mon couteau dans le ventre. »

On compara ses souliers avec les empreintes de pas dans le jardin ; ses souliers étaient beaucoup plus grands.

Enfin l'hôtelier chez qui cet homme était logé assura qu'il avait passé toute la nuit à frotter et à médicamenteux un de ses mulets qui était malade.

D'ailleurs cet Aragonais était un homme bien famé, fort connu dans le pays, où il venoit tous les ans pour

son commerce. On le rattacha dans un lit faisant des courbes.

J'oubliais la déposition d'un domestique qui le dernier avait vu M. Alphonsine vivant. C'était au moment qu'il alloit monter chez sa femme, et, appelant son homme, il lui demanda d'un air d'inquiétude s'il savoit où j'étais. Le domestique répondit qu'il ne m'avoit point vu. Alors M. Alphonsine fit un soupir et resta plus d'une minute sans parler, puis il dit : *Allez ! le diable l'emporte aussi !*

Je demandai à cet homme si M. Alphonsine avait agité de diamants lorsqu'il lui parla. Le domestique hésita pour répondre ; enfin, il dit qu'il ne le croyoit pas qu'il n'y eût fait aucune attention.

« S'il avait eu cette bague au doigt, ajouta-t-il en se reprenant, je l'aurois sans doute remarquée, car je croyais qu'il l'avait donnée à M^{re} Alphonsine. »

Le questionnant cet homme je revenais un peu de la terreur superstitieuse que la déposition de M^{re} Alphonsine avait répandue dans toute la maison. Le procureur du roi me regarda en souriant, et me gardai bien d'insister.

Quelques heures après les funérailles de M. Alphonsine, je me disposai à quitter l'île. La voiture de M. de Peyrehorade devait me conduire à Perpignan. Malgré son état de faiblesse, le pauvre vieillard voulut m'accompagner jusqu'à la porte de son jardin. Nous le traversâmes en silence, lui se traînant à peine, appuyé sur mon bras. Au moment de nous séparer, je jetai un dernier regard sur la Vénus. Je prévoyais bien que mon hôte, quoiqu'il ne participât point aux terreurs et les larmes qu'elle inspirait à une partie de sa famille, voudrait se défendre d'un objet qui lui rappellerait sans cesse un malheur affreux. Mon intention étoit de l'engager à la placer dans un musée. J'hésitais pour entrer un motif, quand M. de Peyrehorade tourna machinalement la tête du côté où il me voyoit regarder fixement. Il aperçut la statue et aussitôt fondit en larmes. Je l'embrassai, et, sans oser lui dire un seul mot, je montai dans la voiture.

Depuis mon départ je n'ai point appris que quelques

jour nouveau soit ■■■■ éclairer cette mystérieuse catastrophe.

M. de Peyrehorade mourut quelques ■■■■ après son fils. Par son testament il m'a légué ses manuscrits, que je publierai peut-être un jour. Je n'y ai point trouvé le mémoire relatif aux inscriptions de la Vénus.

P.-S. — Nos ami M. de P. vient ■■■■ m'écrire ■■■■ Perpignan que la statue n'existe plus. Après la mort de ■■■■ mari, le premier soin de ■■■■ de Peyrehorade fut de la faire fondre en cloche, et sous cette nouvelle forme elle vint à l'église d'Ille. Mais, ajoute M. de P., il semble qu'un ■■■■ soit poursuivi ceux qui ■■■■èdent ce bronze. Depuis que cette cloche sonne à Ille, les vignes ont gelé deux fois.

(*La Vénus d'Ille*; Calmann-Lévy, édit.)

EDGAR POE

(1809-1849)

BIBLIOGRAPHIE. — Principales traductions françaises : Boreghers : *Nouvelles choisies* (1844); — Charles Baudelaire : *Histoires extraordinaires* (1856); — *Avantures d'Arthur Gordon Pym* (1858); — *Eureka* (1863); — *Contes grotesques et sérieux* (1865); — *Nouvelles Histoires extraordinaires* (1868); — W.-L. Haguen : *Contes inédits* (1862); — Mallarmé : *Le Corbeau* (1875); — Emile Hennequin : *Contes grotesques* (1880); — Félix Rabbe : *Derniers Contes* (1883); — Gabriel Mourey : *Poésies complètes* (1889); — J.-H. Roany : *Le Scarabée d'or* (1892); — Victor Orban : *Poèmes complets* (1900); — Armand Masson : *Contes étranges* (1914); — Calvocoressi : *Histoires étranges et merveilleuses* (1919); — Emile Lauvrière : *Œuvres choisies* (1917).

Edgar Poe naquit ■■■■ 19 janvier 1809 à Boston. ■■■■ père, David Poe, appartenait à une famille d'origine irlandaise; sa mère, Elizabeth Arnold, était une sévère doctoresse. Orphelin de bonne heure, Edgar Poe fut recueilli par Mrs. John Allan femme d'un riche négociant en tabac, qui lui fit donner, à Richmond, puis en Angleterre, une éducation soignée. De retour en Amérique, en 1821, le jeune homme ne tarda pas à se brouiller avec M. Allan et le quitta définitivement pour s'engager dans l'armée américaine. En 1829, il entre à l'école militaire des Cadets de West-Point, mais il en est renvoyé pour indiscipline deux ans plus tard; entre temps, il a publié deux recueils de poésies. A partir de 1830, il se consacre entièrement à la littérature. En 1832, il obtient avec une nouvelle, le *Manuscrit trouvé dans une bouteille*, le prix à un concours organisé par le *Saturday Visitor*, revue de Baltimore, ■■■■ 1833, il publie *Séraphite* dans le *Southern Literary Messenger*, dont il devient bientôt rédacteur-en chef. Il fait paraître des articles de critique qui ■■■■ rendent célèbre, mais sa notoriété ne le délivre pas des difficultés matérielles contre lesquelles il luttait en vain toute sa vie.

En 1836, Edgar Poe épouse sa concubine Virginia Clemm et vint s'installer avec elle dans un petit cottage près de New-York; mais la jeune femme, de santé fragile, s'éteignit en 1847. Cette disparition laissa Edgar Poe inconsolable, et les succès littéraires qu'il obtint avec la série de ses contes et de ses poèmes (publiés de 1827 à 1845) ne lui rendirent pas le bonheur perdu.

Il s'achève de ruiner sa santé par l'excès de travail et succombe à Baltimore, d'une congestion cérébrale, le 7 octobre 1849.

Le génie d'Edgar Poe s'attache surtout aux côtés douloureux de la vie, aux exceptions de la nature, et, si l'on peut dire, aux cauchemars de l'âme. Il se perd en d'horribles contemplations, il est attiré par les gémissements de la folie, de la mort et cherche à deviner les sensations posthumes de l'homme dans le nuit du sépulcre. L'extraordinaire, l'impossible, sont décrits par lui avec une logique rigoureuse, une précision toute mathématique, et la science appuyée de ses arguments le maintient fermement de ses cotées. Rien de plus terrifiant et de plus vrai dans *Le Chat noir*, *Le Puits et le pendule* que l'écrit sur *Le cas de M. Waldemar*, *Metzengerstein*, *Le Démon*, *La pervasité*, *Le Cœur révélateur*, *Mon Frère*, *La Barrique d'ambrosie*. Il a aussi le goût des savantes et subtiles déductions, il est doué d'un talent puissant d'analyse, d'une imagination admirable, propre à résoudre des problèmes en apparence insolubles.

On ne saurait mieux définir Edgar Poe qu'en rappelant ces paroles que, dans un dialogue des *Morts*, Jules Lemaitre a mis sur ses lèvres : « J'ai éprouvé plus que personne avant moi la terreur de l'inconnu, du noir, du mystérieux, de l'insaisissable. J'ai été la proie des hallucinations et des vertiges ; j'ai été la proie de la Peur. J'ai exprimé des états de conscience que l'auteur d'*Hambel* lui-même n'a pu concevoir que deux ou trois fois. »

LE Puits ET LE PENDULE

J'étais brisé, brisé jusqu'à la mort par cette longue agonie ; et, quand enfin ils me délivrèrent et qu'il me fut permis de m'asseoir, je sentis que mes sens se abandonnaient. La sentence — la terrible sentence de mort — fut la dernière phrase distinctement accentuée qui frappa mes oreilles. Après quoi le bruit des voix des inquisiteurs ne parut se noyer dans le bourdonnement indistinct d'un choc... Je revoyais les lèvres des juges en robe noire. Elles m'apparaissaient blanches, — plus blanches que la cuille sur laquelle je trace ces mots, — et minces, jaunâtres, grotesques ; amincies par l'intensité de leur expression de dureté, d'immuable résolution, de rigoureux secrets de la douleur humaine...

Jusqu'à là je n'avais pas ouvert les yeux, je sentais que

j'étais couché sur le dos et sans fièvre. L'étendis ma main et elle tomba lourdement sur quelque chose d'humide et dur. Je la laissai reposer ainsi pendant quelques minutes m'évertuant à deviner où je pouvais être et ce que j'étais devenu. J'étais impatient de me servir de mes yeux, mais je n'osais pas. Je redoutais le premier coup d'œil sur les objets environnants. Ce n'était pas que je craignisse de regarder des choses horribles, mais j'étais épouvanté de l'idée de ne rien voir. À la longue, avec une folle agilité de cœur, j'ouvris vivement les yeux. Mon effroi ne se trouvait donc confirmé. Le noirceur de l'étendu m'enveloppait. Je fis un effort pour respirer. Il me semblait que l'intensité des ténèbres m'appressait et me suffoquait. L'atmosphère était intolérablement lourde. Je restai paisiblement couché, et je fis un effort pour exercer ma vision. Je me rappelai les procédés de l'Inquisition, et, partant de là, je m'appliquai à en déduire une position réelle. La sentence avait été prononcée, et il me semblait que depuis lors il s'était écoulé un long intervalle de temps. Cependant je n'imaginaï pas un seul instant que je fusse réellement mort. Une telle idée en dépit de toutes les actions littéraires, est tout à fait incompatible avec l'existence réelle ; mais où étais-je et dans quel état ? Les condamnés à mort, je le savais, mouraient ordinairement dans les auto-da-fé. Une solennité de ce genre avait été célébrée la soir même du jour de mon jugement. Avais-je été réintégré dans mon cachot pour y attendre le prochain sacrifice qui ne devait avoir lieu que dans quelques mois ? Je vis tout d'abord que cela ne pouvait pas être. Le contingent des victimes avait été mis immédiatement en réquisition ; de plus, mon premier cachot, comme toutes les cellules des condamnés à Todd, était pavé de pierres, et la lumière n'en était pas tout à fait exclue.

Mon mains étendues rencontrèrent à la longue un obstacle solide. C'était un mur, qui semblait constitué en pierres, — très lisses, humides et froids. Je le suivis de près, marchant avec la soigneuse méfiance que m'avaient inspirée certaines anciennes histoires. Cette opération néanmoins ne me donnait aucun moyen de vérifier la dimension de mon cachot ; moi je pouvais en faire

le tour et revenir au point d'où j'étais parti sans m'en apercevoir, tout le mur semblait parfaitement uniforme. C'est pourquoi je cherchai le contour que j'avais dans ma poche quand on m'avait conduit au tribunal ; mais il avait disparu, mes vêtements ayant été changés contre une robe de serge grossière. J'eus en l'idée d'enfoncer la lame dans quelques mauvaises crevasses de la maçonnerie, afin de bien constater mon point de départ. La difficulté cependant était bien vulgaire ; mais d'abord, dans le désordre de ma pensée, elle me sembla insurmontable. Je déchirai une partie de l'ourlet de ma robe et je plaçai le morceau par terre dans [] sa longueur et à angle droit contre le mur. En suivant mon chemin à l'encre autour de mon cachet, je ne pouvais pas manquer de rencontrer ce chiffon en achevant la circuit. Du moins je le croyais ; mais je n'avais pas tenu compte de l'éclat de mon cachet ou de ma faiblesse. Le terrain était humide et glissant. J'allai en chancelant pendant quelque temps, puis je trébuchai, je tombai. Mon extrême fatigue me décida à rester couché, et je somnais me surpris bientôt dans cet état.

En m'éveillant et en attendant un bras, je trouvai à côté de moi un pain [] une cruche d'eau. J'étais trop épuisé pour réfléchir sur cette circonstance, mais je bus et mangai avec avidité. Peu de temps après, je repris mon voyage autour de ma prison, et avec beaucoup de peine j'arrivai au lambeau de serge. Au moment où je tombai, j'avais déjà compté cinquante-deux pas, et, en reprenant ma promenade, j'en comptai encore quarante-huit, — quand je rencontrai le chiffon. Donc, en tout, cela faisait cent pas ; et, en supposant que deux pas faussent un yard¹, je présumai que le cachet avait cinquante yards de circuit.

Je ne mettais pas un bien grand intérêt dans ces recherches, — à coup sûr pas d'espoir ; mais une vague curiosité me poussa à les continuer. Quittant [] mur, je résolus de traverser la superficie circonscrite. D'abord, j'avancai avec une extrême précaution ; car le sol, quoique paraissant fait d'une matière dure, était trempé

et glissant. À la longue cependant je pris courage, [] je me mis à marcher avec assurance, m'appliquant à traverser en ligne aussi droite que possible. Je m'étais ainsi avancé du dix ou douze pas environ, quand [] reste de l'ourlet déchiré de ma robe s'entortilla dans mes jambes. Je marchai dessus et tombai violemment sur le visage.

Dans le désordre de ma chute, je ne remarquai pas tout de suite ces circonstances passablement surprenantes, mais cependant, quelques minutes après, et comme j'étais encore étendu, fixa mon attention. Voici : mon menton posait sur le sol de la prison, mais mes lèvres et la partie supérieure de ma tête, quoique paraissant situées à une moindre élévation que la menton, ne touchaient à rien. En même temps il me sembla que mon front était baigné d'une vapeur visqueuse et qu'une odeur particulière de vieux champignons montait vers moi. J'étendis le bras, et je frissonnai en découvrant que j'étais tombé sur le bord même d'un puits souterrain, dont je n'avais, pour le moment, aucun moyen de mesurer l'étendue. En tirant la maçonnerie juste au-dessous de la margelle, je réussis à déloger un petit fragment, et je le laissai tomber dans l'abîme. Pendant quelques secondes je prêtai l'oreille à ses risocbels ; [] battait dans sa chute les parois du gouffre ; et là, il se dressa l'eau un lugubre plongeon, suivi de bruyants échos. Au même instant un bruit se fit au-dessus de ma tête, comme d'une porte presque aussitôt fermée qu'ouverte, pendant qu'un faible rayon de lumière traversait soudainement l'obscurité et s'éteignait presque en même temps.

Je vis clairement la destinée qui m'avait été préparée, et je me félicitai de l'accident opportun qui m'avait saisi. Un pas de plus, et le monde ne m'aurait plus retenu. Et cette mort évitée à temps portait ce même caractère que j'avais regardé comme fâcheux et absurde dans les contes qui se faisaient sur l'exécution. Les victimes de ce tyranne n'avaient pas d'autre alternative que la mort avec ses plus cruelles agonies physiques, ou la mort avec ses plus abominables tortures morales. J'avais été réservé pour cette dernière. Mais

1. Nœuds anglais qui correspondent environ à 92 centimètres.

nerfs étaient détendus par une longue souffrance, au point que je tremblais au son de ma propre voix, et j'étais devenu à tous égards un excellent sujet pour l'empereur de torture qui m'attendait.

Tremblant de tous mes membres, je rebroussei chemin à tâtons vers le mur, résolu à m'y laisser mourir plutôt que d'affronter l'horreur des poils, que ■■■■ imagination multipliait maintenant dans les ténèbres de mon cachot. Dans une autre situation d'esprit, j'aurais eu le courage d'en finir avec ■■■■ misères, d'un seul coup, par un plongeon dans l'un de ces abîmes; mais maintenant j'étais la plus parfaite des lâches. Et puis il m'était impossible d'oublier ce que j'avais lu au sujet de ces poils, — que l'extinction soudaine de la vie était une possibilité soigneusement exclue par l'Infernal genre qui en avait conçu la plan.

L'agitation de mon esprit me tint éveillé pendant de longues heures; mais la fin je m'occupais de nouveau. En m'éveillant, je trouvai à côté de moi, comme la première fois, un pain et une cruche d'eau. Une soif brûlante me consumait, et je vidai la cruche tout d'un trait. Il faut que cette eau ait été droguée, car à peine l'eus-je bue que je m'assoupis irrésistiblement. Un profond sommeil tombe sur moi, un sommeil semblable à celui de la mort. Combien de temps dura-t-il, je n'en puis rien savoir; mais, quand je rouvris les yeux, les objets autour de moi étaient visibles. Grâce à une lueur singulière, sulfureuse, — dont je ne pus pas d'abord découvrir l'origine, je pouvais voir l'étendue et l'aspect de la prison.

La forme générale de ■■■■ prison était un carré. Ce que j'avais pris pour de la maçonnerie semblait maintenant de fer, ou tout autre métal, en plaques énormes, dont les sutures et les joints occasionnaient les dépressions. La surface ■■■■ de cette construction métallique était grossièrement barbouillée de tous les emblèmes hideux et répulsifs auxquels la superstition sépulcrale des moines a donné naissance. Des figures de démons, ■■■■ des aires de menaces, ■■■■ des formes de squelettes, et d'autres images d'une horreur plus réelle souillaient les murs dans toute leur étendue. J'observai que les

contours de ces monstruosités étaient suffisamment distincts, mais que les couleurs étaient blâmes et atténuées, comme par l'effet d'une atmosphère humide. Je remarquai alors le sol, qui était en pierre. Au centre brillait la petite circulaire, à la gauche duquel j'avais échappé; mais il n'y en avait qu'un seul dans le cachot.

Je vis tout cela indistinctement et non ■■■■ effort, — car ma situation physique avait singulièrement changé pendant mon sommeil. J'étais maintenant couché sur le dos, tout de mon long, sur une espèce de charpente de bois très basse. J'y étais solidement attaché avec une longue bande qui ressemblait à une sangle. Elle entourait plusieurs fois autour de mes membres et de mon corps, ne laissant de liberté qu'à ma tête et à mon bras gauche; mais encore me fallait-il faire un effort des plus pénibles pour me procurer la nourriture contenue dans un plat de terre posé à côté de moi sur le sol. Je m'aperçus avec terreur que la cruche avait été enlevée. Je dis avec terreur, car j'étais dévoré d'une intolérable soif. Il me sembla qu'il entrerait dans le plan de mes bourreaux d'exaspérer cette soif, car la nourriture contenue dans le plat était une viande écœurément écailleuse.

Je levai les yeux, et j'examinai le plafond de ma prison. Il était à une hauteur de trente ou quarante pieds, et, par sa construction, il ressemblait beaucoup aux murs latéraux. Dans un de ses panneaux, une figure des plus singulières fixa toute mon attention. C'était la figure peinte ■■■■ Temps, comme il est représenté d'ordinaire, sauf qu'au lieu d'une faux il tenait un objet qu'au premier coup d'œil je pris pour l'image peinte d'un énorme pendule, comme on en voit dans les horloges antiques. Il y avait néanmoins dans l'aspect ■■■■ cette machine quelque chose qui me fit la regarder avec plus d'attention. Comme je l'observais directement, les yeux au l'air, — car elle était placée juste au-dessus de moi, — je crus la voir remuer. Un instant après, ■■■■ idée était confirmée. Son balancement était court, ■■■■ naturellement très lent. Je l'épiai pendant quelques minutes, son sans une certaine défiance, mais surtout avec étonnement. Fatigué à la longue de surveiller ces

mouvement fastidieux, je tournai mes yeux vers les autres objets de la cellule.

Un léger bruit attira mon attention, et, regardant le sol, je vis quelques rats énormes qui le traversaient. Ils étaient sortis par le puits, que je pouvais apercevoir à ma droite. Au même instant, comme je les regardais, ils montèrent par troupees, en toute hâte, avec des yeux voraces, effrondés par le fumet de la viande. Il me fallait beaucoup d'efforts et d'attention pour les m'écarter.

Il pouvait bien s'être écoulé une demi-heure, peut-être même une heure, — car je ne pouvais mesurer le temps que très imparfaitement, — quand je levai de nouveau les yeux au-dessus de moi. Ce que je vis alors me confondit et me stupéfia. Le parcours du pendule s'était presque d'un yard; sa vélocité, conséquence naturelle, était aussi beaucoup plus grande. Mais ce qui me troubla principalement fut l'idée qu'il était visiblement descendu. J'observai alors — avec quel effort, il est inutile de le dire — que son extrémité inférieure était formée d'un croissant d'acier étincelant, ayant environ un pied de long d'une corne à l'autre; les cornes dirigées en haut, et la tranchant inférieure évidemment affûtée comme celui d'un rasoir. Comme un rasoir aussi, il paraissait lourd et massif, s'épaississant, à partir du fil, en une lame large et solide. Il était ajusté à une lourde verge de cuivre, et le tout oscillait en se balançant à travers l'espace.



Je ne pouvais douter plus longtemps du sort qui m'avait été préparé par l'atroce ingéniosité monacale. Ma découverte du puits avait été devinée par les agents de l'acquisition, — le puits, dont les horreurs avaient été réservées à un hérétique aussi téméraire que moi, — le puits, figure de l'enfer, et considéré par l'opinion comme l'*ultima Thule* de tous leurs châtimens! J'avais écrit le plongeon par le plus fortait des occidents, et je savais que l'art de faire du supplice un piège et une surprise formait une branche importante de tout ce fantastique système d'exécutions secrètes. Or, ayant manqué ma chute dans l'abîme, il n'y avait pas dans le plan démoniaque de m'y précipiter; j'étais donc sauvé — et cette fois

sans alternative possible — à une destruction différente et plus douce. — Plus douce! J'ai presque souri dans mon agonie en pensant à la singulière application que je faisais d'un pareil mot.


Que venait-il de raconter les longues, longues heures d'horreur plus que mortelles durant lesquelles je comptais les oscillations vibrantes de l'acier? Poise par poise, ligne par ligne, il opérât une descente graduée et seulement appréciable à des intervalles qui me paraissaient des siècles, et toujours il descendait, — toujours plus bas, — toujours plus bas! Il s'écoula des jours, — il se peut que plusieurs jours se soient écoulés, — avant qu'il vint se balancer assez près de moi pour m'éventer avec son souffle éternel. L'odeur de l'acier aiguë s'introduisit dans mon narine. Je priai le ciel — je le fatiguai de ma prière — de faire descendre l'acier plus rapidement. Je devins fou, frénétique, et je m'efforçai de me soulever, d'aller à la rencontre de ce terrible cimeterre montant. Et puis soudainement, je tombai dans un grand calme, et je restai étendu, souriant à cette mort décalante, comme un enfant à quelque précieux joujou.

Il se fit un nouvel intervalle de parfaite insensibilité; intervalle très court, car, en revenant à la vie, je ne trouvai pas que le pendule fût descendu d'une quantité appréciable. Cependant il se pourrait bien que ce temps eût été long, — car je savais qu'il y avait des démons qui avaient pris note de mon évanouissement, et qui pourraient arrêter la vibration à leur gré. En revenant à moi, j'éprouvai un malaise et une faiblesse, — oh! inexprimables, — comme par suite d'une longue inaction. Même un million des angoisses présentes, la nature humaine n'aurait pu en supporter. Avec un effort pénible, j'étendis mon bras gauche aussi loin que mes liens me le permettaient, et je m'emparai d'un petit reste que les rats avaient bien voulu me laisser. Comme j'en portais une partie à mes lèvres, une pensée infernale de joie, — d'espérance, — traversa mon esprit. Cependant, qu'y avait-il de commun entre moi et l'espérance? C'était, dis-je, une pensée infernale; — l'homme en a souvent de semblables, qui ne se sont jamais complétées. Je sentis que c'était une pensée de joie, — d'espérance; mais je



sentis aussi qu'elle était morte en naissant. Vainement je m'efforçai de la parfaire, de la retirer. Ma longue souffrance avait presque annihilé les facultés ordinaires de mon esprit. J'étais un imbécile, un idiot.

La vibration du pendule avait lieu dans un plan faisant angle droit avec ma longueur. Je vis que le croissant avait été disposé pour traverser la région du cœur. Il défilait la verge de ma robe, — puis il reviendrait et répéterait son opération, — encore, — et encore. Malgré l'effroyable dimension de la courbe parcourue (quelque chose comme  pieds, peut-être plus), et la siffante décharge de sa descente, qui aurait suffi pour couper même ces mailles de fer, en somme, tout ce qu'il pouvait faire, pour quelques minutes, c'était d'érailler ma robe.  Sur cette pensée je fis une pause. Je n'osais pas aller plus loin que cette réflexion. Je m'appuyais là-dessous avec une attention opulente, comme si, par cette insistance, je pouvais arrêter la descente de l'aigu. Je m'appliquai à méditer sur le son que produirait le croissant en passant à travers mon vêtement, sur la sensation particulière et pénétrante que le frottement de la toile produirait sur les nerfs. Je méditai sur toutes ces futilités, jusqu'à ce que mes dents fussent agacées.

Plus bas, — plus bas encore, — il glissait toujours plus bas. Je prenais un plaisir frénétique à comparer sa vitesse de haut en bas avec sa vitesse latérale. A droite, — à gauche, — et puis il fuyait loin, loin, et puis il revenait, avec le glapissement d'un esprit damné ! — jusqu'à mon cœur, avec l'ellure furtive de tigre ! Je risais et je hurlais alternativement, selon que l'une ou l'autre idée prenait le dessus.

Plus bas, — invariablement, impitoyablement plus bas ! Il vibrait à trois pouces de ma poitrine ! Je m'efforçai violemment, furieusement, de délivrer mon bras gauche. Il était libre seulement depuis le coude jusqu'à la main. Je pouvais faire jouer ma main depuis le plat situé à côté de moi jusqu'à ma bouche, avec un grand effort, — et rien de plus. Si j'avais pu briser les ligatures au-dessus du coude, j'aurais saisi le pendule et l'aurais essayé de l'arrêter. J'aurais aussi bien essayé d'arrêter  avalanche !

Toujours plus bas ! — incessamment, — inévitablement plus bas ! Je respirais douloureusement, et je m'agitais à chaque vibration. Je me répétissais convulsivement à chaque balancement. Mes yeux le suivaient dans sa volte ascendante et descendante avec l'ardeur du désespoir le plus insensé ; ils se fermaient spasmodiquement au moment de la descente, quoique la mort eût été un soulagement, — ah ! quel indicible soulagement ! Mais cependant je tremblais dans tous mes nerfs, quand je pensais qu'il suffirait que la machine descendit d'un pouce pour précipiter sur ma poitrine cette bête sigillaire, étincelante. C'était l'espérance qui faisait ainsi trembler mes nerfs, et tort mon être se repaître. C'était l'espérance, — l'espérance qui triomphe même sur le chevalot, — qui chuchote à l'oreille des condamnés à mort, même dans les cachots de l'Inquisition.

Je vis que dix ou douze vibrations environ mettraient l'aigu en contact immédiat avec mes vêtements, et avec cette observation entra dans mon esprit la même signification du désespoir. Pour la première fois depuis bien des heures, — depuis des jours peut-être, je pensai. Il me vint à l'esprit que le bandage, ce sang, qui m'enveloppait était d'un seul morceau. J'étais attaché par un lien continu. La première morsure du soir, du croissant dans une partie quelconque de la sang, devait la détacher suffisamment pour permettre à ma main gauche de la déposer tout autour de moi. Mais combien devenait terrible dans ce cas la proximité de l'aigu ! Et le résultat de la plus légère secousse, mortel ! Était-il vraisemblable, d'ailleurs, que les mignons du bonheur n'eussent pas prévu et paré cette possibilité ? Était-il probable que le bandage traversât ma poitrine dans le parcours du pendule ? Tremblant de me voir feindre de ma faible espérance, vraisemblablement  dernière, je haussai suffisamment ma tête pour voir distinctement ma poitrine. Le sang enveloppait étroitement  membres et mon corps dans tous les sens, — excepté dans le chemin du croissant homicide.

À peine avais-je laissé retomber ma tête dans sa position première, que je sentis briller dans mon esprit quelque chose que je ne saurais mieux définir que la

multes non formées de cette idée de délivrance dont j'ai déjà parlé, et dont une moitié seule avait bégayé vaguement dans ma cervelle. Lorsque je portais la nourriture à mes lèvres brûlantes. L'idée tout entière était maintenant présente, faible, à peine viable, à peine définie, mais enfin complète. Je me mis immédiatement, avec l'énergie du désespoir, à tenter l'atécution.

Depuis plusieurs heures, le voisinage immédiat du châssis sur lequel j'étais couché fourmillait littéralement de rats. Ils étaient tumultueux, hardis, voraces, — leurs yeux rouges daedés sur moi, comme s'ils s'attendaient que mon immobilité pour faire de moi leur proie. À quelle nourriture — pouais-je — ont-ils été accoutumés dans ce puits?

Excepté un petit rosta, ils avaient dévoré, en dépit de tous mes efforts pour les en empêcher, le contenu du plat. Un rosta avait contracté une habitude de va-et-vient, de balancement vers la plat; et, à la longue, l'uniformité machinale du mouvement lui avait enlevé toute son efficacité. Dans sa voracité, cette vermine était souvent devenue rigide dans mes doigts. Avec les miettes de la viande hachée et épiée qui restait encore, je frottais fortement le bandage partout où je pus l'atteindre; puis, retirant ma main du sol, je restais immobile et sans respirer.

D'abord les voraces animaux furent saisis et effrayés du changement, de la cessation du mouvement. Ils prirent l'alarme et tournèrent le dos; plusieurs regagnèrent le puits; mais cela ne dura qu'un moment. Je n'avais pas compté en vain sur leur glotonnerie. Observant que je restais sans mouvement, un ou deux des plus hardis grimperont sur le châssis et flairèrent le sang. Cela me parut le signal d'une invasion générale. Des troupes fraîches se précipitèrent hors du puits. Ils s'accrochèrent au bois, ils l'escaladèrent et sautèrent par centaines sur mon corps. Le mouvement régulier du pendule ne les troublait pas le moins du monde. Ils évitaient son passage et travaillaient activement sur le bandage huilé. Ils se pressaient, ils fourmillaient et s'amoncelaient incessamment sur moi, ils se tortillaient sur ma gorge; leurs lèvres froides cherchaient les narines; j'étais à moitié suffoqué par leur poids multiplié; on dégringolait, on

n'a pas de nom dans le monde, soulevait ma poitrine et glaçait mon cœur comme un pesant remuement. Encore un minute, et je sentais que l'horrible opération serait finie. Je sentais positivement le relâchement du bandage, je savais qu'il devait être déjà coupé en plus d'un endroit. Avec une résolution surhumaine je restais immobile. Jume m'étais pas trompé dans mes calculs, je n'avais pas souffert en vain. À la longue je sentis que j'étais libre. La sangla pendait en lambeaux autour de mon corps, mais le mouvement du pendule attaquait déjà ma poitrine. Il avait fendu la serge de ma robe; il avait coupé la chemise de dessous, il fit encore deux oscillations, et une sensation de douleur aiguë traversa tous mes nerfs. Mais l'instant du salut était arrivé. À un geste de ma main, mes libérateurs s'enfuirent tumultueusement. Avec un mouvement tranquille et résolu, prudent et oblique, lentement et en s'aplatissant, je me glissai hors de l'étreinte du bandage. Pour le moment du moins j'étais libre.

Libre! et dans la griffe de l'Inquisition! J'étais à peine sorti de mon grabat d'horreur, j'étais à peine quelques pas sur le pavé de la prison, que le mouvement de l'infamie machine cessa, et que je la vis attirée par une force invisible à travers la poutre. Ce fut une leçon qui me mit le désespoir dans le cœur. Tous mes mouvements étaient indubitablement épistés. Libre! Je n'avais échappé à la mort sous une espèce d'égoutte que pour être livré à quelque chose de pire que la mort sous quelque autre espèce. À cette pensée je sentis mes yeux convulsivement sur les parois de fer qui m'enveloppaient. Quelque chose de singulier — un changement que d'abord je ne pus apprécier distinctement — se produisait dans la chambre, c'était évident. Durant quelques minutes d'une distraction pleine de rêves et de frissons, je me perdais dans de vaines et incohérentes conjectures. Pendant ce temps, je m'aperçus pour la première fois de l'origine de la lumière sulfureuse qui éclairait la cellule. Elle provenait d'une sautoie large à peu près d'un demi-pouce, qui s'étendait tout autour de la prison à la base des murs, qui pénétrait sous et était en effet complètement séparée de moi. Je tichai, mais rien en vain, comme on le pense, de regarder par cette ouverture.

Comme je me relevais, découragé, le mystère de l'altération de la chambre se dévêla tout d'un coup à ma intelligence. J'avais observé que, bien que les contours des figures murales fussent suffisamment distincts, les couleurs semblaient altérées et indécises. Ces couleurs venaient de prendre et prenaient à chaque instant un éclat saisissant et très intime, qui donnait à ces images fantastiques et diaboliques un aspect dont venaient frémir des nerfs plus solides que les miens. Des yeux de démons, d'une vivacité féroce et sinistre, étaient dardés sur moi de mille endroits, où primitivement je n'en soupçonnais aucun, et brillant de l'éclat lugubre d'un feu que je voulais absolument, mais en vain, regarder comme imaginaire.

Imaginai-je ? Il me suffisait de respirer pour attirer dans mes narines la vapeur du fer chauffé ! Une odeur suffoquante se répandait dans la prison ! Une ardeur plus profonde se fixait à chaque instant dans les yeux dardés sur mon égale ! Une teinte plus riche de rouge s'étalait sur ces horribles peintures de sang. J'étais halotant ! Je respirais avec effort ! Il n'y avait pas à douter de l'existence de mes bourreaux, — oh ! les plus impitoyables des hommes ! — Je reculais loin du métal ardent vers le centre du cachot. En face de cette destruction par le feu, l'idée de la fraîcheur du puits vint me secourir comme un bonnet. Je me précipitai vers ces bords mortels. Je tendis mes regards vers le fond. L'éclat de la voûte éblouissante illuminait ses plus secrètes cavités. Toutefois, pendant un instant d'égarement, mon esprit se refusa à comprendre la signification de ce que je voyais. A la fin, cela entra dans mon âme, de force, victorieusement : cela s'imprima en son âme comme une raison frissonnante. Oh ! une voix, une voix pour parler ! Oh ! horreur ! — Oh ! comme les horreurs excepté celle-là ! — Avec un cri, je me rejetai loin de la margelle, et, cachant mon visage dans mes mains, je pleurai amèrement.

La chaleur augmentait rapidement, et une fois encore je levai les yeux, frissonnant comme dans un accès de fièvre. Un second changement avait eu lieu dans la cellule, et maintenant, ce changement était évidemment dans la forme. Comme la première fois, ce fut d'abord en vain que je cherchai à apprécier ou à comprendre ce

qui se passait. Mais on ne me laissa pas longtemps dans le doute. La vengeance de l'Inquisition marchait grand train, dévorant deux fois par mon bonheur, et il n'y avait pas à jouer plus longtemps avec le Roi des Epouvantements. La chambre avait été carrée, je m'apercevais que deux de ses angles de fer étaient maintenant aigus, — deux conséquemment obtus. Le terrible contraste augmentait rapidement, avec un grandement, un gémissant sourd. En un instant, la chambre avait changé sa forme en celle d'un losange. Mais la transformation ne s'arrêta pas là. Je ne désirais pas, je n'espérais pas qu'elle s'arrêtât. J'aurais appliqué les murs rouges contre ma poitrine, comme un vêtement d'éternelle paix. La mort, — me dis-je, — n'importe quelle mort, excepté celle du puits ! — Inconnu ! comment n'avais-je pas compris qu'il fallait le puits, que ce puits seul était la raison du fer brûlant qui m'assésinait ? Pouvais-je résister à son ardeur ? Et, même en le supportant, pouvais-je me raidir contre sa pression ? Et maintenant le losange s'aplatissait, s'aplatissait avec une rapidité qui ne me laissait pas le temps de la réflexion. ■■■■ contre, placé sur la ligne de sa plus grande largeur, c'était juste avec la gouffre béant. J'essayai de reculer, mais ■■■■ mura, en se renversant, me pressaient irrésistiblement. Enfin, il vint un moment où mon corps brûlé et convulsé ne trouvait à peine sa place, où il y avait à peine place pour ■■■■ pied sur le sol de la prison. Je ne luttais plus, mais l'égoïsme de mon âme s'éthérait dans un grand et long cri suprême de désespoir. Je sentis que je chancelais sur le bord, — je détournai les yeux...

Mais voilà ■■■■ un bruit discordant de voix humaines ! Une explosion, un sursaut de trompettes ! Un puissant rugissement comme celui d'un millier de tonnerres ! Les murs de feu reculèrent précipitamment ! Un bras étendu saisit le mine ■■■■ je tombais, défaillant, dans l'abîme. C'était le bras du général Luzzatti. L'armée française était entrée à Tolède. L'Inquisition était dans les mains de ses ennemis.

(Nouvelles Histoires extraordinaires, traduites par
CHARLES BAUDOUIN ; Calmann-Lévy, 64 H.)

TABLE DES MATIÈRES

Les Mystères de la Peur, — étude par ANDRÉ DE LOUVE...	1
Quinzième siècle.	
DANTE	21
L'Enfer	21
Dix-huitième siècle.	
HOFFMANN	24
L'Homme du sable ...	27
Dix-neuvième siècle.	
BALZAC (Honoré de)....	43
La Justice des Choses ..	44
HARNEY D'AUREVILLY....	46
Un Drapier Vendéte....	51
DICKENS (Charles).....	59
Le Récit	60
DONQUIXOTE	70
Le Crime	72
HUDD (Victor)	82
L'Homme et la Pleu- vre	84
MAUPASSANT (Guy de) ...	90
L'Auberge	91
MÉRIMÉE (Prosper)	102
Le Vésot d'Ille	103
POE (Edgar)	110
Le Poète et la Pandale ..	121
STEVENS	125
La Confession du Doc- teur Jekyll	125
SUE (Eugène)	136
La Mort de la Chouette ..	137
VILLES DE L'ISLE-ADAM ..	140
Catalpa	154
LOLA (Émile)	174
La Fin du Coupable ..	177
Vingtième siècle.	
BOIS (Albert de)	184
Le Secret de la Villa des Trois Cyprès ..	186
DONQUIS (Roland)	197
Le Mont Calvère	198
DOYLE (Conan)	214
La Malédiction des Baskerville	215
ENGEL	216
Le Juif mort	216
FANFAN (Claude)	224
Mors du Silence	227
FOLEY (Charles)	228
AN Téléphone	230
HABAUCCI (Edmond) ..	236
L'Agenda	241
HENRI (Paul)	242
Le Tour du monde ..	246
HINCH (Charles-Henry) ..	252
Une Épave	252
JOSEPH-BENOÎT (J.)	262
Le Voyage affreux ..	262
KNOX (Joseph)	274
Les Deux Faces	276
KYPLING (Rudyard)	278
Mors du Cerveau	279
LARROUY (Maurice)	287
La Dernière Partie ..	288
LEMOY (Gaston)	288
Une Histoire épi- quable	290
LOUVE (André de)	297
La Dernière Torture ..	298
Un Crime dans une Maison de Fous	306
MAURICE LÉVE	314
La Nuit et le Silence ..	324

PROBERT (Marcel)	329	A la Foire	344
Une Nuit d'orage	348	TEARAU (Hérmès-Jean) ..	349
RAY (Jean)	348	Le Maître de M. de Vivante	350
Irish Whisky	349	TOGNET (Georges-G.) ..	354
REKARD (Maurice)	354	Le Tour d'Épou- vante	357
Le Hall sanglant	356	WELLS (H.-G.)	361
Aube d'Épave	361	A l'Observatoire d'Avr	365
RICHES (Jean)	361	—	377
La Mésaventure d'Épou- vante	377	La Farodie de la Peur ..	377
SACHÉ (Alphonse)	384	RASSE (Paul)	422
Dans l'Éclair	384	Le Docteur Coctier ..	423

BIBLIOGRAPHIE : *Le Naufrageur*, — *Le Mort vivant*, — *Carrivans*, — *Dans les mers du Sud*, — *Le Cas étrange du Docteur Jekyll et de Monsieur Hyde*, — *La Pléiade noire*, *Les Gais Lurons*, — *L'île au trésor*, — *La Refus*, — *La Maître de Ballantrae*, — *Les Nouvelles Mille et une Nuits*, — *Saint-Tropez*, — *Les Hommes joyeux*, — *Les Nègres des îles*, — *Will du Moulin*.

Le père de Robert-Louis Stevenson était ingénieur des phares. C'est à Edimbourg, le 13 novembre 1832, que naquit le grand romancier anglais. De bonne heure, il voyagea et parcourut l'Europe et les États-Unis. En 1866, il épousa une jeune Américaine, Mrs. Fanny Osbourne, quelques années plus tard, il rebeta, au cours d'un voyage en Océanie, un dromadaire dans les îles Samoa et il y passa le reste de son existence. Sa vie fut une longue et douloureuse lutte contre la tuberculose, qui le minait et fut par l'emporter, le 3 décembre 1894.

Comme l'a si justement noté M. [] jaloux, « les livres de Stevenson ne sont pas des créations entièrement humaines, ils ignorent nos aspirations et nos défaillements. Ils vivent une vie d'étranges rêves où les entraines leur goût affreux de l'aventure, ils n'aiment pas l'humour, et si l'on les teste, c'est à la façon d'un mythe pulsant et capricieux. Mais ils entrent de plain-pied dans un univers de poésie où presque aucun poète n'avait osé s'aventurer et loin ses personnages : *Will du Moulin* est à ce point de vue comparable aux plus belles créations de l'invention poétique. Et en se jouant avec la psychologie, Stevenson, dans *Le Docteur Jekyll et Monsieur Hyde*, a imaginé un des conflits les plus pathétiques et les plus surprenants qui puissent naître de notre vie intérieure ».

LA CONFESSION DU DOCTEUR JEKYLL

Le docteur Jekyll mène une vie pleine de mystères, des bruits étranges courent sur son compte. Un soir, des amis forcent la porte du laboratoire où il s'est enferrmé. Ils y trouvent, vêtus des habits du docteur, la cadavre de M. Hyde, un

affreux scélérat. En cherchant dans la pièce, [] mettant la main sur une enveloppe contenant cette confession...

Je naquis en []..., j'avais non seulement une large aisance, mais d'excellentes aptitudes intellectuelles, le goût naturel du travail, le désir [] gagner l'estime des plus sages et des meilleurs parmi mes contemporains, et, ainsi que tout portait à le supposer, un avenir honorable m'était promis. Et, vraiment, mon pire défaut était un impérieux besoin de plaisir qui a fait le bonheur de beaucoup d'hommes, mais qui me paraissait difficile à concilier avec mon désir ardent de porter la tête haute et d'avoir en public une attitude plus grave que celle du commun des mortels. C'est pour cette raison que je pris l'habitude de me divertir en cachette; quand j'atteignis l'âge de la réflexion, que je commençai à regarder [] de moi et à me représenter les progrès de ma situation sociale, je me trouvais déjà engagé dans un genre [] vie d'une duplicité profonde. À vrai dire, bien des hommes se seraient fait un titre de gloire des irrégularités dont j'étais coupable; mais, en comparaison du but élevé que je m'étais proposé, je les regardais avec un sentiment de honte presque morbide et les cachais de mes mieux. C'était donc la noblesse de mes aspirations plutôt que le caractère particulièrement dégradant de mes fautes qui faisait de moi ce que j'étais. Et cela séparait en moi, par un fossé plus profond qu'il m'est cher la majorité des hommes, ces domaines du bien et du mal qui composent et divisent contre elle-même la nature double de l'homme. Etant données ces circonstances, j'étais amené à réfléchir sérieusement et profondément à cette dure loi de la vie que l'on retrouve à la base de toute religion, et qui est une des plus abondantes [] de malheurs. Bien qu'ayant ainsi [] vie double, je n'étais [] hypocrite; les [] parties de mon moi étaient sincères et convaincues. Je n'étais pas davantage moi-même lorsque je dépassais toute contrainte et me plongeais dans une vie dégradante, que lorsque je travaillais, au grand jour, au progrès de la science ou au soulagement des peuples et des souffrances. Et il se trouvait que la direction

Je men travaillai, portant uniquement sur la science transcendante et mystique, réagissant sur la constance que j'avais d'une guerre perpétuelle entre mes deux « moi » et me la faisant voir sous une lumière plus vive. Chaque jour, par ce travail moral et intellectuel de mon esprit, j'approchais à pas lents de la vérité dont la découverte partielle m'a condamné à un désastre aussi effroyable : un homme n'est pas seulement un, mais deux êtres. Je dis deux parce que mes connaissances actuelles ne me permettaient pas de franchir cette limite. D'autres suivront, d'autres me dépasseront dans cette voie ; et je hazards cette hypothèse : on reconnaîtra plus tard que l'homme est vraiment un assemblage d'êtres multiples, indépendants, et sans rapports les uns avec les autres. Pour ma part, d'après mon genre de vie, je suis arrivé à un résultat, mais seulement dans un certain ordre d'idées. C'est en m'observant moralement que j'ai appris à reconnaître la dualité profonde et fondamentale de l'homme. Je vis que deux natures luttaient dans mon être concédant : même si je pouvais avoir des raisons de croire que l'une ou l'autre était réellement moi, c'était parce que les deux contribuaient à former ma personnalité. Et depuis bien longtemps, avant même que mes travaux scientifiques eussent pu me suggérer la possibilité d'un tel miracle, j'avais appris à me complaire en la pensée de la séparation de ces éléments, comme dans la réalisation d'un rêve très cher. Si chacun d'eux, me disais-je, pouvait seulement être enfermé dans une personnalité différente, la vie serait débarrassée de tout ce qui la rend insupportable ; le violent pourrait agir à son idée, délivré des aspirations et des remords du bon homme corrompu ; et le juste pourrait suivre, d'un pas tranquille et sûr, sa noble route, sans être exposé à la honte et au repentir par la fuite du démon qui lui est étranger. C'est une malédiction pour l'humanité que l'étroite union de ces éléments inséparables et la lutte perpétuelle de ces deux frères ennemis en sein de l'esprit tourmenté. Comment, alors, les dissocier ?

L'on était à ce point de mes réflexions lorsque, comme je l'ai dit, de ma table de laboratoire jaillit une lumière qui vint éclairer la question. Je commençai à me rendre

compte mieux que jamais de cette vérité : notre corps, qui nous semble une enveloppe si solide, n'est rien, qu'une chose immatérielle et tremblante, une sorte de brouillard mobile. Je découvris que certains agents avaient la propriété de secouer jusqu'à la faire tomber cette enveloppe charnelle, comme le vent peut arracher la toile d'une tente. Je n'entrerais pas plus avant dans cette partie scientifique de ma confession, pour deux bonnes raisons. D'abord parce que l'expérience m'a appris que le fardeau de la vie reste attaché pour son chatiment aux épaules de l'homme : fait-on effort pour le rejeter, il retombe sur nous plus douloureux qu'auparavant, avec une lourdeur nouvelle. Ensuite parce que — mon récit le rendra, hélas ! trop évident — ma découverte était incomplète. Qu'il suffise de dire ceci : non seulement je réussis à distinguer mon corps naturel du corps astral qui projetait certains pouvoirs de mon esprit, mais encore je trouvai moyen de composer une drogue par laquelle ces pouvoirs seraient détruits de leur supériorité ; ainsi pourrait surgir une seconde forme qui ne me serait pas moins apparvenue, puisqu'elle serait l'expression et porterait la marque des plus bas éléments de mon âme.

J'hésitai longuement avant de mettre cette théorie à l'épreuve de la pratique. Je savais bien que je risquais la mort : car une drogue d'une telle puissance, capable d'ébranler si profondément la forteresse de moi, pouvait, à la moindre erreur de dosage ou à la moindre maladresse ou même de l'expérience, anéantir complètement le tabernacle immatériel qu'on lui demandait seulement de transformer. La tentation d'expérimenter une découverte si singulière et si profonde fut enfin vaincue de mes craintes. J'avais depuis longtemps préparé la mixture. J'achetai sans tarder dans une pharmacie un gros et importante quantité d'un certain sel qui, d'après mes prévisions, était le dernier ingrédient qu'il me fallait ; et, une nuit maudite, ayant mélangé les différents éléments, je les regardai bouillir et dégager des vapeurs ; puis, quand l'ébullition eut cessé, prenant mon courage à deux mains, j'avais le breuvage.

Je ressentis aussitôt les souffrances les plus effroya-

bles, comme si l'on m'avait broyé les os, d'affreuses nausées, et, dans l'esprit, une impression d'horreur pire que ce qu'on peut éprouver à l'heure de la naissance ou de la mort. Puis ces douleurs cessèrent rapidement et je revins à moi comme après un violent malaise. Il y avait quelque chose d'étrange dans mes sensations, quelque chose d'incroyablement nouveau, et, par cette nouveauté même, d'une douceur indicible. Je me sentais plus jeune, plus léger, plus heureux physiquement, moralement, j'avais conscience d'une impétuosité incessante et, comme un torrent qui fait tourner un moulin, je sentais courir dans mon imagination un flot tumultueux d'images sensuelles; toutes les chaînes tombaient sur moi; une impression de liberté incandescente, mais non pas innocente, m'emplissait l'âme. Dès ce premier souffle de ma nouvelle vie, je me connus moi-même comme plus malfaisant, dix fois plus malfaisant; j'étais devenu l'esclave de mes mauvais instincts originaux, et cette pensée, à cette heure-là, m'exaltait et me grisait comme un vin capiteux.

La fraîcheur de ces sensations me faisait m'étirer de joie; et, se faisant, je m'aperçus soudain que j'avais répété.

Il n'y avait pas de place, à cette heure, dans mon cabinet de travail; celle qui se trouve maintenant à côté de moi pendant que j'écris, fut apportée plus tard, pour me servir pendant ces transformations. La nuit était déjà très avancée, — et toute sombre qu'était la nuit, on sentait poindre l'aurore, — c'était l'heure où les habitants de ma maison devaient être plongés dans le plus profond sommeil; et enivré comme je l'étais d'espoir et de triomphe, je décidai de m'aventurer sous ma nouvelle forme jusqu'à ma chambre à coucher. Je traversai la cour où les constellations me contemplaient, à ce qu'il me semblait, avec stupéfaction, comme la première créature de cette sorte que leur vigilance, toujours aux aguets, leur eût jamais dévoilée; je me glissai le long des corridors, étranger dans mon propre domaine et, en arrivant dans ma chambre, je me vis pour la première fois sous la forme d'Edward Hyde.

Il faut maintenant que j'explique ma théorie en disant,

non ce que je vois, mais ce que je crois probable. Le principe du Mal, à qui j'avais maintenant transféré le pouvoir de revêtir une forme humaine, était une forme plus petite et moins développée que le principe du Bien que je venais d'écarter. De plus, ma vie n'avait été, après tout, pour les neuf dixièmes, qu'une vie d'efforts, de vertu et d'empire sur moi-même, — le Mal avait donc moins agi et s'était moins dépensé. C'était, à mon idée, la raison pour laquelle Edward Hyde était beaucoup plus petit, plus mince et plus jeune que Henry Jekyll. De même que le Bien rayonnait sur la physionomie de l'un, le Mal était inscrit très clairement sur le visage de l'autre. Plus le Mal (que je crois toujours exister à l'état latent chez l'homme) avait laissé sur ce corps une impression de difformité et de dégénérescence. Et pourtant en contemplant ce vilain personnage dans la glace, je n'éprouvais aucune répugnance, mais plutôt un désir de lui souhaiter la bienvenue. Celui-ci, aussi, était moi. Il me paraissait naturel et humain. À mes yeux, il était une image plus vivante de mon esprit, il me semblait plus expressif, plus particulier, que le visage imparfait, composé d'éléments multiples, que j'avais eu coutume jusqu'alors d'appeler le mien. Et, en cela, j'avais raison sans aucun doute. J'ai observé que, lorsque j'avais les traits d'Edward Hyde, personne ne pouvait m'approcher sans une répulsion visible. Cela tient, à mon avis, à ce que tous les êtres humains, tels que nous les voyons, sont un mélange de bien et de mal; Edward Hyde, seul de l'humanité tout entière, ne possédait en lui que l'élément du mal.

Je ne demeurai qu'un instant devant le miroir; il restait à tenter la seconde expérience qui allait être décisive: il restait encore à voir si j'avais perdu à tout jamais ma personnalité et si je serais obligé de fuir avant le jour une maison qui ne m'appartiendrait plus. Je me hâtai donc de regagner mon cabinet de travail, je préparai le breuvage, j'avais tout tarder; alors — après avoir éprouvé de nouveau les tortures de cette transsubstantiation — je revins à moi sous la plus normale apparence, la taille et les traits de Henry Jekyll.

Cette nuit-là, j'étais arrivé au tournant fatal. Si

j'avais approché de cette découverte dans un esprit plus subtil, si j'avais risqué l'expérience sous l'empire d'aspirations généreuses et pieuses, tout aurait été différent et, après cette douloureuse opération d'assèchement et de renaissance, je serais devenu un ange au lieu d'un démon. La drogue agissait sans discernement; elle n'était ni diabolique ni divine; elle ne tentait d'ébranler les portes derrière lesquelles moi-même j'étais emprisonné; comme les captifs de Philippe, celui qui se tenait à l'entrée sortait à la hâte, à ce moment, ma vertu sommeillait; mes vices, tenus en éveil par l'ambition, étaient aux aguets, prêts à saisir rapidement l'occasion; et le créateur préside à l'extérieur fut Edward Hyde. Donc, j'avais maintenant deux natures aussi bien que deux aspects différents; mais si l'un était uniquement maléfique, l'autre toujours la voix de Henry Jekyll, formé des mêmes éléments incompatibles et que j'avais déjà dévoué à réformer et de rendre meilleur. L'opération se soldait donc par un gain pour le principe du Mal.

Même à cette époque, je n'avais pas encore couronné mon aversion pour l'aridité d'une vie de labeur austère. Il y avait encore des moments où je me sentais porté à m'amuser; et comme mon plaisir était (pour ne pas dire plus) peu relevé, l'incohérence de ma vie pesait davantage tous les jours, car j'étais alors connu, entouré de considération, et, de plus, je me faisais vieux. C'était pour cette raison que je me sentais tenté de me servir de mes puissances nouvelles, et je n'ai pas eu de peine à le faire. Je n'avais qu'à boire le contenu du verre pour rejeter immédiatement le corps du célèbre professeur et revêtir, comme un épais manteau, celui d'Edward Hyde. Je souris à cette pensée, elle me semblait alors très amusante; et je fis toutes sortes de préparatifs avec le soin le plus scrupuleux. J'achetai et meublai cette maison de Soho où la police retrouve la trace de Hyde; j'engageai comme femme de charge une créature que je savais être silencieuse et dévouée de scrupules. D'autre part, j'annonçai à mes domestiques qu'un M. Hyde (que je leur décrivis) serait à l'avenir entière liberté d'agir à sa guise et de donner des ordres chez moi; et, pour po-

sur à toute occurrence fâcheuse, je me présentai un jour sous prétexte de rendre visite et me fis ainsi connaître sans mon second aspect. Ensuite je rédigeai ce testament pour lequel vous-même avez fait tant d'objections; par ce moyen, s'il m'arrivait quelque chose sous le faux nom de Dr Jekyll, je pourrais prendre celle d'Edward Hyde sans dommage pécuniaire. Ayant ainsi pris mes précautions contre toute éventualité, — de même je le suppose, — je commençai à profiter de l'étrange immunité de ma situation.

Autrefois des hommes payaient des espionnes pour exécuter leurs crimes, tandis qu'eux-mêmes restaient à l'abri et ne compromettaient pas leur réputation. Je fus le premier à agir ainsi pour l'accomplissement de mes jouissances. Je fus le premier à pouvoir me montrer au public comme un travailleur acharné, un respectable homme de génie et, en un moment, comme un collégien débauché, me dépouiller de ces apparences et me plonger la tête en avant dans l'océan de la liberté. Pour moi, avec ce manteau impenétrable, j'étais en sécurité complète. Bonger-y, je n'existais même pas! Je n'avais qu'à me glisser par la porte du laboratoire, prendre une ou deux secondes pour mélanger et avaler le breuvage que je tenais toujours préparé; quelque malin qu'il eût pu accomplir, Edward Hyde s'évanouissait comme la bûche d'un soufflet sur un miroir; et là, à sa place, installé tranquillement dans son bureau, à la lueur de sa lampe, il n'y avait plus que Henry Jekyll, un homme qui pouvait braver tout soupçon.

Les plaisirs que je me bûtais de rechercher sous mon déguisement étaient, comme je l'ai dit, assez inférieurs; il ne servait pas exact d'employer un terme plus énergique. Mais sur moi-même d'Edward Hyde, ils prirent bientôt un caractère monstrueux. Quand je revenais de ces expéditions, je restais souvent plongé dans une sorte d'étonnement à la pensée de la dépravation de mon double. Ce démon insatiable, issu de mon âme, que j'en voyais agir suivant son bon plaisir, était un être féroce, méchant et infâme; toutes ses pensées étaient concentrées sur lui-même, il agissait dans le seul but de jouir. Il n'avait de plaisir, avec une avidité bestiale,

à la vue de toutes les souffrances qu'il pouvait infliger aux autres, et il était aussi impitoyable qu'un homme de pierre. Henry Jekyll était par moments épouvanté des actes d'Edward Hyde; mais la situation était extraordinairement anormale : elle travaillait à déborder inégalement tous les ressorts de la conscience. C'était Hyde, après tout, et Hyde seul, le coupable. Jekyll n'était ni pire ni meilleur; il semblait retrouver intacts toutes ses qualités; il s'efforçait même, quand c'était possible, de réparer le mal fait par Hyde. Et, de cette façon, il endormait sa conscience.

Je n'ai pas le dessein d'entrer dans le détail des informations sur lesquelles je formais ainsi les yeux (non, maintenant choisis, je ne puis admettre que je m'en rendais coupable). Je veux seulement indiquer les avertissements qui annonçaient l'approche de mes châtiments. Il m'arriva une aventure que je ne fais que mentionner, puisqu'elle n'entraîne aucune conséquence. Un acte de cruauté envers un enfant eut lieu contre moi le soir d'un passant que je reconnus l'autre jour en la personne de votre parent; le docteur et la famille de l'enfant se joignirent à lui; il y eut un moment où je craignais pour ma vie; et enfin, pour apaiser leur juste ressentiment, Edward Hyde dut les amener jusqu'à la porte et les payer en un chèque signé du nom de Henry Jekyll. J'écartai ce danger pour l'avenir en ouvrant un compte à une autre banque au nom d'Edward Hyde lui-même; et je me crus hors des atteintes du destin quand j'eus pourvu mon double d'une signature en couvrant mon écriture.

Environ deux mois avant le meurtre de Sir Danvers, j'étais sorti pour une de mes occupations, j'étais rentré très tard, et quand je m'éveillai le lendemain matin, j'éprouvai des sensations étranges. J'avais beau regarder autour de moi, voir l'aménagement confortable de ma grande chambre qui donnait sur le square, reconnaître le dessin des rideaux et les sculptures de mon lit d'acajou, quelque chose persistait à protester en moi, à me dire que je n'étais pas où je croyais être, que je ne m'étais pas éveillé où je le pensais, mais dans la petite chambre du quartier de Soho où j'avais coutume de dormir sous la forme d'Edward Hyde. Je sentis à cette

pensée, et avec mes habitudes de psychologue, recherchai par conséquent les causes de cette illusion, tout en me laissant aller par moments à une douce somnolence. Je me reposais ainsi agréablement lorsque, dans une de mes minutes de lucidité, mes regards tombèrent sur ma main. La main de Henry Jekyll (comme vous l'avez souvent remarqué) est bien caractéristique de sa profession comme forme et comme structure : elle est grande, ferme, blanche et élégante. Maintenant, dans la lumière jaunâtre de Londres, j'apercevais, à demi fermée sous un drap, une main décharnée, ensoufflée, aux veines saillantes, d'une pâleur livide et terriblement vaine. C'était la main d'Edward Hyde.

Je dus la regarder environ une demi-minute, plongé comme je l'étais dans un étonnement stupide, puis je survécus sous l'empire d'une terreur qui envahit mon âme, brusquement un coup de sismes; bondissant de mon lit, je m'élançai vers le miroir. En y jetant les yeux, mon sang refluxa vers mon cœur et se glaça dans mes veines. La veille, en me couchant, j'étais bien Henry Jekyll, je m'éveillais pourtant Edward Hyde. Comment cela pouvait-il s'expliquer? me demandais-je; puis avec un autre frisson de terreur : comment y remédier? La machine était assez avancée, les domestiques étaient levés, mes drogues se trouvaient dans mon cabinet de travail; de l'endroit où je me trouvais, frappé d'horreur, c'était toute une expédition de descendre deux escaliers, saïrre ne rouloir, traverser le cou et l'amphithéâtre d'anatomie. Je pourrais évidemment cacher mon visage; mais à quoi cela servirait-il, puisque je ne pouvais dissimuler mon changement de taille? Puis, avec un soulagement d'une douceur inexprimable, je me rappelai que les domestiques étaient déjà habitués aux allées et venues de mon double. Je m'habillai tant bien que mal avec des vêtements qui ne s'ajustaient plus à ma nouvelle taille, je traversai la maison et rencontrai Bradshaw qui s'arrêta et ouvrit de grands yeux en voyant M. Hyde à cette heure et dans un tel accoutrement : dix minutes plus tard, le docteur Jekyll avait retrouvé sa forme habituelle et s'asseyait, le front serein, pour faire un croquis de déformation.

A vrai dire, je n'avais guère d'appétit. Cet incident inexplicable, contraire à toutes mes expériences précédentes, semblaît, comme le doigt sur le mur de Babylone, inscrire ma condamnation lettre par lettre; je commençai à réfléchir plus sérieusement que je ne l'avais jamais fait, aux résultats possibles de ma double existence. Cette partie de moi-même que j'avais le pouvoir de projeter au dehors, avait été depuis quelque temps très active et avait pris de nouvelles forces: il m'avait semblé parfois que la corps d'Edward Hyde augmentait de proportions, comme si (quand je vivais sous cette forme) j'avais senti dans mon sang afflux de sang plus généreux; et je commençai à redouter un nouveau danger: si cette situation se prolongeait, l'équilibre de ma nature pourrait être définitivement bouleversé, je serais peut-être privé du pouvoir de changer à ma guise et je deviendrais véritablement Edward Hyde. Le docteur n'avait pas toujours agi avec la même puissance. Une fois, tout au début de mes essais, elle n'avait produit aucun résultat; depuis lors, j'avais été obligé en plus d'une occasion de doubler et, une fois même (au risque d'y trouver la mort), de tripler la dose: ces rares irrégularités avaient été jusqu'ici la seule ombre à mon contentement. A présent, cependant, à la suite de l'accident de la matinée, j'étais amené à faire quelques remarques: alors qu'un ~~moment~~ la difficulté avait été de rejeter le corps de Jekyll, depuis quelque temps c'était l'action contraire qui était devenue, sans aucun doute, de plus en plus difficile. Tout semblait donc m'indiquer ceci: mon moi primitif, le meilleur, m'échappait lentement et je m'incorporais petit à petit à ma seconde et fautive incarnation.

Je sentais maintenant qu'il fallait choisir entre les deux. Mes deux natures avaient la mémoire en commun, toutes les autres facultés étaient très inégalement réparties entre elles. Jekyll (qui était un composé des deux) préméditait les plaisirs et les aventures de Hyde et en prenait sa part, tantôt avec une appréhension due à la sensibilité, tantôt avec une joie avide mais Hyde n'avait que de l'indifférence pour Jekyll. Il se souvenait de lui comme le loup se souvient de la

sauteuse dans laquelle il se bécote lorsqu'il est poursuivi. Jekyll éprouvait plus que l'intérêt d'un père, Hyde plus que l'indifférence d'un fils. Arrêter mon choix sur Jekyll, serait renoncer à des plaisirs auxquels je m'étais si longtemps abandonné en secret et dans lesquels je me complaisais depuis quelque temps. Choisir Hyde serait renoncer à des milliers d'intérêts et d'aspirations à devenir, d'un seul coup et à jamais, méprisé, seul et sans amis.

Les arguments pour et contre n'étaient pas d'égale valeur; mais il y avait une autre considération à mettre en balance; car, tandis que Jekyll souffrirait cruellement des rigueurs de l'abstinence, Hyde n'aurait même pas conscience de ce qu'il avait perdu. Les circonstances étaient étranges. Mais, en somme, c'était toujours l'éternel débat, aussi vieux et aussi bon que l'homme lui-même; les mêmes raisonnements, les mêmes alarmes décident du sort du pécheur tremblant devant la tentation, et il m'advint ce qui arrive à la majorité de mes semblables: je choisis la meilleure voie, mais je manquai d'énergie pour m'y maintenir.

Où, je préférai la doctrine d'Agé et mécontent, entouré d'amis, entretenant d'heureuses espérances; je dis adieu résolument à la liberté, à la jeunesse relative, au peu léger, au cœur trépidant et aux plaisirs secrets dont j'avais tant joui sous le déguisement de Hyde. Peut-être flaje ce choix avec une restriction inconsciente, car je n'abandonnai pas la maison du Docteur et je ne détruisais pas les habits d'Edward Hyde qui restaient toujours à ma disposition dans mon bureau. Pendant deux mois, cependant, je fus fidèle à ma résolution: pendant deux mois je menai une vie plus sévère que je ne l'avais jamais fait et je jouis, comme compensation, d'une conscience satisfaite. Mais le temps vint enfin calmer la force de mes alarmes, la paix de ma conscience ne me parut plus qu'une chose naturelle; je fus de nouveau tourmenté d'angoisses, de desirs, je sentais Hyde lutter pour obtenir sa liberté: et enfin, dans une heure de faiblesse morale, je composai et j'eusai une fois de plus le brève transformateur.

Lorsqu'un ivrogne se raisonne au sujet de son vice, je

ne crois pas qu'il soit, une fois sur deux, imprévisible par les dangers que lui font courir sa brutalité et son insensibilité physique; de mon côté, bien que j'aie longuement réfléchi à ma situation, je n'avais pas apprécié à leur juste importance l'insensibilité morale complète, la disposition morbide au mal qui étaient les caractères les plus marquants d'Edward Hyde. Pourtant ce fut la cause de mon châtiement. Mon démon avait été longtemps emprisonné, il sortit en rugissant. J'antisais, au moment même où je prenais le breuvage, une tendance au mal plus impétueuse, plus désordonnée. Ce devait être cette impression, je la suppose, qui déclencha en mon âme un furieux accès d'impatience en écoutant les politesses de mon inférieure voisine. Je déclarai devant Dieu qu'aucun homme sain d'esprit n'aurait pu prendre prétexte d'une provocation aussi pitoyable pour se rendre coupable d'un tel crime; je frappai avec aussi peu de raison qu'un enfant malade lorsqu'il brise ses jouets. Mais je m'étais volontairement dépossédé de ces instincts modérateurs qui obligent les pires d'entre nous à s'arrêter qu'avec une certaine prudence au milieu des tentations; dans l'état où j'étais, je ne pouvais manquer de succomber à la tentation la plus légère.

Immédiatement l'esprit du mal s'éveilla en moi dans une crise de rage. Avec un transport de joie, je m'écharnai sur ce corps qui n'opposait aucune résistance, éprouvant à chaque coup une véritable ivresse; et ce ne fut qu'en ressentant une certaine lassitude après une telle violence, qu'un frisson de terreur me traversa soudain le cœur, au milieu de mon délire. Un voile se déchira; je compris que ma vie était en danger et je m'enfais du théâtre de mon forfait, à la fois triomphant et tremblant; mon désir de mal était assouvi et stimulé, mon âme de la vie passée à son paroxysme. Je courus à ma maison de Soho et (par excès de précaution) je détruisais mes papiers; puis je rapportai par les rues éclairées, l'esprit toujours aussi exalté, un poème à des sentiments contradictoires; je me complaisais dans l'idée de mon crime et, le cœur léger, j'en imaginais de nouveaux; et pourtant je me hâtai et je tendais l'oreille

dans la cruauté d'entendre le pas d'un vengeur. Hyde chantonnait tout en composant le breuvage et il but à la santé du mort. Mais les souffrances de la transformation avaient à peine cessé de le torturer, que Henry Jekyll était déjà tombé à genoux et, avec un flot de larmes de reconnaissance et de remords, élevait ses mains vers Dieu. Le voile d'indulgence dont j'enveloppais mes actions était déchiré, je revoyais l'ensemble de mon existence: je pouvais sur jouer de mon enfance où je me promenaiss tenant mon père par la main, à la vie d'abnégation que nécessitait ma profession, et je revais toujours au souvenir infernal de cette nuit d'horreur, me refusant à admettre que ce fût là une réalité. J'avais envie de pousser des cris; avec mes larmes et mes prières, j'essayais d'étouffer la foule de vices effrayants qui se pressaient dans ma mémoire; et toujours, entre mes supplications, l'image hideuse de mon iniquité me hantait. Quand la violence de mes remords commença à s'apaiser, j'éprouvai un sentiment de joie. Le problème de ma conduite était résolu. À partir de ce jour, Hyde ne pouvait plus exister; que je le voulusse ou non, je devais maintenant me contenter de la meilleure partie de mon existence: quelle joie j'éprouvais à me le répéter! Avec quelle humilité j'acceptais de bannir l'idée de me soumettre de nouveau aux contraintes de ma vie habituelle! Comme j'étais sincère dans mes idées de renoncement en fermant la porte à clef par laquelle j'étais si souvent entré et sorti, et en écrasant la clef à coups de talon!

Le lendemain, j'appris que le meurtre avait eu un témoin, que la culpabilité de Hyde était connue du monde entier et que la victime était une personnalité en vue.

Ce n'était pas seulement un crime, c'était vraiment un acte de folie tragique. Je crois que j'en fus content, je crois que je fus heureux de sentir que mes bons instincts étaient ainsi fortifiés et protégés par la terreur de l'échafaud. Jekyll était maintenant mon lieu de refuge; et Hyde apparaissait au seul instant, les mains de tous les hommes se lèveraient pour le conduire à la mort.

Je résolus de racheter le passé par ma conduite; et je puis dire honnêtement que ma résolution porta ses

trails. Vous savez bien avec quelle ardeur j'ai travaillé à soulager les souffrances pendant les derniers mois de l'année passée; vous savez que j'ai fait beaucoup pour les autres; les jours passaient tranquillement, et j'étais presque heureux. Je ne puis dire en toute sincérité que j'étais fatigué de cette vie utile et innocente; au contraire, il me semble que je l'appréciais chaque jour davantage; mais j'étais toujours affligé de la même dualité morale; et quand la première ardeur de mon repentir fut calmée, mes mauvais instincts, auxquels je m'étais si soigneusement abandonnés et que j'avais enchaînés depuis quelque temps, recommencèrent à gronder en moi et à réclamer leur liberté. Je ne saignais pas à reconnaître Hyde; cette seule idée me faisait frémir d'horreur: non, c'était sous ma forme habituelle que je me sentais digne d'ignorer les conseils de ma conscience; et quand je cédaï enfin aux assauts de la tentation, c'était comme tout pécheur ordinaire qui agit en combat.

Toute chose a une fin; la coupe la plus vaste finit un jour par déborder; en addant ainsi une fois au démon tentateur je détruisais pour toujours l'équilibre de mon âme. Et pourtant je n'étais pas inquiet; cette chute me paraissait naturelle. C'était comme un retour aux jours d'autrefois, en temps où je n'avais pas encore fait ma découverte. Par cette belle journée ensoleillée de janvier, le sol était humide à cause du dégel, mais le ciel était sans nuages; je m'assis sur un banc au soleil dans Regent's Park, où se mêlaient le gazon et les fleurs de printemps; l'animal qui était en moi se délectait au souvenir de ce qui venait de se passer; tandis que la partie spirituelle de ma personnalité, un peu assoupie, se promettait bien de se repentir, mais sans hâte. Après tout, pensais-je, je faisais comme les autres; et je souriais, comparant mon bon sens volontaire au manque d'humanité que révélait leur négligence parentale. Au moment même où je me complaisais dans cette pensée vaniteuse, j'éprouvai un violent malaise, d'affreuses nausées et je fus pris d'un frisson glacé. Après la disparition de ces symptômes, je me sentis sur le point de me trouver mal; mais quand l'ensevelissement eut débarrassé,

je commençai à me rendre compte d'un changement dans la nature de mes pensées: je me sentais plus audacieux, prêt à braver le danger, délivré de tout scrupule. J'élevais mes regards sur moi-même, mes vêtements flottaient sur mes membres diminués, la main posée sur mes genoux était venue aux veines saillantes. J'étais encore une fois Edward Hyde. Un moment auparavant, j'étais riche, entouré d'amis, assuré du respect de tous, je savais retrouver chez moi la table servie; et maintenant je n'étais qu'un rebut de l'humanité, sans gîte, pourchassé comme meurtrier, un gibier de potence.

Ma raison chancelait, mais elle me faisait tout à fait défiant. J'ai observé plus d'une fois que, dans une seconde nature, mes facultés s'exaltaient au plus haut point, mais esprit acquiesçait une souplesse incomparable; c'est pour cette raison que Hyde se trouva à la hauteur de la situation, alors que Jekyll aurait sans doute succombé. Mes drogues étaient dans une des armoires de mon cabinet de travail; par quel moyen me les procurer? Tel était le problème que, me prenant le tête à deux mains, je m'appliquais à résoudre. Si je cherchais à entrer dans la maison, mes propres domestiques me remettraient aux mains de la police. Je vis qu'il fallait me servir d'un intermédiaire et je pensai à Lanyon. Mais comment l'atteindre? comment le convaincre? En supposant que je pusse éviter d'être arrêté dans la rue, comment trouverais-je le moyen d'arriver jusqu'à lui? et comment un visiteur inconnu et antipathique pourrait-il décider un médecin célèbre à dévaliser le cabinet de travail de son collègue le Dr Jekyll? Puis je me rappelai que de ma personnalité primitive, une seule chose me restait. Je conservais la même écriture; dès que cette étincelle eut jailli, toute ma route s'éclaira.

La-dessus j'arrangeai mes vêtements de mon mieux et, faisant signe à un facteur qui passait, je me fis conduire à un hôtel de Portland Street dont je me rappelais heureusement le nom. À mon aspect (qui était vraiment assez comique, bien qu'un destin tragique fût caché sous cet accoutrement) le cocher ne put contenir un gémissement. Je grinçai des dents dans un accès subit de fureur démoniaque; et le cocher s'étrangla sur ses vases, —

heureusement pour lui, — encore plus heureusement pour moi : une minute de plus et je l'aurais certainement tiré à bas de son siège. A l'hôtel, en entrant, je regardai autour de moi d'un air si sombre que les domestiques se tremblèrent; ils n'échangèrent pas un regard en ma présence, mais ils prirent mes ordres obséquieusement, me conduisirent à un salon particulier et m'appartèrent de quoi écrire. Hyde en danger de mort était en titre nouveau pour moi, agité d'une colère effrénée, sentant en lui une soif de maître, un désir immodéré de faire souffrir. Et pourtant cette créature agissait avec astuce, maîtrisant sa rage par un puissant effort de volonté. Il écrivit ses deux lettres importantes, l'une à Lanyon, l'autre à Poole et, pour être bien sûr qu'elles seraient mises à la poste, il les envoya avec ordre de les faire recommander.

A partir de ce moment il resta toute la journée dans ce salon, au coin du feu, se rougeant les ongles; il dîna là, seul avec ses épouvantes, et il était visible que le domestique tremblait devant ses regards; puis, quand la nuit fut tout à fait venue, il se blottit dans une voiture fermée et se fit conduire à travers les rues de la ville. Je dis « il », car je ne puis dire que c'était moi. Ce fils de l'Esaf n'avait plus rien d'humain; rien ne vivait en lui que la peur et la haine. Lorsque il descendit de voiture, voyant que la nuit commençait à le regarder avec méfiance, et s'aventura à pied, toujours vêtu de ses habits trop grands, ne pouvant manquer d'attirer l'attention des passants nocturnes qu'il rencontrait, ces viles passions faisaient rage en lui comme une tempête. Il marchait vite, poussé par la peur, se parlant à mi-voix, errant à travers les rues les moins fréquentées, comptant les minutes qui le séparaient encore de minuit. Il rencontra une femme qui lui parla, lui offrant je crois, une boîte d'allumettes. Il la frappa au visage et elle s'enfuit.

Quand je redevins moi-même chez Lanyon, l'horreur qu'éprouva mon vieil ami m'émut peut-être jusqu'à un certain point; je ne le sais; mais auprès de l'océan d'horreur qui me submergeait quand je pensais aux heures que je venais de vivre, ce n'était qu'une goutte d'eau. Un

changement s'était fait en moi. Ce n'était plus la crainte de la puissance, c'était l'horreur d'être Hyde qui me terrait. J'écoutai le jugement impitoyable de Lanyon comme dans un rêve; et ce fut presque dans un rêve que je rentrai chez moi me coucher. Je dormis, après les émotions de la journée, d'un sommeil de plomb que rien ne pouvait interrompre, même pas les cauchemars qui me tourmentaient. Je m'éveillai le lendemain rompu, affaibli, mais enfin débattu. Je pensais toujours avec haine et terreur à la bête sauvage qui dormait en moi et je n'avais certes pas oublié les dangers effrayants du jour précédent; mais je me retrouvais chez moi, dans ma maison, à parler de mes drogues; j'avais l'âme pleine de reconnaissance en pensant au danger auquel j'avais échappé et j'éprouvai un sentiment presque aussi fort d'espoir vibrant.

Je traversais tranquillement la cour après le déjeuner, respirant avec délices l'air frais du matin, lorsque je me sentis encore une fois de ces sensations indescriptibles qui annonçaient la transformation; je n'eus que le temps de gagner l'abri de mon bureau avant d'être une fois de plus en proie à la rage et aux passions de Hyde. Il me fallut en cette occasion une double dose pour me rappeler à moi-même; et, six heures plus tard, alors que j'étais assis tristement à regarder le feu, les souffrances recommencèrent et il fallut réadministrer la drogue. En résumé, depuis ce jour, je ne fus que par un effort comparable à une gymnastique constante et seulement avec l'action immédiate de la drogue, que je pus revêtir la forme de Jekyll. A toute heure du jour et de la nuit, je ressentais le frisson avertisseur; et surtout lorsque je dormais, ou même somnolais un moment dans mon fauteuil, je m'éveillais toujours Hyde. Avec cette menace continuellement suspendue au-dessus de ma tête, l'effort auquel je m'étais condamné pour lutter contre le sommeil (et je n'aurais pu être qu'un homme pût le supporter si longtemps), je devins, sous ma forme véritable, un être alangui et miné par la fièvre, d'une faiblesse extrême de corps et d'esprit, occupé uniquement d'une seule pensée, l'horreur de mon autre moi. Mais quand je m'endormais ou que je m'étais plus

sous l'influence du médicament, je m'abandonnais dans ma seconde nature presque sans transition (car les souffrances de la transsubstantiation devenaient de jour en jour moins fortes), et alors je possédais une imagination bouillonnante de visions d'épouvante, une haine ou bouillonnait des haines inexplicables, un corps qui ne semblait pas assez fort pour contenir ces furieux dans la vitalité ! Le pouvoir de Hyde semblait écarter en raison de l'affaiblissement de Jekyll. Et certainement la haine qui les distinguait était aussi forte en chacun d'eux. Pour Jekyll c'était une question vitale. Il avait compris maintenant la différence absolue de cette créature qui partageait avec lui la conscience de cette double existence et qui devrait mourir avec lui : en dehors de ces liens communs qui étaient la cause d'une détresse si poignante, il pensait à Hyde malgré son ardeur de vivre comme à une créature irrédelle et diabolique. C'était là la chose maudite : la fange de l'abîme semblait prendre une voix et pousser des cris, la pensée amorphe se moutrait capable d'agir et de pécher : ce qui était mort et s'était pas de forme usurpait les fonctions de la vie. Et ceci encore, cette horreur toujours renouvelée, faisait corps avec lui comme l'épouse avec l'époux, comme l'œil avec la paupière, la chose était emprisonnée dans ce chair, il la sentait s'agiter en lui comme si elle luttait pour sortir ; chaque fois qu'il se sentait faiblir, qu'il se laissait aller au sommeil, ce démon caressait l'occasion et lui dérobait la vie. La haine de Hyde pour Jekyll était de nature différente. Sa crainte de la puissance l'induisait continuellement à se suicider pour temporairement à sa situation subordonnée de personnalité seconde, mais il détestait cette nécessité : l'abaissement dans lequel Jekyll était plongé lui faisait horreur et il s'irritait de l'aversion qu'il lui inspirait. De là venaient les larmes pendables qu'il me jouait, griffonnant de mon écriture des blasphèmes en marge de mes livres, brûlant les lettres et le portrait de mon père : à vrai dire s'il n'avait pas eu si peur de la mort, il se serait détenu depuis longtemps pour m'entraîner dans sa perte. Mais son pouvoir de la vie était chose admirable. Je vais plus loin ; même moi, qui suis malade et frissonne rien qu'en

pensant à lui, quand je me représente l'ardeur passionnée de cet attachement object et quand je mesure la cruauté que lui inspire mon pouvoir de l'annuler par le suicide, je trouve moyen, au fond de mon cœur, d'avoir pitié de lui.

Il se terminait à rien de prolonger cette description et le temps m'est compté ; il suffit de dire que personne n'a jamais souffert de tortures comparables ; et pourtant l'habitude apportait à tout ceci — non, pas du soulagement — mais une sorte d'endormissement de l'âme, d'accoutumance au désespoir ; et mon châtiment aurait pu continuer pendant des années, sans la dernière calamité qui est abattue sur moi et qui m'a finalement privé de mon être véritable. Ma provision de sel, que je n'avais jamais renouvelée depuis ma première expérience, commençait à diminuer. J'en fis acheter d'autre et préparai le mélange. L'effulgence eut lieu ainsi que la première ébullition de couleur, mais non la seconde, je l'avais sans succès renouvelé. Vous apprendrez par Poole que j'en ai fait chercher dans tout Londres, mais ce fut en vain. Je suis persuadé maintenant que ma première provision était impure et que le pouvoir de la drogue était dû à cette impureté même.

Une semaine a passé et je termine ce récit sous l'influence du dernier paquet de l'ancienne poudre. C'est donc maintenant, à moins d'un miracle, la dernière fois que Henry Jekyll peut passer par lui-même, regarder son propre visage (maintenant bien changé !) dans le glace. Et je ne dois pas trop tarder pour passer d'écrire ; car si ma confession n'a pas été détruite encore, ce fut grâce à beaucoup de prudence et à beaucoup de chance.

Si les derniers de la transformation m'avaient surpris au train d'écrire, Hyde aurait déchiré le tout en morceaux ; mais s'il s'écoule quelque temps après que j'aurai mis ces papiers en sûreté, son égocisme extraordinaire qui le fait absorber uniquement dans le moment présent, sauvera sous doute cet écrit, une fois de plus, de sa malice et de sa méchanceté. À vrai dire, le châtiment qui s'approche de nous deux l'a déjà changé en l'acablant. Dans une demi-heure, sans doute, quand j'aurai du nouveau et pour finir ma vie cette relation

personnalité, je sais que je resterai assis et frissonnant et sanglotant, ou que je continuerai à marcher de long en large à travers cette pièce (mon dernier refuge sur cette terre), prêtant l'oreille avec rage et terreur, au moindre bruit menaçant. Hyde mourra-t-il sur l'échafaud ? trouvera-t-il au dernier moment le courage de se tuer ? Dieu seul le sait ; je ne m'en soucie guère : je suis maintenant à l'heure véritable de ma mort, ce qui suivra concerne un autre que moi. Ici donc, au moment où je dépose ma plume et coquette cette confession, n'arrête la vie de ce malheureux Henry Jekyll.

(*Le Cas étrange du Docteur Jekyll et de Monsieur Hyde*, traduit par M^{me} W. LAZARUS; Plon-Neurville, édit.)

EUGÈNE SUE

(1805-1857)

BIBLIOGRAPHIE. — *Jean Bart et Louis XIV* (1824); — *Piké et Pisk* (1824); — *Atar-Gull* (1824); — *Kernak le Pirate* (1824); — *Le Concoratche* (1824); — *La Salamandre* (1824); — *La Vigie de Kasteren* (1824); — *Histoire de la Marine française* (1825-27); — *Le Marquis de Latorière* (1826); — *Histoire de la Marine militaire de tous les peuples* (1826); — *Mathilde* (1826); — *Le Morte au Diable* (1826); — *Paulin Monti* (1826); — *Les Mystères de Paris* (1826-28); — *Le Juif errant* (1828-29); — *Les Sept Péchés capitaux* (1827-28); — *Martin, l'enfant trouvé* (1827); — *Le Berger de Kervan* (1828-29); — *Les Mystères du peuple ou Histoire d'une famille de prêtres à travers les âges* (1828); — *Les Mystères du peuple et les Mystères du monde* (1829-1831); — *Les Enfants de l'amour* (1830); — *La Bonne Aventure* (1831); — *L'Institrice* (1831); — *Les Mœurs des enfants trouvés* (1831); — *Fernand Dupont* (1832); — *Gilbert et Gilberte* (1832); — *Le Marquis d'Aïa* (1832); — *Les Mémoires d'un mort* (1832); — *La Famille souffroy* (1832); — *Le Docteur médecin* (1832); — *Le Fils de famille* (1832), etc.

Eugène Sue n'est guère connu de nos jours que par deux romans : *Les Mystères de Paris* et *Le Juif errant*; encore la plupart des critiques classent-ils ces ouvrages au marge de la littérature. Il n'en fut pas toujours ainsi, et les contemporains d'Eugène Sue opposèrent son talent à celui de Balzac, comme ils opposèrent son élégance à celle de Musset. Loins d'être considéré comme un « amuseur », Sue faisait figure de romancier social et même d'apôtre; la plupart de ses romans, en effet, se tendent à rien de moins qu'à faire le procès de la société de son temps. Ennemi de la religion et des gouvernements autoritaires, il exprima ses idées avec tant d'énergie que, sitôt après le coup d'État de 1831, il fut exilé et dut quitter la France pour la Savoie. Il se réfugia à Chambéry, où il mourut en 1857.

On ne saurait contester à Eugène Sue une imagination puissante et un réel talent de romancier; mais il lui manque ce perpétuel renouvellement dans l'invention, cette vertu allégorique, cette faiblesse et aussi cet art « de rendre vraisemblable l'impossible » qui assurent aux romans de bon Dumas une jeunesse éternelle.

LA CHOUETTE

Un soldat, le **...** d'école, a commis de nombreux crimes. Devenu aveugle, il tombe **...** les **...** de la Chouette, son ancienne complice, une affreuse mégère, et du jeune Tortillard. La Chouette profite de l'impuissance où est réduit le Maître d'école pour faire de lui le jouet de sa méchanceté. Elle l'a enfermé dans une cave, où il est enchaîné par une jambe, et elle se prépare à aller le harceler.

La précipitation **...** la marche de la Chouette, les ardeurs féroces d'une fièvre de rapine **...** de meurtre qui l'animaient encore, avaient empourpré son hideux visage; son oeil étincelait d'une joie sauvage. Tortillard la suivait, sautillant et boitant. Au **...** en elle descendait les dernières marches de l'escalier, le fil de Brau-Rouge, par une méchante espièglerie, posa son pied sur les plis traînants de la robe de la Chouette. Ce brusque temps d'arrêt fit trébucher la vieille. Ne pouvant se retenir à la rampe, elle tomba sur **...** genoux, les deux mains tendues en avant, abandonnant ses précieux caës, d'où s'échappa un bracelet d'or garni d'émeraudes et de perles fines... La Chouette **...** le bracelet, **...** n'avait pas échappé à la vue perçante de Tortillard, **...** relaya et se précipita furieuse sur le petit boiteux, qui s'approchait d'elle d'un air hypocrite en lui disant :

« Ah! mon Dieu, le pied vous a donc fourché? »

Sans lui répondre, la Chouette saisit Tortillard par les cheveux et, se baissant au niveau **...** se jeta, le mordit **...** rage: le sang jaillit **...** sa dent... Chose étrange! Tortillard, malgré sa méchanceté, malgré le ressentiment d'une cruelle douleur, ne **...** pas une plainte, pas un cri... Il essaya son visage ensanglanté et dit en riant d'un air forcé :

« J'aime mieux que vous ne m'embrassiez pas si fort une autre fois... hé... la Chouette!... »

— Méchant petit momaque, pourquoi as-tu mis exprès ton pied sur ma robe... pour me faire tomber?

— Moi! ah bien, par exemple!... Je vous jure que je ne l'ai pas fait exprès, **...** bonne Chouette... Plus souvent que

voire petit Tortillard aurait voulu vous faire du mal... il vous aime trop pour cela : vous avez beau le battre, le brusquer, le mordre, il vous est attaché comme un pauvre petit chien l'est à son maître, » dit l'enfant d'une voix pateline et d'encoreuse.

Trompée par l'hypocrisie de Tortillard, la Chouette le crut et lui répondit :

« À la bonne heure! si je t'ai mordu à tort, ce sera pour les autres fois que tu l'aurais mérité, brigand... Allons, vive la joie!... aujourd'hui, je n'ai pas de rancune... Où est **...** filon **...** père? »

— Deux **...** **...** Venez-vous que j'aie le chercher?... »

— Non... Les Martiel sont-ils venus?

— Pas encore.

— Alors j'ai le temps de descendre chez *fourline*¹ : j'ai à lui parler, en veux-tu en non... »

— Vous allez au caveau du Maître d'école? dit Tortillard en dissimulant à peine une joie diabolique.

— Qu'est-ce que ça te fait?

— C'est que vous devriez bien **...** moins lui apporter un jeu **...** cartes pour le désennuyer, reprit Tortillard d'un air narquois, ça le changerait **...** peu... il ne joue **...** à être mordu par les rats; à ce jeu-là il **...** toujours et à la fin ça lasse. »

La Chouette rit aux éclats de ce lazz et dit au petit boiteux :

« Amour de momaque à sa maman... Je ne connais plus un montard pour avoir déjà plus de vice que ce gros-là... Va chercher une chandelle, tu m'éclaireras pour descendre chez *fourline*... et tu m'aideras à ouvrir la porte... tu sais bien qu'à moi toute seule **...** ne peux pas seulement la pousser.

— Ah bien non! il fait trop noir dans la cave, dit Tortillard en hochant la tête.

— Comment! comment! toi qui **...** mauvais ocams en démon, **...** serais poltron?... je voudrais bien voir ça... Allons, va vite, et **...** à ton père que je vais revenir tout à l'heure... »

1. Diminutif de *fourline* (l'aveugle).

Tortillard alla chercher une lumière d'un air maussade. En l'attendant, la Chouette, toute à l'ivresse de son vol, plongea sa main droite dans son cabas pour y manier les bijoux précieux qu'il renfermait. C'était pour cacher momentanément ce trésor qu'elle voulait descendre dans ■■■■■ le Maître d'école, et non pour jouer, selon son habitude, ■■■■ tourments de sa nouvelle victime.

Tortillard, tenant un flambeau, reparut à la porte du cabinet. La Chouette le suivit dans ■■■■ salle basse, où s'ouvrait la large trappe à deux vantaux que l'on ■■■■ nait déjà. Ils descendirent l'escalier de pierre; la porte s'ouvrit en grinçant sur ses gonds rouillés. Une bouffée de vapeur humide s'échappa de cet antre, obscur comme la nuit. La lumière, posée à terre, jetait quelques lueurs sur les premières marches de l'escalier de pierre, dont les dernières degrés se perdaient complètement dans les ténèbres. Un cri, ou plutôt un rugissement sauvage, sortit des profondeurs du caveau.

« Ah ! voilà *fourline* qui dit bonjour à sa maman, » dit ironiquement la Chouette.

Et elle descendit quelques marches pour cacher son cabas dans quelque recoin.

« J'ai faim, cria le Maître d'école d'une voix frémissante de rage; on veut donc me faire mourir comme une bête enragée !

— Tu es faim, gros minet ? dit la Chouette en éclatant de rire, eh bien, suce ton pouce... »

On entendit le bruit d'une chaîne qui se roidissait violemment... puis un soupir de rage muette contenue.

« Eh ! ah ! *fourline* qui sentille comme un hanneton attaché par la patte ! dit la vieille; il me semble le voir... »

— Hanneton ! vole ! vole !... Ton mari est le Maître d'école... chantonna Tortillard.

Cette variante augmenta l'hilarité de la Chouette. Ayant placé son cabas dans un trou fermé par la dégradation de la muraille de l'escalier, elle dit en se relevant :

« Entends-tu, *fourline* ? il ne fallait pas, en revenant ■■■■ la ferme, être ■■■■ colas pour faire le bon chien...

en m'empêchant de dévorer la Pégriotte avec mon vitriol... Par là-dessus, tu m'es parlé de ta mère (de ■■■■ conscience), qui devenait bégueule. J'ai vu que d'un jour à l'autre tu pourrais manger sur nous (nous démenter), viens sans yeux... et alors...

— Alors le vieux sans yeux va manger sur toi, la Chouette, car il a faim, » s'écria Tortillard en poussant hargneusement et de toutes ses forces la vieille par le dos.

La Chouette tomba en avant, en poussant une imprécation terrible. On l'entendit rouler au bas de l'escalier de pierre...

« Kis... Kis... Kis... à toi, la Chouette, à toi... saute, dessous... viens ! » ajouta Tortillard.

Puis, saisissant le cabas sous la pierre où il avait vu la vieille ■■■■ placer, il gravit précipitamment l'escalier en criant avec un éclat de rire féroce :

« Voilà une poussée qui vaut mieux que celle de tout à l'heure, hein, la Chouette ? Cette fois tu ne me mordras pas jusqu'au sang... Ah ! tu croyais que je n'avais pas de talcums... merci... je saigne encore.

— Je le tiens... oh !... je le tiens... cria le Maître d'école du fond du caveau.

— Si tu le tiens, vieux, pari à deux, » dit Tortillard en ricanant.

Et il s'arrêta sur la dernière marche de l'escalier.

« Au secours ! cria la Chouette d'une voix stranguide.

— Merci... Tortillard, reprit le Maître d'école, merci ! »

Et on l'entendit pousser une aspiration de joie effrayante.

« Oh ! je te pardonne le mal que tu m'en fais... et pour ta récompense... tu vas l'entendre chanter, la Chouette ! Écoute-la bien, l'oiseau de mort... »

— Bravo !... me voilà aux premières loges, » dit Tortillard en s'asseyant au haut de l'escalier.

La tête du Maître d'école et de la Chouette était sourde, achevée, sans un mot, sans un cri. Seulement, de temps à autre, on entendait l'aspiration bruyante ou le souffle étouffé qui accompagne toujours des efforts violents et contenus.

« Oh ! je te tiendrai ■■■■ je le veux, murmura le Maître d'école au fond du ■■■■ et tu vas...

Un mouvement désespéré de la Chouette l'interrompit. Elle se débattait avec l'énergie que donne la crainte ■ la mort.

« Tu as beau me dévorer la main, je te tiendrai comme je le veux, » reprit le Maître d'école.

Puis, ayant sans doute réussi à contenir la Chouette, il ajouta :

« C'est cela... Maintenant, écoute... »

— Tortillard, appelle ton père ! cria la Chouette d'une voix haletante, épuisée. Au secours !... au secours !... »

Les cris de la Chouette ne pouvaient percer ces deux étages souterrains. Le misérable, voyant qu'elle n'avait aucune aide à attendre du fils de Bras-Rouge, voulut tenter un dernier effort.

« Tortillard, va chercher du secours, et je te donne mon cabas : il est plein de bijoux... il est là, sous une pierre. »

— Que ça de générosité ! merci, madame... Est-ce que je ne l'ai pas, ton cabas ? Tiens, entends-tu comme ça clique dedans ? » dit Tortillard en le ■■■■■■

La Chouette ne put continuer. Il se fit un nouveau silence.

« De cette façon, la Chouette, tu ne pourras plus m'étourdir de tes cris, reprit le Maître d'école après quelques minutes, pendant lesquelles il parvint sans doute à ballonner la vieille. Tu sens bien, reprit-il d'une voix lente et creuse, que je ne veux pas en finir tout de suite... Torture pour torturer. Tu m'as assez fait souffrir... Il faut que je te parle longuement avant de te tuer... oui... longuement... ça va être affreux pour toi... quelle agonie, hein ! »

— A la bonne heure, bravo ! voilà ■■■■ pièce qui va commencer... » dit ■■■■ de Bras-Rouge, qui se croyait pas que le Maître d'école menaçât sérieusement les jours de l'horrible vieille.

« Cause donc, la Chouette, reprit le Maître d'école d'une voix calme. D'abord, vois-tu... il s'est passé en moi un changement étrange... Oui... j'ai eu horreur de ma férocité passée... D'abord, je ne t'ai pas permis de martyriser la Gouleuse... cela n'était rien encore... En m'enchaînant ici, dans cette cave, en m'y faisant souffrir le froid et la faim... mais en me délivrant de ton

obsession... tu m'as laissé tout à l'épouvante de ■■■■ réflexions. Oh ! tu ne sais pas ce que c'est que d'être seul... toujours seul... avec un voile noir sur les yeux ! Et soudainement m'a perflé... Je ne l'aurais pas cru possible... Une autre preuve que je suis peut-être moins scélérat qu'auparavant... c'est ■■■■ j'éprouve une joie infinie à te tenir là... montre... non pour me venger, moi... mais pour venger mes victimes... J'ai maintenant horreur de mes meurtres passés, et pourtant... ne trouves-tu pas cela bizarre ? s'est sans crainte, c'est avec sécurité que je vais commettre sur toi un meurtre affreux, avec des raffinements affreux... Dis... dis... conçois-tu cela ?

— Bravo !... bien joué... viens sans yeux ! ça chauffe, s'écria Tortillard ■■■■ applaudissant. Tout ça, c'est toujours pour rire ?

— Toujours pour rire, reprit le Maître d'école d'une voix creuse.

— Alors, hardi, la Chouette ! cria Tortillard ; hardi ! la réplique !... Tu ne sais donc pas ton rôle ?... Alors dis un bonjour (le diable) de te souffler, ma vieille.

— Oh ! tu auras beau te débattre et me mordre, reprie le Maître d'école après un nouveau silence, tu ne m'échapperas pas. Tu m'as coupé les doigts jusqu'aux os... mais je t'arrache la langue si tu bouges... Continuons de causer... »

La Chouette poussa ■■■■ gémissement sourd et étouffé.

« Plus haut ! cria Tortillard, on s'entend pas... »

— Oui, reprit ■■■■ Maître d'école, je pleure, car je souffre... et la fureur est vaine... Quelle vie !... oh ! quelle vie !... Et je n'ai pas choisi la mort plutôt que d'être enchaîné vivant dans cet abîme que creuse incessamment ma pensée ! Aveugle, solitaire et prisonnier... qui pourrait me distraire de mes remords ? Rien... Cela t'étonne ■■■■ m'entendre parler ainsi, la Chouette ? Si j'avais continué de m'étourdir, ou par d'autres sanglants forfaits, ou par l'ivresse farouche de ■■■■ vie du bagne, jamais ce changement salutaire ne se fût opéré en moi. Je le sais bien... Mais il me faut vivre désormais dans une ■■■■ éternelle, entre les angoisses du repentir ■■■■ l'épouvante des apparitions formidables dont je suis pourvû... Quelquefois pourtant... un faible rayon d'espoir... vient luire ■■■■

milieu de mes ténèbres... un moment de calme succède à mes tourments... et j'ai envie de te pardonner, à toi, la Chouette ! »

En prononçant ces dernières paroles, l'homme du Maître d'école avait perdu de sa violence ; cet homme indomptable semblait profondément ému.

— Bravo, vieux ! Vois-tu, la Chouette, c'était une trêve... cria Tortillard en applaudissant.

— Ce n'est qu'à moi de reprendre ton sang, reprit le Maître d'école, ce serait un meurtre... excusable peut-être... mais ce serait toujours un meurtre... et j'ai assez de trois spectres... et puis, qui sait?... la te repentiras peut-être aussi un jour... toi.

En parlant ainsi, le Maître d'école avait machinalement rendu à la Chouette quelque liberté de mouvement. Elle en profita pour saisir la stylo qu'elle avait placée dans son corsage après le meurtre de Sarah... et pour porter un violent coup de cette arme au bandit, afin de se débarrasser tout à fait de lui. Il passa un cri de douleur perçant. Les ardeurs féroces de sa haine, de sa vengeance, de sa rage, ses instincts sanguinaires, brusquement réveillés et exaspérés par cette attaque, firent une explosion soudaine, terrible, où s'échappa sa raison, déjà fortement ébranlée par tant de secousses.

« Ah ! vipère... j'ai senti la dent ! » cria-t-il d'une voix tremblante de fureur, en étreignant avec force la Chouette qui avait cru lui échapper : tu repais dans le caveau... hain ? ajeste-t-il de plus en plus égaré, mais je te vais dévasser... vipère ou chouette... Pour commencer je vais te rendre aveugle ; tu m'as vu... moi : Sans yeux !... »

Ici le Maître d'école se pencha... La Chouette jeta un cri si horrible que Tortillard, épouvanté, bondit sur sa marche de pierre et se leva debout. Les cris effroyables de la Chouette parurent mettre le comble au vertige furieux du Maître d'école.

« Chante... disait-il à voix basse, chante... la Chouette... chante... ton chant de mort. Tu es heureuse... tu ne vois plus les trois fantômes de tes assassins... le petit vieillard de la rue Roule... la femme noyée... le marchand de bestiaux... Moi je les vois... ils approchent... ils me touchent... Oh ! qu'ils ont froid... Ah !... »

La dernière lueur de l'intelligence de ce misérable, plongé depuis des semaines dans l'horreur du cachot, s'éteignait dans ce cri d'épouvante... Dès lors le Maître d'école ne raisonna plus, ne parla plus : il agit et rugit en bête féroce, il s'ébêtit plus qu'à l'instinct sauvage de la destruction pour la destruction. Et il se passa quelque chose d'épouvantable dans les ténèbres du caveau. On entendit se précipiter, interrompu à de fréquents intervalles par un bruit sourd, retentissant comme celui d'une balle osseuse qui rebondirait sur une pierre contre laquelle on voudrait le briser... Des plaintes aigües, convulsives, et un défilé de rire infernal accompagnaient chacun de ces coups. Puis ce fut un râle... d'agonie...

Puis on n'entendit plus rien... rien que le platinement furieux... rien que les coups sourds et rebondissants qui continuèrent toujours... Bientôt un bruit lointain de pas et de voix arriva jusqu'eux profondément du caveau... De vives lueurs brillèrent à l'extrémité du passage souterrain.

Tortillard, glacé de terreur par la scène ténébreuse à laquelle il venait d'assister sans voir, aperçut plusieurs personnes portant des lanternes descendre rapidement l'escalier... En un moment la cave fut envahie par plusieurs agents de la Sûreté, à la tête desquels était Narcisse Boral... des gardes municipaux fermaient la marche. Tortillard fut saisi sur les premières marches du caveau, tenant encore à la main le cadavre de la Chouette. Narcisse Boral, suivi de quelques-uns des siens, descendit dans le caveau du Maître d'école... Tous s'arrêtèrent, frappés d'un hideux spectacle. Enchaîné par la jambe à une pierre énorme placée au milieu du caveau, le Maître d'école, horrible, monstrueux, la crinière hérissée, la barbe longue, la bouche écumeuse, vêtu de haillons ensanglantés, tournait comme une bête féroce autour de son cachot, traînant après lui, par les deux pieds, le cadavre de la Chouette, dont la tête était horriblement mutilée, brisée, écrasée. Il fallut une lutte violente pour lui arracher les robes sanglantes de sa complice et pour parvenir à le garrotter. Après une vigoureuse résistance, on parvint à le transporter dans la salle basse du cachot.

rai de Bras-Rouge, vaste salle obscure, éclairée par une seule fenêtre.

Quelques moments après, la veuve et Calebasse, accompagnées de deux agents, montaient en fiacre pour se rendre à Saint-Lazare; Barbillion, Nicolas et Bras-Rouge étaient conduits à ■ Force; on transportait le Maître d'école ■ dépôt de la Conciergerie, où ■ des cellules destinées à recevoir les aliénés.

(*Les Mystères* ■ Paris, ch. XXXIX.)

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

(1840-1909.)

BIBLIOGRAPHIE. — *Premières Poésies* (1856); — *Pantouilles nocturnes* (1858); — *Lila* (1868); — *Klan*, drame (1867); — *Morgane*, drame (1863); — *La Révolte*, drame (1870); — *Le Nouveau Monde*, drame (1880); — *Contra* ■ (1883); — *Achylus* (1888); — *L'Amour suprême* (1886); — *L'Ève future* (1884); — *Tristram Bonhomme* (1887); — *Histoires invitées* (1889); — *Nouveaux Contes cruels* (1888); — *Ami* (1890); — *Chez les passants* (1899); — *Histoires souveraines* (1898).

Le comte Mathias de Villiers de l'Isle-Adam, descendant d'une illustre famille qui avait compté parmi ses membres un Grand-Maître de l'ordre des Chevaliers de Malte, naquit à Saint-Brieux, le 7 novembre 1840. Il débuta en donnant ses *Premières Poésies* (1856), d'inspiration parnassienne. Ses *Pantouilles nocturnes*, et surtout ses *Contes cruels* le firent connaître bientôt, mais des lettres ■ que du grand public. Il aborda le théâtre avec *Klan*, *La Révolte* (la seule de ses pièces que l'on joue encore) et ■ *Nouveau Monde*, l'écritement romantique et idéaliste. Villiers ■ l'Isle-Adam a exprimé son mépris de la société sceptique et égoïste qu'il voyait autour de lui dans *Tristram Bonhomme*, qu'il a défini lui-même : une bouffonnerie caustique et sombre, couleur de siècle.

Il mourut le 12 août 1909, à l'hôpital des Frères de Saint-Jacques-de-Dijon.

CATALINA

En cours d'un voyage à Santander, le narrateur rencontre un ami, le lieutenant de vaisseau Gérard de Villabrouss.

Bras dessus, bras dessous, nous nous éloignons, liant causerie, ainsi ■ deux vieux amis qui se retrouvent.

« Moi, me dit-il, je suis ici depuis trois jours. J'arrive de plusieurs tours du monde, et, pour l'instant, des Guyanes, j'apporte au Musée zoologique de Madrid des collections d'oiseaux-mouches nains à de petites ■

précieuses incrustées d'ailes ; puis des vignes de grandes orchidées du Brésil ; puis... un trésor, mon ami !... Je te ferai admirer l'objet — Un splendide, ruissant et... il vaut au moins six mille francs !... »

Il s'arrêta, puis, se penchant à mon oreille :

« Devine ! ah ! ah ! devine ! » ajouta-t-il d'un ton bizarre.

Et ce point confidentiel de la phrase, ~~mon~~ petite main félicitée, couleur de topaze très claire, se glissant ~~entre~~ lui et moi, se posa, comme l'aile d'un élan de paradis, sur l'épaulette d'or du lieutenant.

L'on se retourna.

« Catalina ! dit joyeusement M. de Villebrevue : toutes ~~les~~ bonnes fortunes se côtoient ! »

C'était une jeune fille de couleur, hier une enfant, coiffée d'un foulard feu d'où passaient, à l'entour de son joli visage, mille boucles crépées aux tons noir blanchâtre. Rieuse, elle balottait doucement de sa course vers nous, montrant ses dents radieuses. La bouche délaissée, violemment rouge, s'entr'ouvrait, respirant vite.

« Orlé ! » s'écria-t-elle.

Et la mobilité de ses prunelles, d'un noir étincelant, avait la chaude pâleur ambrée de ses joues. Ses narines de sauvagesse, aux senteurs qui passaient ~~entre~~ lointaines Antilles, se dilataient. — Une mousseline, d'où tombaient ses bras nus, flottait sur la battement léger du sein. Sur les soieries brunes d'une basquine bordée de rayures d'un jaune d'or, était suspendu, à la hauteur de la ceinture, un frêle éventail en treillis, chargé de roses-mousse, de boutons, à peine en fleurs, de tubéreuses et d'aranger. — Au bracelet de ~~sa~~ poignet gauche était une paire de souliers castagnettes en bois d'acajou. — Ses petites pieds de créole, en souliers brodés, avaient cette excitante allure, habituelle aux filles paresseuses ~~de~~ Havana. Vraiment, de subtiles voluptés émanaient de cette aimable jeune fille. — A sa hanche, pour un mouvement, flambaient, aux derniers rayons du crépuscule, les cuivres d'un tambour de basque.

En silence, elle piqua deux boutons de roses-mousse à ses boutonsnières, nous forçant ainsi de respirer ses cheveux tant pénétrés des senteurs de surabondances.

« Nous dîmons ensemble, tous trois ? dit le lieutenant. — C'est que... Je n'ai pas encore d'hôtellerie pour cette nuit : je viens d'arriver, lui répondis-je.

— Tant mieux. Notre auberge est là-bas, sur la falaise, en face de la mer. C'est cette haute maison isolée, à deux cents pas de nous. Veis-tu, nous aimons à tenir de l'œil nos bâtiments. Nous dîmerons dans la salle basse avec des officiers ~~et~~ ~~de~~ mes amis et, sans doute, quelques autres échastillons de la flore féminine de Santiago. L'hôte a du Xérés nouveau. Cela se boit, comme de l'eau claire, au Xérés-des-Chevaliers !... Il faut s'y habituer, par exemple. — Marchons ! » ajouta-t-il, en calculant par la taille la jolie mulâtresse, qui se laissait faire en nous regardant.

La nuit recevait les derniers adieux d'un vieux soleil magnifique.

Les floes, au ras de l'horizon, semblaient des braves mourantes. Le vent d'ouest, sur la plage, soufflait une âpre odeur marine. Nous nous bitions sur la lumière rouge du sable. Catalina courait devant nous, essayant d'attraper, avec ~~son~~ tambour de basque, les papillons que les ombres tombantes chassaient des oranges vers l'Océan.

Et Venus s'élevait, maintenant, dans le bleu pâle du ciel.

« Nous aurons une nuit sans lune, me dit M. de Villebrevue : c'est dommage ! Nous essaierons promené par la ville ; bah ! nous ferons mieux.

— Est-ce à toi, cette si charmante fille ? lui demandai-je.

— Non, c'est une bouquetière du quai. Cela peut vivre d'aranga, de cigarettes et de pain noir, mais cela n'aime que ceux qui lui plaisent. Elles sont nombreuses, sur les jetées espagnoles, mon ami, ces sortes de danseuses de roses. Cela change de Paris, n'est-ce pas ? Dans les autres contrées du monde, c'est toujours différent à chaque cinq cents lieues.

« Mon caprice, à moi, se trouve dans le 44° de latitude sud. — Si le cœur te dit, fais-le moi la cour. Tu es présenté comme elle s'est présentée. Libre à toi ! — Mais vois l'hôtellerie. »

L'aubergiste, résille au front, apparut, nous faisant accueil jovial...

Mais, au moment de franchir la seuil, le lieutenant tressaillit et s'arrêta, pâlisant à vue d'œil tout à coup.

Sans aucune transition, le sympathique jeune homme était devenu d'une gravité de visage des plus saisissantes.

Il me prit la main et, après un moment de songerie, les yeux sur mes yeux :

« Pardon, mon cher ami, me dit-il, mais, dans la surprise que m'a causée la soudaine rencontre, j'ai oublié que je ne dois pas et ne pourrai plus me divertir ce soir. C'est jour de deuil pour moi. C'est un anniversaire dont les heures me sont sacrées. En un mot, c'est jour pour jour que je perdis ma mère il y a trois ans. J'ai, dans ma cabine, des reliques de la sainte et chère femme — et, naturellement, je m'en informe avec mon souvenir. Adieu, ~~mon~~ mais! et ~~il~~ demain! — Connaissez-vous de mon absence du mieux possible, ajoutez-il en nous regardant; demain je viendrai l'éveiller.

« Une chambre pour ~~mon~~! ordonna-t-il à l'hôtelier.

— J'ai regret, mais plus de chambres! répondit celui-ci.

— Allons, dans! me dit M. de Villabreux préoccupé, prends ~~mon~~ clef: on dormira bien; le lit est bon. »

Son regard était triste et distrait: il me serra encore la main, dit un bonsoir à la jeune fille ~~mon~~ s'éloigna vivement vers la rade sans ajouter une parole.

Un peu stupéfait de la soudaineté de l'incident, je le suivis, un instant, de ce regard à la fois sceptique et pensif qui signifie: « Chacun ses morts. » — Puis j'entrai.

La Catalina m'avait précédé dans la salle basse: elle avait choisi, près d'une fenêtre donnant sur la mer, une petite table recouverte d'une serviette blanche, à la française, et sur laquelle l'hôtelier plaça deux bougies allumées.

Ma foi, malgré l'ombre de tristesse laissée en ~~mon~~ esprit par les paroles de mon ami, ~~mon~~ ne fut pas ~~mon~~ plainir que j'obéis aux yeux engageants de cette jolie charmante. Je m'assis donc auprès d'elle. L'occasion et l'heure étaient ainsi données qu'attendues.

Nous dînâmes en larc de ces grands dets qui enserrent avec un véritable amour, sous les étoiles, ce rivege sensé. Je comprenais le babili rieur de Catalina, dont l'espagnol havanais se mêlait de mots inconnus.

D'autres officiers, des passagers, des voyageurs dînaient aussi autour de nous dans la salle avec de très belles filles du pays.

Tout à coup, au cinquième verre de Xérès, je m'aperçus que l'avis du lieutenant était bien fondé. Je voyais trouble et les fumées dorées de ce vin m'alourdissant le front avec une intensité brusque. Catalina aussi avait les yeux très brillants! Et deux cigarettes, qu'elle me tendit après les avoir allumées, décidèrent, entre nous, la griterie la plus imprévue. Elle posa le doigt sur son verre, cette fois, en risant aux éclats, me défendant de boire.

« Trop tard!... » lui dis-je.

Et glissant deux pièces d'or dans sa petite main :

« Tiens! ajoutai-je, tu es trop charmante! mais... j'ai le front lourd. Je veux dormir.

— Moi aussi, » répondit-elle.

Ayant fait signe à l'hôtelier, je demandai la chambre du lieutenant. Nous quittâmes la salle. Il prit un chandelier, dans le plateau de fer duquel il posa une forte pincette d'allumettes; la bout de bougie une fois allumée, nous montâmes, éclairés de la sorte. Catalina me suivait, s'appuyant à la rampe, en étouffant son gentil rire un peu effronté.

■ premier ■■ ga, nous traversâmes un long couloir à l'extrémité duquel l'hôte s'arrêta devant une porte. Il prit ma clef, ouvrit, et, comme on l'appelait en bas, me tendit vite le chandelier, en me disant :

« Bonne nuit, monsieur! »

J'entrai.

À la trouble lueur de mon luminaire et les yeux de plus en plus voilés par le vin d'Espagne, j'aperçus, vaguement, ~~mon~~ chambre d'auberge ordinaire. Celle-ci était plutôt longue que large. — Au fond, entre les deux fenêtres, une massive armoire à glace, importée là d'occasion, — et par hasard, sans doute, — nous reflétait la maîtresse et moi. Une cheminée sans pendule, à para-

vent. Une chaise de paille, auprès du lit, dont le chevet touchait l'ouverture de la porte.

Pendant que je donnais un tour de clef, l'enfant, dont les pas, aussi surpris que les miens par cette inviscibilité et absurde ivresse, chancelaient quelque peu, se jeta sur le lit, tout habillée. Elle avait laissé en bas, sur la table, son tambour de basque et son éventail. Je posai le chandelier sur la chaise. Je m'assis sur le lit, auprès de cette rieuse fille, qui, la tête sous l'un de ses bras, semblait déjà presque endormie. ■■■ mouvement que je fis pour l'embrasser m'appuya la tête sur l'un des oreillers. Je m'étendis, tout habillé aussi, auprès d'elle et, très vite, sans m'en apercevoir, — il n'y est pas à dire, — je tombai dans un profond et bienfaisant sommeil.

Vers le milieu de la nuit, réveillé par une secousse indéfinissable, je crus entendre, dans le noir (car la bougie s'était consumée pendant mon repos), un bruit faible, ■■■■ celui ■■■ vieux bois qui craque. Je n'y accordai que peu d'attention; cependant, j'ouvris les yeux tout grande dans l'obscurité.

Et l'arrivée, la plage, la soirée, le lieutenant Gérard, la Catalina, l'anniversaire, le Xérès, tout me revint à l'esprit, en de très nettes lignes de mémoire. Un sentiment de regret vers ma petite villa tranquille des bords de la Merne évoqua, dans ma songerie, ma chambre, mes livres, ma lampe d'étude et les joies du recueillement intellectuel que j'avais quittées. Une demi-minute me passa de la sorte. J'entendais auprès de moi la paisible respiration de la créole encore endormie.

Soudain, ■■■ vent m'apporta le bruit ■■■ l'heure sonnant à quelque vieille église, là-bas, dans la ville: c'était minuit.

Chose vraiment surprenante, il me parut — c'était une pensée tenant encore du sommeil évidemment, une absurde, une insolite idée... Ah! Ah! j'étais bien réveillé, cependant! — il me parut, dès les premiers coups qui tombèrent du clocher à travers l'espace, que le balancier de ce cadran lointain se trouvait dans la chambre et, de ■■■ chocs lents et réguliers, haussait, alternativement, tantôt la maçonnerie du mur, tantôt la cloison d'une pièce voisine.

Et vain mes yeux essayaient de scruter l'épaisseur des ombres au milieu de la chambre où ce bruit du battant continuait de scandir l'heure à droite et à gauche!

Je ne sais pourquoi, je devenais très inquiet de l'entendre.

Et puis, s'il faut tout dire, le son de ce vent de mer qui, me semblait-il, passait à travers les interstices des fenêtres, je commençais à le trouver aussi bien étrange: il produisant le bruit d'une sorte de sifflet de bois mouillé.

Ainsi accompagné du battiment de l'invisible balancier, — et de ce mauvais bruit du vent de mer, — ce lent minuit me paraissait interminable.

Hais?... Quoi? — Que se passait-il donc dans l'escalier? Aux étages d'en haut et dans les chambres avoisinantes, c'étaient des chuchotements, très bas, brefs et balotés, — et va-et-vient de gens qui se rhabillaient à la hâte, — et de fortes chaussettes de marine sur la plancher: c'étaient des pas précipités de gens qui s'enfuyaient.

J'étendis la main vers la maîtresse pour la réveiller. Mais l'enfant était réveillée depuis quelques minutes, car elle saisit ma main avec une force nerveuse qui me causa, magnétiquement, une impression de terreur insurmontable. Et puis, — ah! voilà, voilà ce qui augmenta, tout de suite, en moi, cette transe frêle et me glaça, positivement, ■■■ la tête aux pieds! — elle voulait (c'est certain), mais ne pouvait parler, parce que j'entendais ses dents claquer dans le noir silence. Sa tête, tout son corps, étaient secoués par un tremblement convulsif.

Elle savait donc? Elle reconnaissait donc ce que tout cela signifiait! Pour le coup, je me dressai et, pendant que vibrât encore, dans l'éloignement, le dernier son de vieux minuit, je criai de toutes mes forces dans l'obscurité:

« Ah ça, qu'y a-t-il donc ici? »

À cette question, des voix rauques et dures, qu'une évidente panique assourdisait et entrecoupait, me répondirent de tous côtés dans l'hôtellerie:

« Eh! vous le savez bien, à la fin, ce qu'il y a! »

■ me prenait pour la lieutenant; les voix commençaient :

« Au diable!

— S'il ne faut pas être fou, sacré tonnerre! pour dormir avec le diable dans la chambre! »

Et l'on s'enfuyait à travers les couloirs et l'escalier, en un tumulte.

Au ton de ces paroles, je sentis, d'une manière confuse, que je rétrocessais brutalement au milieu de quelques grands périls. Si l'on s'enfuyait avec cette hâte, c'était, à n'en pas douter, que le *terrible* de la chose inconnue devait être imminent!

Le cœur oppressé par ces ~~moments~~ mortels, je repoussai la mûlâtresse et je saisis, à tâtons, les allumettes dans le chandelier. — Ah! ne seraient-elles pas bientôt consumées? Je saisis à très vite ma poche, j'y ~~trouvai~~ un journal encore plié, que j'avais ~~mis~~ ~~été~~ à ~~mon~~ aux. Je le tordis, dans l'obscurité, en forme de torche, et je frattai févèrement contre le bois du chevet toutes les allumettes à la fois.

Le fumeux soufre mit du temps à brûler! Enfin, le destin me permit d'allumer mon flambeau de hasard, — et je regardai dans la chambre.

Le bruit s'était arrêté.

Rien; je ne voyais rien! que moi-même, reflété dans la glace de cette vieille armoire et, derrière moi, l'enfant, debout maintenant sur le lit, le dos collé à la muraille, les mains aux doigts écartés posées à plat contre la maçonnerie blanche, les yeux dilatés. Etes, regardant *quelque chose*... que l'excès même de mon saisissement m'empêchait d'apercevoir.

Boudais, je renversai la tête, suffoqué d'une horreur si glaçante que je crus m'évanouir. Qu'avais-je distingué là-bas, dans la glace, reflété aussi? Mais je n'osais positivement pas ajouter créance au témoignage affolé de mes prunelles!

Ah! démon! Je regardai ~~en~~ et, — oui, je me sentis défaillir à nouveau : mes yeux s'étant fixés, pour ainsi dire, sur l'objet évident qui m'apparaissait, à présent, dans ■ chambre!

Ah! c'était donc là ■ trésor de mon ami, le pient

fiotement Gérard, — le bon fils, qui priait ■ doute en cet instant dans sa cabine! De désespérés pleurs d'angoisse me voilèrent affreusement les yeux.

Autour des quatre pieds de la grande armoire et bû par un entre-croisement de fines gârelles de marine était enroulé un constricteur de l'espèce géante, un *formidable python* de dix à douze mètres tel qu'il s'en trouve; parfois, sous les hideux nœuds des Guyanes.

Réveillé de son trêve sommeil par la douleur des cordes, l'effroyable ophidien s'était, par un lent glissement, enroulé ■ trois mètres et demi environ hors des nœuds qui le desserraient d'autant.

Ce long tronçon de la bête, c'était donc le holancier vivant qui heurtait, tout à l'heure, les murs, à droite et à gauche, pour s'étirer davantage de ses entraves, pendant ce minuit!

Maintenant, la bête, retenue encore, se tendait de bas en haut vers moi, du fond de la chambre; la longueur gonflée, d'un brun verdâtre, tachée de plaques noires aux écailures à reflets, de la partie libre de son corps, se tenait toute droite, immobile, en face de nous; et, de l'énorme gueule aux quatre parallèles mâchoires horriblement distendues en angle obtus, s'élançait, en s'agitant, une longue langue bide, pendant que les ~~mêmes~~ ■ ses yeux féroces me regardaient, fixement, l'éclairant!

D'enragés sifflements de fureur que, lors ■ paisible défillement de mon reveil, j'avais pris pour ■ bruit du vent de mer dans les jointures des fenêtres, jaillissaient, saccades, du trou ardent de sa gorge, à moins de deux pieds de mon visage.

À cette soudaine vision, je ressentis une égale : il me sembla que toute ma vie se représentait au fond de mon âme. Au moment où je me sentais faiblir en syncope, un cri de sanglotant désespoir poussé par la mûlâtresse, — par elle, qui avait tout de suite reconnu, dans la nuit, le sifflement! — me réveilla l'être.

La tête furibonde, en de petites secousses, s'approchait de nous...

Spontanément, je bondis par-dessus le chevet du lit, sans lâcher mon brandon dont les larges ■ mmes, par la fumée, éblouissaient encore la chambre! Et l'œuvre

la porte, d'une main que, vraiment, l'égarement faisait tituber; l'enfant se laissa, toute pantelante, aller ■■■■ mes bras, sans cesser de considérer le dragon qui, nous voyant fuir, redoublait d'efforts ■■ de sifflements horribles ! Je m'élancai, avec elle, dans le grand couloir, en tirant très vite et violemment la porte sur nous, — pendant qu'un terrifiant bruit d'armoire brisée et s'écroulant, — mêlé aux sinistres chocs des lourdes volutes de l'animal, ■■ heurtant, menotte en furie, à travers ■■ chambre où roulaient des meubles, — nous parvenait de l'intérieur.

Nous descendîmes avec la rapidité de l'éclair.

En bas, personne ! salle déserte ; porte ouverte sur la falaise.

Sans perdre le temps en oisifs commentaires, nous nous précipitâmes au dehors.

Sur la grève, la maîtresse, m'oubliant, s'enfuit, en une course éperdue, vers la ville.

La voyant hors de danger, je pris mon vol vers la rade, dont les falots luisaient là-bas, m'imaginant que l'effrayant animal roulait au large le long de la plage ■■ mes talons et allait m'atteindre d'un moment à l'autre.

En quelques minutes, ayant reconnu ma ruelle à bord du *Ydiote*, je courus à l'embarcadere du steamer la *Vigilante* dont sonnait la cloche de départ pour la France.

Trois jours après, de retour en ma chère et tranquille maison des bords de la Marne, les pieds dans mes pantoufles, assis dans mon fauteuil et enveloppé dans ma paisible robe ■■ chambre, je rouvrais mes livres de métaphysique allemande, ■■ trouvant l'esprit suffisamment reposé pour remettre ■■ une époque indéfinie ■■ projets de nouvelles incursions récréatives à travers les contingences du monde phénoménal.

(Derniers Contes ; *Mercur* de France, édit.)

ÉMILE ZOLA

(1858-1902)

BIBLIOGRAPHIE : *Contes à Ninon* (1864) ; — *La Confession de Claude* (1865) ; — *Le Faux mort* (1866) ; — *Nos Haines* (1866) ; — *Mon Salin* (1866) ; — *Thérèse Raquin* (1867) ; — *Ed. Morel* (1867) ; — *Les Mystères de Marseille* ; (1867-68) ; — *Madelain Férat* (1868) ; — *Nouveaux Contes à Ninon* (1876) ; — *La République et la dictature* (1879) ; — *Les Soirées de Médan* (1880) ; — *Le ■■■■ expérimental* (1880) ; — *Une Campagne* (1880) ; — *Le Naturalisme en Théâtre* (1881) ; *Nos Auteurs dramatiques* (1881) ; — *Documents littéraires* (1881) ; — *La Capitaine Burle* (1882) ; — *Noir Nicotina* (1882) ; — *Nantes* (1882) ; — *La Fête à Cagnac* (1882) ; — *Lourdes* (1884) ; — *Nouvelle Campagne* (1884) ; — *Roma* (1884) ; — *Paris* (1887) ; — *Lettre à la femme* (1887) ; — *Fécondité* (1888) ; — *Travail* (1888) ; — *Péridé* ■■■■ ; — *Correspondance* (1887).

Les Rougon-Macquart, histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire, 20 volumes ; *Le Fortune des Bon-* ■■■■ (1871) ; — *Le Curé* (1871) ; — *La Venise de Paris* (1871) ; — ■■■■ *Conquête de Plourens* (1874) ; — *La Faute de l'abbé Morel* (1874) ; — ■■■■ *Excellence Eugène Rougon* (1874) ; — *L'Assommoir* (1877) ; — *Une Page d'amour* (1878) ; — *Nana* (1880) ; — *Péridé* (1882) ; — *Le Bonheur des Dames* (1883) ; — *Le Joli de* ■■■■ (1884) ; — *Germinal* (1885) ; — *L'Œuvre* (1886) ; — *La Terre* (1887) ; — *Le Rêve* (1888) ; — *La Bête humaine* (1888) ; — *L'Argent* (1889) ; — *La Débâcle* (1892) ; — *Le Docteur Pascal* (1893).

Théâtre : *Thérèse Raquin* (1877) ; — *Les Héritiers Rabourdin* (1878) ; — *Le Bontin de rose* (1878) ; — *Avais* (1887) ; — *Jacques Demour* (1887) ; — *Maisidor* (1888) ; — *L'Ouragan* (1891) ; — *L'Enfant-Sol* (1894).

Poésie. *Poésies inédites*, publiées par Paul Alexis (1889).

■■■■ Zola naquit à Paris le 2 avril 1858. Son ■■■■ était Fran- çaise ; ■■■■ père, Italien naturalisé. Il ■■■■ ses études à Aix-en-Provence ■■ vint de bonne heure à Paris. Durant plusieurs années il y vécut dans une gêne voisine de la misère et dut pour vivre accepter un emploi aux Docks, puis à la librairie Hachette. ■■ ■■■■ temps, il écrivait ■■■■ et des romans qui passaient impuissants de la critique et du public. Les *Contes à Ninon*, *La Confession de Claude* et même *Thérèse Raquin* ne lui donnèrent pas la gloire ; c'est *L'Assommoir* (1877) ■■■■ la grande œuvre de son ■■■■ littéraire. En 1884 il

publia la série **■** Rougon-Macquart, « Histoire naturelle et sociale d'une **■** sous le second Empire ». Attiré par la politique, il fit paraître en **■** le manifeste *J'accuse* qui lui valut le procès que l'on sait. Il mourut le 28 septembre 1902, néphrétique par suite du mauvais fonctionnement d'un rein.

Réaliste par le choix de ses sujets, romantique par la puissance poétique qui est le fond même de son talent, Zola demeure le peintre inégalé des drames de la vie matérielle : *L'Assommoir*, *Germinal*, *Le Ventre de Paris* sont pleins de tableaux d'une couleur et d'une force étonnantes. Nous avons reproduit ici, à dessein, l'un des plus tragiques : la fin de Coupeau. En quelques pages, Zola a su montrer les ravages effroyables de l'alcoolisme et justifier la pensée de Barley que nous avons placée en **■** de ce recueil : « Les peintres peignent pour tout peindre, et leur peinture est toujours mise à mort quand elle est tragique et qu'elle donne l'horreur des choses qu'elle raconte. »

LA **■** DE COUPEAU

Alors que l'ivresse, Coupeau **■** enfermé à Saint-Aube, on un homme, Servolas, vint lui rendre visite.

Un gardien conduisit Gervaise. **■** **■**toit un escalier, lorsqu'elle entendit des gémissements qui lui paraissaient froid aux os.

« Hein ? il en fait une musique ! dit le gardien.

— Qui donc ? demanda-t-elle.

— Mais votre homme ! Il gesticule comme ça depuis avant-hier. Et il danse, vous aller voir. »

Ah ! mon Dieu ! quelle vue ! Elle resta saisie. La cellule était malalée du haut en bas : par terre, il **■** avait deux paillassons, l'un sur l'autre ; et, dans un coin, s'allongeaient un matelas et un traversin, pas davantage. Là dedans, Coupeau dansait et gesticulait. Un vrai chienlit de la Courtille, avec sa blouse en lambeaux et ses membres qui battaient l'air ; mais un chienlit pas drôle, oh ! non, un chienlit dont la shahute effrayait vous faisait dresser tout le poil du corps. Il était déguisé en un-qui-va-mourir. Cré nom ! quel cavalier seul ! Il battait contre la fenêtre, s'en retournait à reculons, les bras marquant la mesure, secouant les mains, comme s'il avait voulu

se les casser et les envoyer à la figure du monde. On rencontre des farceurs dans les bestingues, qui rient en ça ; seulement, ils l'font mal ; il faut voir sauter **■** rigides des soulards, si l'on veut juger quel chic **■** prend, quand c'est exécuté pour de bon. Le chasseur a son cachet aussi, une bouche grande ouverte lâchant pendant des heures les mêmes notes de trombone enroué. Coupeau, lui, avait le cri d'une bête dont on a serré la patte. Et en avant l'orchestre, balances vos dames ! « Seigneur, qu'est-ce qu'il a donc ?... qu'est-ce qu'il a donc ? » répétait Gervaise, prise de taf.

Un interne, un gros gargon blond et rose, en tablier blanc, tranquillement assis, prenait des notes. Le **■** était curieux, l'interne **■** quittait pas le malade.

« Restez **■** tant si **■** voulez, dit-il à la blanchisseuse ; mais tenez-vous tranquille... Essayez de lui parler, il ne vous reconnaîtra pas. »

Coupeau, en effet, ne parut même pas apercevoir sa femme. Elle l'avait mal vu en entrant, **■** il **■** disloquant. Quand elle le regarda sous le nez, les bras lui tombèrent. Était-ce Dieu possible qu'il eût une figure pareille, avec du sang dans les yeux **■** des croûtes pleines les lèvres ? Elle ne l'aurait bien sûr pas reconnu. D'abord, il faisait trop de grimaces sans dire pour quel, la margoulette tout d'un coup à l'envers, le nez froncé, les joues tirées, un vrai museau d'animal. Il avait la peau si chaude que l'air fumait autour de lui ; et son cuir était comme verni, ruisselant d'une sueur lourde qui dégoulinait. Dans **■** danse de vilcard enragé, on comprend tout de même qu'il n'était pas à son aise, la tête lourde, avec des douleurs dans les membres.

Coupeau, cependant, se plaignait d'une voix sourde. Il semblait souffrir beaucoup plus que la veille. Ses plaintes entrecoupées laissaient deviner toutes sortes de maux. **■** milliers d'épingles le piquaient. Il avait partout **■** la peau quelque chose de pesant ; une bête froide et mouillée se traînait sur ses cuisses et lui enfonceait des crocs dans la chair. Puis c'étaient d'autres bêtes qui se collaient à **■** épaules, **■** lui arrachant la peau à coups de griffe.

« J'ai soif, ah! j'ai soif! » grognait-il continuellement.

L'interne prit un pot de limonade — une planchette et le lui donna. Il saisit le pot à deux mains, aspira rapidement une gorgée, en répandant la moitié du liquide sur lui: — il cracha tout de suite la gorgée, avec un dégoût furieux, en criant:

« C'est de l'eau-de-vie! »

Alors, l'interne, sur un signe du médecin, voulut lui faire boire de l'eau, sans lâcher la carafe. Cette fois, il avala la gorgée, en hurlant, comme s'il avait avalé du feu.

« C'est de l'eau-de-vie! c'est de l'eau-de-vie! »

Depuis la veille, tout ce qu'il buvait était de l'eau-de-vie. Ça redoublait sa soif, et il ne pouvait plus boire, parce que tout le brûlait. On lui avait apporté un potage, mais on obéissait à l'empoisonner bien sûr, car ce potage sentait le vitriol. Le pain était aigre et gâté. Il n'y avait que du poison autour de lui. La cellule puait le soufre. Même il accusait des gens de froter des allumettes sous son nez pour l'empoisonner.

Le médecin venait de se relever et écoutait Coupeau, qui maintenant voyait de nouveau des fantômes en plein midi. Est-ce qu'il ne croyait pas apercevoir sur les murs des toiles d'araignée grises comme des voiles de bateau! Puis, ces toiles devenaient des filets avec des mailles qui se rétrécissaient et s'allongeaient, un drôle de jeu! Des boules noires voyageaient dans les mailles, de vraies boules d'escamoteurs, d'abord grosses comme des billes, puis grosses comme des boulets; et elles enflaient, et elles maigrissaient, histoire simplement de l'embêter. Tout d'un coup, il cria:

« Oh! les rats, v'là les rats, à — heures! »

C'étaient les boules qui devenaient des rats. Ces ratés grossissaient, passaient à travers le filet, sautaient sur le metalas, où ils s'évaporaient. Il y avait aussi un étage, qui sortait du mur, qui restait dans le mur, en s'approchant chaque fois si près de lui qu'il reculait, de peur d'avoir le nez croqué. Brusquement, ça changea encore: les murs devaient cabrioler, car il répétait, étranglé de terreur et de rage:

« C'est ça, aie donc! secouez-moi, je m'en fiche! Aie

donc! la cambuse! aie donc! par terre!... Oui, sonnez les cloches, jouez de l'orgue pour m'empêcher d'appeler la garde!... Et ils ont mis une machine derrière les murs, ces racailles! Je l'entends bien, elle ronde, ils vont nous faire sauter... Au feu!... On crie au feu voilà que ça tombe. Oh! ça s'éclaire, ça s'éclaire! tout le ciel brûle, des feux rouges, des feux verts, des feux jaunes... À moi! au secours! au feu! »

Ses cris se perdaient dans un râle. Il se marmottait plus que des mots sans suite, une écume à la bouche, le menton mouillé de salive. Le médecin se frottait le nez avec le doigt, un tic qui lui était sans doute habituel, en face des cas graves. Il se tourna vers l'interne, lui demanda à mi-voix:

« Et la température, toujours à quarante degrés, n'est-ce pas? »

— Oui, monsieur. »

Le médecin fit une moue. Il demeura encore là deux minutes, les yeux fixés sur Coupeau. Puis il baissa les épaules en ajoutant:

« Le même traitement, baillon, lait, limonade effrénée, extrait moe de quinquina en potion... Ne le quittez pas et faites-moi appeler. »

Coupeau était fou furieux, un échappé de Charenton! Il se démenait au milieu de la cellule, envoyant les mains partout, sur lui, sur les murs, par terre, culbutant, tapant dans le vide; et il voulait ouvrir la fenêtre, et il se cachait, se défendait, appelait, répondait, tout seul pour faire ce sabbat, de l'air exaspéré d'un homme saouchemardi par une flopée de monde. Puis Germaine comprit qu'il s'imaginait être sur un toit, en train de poser des plaques de zinc. Il faisait le soufflet avec sa bouche, il remuait des fers dans le réchaud, se mettait à gaussez, pour passer la pince sur les bords du paillason, en croyant qu'il le soudait. Oui, son métier lui retenait, au moment de crever; et s'il gueulait si fort, s'il crochait sur son toit, c'était que des mufes l'empêchaient d'exécuter proprement son travail. Sur tous les toits voisins, il y avait de la fripouille qui le mécanisait. Avec ça, ces diables lui lâchaient des bandes de rats dans les

jambes. Ah! les sales bêtes, il les voyait toujours! Il avait beau les écraser en frottant son pied sur la sol toutes ses forces, il en passait de nouvelles ribambelles, la toit en était noir. Est-ce qu'il n'y avait pas des araignées aussi! Il servait rudement son pantalon pour tuer contre sa cuisse de grosses araignées, qui s'étaient fourrées là. Sacré tonnerre! il ne finirait jamais en journée, on voulait la perdre, son patron allait l'envoyer à Massas. Alors, en se dépêchant, il crut qu'il avait une machine à vapeur dans le ventre; la bouche grande ouverte, il soufflait de la fumée, une fumée épaisse qui emplissait la cellule et qui sortait par la fenêtre. et, penché, soufflant toujours, il regardait dehors le ruban de fumée se dérouler, monter vers le ciel, où il cachait la soleil.

« Tiens! s'écria-t-il, c'est la bande de la chaussette Gignacourt, déguisée en ours, avec des sacs... »

Il restait accroupi devant la fenêtre, comme s'il avait suivi un cortège dans une rue, du haut d'une toiture...

... Sa voix montait, rauque, épuisée, et il se balancait vivement, répétant que la roue et les pentules rouges étaient en bas, des hommes qui le vivaient avec des fusils. Dans le mur, il voyait le canon d'un pistolet braqué sur sa poitrine.

« Ne tirez pas! ne tirez pas... »

Puis, les maisons s'effondraient, il imitait le craquement d'un quartier qui croule; et tout disparaissait, tout s'envolait. Mais il n'avait pas le temps de souffler, d'autres tableaux passaient, avec une mobilité extraordinaire. Un homme furieux de parler l'emplissait la bouche de mots, qu'il lâchait sans suite, avec un barbotement de la gorge. Il haussait toujours la voix...

« A nous deux, mon cadet! Faut que je te mette à la fin! Ah! tu viens tout de go, mon... »

Il lançait ses poings dans le vide. Alors, une furie s'empara de lui. Ayant rencontré le mur en reculant, il crut qu'on l'attaquait par derrière. Il se retourna, s'acharna sur la tenture. Il bondissait, sautait d'un coin à

un autre, tapait du ventre, d'une épaule, roulait, se levait. Ses os mollesseient, ses chairs avaient un bruy d'éponge mouillée. Et il accompagnait ce joli jeu de manœuvres atroces, de cris gutturaux et sauvages. Cependant, la bataille devait mal tourner pour lui, car sa respiration devenait courte, ses yeux sortaient de leurs orbites; il semblait peu à peu pris d'une lâcheté d'enfant.

« À l'assassin! à l'assassin!... Ah! le brigand, il le massacre! Il lui coupe une quille avec ses couteaux. L'autre quille est par terre... c'est plein de sang... Oh! mon Dieu, oh! mon Dieu, oh! mon Dieu... »

Et, haïné de peur, les cheveux dressés sur le front, il s'en alla à reculons, en agitant violemment les bras, comme pour repousser l'abominable scène. Il jeta deux plaintes déchirantes, il s'éleva à la roue sur le mur, dans lequel une talon s'était enfoncé.

« Monsieur, monsieur, il est mort! » dit Gervaise, les mains jointes.

L'interne s'était avancé, tirant Coupau au milieu du matelas. Non, il n'était pas mort. On l'avait déchaussé; ses pieds nus passaient, et bast; ils dansaient tout seuls, l'un à côté de l'autre, en mesure, d'une petite danse pressée et régulière.

Justement, le médecin entra. Il amena deux collègues, un maigre et un gros, décorés comme lui. Tous les trois se penchèrent, sans rien dire, regardant l'homme partant; puis rapidement, à demi-voix, ils causèrent.

« Il dort, » murmura le médecin en chef.

Et il fit remarquer à l'égard de l'homme aux deux autres. Coupau, les paupières closes, avait de petites convulsions nerveuses qui lui tiraient toute la face. Il était plus effrayé encore, ainsi ébranlé, la mâchoire saillante, avec le masque déformé d'un mort qui aurait eu des cauchemars. Mais les médecins, ayant aperçu les pieds, vinrent mettre leurs nez dessus, d'un air de profond intérêt. Les pieds dansaient toujours. Coupau avait bien dormi, les pieds dansaient. Oh! leur patron pouvait réfléchir, en se les regardant pas, ils continuaient leur train-train, sans se presser ni se ralentir. De vrais pieds mécaniques, des pieds qui prenaient leur plaisir et ils le travaillaient.

Pourtant, Gervaise, ayant vu les médecins ~~passer~~ leurs mains sur le torse de son homme, voulait le tâter elle aussi. Elle s'approche doucement, lui applique sa main sur une épaule. Et elle la laisse une minute. Mon Dieu ! qu'est-ce qui se passait là dedans ? Ça dansait jusqu'au fond de la viande ; les os eux-mêmes devaient sauter. Des frémissements, des ondulations arrivaient de loin, coulaient, parvins à une rivière, sous le peau. Quand elle appuyait un peu, elle sentait les min de souffrance de la moelle. Et l'œil nu, on voyait seulement les petites ondes creusant des fossettes, comme à la surface d'un tourbillon ; mais, dans l'intérieur, il devait y avoir un joli ravage. Quel sacré travail ! un travail de temps ! C'était le vitriol de l'Assommoir qui donnait là-bas des coups de pioche. Le corps entier en était sauté, et dame ! il fallait que ce travail s'achevât, émiettant, emportant Campeau, dans le tremblement général et continu de toute la carcasse.

Les médecins s'en étaient allés. Au bout d'une heure, Gervaise, restée avec l'interna, répète à voix basse :

« Monsieur, monsieur, il est mort... »

Mais l'interna, qui regardait les pieds, dit non de la tête. Les pieds nus, hors du lit, dansaient toujours. Ils n'étaient guère propres, et ils avaient les ongles longs. Des heures encore passèrent. Tout d'un coup, ils se raidirent, immobiles. Alors, l'interna se tourna vers Gervaise, en disant :

« Ça y est. »

La mort seule avait arrêté les pieds.

(*L'Assommoir* ; Fasquelle, édit.)

VINGTIÈME SIÈCLE

ALBERT DU BOIS

BIBLIOGRAPHIE. — Romans : *Athénisme* (1894) ; — *Levened* (1897) ; — *Sous les lauriers roses*, scènes de la vie antique (1897) ; — *Madame Jaricot-Durand. Homme de Lettres* (1898) ; — *L'Admiration* (1898) ; — *Waterloo (Belges ou Français ?)* (1899) ; — *Scris avec le sang de Rome* (1900) ; — *Le Secret de la Vierge des trois cyprès* (1901).

— *Les Rhapsodies épiques* (1900) ; — *La Neuvième Statue* (1901) ; — *Les Wallons* (1902) ; — *Paris-la-Prostitution* (1902) ; — *Les Corvées à la Pléiade enfantine* (1903).

Théâtre : Pièces en vers composant le *Cycle des deux Génies* : *Stélène et Pandage*, 3 actes ; — *Le Rude vers l'Amour*, 3 actes ; — *L'Aphrodite et le Rhéon*, 3 actes ; — *Le Casque de la Déesse*, 3 actes ; — *La Conquête d'Athènes*, 4 actes ; — *L'Héroclisme*, 3 actes ; — *Rabotage*, 3 actes ; — *La Dernière Danseuse*, 3 actes ; — *Paphnagor*, 1 acte ; — *Hotly Nelson*, 1 acte ; — *Si Dieu n'aurait pas...*, 4 actes ; — *Lord Byron*, 4 actes ; — *Platon Hugo*, 3 actes. (Le Cycle a été publié intégralement en 1910.) Pièces en 4 actes en vers composant le *Cycle des Quatre Jantes du Temple de l'Amour* : *Le Cantique de la Possession* (Sémiramis) ; — *Le Balcon de l'Enchantement* (Laila) ; — *Les Aigles dans la tempête* (Domitien) ; — *Entre les coins du Sphinx* (Cléopâtre). (Ce cycle a été publié intégralement en 1912.) — *Nonette et Pausanias*, comédie en 3 actes en vers (1908) ; — *La Masque d'Argent*, recueil de comédies en 1 acte en vers (1910) ; *La Femme d'Amour*, ~~comédie~~ en 3 actes en prose (1911).

Œuvres diverses : *La République Impériale* (Les Rapports nécessaires entre la France et les Pays-Bas français) (1904) ; — *Julien Barter*, essai critique (1920).

Sous le nom d'Albert Aulromont : *Les Cravaches de Popule*, poème épique en huit cantos (1925).

Né à Exoulesmes d'Esghien (Belgique) le 4 septembre 1872, le comte Albert du Bois fait ses études aux collèges des Jésuites de Bruxelles et de Namur. Après avoir passé ses examens de docteur en droit, il entre dans la diplomatie et devient attaché, puis secrétaire du Ministère à Bruxelles et à Madrid (1897-1900).

Il publie tout d'abord des romans de motifs antiques ou l'étrusquisme peut-être trop apparent, mais qui révèlent un esprit délicat, un cœur épais de la beauté grecque. Avant *Aphrodite et Que Vadis*, il donne, notamment, *Athénienne*, qu'Armand Silvestre a pu écrire : « Je ne connais rien de plus harmonieux dans notre langue. » En 1888 il fait paraître *Madame Jaricot-Durand*, *Histoire de lettres*, vive saute des femmes auteurs, qui peins avec une verve agressive le Paris littéraire de la fin du dix-neuvième siècle. Les *Rhapsodies parisiennes*, poèmes publiés en 1889, obtiennent un succès très grand. Les douze cents exemplaires des deux premières éditions furent enlevés en quelques jours. L'œuvre ne s'est jamais démodée. En 1893, Albert du Bois entreprend une violente campagne pour affirmer la solidarité nationale de la France et de la partie française de la Belgique. Il publie simultanément en 1893, à Paris son roman *Wacaron*, et en Belgique des brochures populaires comme *La Casbahisme de Wallon*, au même temps qu'il fait représenter à Mons et à Liège un drame en 1 acte en vers : *Le Veille de Jemmapes*. La publication de ces ouvrages avait été provoquée par la situation politique générale et l'attitude de certains partis en Belgique. Le poète est révoqué de ses fonctions de secrétaire de légation, mais cet appel à un sentiment noble dans l'âme de ses concitoyens a un retentissement profond dans tout le pays.

Depuis cette époque, Albert du Bois a consacré presque toute son activité littéraire au théâtre et, en moins de dix ans, il a élevé un monument dramatique remarquable par l'ampleur de la conception et la variété des moyens d'exécution : le Cycle des deux Génies, complété par le Cycle des quatre Génies du Temple de l'Amour. Le premier cycle évoque scéniquement une suite d'époques essentielles de la vie morale de l'humanité ; chacune de ces époques est prise dans la lumière que projette sur elle un grand esprit contemporain, d'Homère à Victor Hugo. Albert du Bois a su renouveler le drame de l'époque en vers et présenter une suite de tableaux qui synthétisent à merveille les principales étapes de l'Histoire. Les œuvres qui occupent ce cycle ont été presque toutes représentées à Paris, à Monte-Carlo ou à Bruxelles. La création à la Comédie-Française de *L'Héroïque* (11 novembre 1919), incarnée d'une façon inoubliable par M^{lle} Borel, a marqué la consécration de ce bel effort artistique.

LE DRAME DE LA VILLA DES TROIS CYPRES

Le Grec Saphos Macabris, qui aime contre Rome ses haines implacables, a voulu perdre l'édile Clodius Tuscus et le gladiateur Murex; mais ceux-ci ont découvert la machination et ils ont tué Saphos dans une villa mystérieuse où il se trouvait seul.

Enfermé, solidement enfermé, seul, dans ce souterrain dont la lumière blafarde qui glissait par deux étroites lucarnes ménagées de chaque côté de la porte ne me permettait pas de découvrir les dimensions exactes, j'eus un instant de défaillance. Tout ce qui m'arrivait m'apparaissait aussi inexplicable que gros des pires menaces.

En première id^{ée} fut que le mari trompé s'était ouvert à sa femme de mes confidences et que, celle-ci les ayant rapportées à son amant, Murex, exaspéré, entendait se venger de moi. Dans ce cas-là, ma vengeance ne s'accomplirait pas seulement par une simple détention qui, dès que je serais libéré, constituerait la plus accablante des charges, le témoignage le plus probant de ses relations coupables avec Perdaisca. Si le césarique agissait aussi ouvertement contre moi, c'est qu'il me redoutait point les rapports que je pourrais faire de ses violences, c'est qu'il comptait m'imposer un silence complet et définitif. D'un autre côté, si Murex disait vrai, c'est par Clodius Tuscus qu'il se trouverait en courant de notre conversation. Ces deux personnages, que je croyais opposer l'un à l'autre, me pouvaient-ils s'être mis d'accord? Quels intérêts communs les unissaient contre moi? Au milieu de quelle collusion secrète m'étais-je étourdiment fourvoyé?

En tout cas, si l'Édile capule, par sa richesse, sa situation, son influence, m'apparaissait comme un ennemi redoutable, Murex, dans ce cadre désert, dans cette solitude totale et sinistre, sans contrôle, sans témoin, se révélait comme mortellement dangereux.

Ces hommes de l'ibérie sont réputés pour la violence de leurs passions et la férocité de leurs rancunes. Murex portait sur sa physionomie tous les signes d'une pre-

fondeur et d'une intensité de sentiments extraordinaires. À présent, son regard fixe et dur, ses lèvres minces, son front bas, son menton carré, son visage bilieux dans la saute noir de la barbe mal rasée, son col court, ses épaules trapues, ses grosses mains poissées me hantaient, pesaient de leurs menaces les ténèbres de ma prison. Ça-là, autant que je pouvais en juger, s'enfonçait très loin dans l'obscurité. Je n'apercevais aucune trace de mobilier. L'endroit non seulement se révélait inhabité, mais apparaissait inhabitable. Les énormes blocs rugueux des murailles ruisselaient d'humidité. Des stries laissantes y marquaient le glissement d'animaux immondes. Dans les enfoncements des voûtes et des parois, des amoncellements spongieux ■ langues livides et visqueuses accrochaient les rayons blêmes du jour mourant. Je fis un pas pour me rapprocher d'une des lucarnes et j'enfonçai jusqu'à la hanche dans une mare nauséabonde.

Une odeur aigre ■ moindres, le bruit des vaisselles de la voute s'égarant le long de stalactites de calcaire, créaient une atmosphère à tel point glaciale que je me mis à claquer des dents sans pouvoir maîtriser cette impression nerveuse.

La nuit vint. Dans le silence, je croyais entendre les luttes, les poursuites, les appels, les agonies, tout le grésillement d'une foule de ■ des ténèbres.

Une lueur immense me brisait les jambes. Impossible de me tenir plus longtemps debout, et, d'un autre côté, je ne pouvais m'étendre dans le cloaque glacé du sol. Je crois que, durant quelques instants, je perdais la ■ et poussai à pleine voix des cris d'appel. ■ me me répondit. Une vision qui traversa mon imagination étrangla ma voix dans ma gorge : celle du pagillote, aux aguets, écoutant mes vains appels, le menton baissé plissé en un rictus moqueur.

Brisé par une langue courue et par mes émotions, je sentis mes jambes se dérober sous moi et, pour ne pas tomber dans les flaque d'eau qui entouraient la porte, dont je ne m'étais point encore éloigné, je fis quelques pas en trébuchant, à tâtons, dans la direction du fond de la cave. Soudain, une masse à la fois pesante, inerte

et molle arrêta ma marche hésitante et, sous la main que j'étendis instinctivement, pour me rendre compte de la nature de l'obstacle, je sentis le froid caractéristique de la chair morte... Je reconnus les formes rigides ■ glacées d'un cadavre...

Je passai toute la nuit dans une demi-lucidité de cauchemar. La face dure et taciturne de Murx, la face puérilement coquette de Valerius Rufus, la face teinte, pointue et ravissante de joliesse du Pardalieu, la face réfléchie et pensive de Clodius Tuccus, la face bestiale et atroce du Siegismond sortaient leur à leur de l'ombre, se penchaient tour à tour sur mon cadavre et exprimaient l'horreur du contact avec un ■ à la fois pesante, inerte et molle... Je souffrais toutes les affres de leur horreur à tous, à sentir ainsi contre eux la froideur glaciale de ce mort... Et pas un instant je ne cessai d'avoir conscience du froid, de l'obscurité, de l'humidité, de la dureté du sol : pas un instant je ne cessai de sentir ramper sous moi, couvrir et glisser sur moi une foule de créatures immondes ; et si, sans m'en rendre compte, j'eus de courts instants de chute sous l'énormité, ce furent plutôt des évanouissements d'horreur que de passagères atteintes du sommeil...

En sortant, tout à coup, d'une de ces périodes d'endormissement, je constatai qu'il faisait jour. Une lumière verdâtre, une lumière glauque tamisée par d'épaisses masses de feuillage mouillé, s'accrochait aux profondeurs obscures du souterrain où je me trouvais... Et en effet, à côté ■ moi, cette teinte blanchâtre indistinctement aperçue, je n'en pouvais douter, c'était bien le corps ou d'un homme mort...

Je me levai, brisé. Je commençais à souffrir de la faim, et peut-être l'idée ■ Murx entendait ma faim périr d'insatiation, attirant mon attention sur mon long jeûne, en rendait-elle la souffrance plus forte et plus insupportable.

Mais un vague bourdonnement de voix remplissait la cave. Ça-là se révélait de dimensions très vastes et toute une partie dont je ne pouvais apprécier l'étendue demeurait plongée ■ une nuit complète... D'abord, j'attribuai ce bourdonnement indistinct au bruissement

de mon sang dans ma tête affaiblie... Puis, je me rendis compte d'une alternance dans la qualité du bruit. Deux voix distinctes se répondaient, échangeaient des arguments : l'une plus vibrante, l'autre plus profonde ; l'une plus passionnée, l'autre plus calme... Mes yeux s'habituaient peu à peu à l'obscurité. Je remarquai que ce bruit de voix descendait d'un coin de la cave où se dessinait un haut rectangle d'une obscurité plus opaque. Au bas de ce rectangle noir, les trois premières marches d'un escalier accrochaient une vague clarté et les débris d'une énorme jarre de terre cuite jonchaient le sol tout autour d'elles.

Je fis quelques pas vers la partie de la cave où se trouvait ce qui me semblait devoir être une seconde issue et, à mesure que je m'en rapprochais, le bourdonnement des voix se faisait plus distinct, les changements d'interlocuteur, les variations de ton, les expressions du sentiment se marquaient plus en plus nettement. Poussé par la curiosité, je m'engageai, en titonnant, dans cet escalier où la nuit était complète. Je comptai une vingtaine de marches en haut desquelles mes mains rencontrèrent la boisserie d'une porte.

Là, je percevais non seulement le bruit des voix, mais je pouvais reconnaître les interlocuteurs et suivre le sens de presque tout ce qu'ils disaient.

Au moment où mes mains léonnaient contre la boisserie, je pus entendre Clodius Tuscus qui, sur un ton d'impatience et de mauvaise humeur, demandait après un instant de silence :

« Aura-t-elle bientôt fini ? »

La voix sourde du cœliarque Murex lui répliqua, empreinte, me semblait-il, d'une nigroïté sarcastique :

« Laissez-moi le temps d'axhaler, sur l'enfant qu'elle ne verra plus jamais, tout ce que son cœur contient de tendresse maternelle !... »

« Qu'elle ne verra plus jamais... » commença debitairement Clodius Tuscus...

Vibrante de colère, la réplique de l'ibère lui coupa la parole :

« En doutez-vous ? »

— Je ne dis pas cela !

— Vous laissez ~~mon~~ que ~~mon~~ le pensez...

— Je ne le pense pas !

— Je vous dis que vous le pensez...

— Si ~~je~~ le pensais, je ne vous vanterais pas dix mille grands sesterces !... »

L'autre répondit par un grondement. Puis, après un silence, il revint à la charge en bougonnant :

« Quand j'ai dit quelque chose... je l'ai dit ! J'ai dit que vous n'entendriez plus jamais parler de moi. Et vous n'entendrez plus jamais parler de moi. J'ai dit que la petite ne connaîtrait jamais le nom de sa mère, et je prendrai toutes les précautions pour que la petite n'apprenne jamais le nom de sa mère... Ne craignez rien ! Roma ignorera toujours que l'heureuse, la brillante, la ravissante épouse du magnanime Clodius Tuscus n'est, devant la nature, que l'épouse divorcée du misérable esclave balâtre dont votre haute protection avait fait le médiocre cœliarque Murex... »

— Croyez-vous que la petite oubliera sa mère ?

— Elle l'oubliera vite. Elle lui ressemble tant ! » ajouta l'Espagnol ~~mon~~ après,

Mais ~~mon~~ troisième voix éclata tout à coup, aiguë et fétide, succédant aux voix graves des deux hommes. Je reconnus aussitôt Pardalisca :

« Voilà... C'est affreux... Partons, Clodius ! Partons... Tout est réglé... C'est un déchirement cruel. Pauvre petite... Elle est adorable, emmitouflée dans sa grosse houpelande de Scythie... J'ai recommandé à Priscilla de se mêler des fraîcheurs de la soirée... »

— Et Priscilla ne s'a parlé... de rien?... demanda Clodius d'un ton hésitant.

— Priscilla ? Elle est ravie. Cet ivrogne la battait. Elle vivait depuis dix ans dans la hantise de s'en débarrasser. Elle m'a baisé les mains en pleurant de joie...

— Es-tu sûr qu'il soit bien mort ? demanda l'Édile curule en baissant involontairement la voix.

— Veux-tu t'en assurer ? lui répondit ironiquement le Balâtre.

— Non ! non ! dit Clodius Tuscus avec ~~mon~~ telle expression de terreur que Murex éclata de rire.

— Comment avez-vous fait ?... lui demanda Pardalisca.

— Moi, non seulement je n'ai rien fait, mais j'ai tout ignoré! protesta Murex. Priscilla a agi seule. Elle a rassemblé dans une énorme jarre une collection des plus mortelles espèces de vipères, d'aspics, de ophiotes qui pullulent dans les marécages. Cette jarre se trouvait là, devant la porte de la cave. Hier matin, Priscilla l'a fait renler dans la cave, où elle s'est brisée au bas de l'escalier. Son mari est accouru, attiré par le bruit. Ce valet quitta son lit et avait à peine pris le temps de jeter une couverture sur ses épaules. Priscilla lui a dit : « C'est la jarre d'huile d'olive qui vient de dégringoler dans la cave... Va voir ce qu'il en reste... » Il s'est précipité dans l'escalier... et, en arrivant au bas, a poussé un hurlement terrible... Alors Priscilla a refermé la porte... Elle l'a entendu muer pendant un temps très court... et puis de toute la journée plus aucun bruit... »

Un long silence suivit ce récit. Mais, la voix légèrement altérée de Pardalisca murmura :

« Et le Grec ? »

— Une demi-heure après que je l'eus introduit dans la cave par la porte qui donne sur le jardin, il s'est mis à pousser des hurlements affreux... Cela a duré quelques instants et, depuis, tout est retombé dans un profond silence.

— C'est horrible, déclara Pardalisca d'une voix étranglée.

— Horrible, murmure comme un écho Clodius Tuscus.

— Ce Grec était un espion qui cherchait, à toute évidence, à s'emparer de notre secret, déclara violemment le Baléare. Que venait-il faire hier au soir, au bout de cette villa ?

— C'est vrai ! C'est vrai... murmurèrent les deux Romains.

— Quant au mari de Priscilla, il devenait dangereux. Vous avez remarqué l'air sournois qu'il affectait depuis quelque temps. Il connaissait trop de choses et sa femme ne parvenait plus à lui faire entendre raison... Il ne pouvait pas résigner à l'idée de quitter son domaine dont il se considérait comme le maître absolu. Notez, ajouta le Baléare sur un ton menaçant, que je suis aussi innocent de la mort du mari de Priscilla que de celle du Grec.

Calvi-ci est mort par accident. Quand je l'ai enfermé dans la cave, j'ignorais la ruse ingénieuse mais éminemment rustique que votre Priscilla avait choisie pour se ménager un veuvage prématuré.

— Oh ! nous ne songeons à te rendre responsable de rien, » protestèrent ensemble Clodius Tuscus et Pardalisca.

Puis, la voix aiguë de la femme alternant avec la voix grave du mari :

« Ce Grec nourrissait de mauvais desseins.

— Il était fourbe.

— Sorniois.

— Hypocrite.

— menteur.

— Traîtreux.

— Hier matin, il proposait à mon mari de le faire périr...

— Est-il tout à fait certain qu'il soit bien mort? conclut Clodius Tuscus.

— Si tu es douteux, tu n'as qu'à ouvrir cette porte... Et c'est bien simple ! Vais-je ? »

Un verrou claqua tout contre mon oreille.

« Refermez cela ! Refermez cela ! » cria Pardalisca avec un saccot d'indicible terreur.

— Peuh, protesta Clodius Tuscus, l'escalier est solide, et les serpents ne pourraient le gravir.

— C'est ce qui le trompe, déclara Murex. On trouve dans votre jardin une espèce de cobra noir, à ventre jaune, d'une taille respectable, et que j'ai vu se déplacer avec une aisance et une prestesse peu rassurantes...

— Allons-nous-en ! J'ai horreur de ces bêtes, déclara la voix aiguë avec un ébrouement bruyant des lèvres.

— Qu'est-ce que ce bruit ? » demanda Clodius Tuscus.

Ce bruit, c'était Saphos Mélambria qui, derrière sa porte, étranglait d'épouvante à l'idée du grouillement des monstres lâchés dans l'ombre autour de lui.

« Quelque chouette ! La maison en est remplie, déclara Murex...

— Parlons... Parlons, » répétait Pardalisca.

Et, de nouveau tout contre mon oreille, j'entendis claquer le verrou, tandis que le marbre des dalles résonnait

sous les pas de plusieurs personnes qui s'éloignaient...
 Le véritable homme courageux n'est pas celui qui pour
 vogue son ennemi par des bravades, des gestes de défi
 et des appels de pied. Le véritable homme courageux,
 c'est celui qui, la gorge serrée par les doigts d'une ter-
 reur panique, conserve un cerveau clair, un esprit rapide,
 une vision intelligente du péril qui le menace et de la
 meilleure façon de s'y dérober. Là, dans l'obscurité
 totale de mon escalier, à quelques pas de ce cadavre,
 dans cette cave où grouillaient les monstres, affaibli par
 la manque de nourriture et par une nuit sans sommeil,
 passée sur le sol humide et dans un air glacé, au som-
 met de cette langue de corps que venait un tremble-
 ment nerveux, une raison calme et claire commandait,
 s'adressant à mes gestes, du moins à mes sentiments, à mes
 volontés, à la logique de mes raisonnements. Le bruit
 du pas des trois complices qui s'éloignaient retentissait
 encore à mes oreilles que mon intelligence — lorsque
 avait déjà jugé et condamné l'idée d'un dernier appel à
 mes ennemis, et cela pour une excellente raison. Cette
 raison, c'est que les serpents isolés dans la cave, si
 bien avaient trouvé le moyen d'en sortir, en bien grouillaient
 autour de moi inoffensifs, engourdis par le froid. Ces
 animaux ont besoin pour vivre d'une certaine chaleur.
 Impossible qu'ils eussent résisté à l'atmosphère glaciale
 du souterrain. Je m'ancrai dans l'esprit cette conviction
 — que l'on m'a dit, depuis, ne pas être aussi fondée que
 je me l'affirmais en cette heure de danger mortel — et je
 pris la décision de ne pas tenir compte de la présence
 des reptiles, mais de me concentrer qu'à trouver le moyen
 de m'échapper de ma prison.

Chose incroyable, tandis que, du fond du cœur, j'adres-
 sais une invocation fervente à Pallas Athéna, ou qu'il
 me vint à l'esprit de promettre à la déesse — afin de
 me concilier son aide toute-puissante — ce ne fut point
 une éclatante vengeance sur les trois ennemis qui me
 condamnaient à périr de la façon la plus cruelle, ce fut
 de me dévouer de toutes mes forces au salut de ma
 lamentable victime, Valerius Rufus. D'un aïen, j'étais
 mon cœur vers la déesse. Je lui promis de tout faire pour
 mon malheureux et, moi-même, j'échappais à la

mort, — et aussitôt, un calme, une extrême lucidité, une
 indomptable énergie descendirent en moi, — la con-
 viction que l'immortelle m'avait entendue.

La porte possédait au moins deux issues. La porte à
 laquelle je m'appuyais ne me semblait pas devoir résis-
 ter longtemps à des pensées désespérées. Dès les pre-
 miers instants de ma détention, je m'étais assuré que
 l'autre porte, celle qui donnait sur le jardin, faite de
 planches de chêne d'une épaisseur extrême, eût défilé les
 efforts d'un bétail en guerre, en dépit de la moisissure
 toute superficielle qui lui donnait une apparence de vé-
 tusté. Sans aucun doute, il eût été préférable de m'at-
 taquer à celle-ci. Une fois le seuil franchi, je me serais
 trouvé immédiatement hors de la villa, mais je sentais,
 sous la pression de mon épaule, la boisserie légère à
 laquelle je m'appuyais toute prête à céder, et bien que
 j'ignorasse quels dangers nouveaux me conduirait
 une tentative nécessairement brutale, pour m'échap-
 per par l'intérieur du bâtiment, j'estimai que mes seules
 chances de succès se trouvaient de ce côté-là... Capen-
 dant, malgré la conviction, que je m'efforçais d'ancrer
 en moi, de l'obscurité parfaite de serpents engourdis
 par le froid, je restai longtemps immobile, essayant de
 me remémorer les divers objets dont la présence dans
 la cave avait frappé mes regards, afin de voir si je ne
 trouvais rien qui put me servir d'arme. Après une heure
 peut-être de cruelles hésitations, je me décidai à reden-
 cendre, frissonnant à chaque pas à l'idée de poser le
 pied sur quelque corps rond et écailleux...

Dans la pénombre, la lumière blafarde, par le contraste
 avec l'obscurité qui remplissait le couloir de l'escalier,
 me permit de voir distinctement les choses. Le cadavre
 m'apparut à présent dans son affrayable lividité...
 Je pus à distance de la convulsion tombée des épaules
 du malheureux mari, Priscilla. Qui sait si la chaleur
 relative de ses replis n'avait pas tenté quelque serpent!
 Je ne pouvais distinguer nettement ce qui se trouvait
 sur le sol boueux et noir et j'hésitai longtemps, le cœur
 terriblement serré, devant un objet rond et allongé, qui
 gisait à deux pas du cadavre, parallèlement à lui. Un
 bâton? Un des grands cothens noirs décrits par Murex?

Je ne possédais aucun moyen de m'assurer de la nature exacte de cet objet. Parfois, je croyais le voir remuer. Pourtant, je finis par me convaincre de sa complète immobilité. Mais un serpent peut rester des jours entiers sans faire un mouvement... Dans la partie de la cave où pénétrait plus ou moins la lumière, je n'apercevais que les débris de la jarre, la couverture, le cadavre, et ce long objet cylindrique enfoncé dans la boue. La régularité de sa forme me rassurait. Parfaitement rectiligne, il présentait une épaisseur presque uniforme sur toute sa longueur de trois pieds. À ce détail je finis par me convaincre que ce ne pouvait être un reptile et pris la décision de porter la main sur lui. Mais quand je m'en approchai, l'idée me frappe que ce devait être le cobra qui s'était attaqué au mari de Priscille. Pourquoi celui-ci n'aurait-il pas réussi à tuer le monstre ?... Je demeurai ainsi, tremblant, n'osant remuer, hésitant à faire le moindre pas, durant des instants dont il m'est impossible de déterminer la durée. La faim et la soif me tourmentaient. Une fièvre ardente me battait lourdement les tempes. Pourtant, insensiblement, comme fasciné, je me rapprochais de cet objet enfoncé dans la boue — et qui présentait les dimensions et, autant que je pouvais en juger, l'apparence du manche d'un outil de jardinage... Enfin, penché sur lui, sûr qu'il ne remuait pas, certain qu'il ne pouvait dans sa position se défendre ou en bond subtil — avec des hésitations, des reculs, des affres d'agonie, couvert d'une sueur glacée — lentement, lentement, j'effleurai du doigt ce cylindre noir à demi enfoncé dans la sol.

Il ne remue pas.

Kahardi, je revins à la charge et je le poussai plus fort, puis plus fort encore, puis de toutes mes forces, mais toujours avec un seul doigt...

Il ne bouge pas. Il ne cède pas à ma pression. Bien que rugueux, il me donna l'impression d'être parfaitement rond, mais trop enfoncé dans la boue pour se mettre à rouler sous la poussée de mon doigt...

Je m'en écartai un moment pour me remettre de l'émotion qui me comprimait la poitrine. Ce ne pouvait être un serpent. Ni mort ni vivant, un serpent n'eût

offert une telle résistance à mes efforts pour tenter de le mettre en mouvement. Et brusquement je le saisis par le milieu, furieux moi-même des terreurs qui me faisaient presque défaillir. Ce ne fut pas sans peine que j'arrachai au sol bonaux, où elle gisait à demi enfoncée, une barre de fer que la rouille avait converti de rugosité écailleuses, mais qui ne m'en parut pas moins extrêmement solide à en juger par son épaisseur. Ainsi armé, je regagnai le haut de l'escalier. Retenant mon souffle, j'écoutai longuement. Plus personne ne remuait dans la pièce voisine. Rien. Un silence complet. Par les deux lacunes de la cave m'arrivait, lointain et assourdi, le créusement des corbeaux dans les arbres du jardin abandonné. Derrière la porte, aucun bruit ne décelait la présence d'un être vivant...

Il me fallut deux heures pour forcer le passage. Nul ne me troubla au cours de cette opération et je pus enfin fouler aux pieds victorieusement les débris de panneaux de chêne, de barres de fer, de verrous et de gonds dont j'avais jonché le seuil de la ville dans mes frénétiques efforts pour venir à bout de ces obstacles qui me séparaient de la liberté.

(Le Secret de la Ville des trois syprès;
L'Illustration.)

ROLAND DORGELES

MONT CALVAIRE

BIBLIOGRAPHIE. — *La Machine à faire la Guerre*, avec Régis Gignoux (1917); — *Les Croix de Bois* (1918), prix du la Vie Honneur; — *Le Cabaret de la Belle Femme* (1919); — *La Route de Sud* (1921); — *Saint Magloire* (1922); — *Le Soleil des Morts* (1923); — *Sur la route mandarine* (1925); — *Montmartre, mon pays* (1925); — *Partir* (1928).

Roland Dorgelès est né à Amiens, le 15 juin 1894. De bonne heure, il vient à Paris et, après avoir suivi les cours de l'École des Arts décoratifs, débute dans les lettres au même temps que ses amis Henri Béraud, Pierre Mac-Orlan, Francis Carco, Pierre Benoit. De 1910 à 1914, il donne des contes et des chroniques dans différents journaux. Réformé, il s'engage dans les premiers jours de la guerre au 74^e régiment d'infanterie; il passe ensuite au 29^e. Au front depuis septembre 1914, il est deux fois blessé et cité, et passe en 1918 dans le personnel navigant de l'aviation. Après une courte grève, il est versé dans le service sanitaire.

En 1917, il publie en collaboration avec Régis Gignoux *La Machine à faire la Guerre*, roman satirique dont il écrit sept chapitres pendant les huit jours d'une permission. En 1918 paraissent *Les Croix de Bois*, — écrites depuis deux ans, mais refusées par tous les éditeurs, — livre admirable, où, sans concessions, sans parti pris, sans vaines déclamations, il a résumé le tableau le plus vivant et le plus pathétique de la guerre. Viennent ensuite : *Saint Magloire*, qui met aux prises une colorée figure de missionnaire-apôtre avec l'égoïsme et les fatigues apprêtées de la société d'aujourd'hui; *Le Soleil des Morts*, qui peint les régions dévastées en proie à l'avidité des profiteurs de toutes catégories; *Sur la route mandarine*, évocation de l'Indo-Chine moderne, bien différente de celle que nous montre Loti; *Partir*, roman d'une formule toute nouvelle qui se passe entièrement à bord d'un paquebot. — Autant de livres où s'affirme le talent d'un grand artiste et l'ardeur généreuse d'un grand cœur.

Du bois des Sources, on le voyait entre les branches, ~~on~~ on posaient en essaims verts les premiers bourgeons, Hérès par les ombes, évanées à coups de torpilles, usée, tragique, c'était une haute hutte crayonnée, hérissée de quelques pirus qui avaient été des arbres. Sur les cartes d'état-major, elle devait avoir un nom. Les soldats l'appelaient Calvaire.

C'était l'enfer du secteur. Lorsque le régiment montait en ligne, on se demandait, ~~comme~~ : « Qu'est-ce qui prend au Calvaire, un coup-ci?... » Et quand on l'avait appris, les victimes grognaient :

— Toujours les mêmes... Sur que le piston s'en fout, et se la verra pas souvent là-bas.

Bombardé sans répit, le Calvaire fumait comme une saïac. On voyait les torpilles monter du bois des Roches et tomber lourdement sur cette terre morte où elles ne pouvaient plus rien arracher que des lambeaux d'hommes et des cailloux. La nuit, c'était là qu'on tirait le feu d'artifice : globes rouges, étoiles blanches, chenilles vertes balancées, vision splendide des nuits de guerre. Des éclairs d'éclatements y joignaient leur fracas. Et pendant quatre jours, deux sections restaient là, guettant l'occasion par-dessus un champ répé jonché de impostes bleues et de dos gris.

De loin, lorsqu'on regardait le suage jaune et vert des éclatements qui ne se dissipait jamais, qu'on voyait la panache épaisse des torpilles, qu'on entendait cet orage ininterrompu, on se disait :

— C'est impossible. On ne peut pas tenir là... Il ne doit pas en revenir un.

On y tenait quand même, on en revenait pourtant.

Notre tour était venu d'y monter. Ce n'était pas un boyau qui menait au Calvaire, mais ~~un~~ sorte de sentier taillé dans la craie, un chemin muletier, bordé d'étroites goethes suintants et froids. Tout le long, c'était un savant fouillis d'équipements, de bouteilles, de cartouches, de haches, d'outils, tout ~~un~~ cimetièrre de

choses. Et de loin en loin, des croix de bois : « Bennet, 156^e d'infanterie... Cachin, 75^e d'infanterie... Ici un soldat allemand... » A peine recouvert d'une couche de marne, on voyait nettement la boutonnière des corps. Il y avait plus de douze stations à ce chemin de croix.

La relève se fit plus vite, ce soir-là. On avançait la des beaux, l'ornille inquiète. On se poussait. Comme on distinguait, à la lueur des fusées, les courts enseignes des arbres, le sous-lieutenant Berthier, qui nous guidait, fit passer :

— On approche, silence !

Conseil inutile. Pas un grognement, pas un tiatement, pas un murmure. Lemoine, qui ne croyait pas se d'anger, retenait pourtant sa baïonnette qui ferrailait. La même gravité nous dominait tous. Seul, Maroux était esblé. Il avait prétendu que c'était un filon, que là-haut personne ne viendrait nous voir, que nous serions tranquilles. Mais comme les autres, il allait la tête basse, maintenant sa gamelle qui brimbalait.

— Planquez-vous !

Deux obus sifflèrent et vinrent éclater à vingt pas, éclair rouge qui nous éblouit. Tous s'étaient écartés, les uns dans les autres. Les éclats fouettèrent la croix.

— Faites passer, en avant...

Dans la tranchée étroite, creusée sur l'autre versant de la butte, les hommes du régiment relevé nous attendaient, impatiente, sac au dos. Tout bas, il nous harçait, les sergents passèrent les consignes :

— Leur tranchée est à la lisière du bois... Un peu plus de cent mètres. Ne tirez pas sur la gauche plus loin que les bouleaux, c'est un petit poste à nous...

Brièvement, les camarades nous souhaitaient bonne chance tout en ramassant leur barda.

— Gare aux torpilles, surtout la soir à l'heure de la soupe. Si vous pouvez, ramenez le gars qui est dans le champ, juste devant les fils de fer. C'est un copain à nous qui s'est fait descendre l'autre nuit. Vous l'enterrez, hein ? Un nommé Questel...

Vite, ils partirent, encaqués dans l'étroit boyau où toute la tranchée se déversait. Leur rumeur étouffée s'éloigna et se tut. Veinards...

...

La nuit, lentement, semblait fondre. On eût dit que la dernière étoile se dépêchait de rentrer.

Dans le brouillard le petit jour, les choses revenaient de leur voyage au pays noir et vaguement reprenaient leur place. L'arbre en fente devant la tranchée, la meule brulée contre le réseau Brun. Ce fut Broucke qui le premier vit les morts.

— Ben y en a, dit-il. Cor un bois qui reviendra ober...

Gilbert cherchait à découvrir celui de l'autre nuit, que les camarades nous avaient demandé d'enterrer. L'arbre le découvrit enfin. Il était resté à vingt mètres des fils de fer, déjà plet et fané, comme les autres. A quoi bon risquer de se faire tuer pour traîner ce cadavre plus près de la tranchée ? Une place ici ou un trou là... On avait des papiers, cela suffisait. Sa tombe ? Quelque part, sur le front...

Avec le jour, l'artillerie s'éveilla. Une salve de shrapnells tomba d'abord, nonnant le Calvaire d'une aurore verte vite dénouée. Puis, ce fut la tour des gros.

Les premiers qui sifflèrent nous jetèrent terre au fond de la tranchée. Ce fut un déchirant fracas, et une gerbe de pierreille retomba nous en lourde gréions. Bréval poussa un petit cri, touché à l'épaule par un éclat mort et un caillon. La peau seule était déchirée, mais il saignait.

— Pas de veine, lui dit Lemoine en lui mettant un peu de teinture d'iode... Si c'avait pu le casser un bras, hein !

— C'est pas moi qu'aurais cette veine-là, regretta le caporal.

La journée ne passa ainsi, courbés sous les obus, fuyant sous les torpilles.

Vers onze heures, cela redoubla et les hommes de soupe hésitèrent un bon moment avant de s'en aller, plus à l'abri dans la sape que dans le boyau partout éboulé. Lorsqu'ils revinrent, la moitié du vin était renversé, la macaroni plein de terre et Sulphart s'étranglait à injurier Lemoine qui n'était « pas même fort de porter un baïonnette ».

Le rain mangé, on commence à jouer aux cartes en attendant le soir. Brouche s'était mis à rouler : couché près de lui, Gilbert essayait de rêver.

— Il se redressa et nous dit, la voix sèche :

— C'est là-dessous.

Tous se retournèrent, cartes tombées.

— Tu es sûr ?

Il fit oui, de la tête. Je m'étais brusquement broché, qui rendait toujours. M. Maroux, Bréval, Sulphart se couchèrent dans la galerie, l'oreille à terre. Nous eûmes les regards, muets, le cœur dans l'étau. Nous avions tous compris : une mine... Anxieusement, nous écoutions, rageant contre les abus qui ébranlaient la botte de leurs coups de délier. Bréval se releva le premier.

— On ne peut pas se tromper, dit-il à mi-voix, ils creusent.

— Il n'y en a qu'un qui travaille, on entend bien, précise Maroux. Ils ne sont pas loin.

Nous étions tous serrés, immobiles, regardant M. sul dur. Quelqu'un était allé chercher le sergent Biondani. Il arriva, écouta un moment et dit :

— Oui... Il faudrait prévenir le lieutenant.

Chacun à son tour se couchait pour entendre et se relevait rembruni. Dans M. tranchée, la nouvelle avait déjà couru, et, entre deux abus, les guetteurs écoutaient la pioche effarante qui creusait, creusait...

Le sous-lieutenant Berthier arriva à la nuit, avec la corvée de soupe. Il écouta nous longtemps, M. la tête, et, tout de suite, voulut nous rassurer.

— Peut-être... Ce sont peut-être des pionniers qui creusent une tranchée, et M. loin... Cela trompe beaucoup, M. s'apercevoir, ces bruits-là. Je vais demander quelqu'un du génie... Mais ne vous montez pas la tête, c'est certainement encore loin, il n'y a pas de danger...

Nous primes la veille. Les abus tombaient toujours, mais ils faisaient moins peur à présent. On écoutait M. pioche.

Nos deux heures finies, M. ramontâmes M. la grotte. Brouche écouta et dit :

— Il est raisonnable, il ne se point trop d'entraînement.

Et tranquillement, il s'endormit.

On allait souffler M. bougie quand le Lieutenant Berthier revint, accompagné d'un adjutant du génie. Tout M. monde M. releva M. dans la galerie. Le premier mot que nous saisismes fut :

— Nous nous en doutions.

Fouillard eut un tic qui lui tira l'œil.

L'adjutant s'était couché, l'oreille contre terre, et écoutait, les yeux fermés. Nos silences écoutaient avec lui. Il se releva, brusca d'une tape sa capote blanche de crasse, et repartit M. Berthier sur : rien nous dire, pas un mot.

— C'est qu'il n'y a pas encore M. danger, s'opposait Lemoine.

— C'est que nous allons sauter, prédit Sulphart.

On se coucha, pourtant. Et l'on dormait. Berthier revint au petit jour : il avait un air triste, un air soucieux qu'on ne lui connaissait pas et qui nous inquiéta tout de suite. Que savait-il ? Il écouta encore plus, et, sans coller son oreille à terre, car les coups, à présent, nous parvenaient plus distincts. Nous nous sentions troublés par un pressentiment vague, une crainte confuse. Berthier revint.

— L'escouade de Bréval, rassemblement.

Il nous regarda tous, de son profond regard de brave homme, puis arrêta ses yeux sur Bréval seul, qui, depuis sa rupture, portait un pansement autour du cou, comme un faux œil. Il M. dit :

— Comme M. l'avis deviné, les Allemands creusent une mine. La grotte va peut-être venir pour faire M. sape, mais la leur doit être bien avancée pour qu'on puisse la couper. Alors... n'est-ce pas... il est inutile que tout le monde reste ici... Vous comprenez bien ça... Alors... c'est votre escouade qui va rester, Bréval : on a tiré au sort. On va relever les deux sections qui vont se porter en deuxième ligne, et vous resterez ici avec votre escouade et des mitrailleurs... Ça n'est pas beaucoup, mais le colonel a confiance en vous, on sait que vous êtes des braves... Et puis on n'a pas d'attaque à craindre, puisqu'ils creusent... D'ailleurs, leur mine n'est pas encore près d'être finie, vous n'avez pas à avoir peur... Il n'y a pas de danger, aucun danger... C'est une simple mesure de précaution.

Il commençait à balouiller, la gorge serrée. Son regard fit encore une fois le tour de l'escouade, cherchant nos yeux à tous. Personne ne dit rien; seul Fouillard bredouilla :

— On pourra tout de même partir, pour aller à la soupe.

— On vous l'enverra.

Les autres se turent, un peu pâles, et ce fut tout. Courage? Non. Discipline. Notre tour était venu...

— Ça est bon, dit simplement Vieublé.

— Mais non, vous êtes fou, coupa vivement le lieutenant. Ne vous faites pas cette idée-là... Tenez — et il baissa les yeux, gêné — j'aurais bien voulu rester avec vous. C'était ma place. Le colonel n'a pas voulu... Allons, bonne chance.

Sa lèvre inférieure tremblait, une larme mouillait ses yeux sous le lorgnon. Brusquement, il nous donna à tous une poignée de main et s'éloigna, les dents serrées, tout pâle.

Déjà les camarades s'en allaient, en se pousant, comme s'ils avaient eu peur que la mort se les rattrapât. Ils nous regardaient drôlement, en passant devant nous, et les derniers nous dirent : « Bonne chance. » Le cliquetis des chaînes sur les gânelles s'éloigna, le tintement des bidons vides, les railloux qui roulaient, les voix... Nous restions seuls. Les mitrailleurs s'assirent à leur place. Trois de l'escouade descendirent dans la tranchée, et nous rentrâmes dans la mine.

— Il n'y a plus qu'à attendre, dit Demachy, qui exagérait son air indifférent.

Attendre quoi? Tous assis sur le bord de nos lits, nous regardions la terre, comme un désespéré regarde couler l'eau sombre, avant le saut. Il nous semblait que la pioche cognait plus fort à présent, aussi fort que nos cœurs battants. Malgré soi, on s'étendait pour l'écouter encore.

Fouillard s'était couché dans sa mine, la tête sous sa couverture pour ne plus rien entendre, ne plus rien voir. Bréval dit, d'une voix hésitante :

— Après tout, ce n'est pas dit qu'on va... Ça ne se fait pas comme ça, une mine

— Surtout dans la pierre.

— On dirait que c'est tout près, et il y en a peut-être encore pour huit jours.

Ils parlaient tous ensemble, à présent, ils mentaient pour se donner du cœur, espérer quand même. Ce fut une discussion bruyante d'un moment, où chacun avait son histoire de mine à raconter, et, quand ils doublaient à nouveau, il leur parut que cela tapait moins fort. Machinalement, on déroula les couvertures, on se coucha.

— Tu parles d'un réveil en sursaut, rauchonna Vieublé en se déchaussant.

Où la terre allait-elle se fendra? En fermant les yeux, on croyait voir ces ignobles photographies des illustrés, ces entassements béants avec des pieux, de la ferraille et des bouts d'hommes qui dépassaient, mal ensevelis.

Couchés, la tête sur le sac, nous n'entendions plus que la terrible pic, régulier comme un tic-tac d'horloge, qui creusait notre trou.

— Ça va en faire un bruit, murmura Belis. Tu parles d'une charge qu'il faut pour arracher une balle comme celle-là.

— Encore trois jours avant de se barrer.

— Non, plus que deux et demi, on doit être relevés le mercredi soir.

Bréval, absorbé, écrivait sur ses genoux, son ~~mon~~ ~~sur~~ ~~papier~~.

— Tu le fais à l'émission à la bourgeoisie, blague Lomaine. Tu lui racontes qu'on va sauter?

Les obs tombaient moins nombreux cette nuit. La brève aurore des fusées naissait et mourait sur la toile de tente. Le nuit était presque tranquille. Seul, ce bruit de pioche assourdi, qui nous berçait...

...

À minuit, je pris la veille. Il faisait froid dans la tranchée. Le vent rabattait du bois des frissons glacés et Gilbert grelottait sous sa couverture.

— Tu entends?

Cela dura deux jours encore, et une nuit. Quarante heures que l'on comptait, qu'on arrachait par lambeaux de minutes. Deux jours et une nuit à écouler, la bouche sèche ■ fièvre. Le dernier soir, ■ ne put ■ Vieublé : il partit avec quatre grenades dans sa musette, et, au bout d'une heure, nous entendîmes quatre aboiements, coup sur coup, puis des plaintes hurlées à la lisière du bois. Il avait bien distribué ses sodas.

Comme il rentrait dans la tranchée, le lieutenant Berthier arriva, précédant la relève. Déjà nous mettions nos sacs au dos, prêts à partir.

— Ah, je suis content, nous dit-il... Vous voyez qu'il ne fallait pas se désespérer. C'est fini.

— On n'est pas encore parti, trembla Fouillard.

— Sauter maintenant, ça serait vraiment pas de veine, remarqua posément Lamoine.

Les coups réguliers nous parvenaient, ■ malgré tout. Mais ce n'était plus la pioche qu'on guettait, c'était la relève. Une rumeur assourdie nous avertit.

— La relève... Entrez dans la grotte pour dégager. Je me charge des consignes, nous dit Berthier.

Nous regardâmes passer les hommes d'un régiment inconnu. Ils étaient dix seulement, et quatre mitrailleurs. Le dernier s'arrêta, nous ayant devinés dans l'ombre de la galerie.

— Alors, ils creusent une mine en dessous ?... On est sûr de sauter. Tu parles, quatre jours... ?

Tous ensemble, nous cherchâmes à la rassurer.

— Y a pas de raison... Regarde, nous autres, on y est bien resté... C'est long, ces trucs-là... Faut pas s'en faire.

Mais par-dessus son sac nous guettions le lieutenant, des frémissements dans les genoux, tant nous étions pressés de partir. Fouillard, on ne sait comment, avait déjà disparu. Berthier revint enfin.

— En route !... Bonne chance, ■ petits.

Et, s'étant retourné vers Demachy, il ajouta, tout bas :

— Les pauvres gars, j'ai peur pour ■...

Sans le lieutenant qui allait en tête d'un bon pas nous aurions peut-être couru. On avait peur de ce Calvaire blafard, que les fusées parfois mettaient à ■

Pour ■ ■ danger qu'on sentait derrière soi, tout près même.

On glissa dans le chemin crayeux, on traversa vite la passerelle sur le ■ ■ ■ ■ ■, et là seulement, on osa ■ ■ ■ ■ ■. Le Calvaire ■ ■ ■ ■ ■, terrible, sur ■ ■ ■ ■ ■, avec ses maigres d'arbres, pareils à des montants de croix.

...

On passa la croûte à la sortie des tranchées. Les ongles avaient fait du jus et l'on mangeait voracement, ne sentant plus à l'estomac ces doigts crispés qui vous serrèrent. On buvait du vin à pleins quarts : il fallait vider les seaux avant de repartir.

Vendredi, Sulphart racontait des histoires à ceux de la compagnie :

— Et comment, qu'en les ■ ■ ■ ■ ■, les Boches, ■ ■ ■ ■ ■ le gars Vieublé !

Chaque homme de l'escouade avait son groupe et pelabra. Vieublé, dont ■ ■ ■ ■ ■, se remuait parmi les autres, racontait ■ ■ ■ ■ ■ :

— Tu parles, si ça a guené... Je m'étais levé, je tanaie un pieu de leur réseau de la main gauche et v'lan, en plein dedans... J'ai même pas reçu un coup de flingue... Et v'ins le bath jumelle que j'ai posé à un macchabée boche, un officier...

La compagnie suivait le canal, en longue file dévouée. ■ ■ ■ ■ ■, creusés dans la berge, une vapeur montait, et l'on sentait leurs trous humides. « Flair la guerre là dedans, tiens, tu parles d'un filon... »

L'eau noire se reflétait que de la nuit et ne vivait que d'un clapotis léger. On franchit la rivière sur un pont tanguant, fait de barques et de tonneaux. Le canal passé, on entra dans le bois et la fraîcheur vous tombait sur les épaules comme un manteau humide. Cela sentait le printemps mouillé. Quelque part un ■ ■ ■ ■ ■ chantait, ne sachant pas que c'était la guerre.

Derrière nous, les fusées dessinaient la ligne infinie des tranchées. Bientôt les arbres les cachèrent et les

bustes futaies étouffèrent la voix acharnée du canon. On s'éloignait de la mort.

En entrant dans le premier village, l'esconade de tête se mit à fredonner ■■■ tourdins, et machinalement ■■■ se mit à marcher ■■■ pas.

C'est aujourd'hui marche ■■■ nuit
Au lieu d'roupillon, on s'y promène...

Alors, brusquement, venu ■■■ loin, un bruit sourd ébranla la nuit : un bruit loquant de catastrophe, que l'écho répète longuement. La mine avait sauté.

La colonne, comme au commandement, s'était arrêtée. Plus une voix... On écoutait encore, la ■■■ surré, comme si on avait pu, de cette rive, entendre les nids. Les canons aussi, s'étaient tus, pour écouter.

Mais non, plus rien, c'était fini...

— Combien qu'ils étaient ? demanda dans le rang une voix étranglée.

— Dix... répondit quelqu'un, ■■■ quatre mitrailleurs...

(*Les Crois de Bois* ; Albin Michel, édité.)

CONAN DOYLE

BIBLIOGRAPHIE. — *Un Crime étrange* ; — *Le Chien des Baslerville* ; — *Le Marque des quatre* ; — *Le Crime du brigadier* ; — *Le Drame du Kerobro* ; — *Les Exploits du colonel Gérard* ; — *La Grande Ombre* ; — *Les mémoires d'un médecin* ; — *Les Mœurs guerriers* ; — *Redney Stone* ; — *Un Drame sous Napoléon I^{er}* ; — *Un Début en médecine* ; — *La Merveilleuse Découverte de Raffles Hunt* ; — *Les Aventures de Sherlock Holmes* ; — *Nouvelles Aventures de Sherlock Holmes* ; — *La Résurrection de Sherlock Holmes* ; — *Sherlock Holmes triomphe* ; — *Un Duo* ; — *Une Idylle de henneté* ; — *Le Parasite* ; — *L'Horrible Agonie de Lady Sannow* ; — *La Breche au manoir*, etc.

Arthur Conan Doyle naquit à Edimbourg, le 22 mai 1859. Il était fils de Charles Doyle, architecte de talent, et peult-être du célèbre orientaliste John Doyle. Il fit ses études de médecine à l'université d'Edimbourg et, après avoir exercé à Southsea de 1883 à 1886, il voyagea en Afrique et dans les régions arctiques.

L'œuvre de Conan Doyle est multiple : ses compatriotes apprécient surtout ses romans historiques, *Un Drame sous Napoléon*, *La Grande Ombre*, *Les Exploits du colonel Gérard*, *Redney Stone*, qui contiennent ■■■ remarquables peintures de l'Angleterre au début du dix-neuvième siècle et des guerres de l'Empire. Conan Doyle a publié, en outre, des récits de voyage et d'innombrables nouvelles. Enfin, fervent adepte du spiritisme, il ■■■■■■ son activité, depuis quelques années, à l'étude des problèmes de l'au-delà.

En France, c'est surtout à la suite des *Sherlock Holmes* que Conan Doyle doit sa popularité. Son premier ouvrage, *A Study in scarlet* (*Une étude de rouge*), traduit sous le titre : *Un Crime étrange*, obtint un succès ■■■■ considérable. Il a été suivi ■■■ deux romans, *Le Marque des quatre* et *Le Chien des Baslerville*, et de ■■■■ romans qui ont le fameux Sherlock pour héros. En s'inspirant de Dupin, le policier-amateur d'Edgar Poe, Conan Doyle a créé un personnage extrêmement pittoresque et vivant. Le docteur Loeard, qui lui consacra tout un chapitre d'un de ses ouvrages de technique policière, a rendu hommage à la logique impeccable avec laquelle Sherlock Holmes sait enchaîner la série des faits qui, d'un indice en apparence futile, le conduisent à la découverte de la vérité. On a pu dire dans ce sens que Conan Doyle a élevé le roman d'aventures à la hauteur d'une science exacte.

LA MALÉDICTION ■■■ BASKERVILLE

Sir Charles Baskerville a trouvé la mort dans des circonstances mystérieuses. Le docteur Mortimer, un ami de défunt, expose à Sherlock Holmes les circonstances de cette mort et lui donne lecture d'un manuscrit ancien trouvé dans les papiers de sir Charles.

Holmes prit le manuscrit et le déplia sur son genou. Par-dessus son épaule, je regardai le papier jauni et l'écriture presque effacée. En tête, on avait écrit : « *Baskerville Hall* », et, au-dessous, en gros chiffres mal formés : « 1741 ».

« Je vois qu'il s'agit de sorcellerie, dit Holmes.

— Oui, répondit le docteur, c'est la narration d'une légende qui court sur la famille de Baskerville.

— Je croyais que vous desiriez me consulter sur un fait plus moderne et plus précis ?

— Très moderne... Et sur un point précis, urgent, qu'il faut élucider dans les vingt-quatre heures. Mais un manuscrit est court et intimement lié à l'affaire. Avec votre permission, je vais vous le lire. »

Holmes s'enfonça dans son fauteuil, joignit les mains et ferma les yeux, dans une attitude résignée.

Le docteur Mortimer exposa le document à la lumière et lut d'une voix claire et sonore le curieux récit suivant :

« On a parlé souvent du chien des Baskerville. Comme je descends en ligne directe de Hugo Baskerville et que je tiens cette histoire de mon père, qui la tenait lui-même du sien, je l'ai écrite avec une conviction sincère en sa véracité. Je voudrais que mes descendants crussent que la même justice qui punit le péché sait aussi le pardonner misericordieusement, et qu'il n'existe pas de si terrible malédiction que ne puisse racheter le repentir et les prières. Je voudrais que, pour leur salut, mes petits-enfants appriussent, non pas à redouter les suites du passé, mais à devenir plus circonspects dans l'avenir et à réprimer les détestables

passions qui ont valu à notre famille de si douloureuses épreuves.

« Au temps de notre grande révolution, le manoir de Baskerville appartenait à Hugo, de ce nom, homme impie et dissolu. Ses voisins lui auraient pardonné ces défauts, car la contrée n'a jamais produit de saints ; mais sa cruauté et ses débauches étaient devenues proverbiales dans la province.

« Il arriva que Hugo s'éprit d'amour (si, dans ce cas, l'emploi de ce ■■■ ne constitue pas une profanation) pour la fille d'un cultivateur voisin. La demoiselle, réservée et de bonne réputation, l'évitait, effrayée par son mauvais renom.

« Une veille de Saint-Michel, Hugo, de concert avec cinq ou six de ses compagnons de plaisir, se rendit à la ferme et enleva la jeune fille, en l'absence de son père et de ses frères. Ils la conduisirent au château et l'enfermèrent dans un donjon ; puis ils descendirent pour passer la nuit en faisant ripaille, selon leur coutume.

« De sa prison, la pauvre enfant frissonnait, au bruit des chants et des blasphèmes qui montaient jusqu'à elle. Dans sa détresse, elle tenta ce qui aurait fait reculer les plus audacieux : à l'aide de lierre qui garnissait le mur, elle se laissa glisser le long de la gouttière ■■■ s'enfuit par la lande vers la maison de son père, distante d'environ trois lieues.

« Quelque temps après, Hugo quitta ses amis pour monter un peu de nourriture à sa prisonnière. Il trouva la cage vide et l'oiseau envolé. Alors, on l'aurait dit possédé du démon. Dégriquant l'escalier, il entra comme un loup dans la salle à manger, sauta sur la table et jura devant toute la compagnie que, si cette nuit même il pouvait s'emparer de nouveau de la fugitive, il se donnerait au diable corps et âme. Tous les convives le regardaient, ahuris. À ce moment l'un d'eux, plus méchant — ou plus ivre — que les autres, proposa de lancer les chiens sur les traces de la jeune fille.

« Hugo sortit du château, ordonna aux valets d'écurie de aller se jeter, aux piqueurs de lâcher la meute et, après avoir jeté aux chiens un manche de la prisonnière, il les mit sur le pied. L'homme en tirant les

bêtes en huriant, dévalèrent vers la plaine, sous la clarté morne de la lune.

« Tout ceci s'était accompli si rapidement que, tout d'abord, les convives ne comprirent pas. Mais bientôt la lumière se fit dans leur esprit. Il fut alors un vacarme infernal; les uns demandaient leurs pistolets, les autres leur cheval, ceux-ci de nouvelles bouteilles de vin. Enfin, le calme rétabli, la poursuite commença. Les chevaux couraient ventre à terre sur la route que la jeune fille avait dû prendre pour rentrer directement chez elle.

« Les amis de Hugo galopèrent depuis deux kilomètres, quand ils rencontrèrent un berger qui faisait paître son troupeau sur la lande. En passant, ils lui demandèrent s'il avait vu la bête de chasse. On raconte que la peur empêcha l'homme de répondre immédiatement. Cependant il faut par dire qu'il avait aperçu l'infortunée jeune fille poursuivie par les chiens.

« — J'ai vu plus que cela, ajouta-t-il; j'ai vu galoper en silence, sur les talons du sire de Baskerville, un grand chien noir, que je prie le ciel de ne jamais décompler sur moi. »

« Les ivrognes envoyèrent le berger à tous les diables et continuèrent leur course.

« Mais le sang se figea bientôt dans leurs veines. Le galop d'un cheval résonna sur la lande et le jument de Hugo, toute blanche d'écume, passa près d'eux, les rênes flottantes, la selle vide.

« Dominés par la peur, les cavaliers se serrèrent les uns contre les autres; mais ils ne osèrent pas la poursuite, quoique chacun, s'il eût pu seul, l'eût continuée.

« Ils arrivèrent enfin sur les chiens. La meute était réputée pour sa vaillance et ses bonnes qualités de race; cependant les chiens hurlaient lugubrement autour d'un buisson poussé sur le bord d'un profond ravin. Quelques-uns faisaient mine de s'éloigner, tandis que d'autres, le poil hérissé, les yeux en fureur, regardaient en bas, dans la vallée.

« La compagnie, complètement dégrisée, s'arrêta. Personne n'osant avancer, les trois plus audacieux descendant la ravine.

« La lune éclairait faiblement l'étroite vallée fermée par le fond de la gorge. Au milieu, la pauvre jeune fille gisait inanimée, à l'endroit où elle était tombée, morte de fatigue ou de peur. Ce ne fut ni son cadavre ni celui de Hugo, étendu au mouvement à quelques pas de là, qui effraya le plus les trois sacrépants. Ce fut une horrible bête, noire, de grande taille, ressemblant à un chien, mais à un chien ayant des proportions jusqu'alors inconnues.

« La bête tenait ses crocs enfoncés dans la gorge de Hugo. Au moment où les trois hommes s'approchaient, elle arracha un lambeau de chair du cou de Baskerville et tourna vers eux ses prunelles de feu et sa gueule rouge de sang... Le trio, secoué par la peur, s'esfuit en criant.

« On prétend que l'un des trois hommes mourut dans la nuit; les deux autres restèrent frappés de folie jusqu'à leur mort.

« C'est ainsi, mes enfants, que l'on raconte la première apparition du chien qui, depuis cette époque, a, dit-on, si cruellement éprouvé notre famille. J'ai écrit cette histoire, parce que les simplifications et les suppositions inspirent toujours plus de terreur que les choses parfaitement définies.

« Plusieurs membres de la famille, on ne peut le nier, ont péri de mort violente, subite et mystérieuse. Aussi devons-nous nous confier à l'infinité bonté de la Providence qui punit rarement l'innocent au delà de la troisième ou de la quatrième génération, ainsi qu'il est dit dans l'Écriture sainte.

« Je vous recommande à cette Providence, mes chers enfants, et je vous conseille d'éviter, par mesure de prudence, de traverser la lande aux heures obscures où l'esprit du mal chemine. »

(De Hugo Baskerville à ses fils Roger et John, la recommandation expresse de n'en rien dire à leur sœur Elisabeth.)

(Le Chien des Baskerville, trad. A. DE JASSAUD; Hachette, édité.)

BIBLIOGRAPHIE. — *Mandrager, histoire d'un être mystérieux* (traduction et adaptation de Marc Henry et Charlotte Adrienne); — *L'Apprenti Sorcier* (adaptation de Marc Henry et Charlotte Adrienne); — *Dans l'Épouvante, histoires extraordinaires* (traduction de Félix Gautier et Marc Henry).

Henri Ewers est célèbre en Allemagne, et l'effort de ses traducteurs l'a révélé naguère au public français. Ainsi que l'a fait observer l'un d'entre eux, M. Marc Henry, Ewers possède au plus haut degré les qualités et les défauts de sa race : l'amour du bizarre, voire du grotesque, le goût du mystère, une attirance un peu inquiétante vers le morbide et le macabre. On l'a comparé à Poe, ce qui est peut-être excessif, car, et réel que soit son talent, Ewers n'a jamais atteint à la puissance qui caractérise toutes les productions du maître américain. Mais on ne peut lui refuser une imagination créatrice des plus horribles cauchemars que nous ayons vus depuis longtemps dans la littérature. Les récits du recueil *Dans l'Épouvante* sont, à cet égard, bien caractéristiques.

LE MARCHAIS

Le narrateur fait le récit d'un duel d'étudiants où il tenait le rôle de témoin du Juif Belig Perlmutter qui se bécotait un camarade Marchois.

Malheureusement, Perlmutter était debout, adossé à un arbre, le col de son manteau rapé relevé. Bon Dieu, qu'il était laid ! Ses souliers sales, aux talons éculés, étaient recroquevillés, et les franges de son pantalon pendillaient dessus. Un gros lorgnon de nickel, avec un long cordon noir, chevauchait de travers sur un nez énorme qui couvrait presque des lèvres violettes et gercées. Son teint jaune, grêlé et hideusement taché, paraissait d'une nuance encore plus blafarde. Ses mains profondément enfoncées dans les poches baillantes de son manteau, il regardait fixement le sol argileux...

Tous s'étaient écartés dans les buissons. Seuls, les deux adversaires restaient debout sur la clairière, dans l'aube grisâtre.

« Allons, attention ! cria l'arbitre. Je compte : Un, deux... »

Le Marchois tira ; sa balle claqua avec bruit dans un arbre. M. Perlmutter n'avait pas même levé son pistolet. Tous s'avancèrent vers eux.

« Je demande si on a tiré du côté de Normannia, dit le témoin du Marchois.

— Le client de Normannia n'a pas tiré, » constata l'arbitre.

Parlons, mon ami courut vers Perlmutter.

« Monsieur ! lui dit-il en secouant de rage, êtes-vous fou ? Tirez où vous voulez, mais tirez ! Ne sentez-vous donc pas que vous compromettez tout le corps d'étudiants qui vous a prêté les armes ?

— Je vous comprends, » balbutia le petit Juif.

Il eut le front coulant des gouttes épaisses et sales.

Mais personne ne faisait attention à lui. De nouveau, tous les deux reçurent d'autres pistolets et de nouveau tous se retirèrent.

« Un, deux et trois ! »

Aussitôt après : un, le Marchois avait tiré. Sa balle s'était enfoncée dans une souche, à trois mètres de son adversaire. Perlmutter, cette fois encore, n'avait pas levé son pistolet, son bras pendillait, secoué nerveusement en tout sens.

« Je demande si cette fois on a tiré du côté de Normannia.

— Le client de Normannia n'a encore préféré ne pas tirer. »

Les Marchois ricanaient, les Prussiens riaient avec mépris. Mon ami, furieux, les toisait.

Cette fois, il jeta d'une autre corde vis-à-vis de son client.

« Monsieur Perlmutter, je n'en appelle plus maintenant à votre courage, cela semble bien ne servir à rien, mais j'en appelle à votre intelligence, dit-il très tranquillement. Voyons. Vous n'avez certainement aucune envie de vous faire chasser de ce pays en cachon. Vous n'a-

plus maintenant d'autre moyen d'y échapper que de tirer. Votre instinct de conservation doit bien vous le dire! Si vous atteignez votre adversaire au ventre, je vous garantis qu'il ne pourra plus rien faire, et par-dessus le marché vous aurez accompli une œuvre. » — Puis il devint presque sentimental. — « Ce sera vraiment beaucoup plus agréable pour vous de vous tirer d'ici la peau sauve, monsieur Perlmutter. Pensez donc à vos pauvres parents!

— Je n'ai p-p-plus de-de parents, dit le Juif.

— Mais vous avez bien quelque chose, — peut-être, peut-être un — chien?

— J'ai un p-p-petit chien!

— Vous voyez bien, monsieur Perlmutter, tout homme a quelque chose. Moi aussi, j'ai un chien, et je ne crains pas qu'il y ait quelque chose que j'aime mieux! Pensez donc à votre chien! Imaginez-vous la joie de la bête quand vous entendrez saut et saut, et qu'elle bondisse sur vous, aboyant, poussant des cris et fouettant de la queue. Pensez à votre chien, et, — au commandement de un! — tirez!

— Je ti-livrerai, » dit le Juif d'une voix étranglée.

Deux grosses larmes coulèrent sur les grises de petite verole en laissant derrière elles de clairs sillons. Avec plus de fermeté, il empoigna le pistolet que lui donna son aîné.

« Ces messieurs sont-ils prêts? demanda l'arbitre.

— Mais qu'il crisse mon aîné. Tirez, monsieur Perlmutter, tirez! vous êtes en cas de légitime défense. Pensez à votre chien et tirez. »

Nous retournâmes derrière les arbres. L'arbitre était debout tout près de moi; mes yeux étaient rivés sur le petit Juif.

« Eh bien! attention! Un... »

M. Perlmutter leva vivement son pistolet et déchargea; la belle voix se cassa dans le bruit des branches. Il était là, debout, le bras tendu.

« Bravo! murmura mon aîné.

— Deux!

— Si le Marchois a un grain de savoir-vivre dans le ventre, il tirera — l'air, grommela-t-il.

— Et... terrois! »

Au coup de trois, le coup du Marchois résonna.

Selig Perlmutter ouvrit la bouche, les mots sortaient sur ses lèvres, clairs et distincts. Pour la première fois de sa vie, il ne bégayait pas. Oui, il chantait, il chantait tout haut:

« Les étudiants, ça se dit — qu'au jour le jour... »

Le pistolet lui glissa de la main, il tomba en avant avec un bruit sourd. Nous courûmes vers lui, je m'agenouillai avec précaution.

La balle l'avait atteint au beau milieu du front; un petit trou rond...

Les médecins s'approchèrent, nettoyèrent la blessure avec de l'ouate, et introduisirent dans la plaie un tampon de gaze pour arrêter l'hémorragie.

« Rien à faire! dit notre vieux maître, il ne reste qu'à dresser l'acte de décès.

— Allons-nous déjeuner? proposa l'arbitre.

— Merci bien! répliqua très formellement mon aîné. Nous devons remplir notre devoir envers notre client, à l'œuvre, regard! »

Nous eulâmes le mort, et, avec l'aide des garçons, nous le transportâmes par la forêt jusqu'à la route, et nous le hissâmes dans la voiture.

« Connaissez-vous les environs, cocher? demanda mon aîné.

— Non.

— Mais il y a bien quelque part ici dans la forêt un hôpital communal?

— Oui, monsieur, le grand hôpital de Denkow.

— A combien d'ici?

— Environ deux heures.

— Bien! allons-y, c'est le plus près. Là, nous nous en débarrasserons bien. »

Nous étions assis sur le devant de la voiture, le garçon en face de moi. A l'autre place du fond, était assis M. Selig Perlmutter. Il avait fallu quelque temps pour le mettre dans cette position assise. Quand les chevaux démarrèrent, il fallut le retenir, pour qu'il ne basculât pas en avant.

La plaie s'était mise à saigner avec plus de violence

et caillait en ruisseaux sur les vitres tremblantes. L'équipage rebolaït sur la route détrempée; à tour de rôle, l'un de nous devait s'asseoir en face du mort pour le relever. Nous devions arriver à dix heures. L'un après l'autre, nous tirions la montre de la poche. Personne ne parlait, mon aîné même oubliait de faire de l'esprit. Seulement : « À la santé ! à la santé ! » Et nous buvions.

Enfin, nous arrivâmes et nous sautâmes à bas de la voiture. Le garçon courut à la maison, en ~~montrant~~ le jardin : pendant ce temps, nous donnâmes à manger et à boire au cocher.

Deux infirmiers sortirent avec un monsieur plus âgé, le directeur de l'établissement. Mon aîné se présenta et lui exposa le cas, qui parut embarrasser fort le médecin.

« Très honoré collègue, dit-il, l'affaire est bien désagréable ; nous ne sommes nullement en mesure pour de pareils cas. Je ne sais vraiment pas quoi faire du mort. Ne pourriez-vous pas peut-être... »

« Mais mon aîné tint bon.

« Impossible, monsieur le conseiller sanitaire ! Vous devez nous prendre le mort et dresser l'acte de décès. Le duel a eu lieu dans les limites de votre commune. »

Le médecin en chef jouait avec la chaîne de sa montre.

Sans s'embarrasser, il demanda au cocher : « Pouvez-vous me décrire l'endroit ? »

Le cocher le fit, du mieux qu'il put. Alors, la figure détachée du médecin s'éclaira : « Oh ! je regrette vivement, messieurs ! Mais cette clairière est située juste ~~en~~ dehors de ~~mes~~ limites, elle appartient à la commune d'Ilgen. Allez-y ; à la maison de santé départementale ~~on~~ ~~vous~~ prendre le mort. »

Mon aîné serra les dents.

« Combien de temps faut-il ? »

— De deux heures et demie à trois heures, si vous marchez bien.

— Si nous marchons bien ! Par ce temps, cela veut dire au moins quatre heures avec nos chevaux harassés, qui sont en route depuis cinq heures du matin !

— J'en suis désolé, messieurs ! »

Mon aîné revint à l'assaut.

« Monsieur le conseiller sanitaire, vous voulez vrai-

ment ~~me~~ renvoyer dans ces conditions ? Je n'aime pas à me lamenter, mais je vous assure sur mon honneur que, pour venir jusqu'à vous, nos nerfs ont donné le maximum.

— Je suis vraiment ~~un~~ désolé, répéta le médecin, mais encore une fois je ~~ne~~ peux pas vous prendre le mort. Vous devez le remettre à la circonscription municipale compétente. Je ne peux pas en assumer la responsabilité.

— Eh bien, monsieur le conseiller sanitaire, dans un pareil cas, je l'assumerai quand même.

Le vieux monsieur haussa les épaules.

Mon aîné s'inclina sans rien dire.

« Eh bien ! cocher, à la maison départementale de la forêt d'Hagen ! »

Mais alors le cocher se mit en grève. Il n'était pas fou, et il n'entraînerait pas ses chevaux, à les en crever. Mon aîné se retourna à demi et regarda encore une fois le conseiller sanitaire, qui haussa de nouveau les épaules. Alors, mon aîné s'approcha du siège :

« Partez, comprenez-vous ! Ce qu'il adviendra des chevaux, peu importe, c'est mon affaire ! Et vous aurez cent marks de pourboire si dans quatre heures vous sommes à Hagen !

— Volontiers, monsieur le docteur, » dit le cocher.

Mon aîné se retourna encore une fois vers le médecin de l'établissement et lui dit très froidement :

« Je vous prie, monsieur le conseiller sanitaire, de mettre exactement notre cocher au courant du chemin. »

Le vieux monsieur se frotta les mains.

« Mais volontiers, très honoré collègue, de tout mon cœur. Tout ce que je puis faire pour vous. »

Et, avec tous les détails, il décrivit le chemin au cocher.

« Quelle infâme canaille ! siffla mon aîné. Et je ne peux même pas le provoquer ! »

Nous étions de nouveau assis dans la voiture. Avec la courroie qui avait servi au garçon pour porter le panier du déjeuner, et avec nos bretelles, aussi bien que possible, nous attachâmes solidement le mort dans son coin, pour être au moins déchargés en partie de la tâche

désagréable de le soutenir. Puis nous nous enfançâmes dans nos coins.

Il semblait qu'il ne ferait jamais jour. Toujours régnait ce crépuscule lourd et gris : le ciel menaçant tombait presque sur la mer. Le chemin était si détrempé par la pluie torrentielle qu'à chaque instant nous restions enfoncés dans le boue ; la sale argile jaune rejaillissait jusqu'en haut de la fenêtre en larges plaques. En vain cherchions-nous à regarder à travers la vitre, pas la moindre place libre, nous pouvions à peine reconnaître les avenues de chaque côté. Chacun de nous se donnait une peine infinie pour maîtriser son âme ; mais en vain, l'air ~~étouffant~~ froid et suffoquant en un si petit espace se glissait dans les narines et dans la bouche et adhéraît à tous les pores.

« Je crois qu'il y a déjà, dis-je.

— Bah ! comme il le faisait déjà dans le vin, répondit mon oncle. Tiens, allume un cigare ! »

Il me regarda et il regarda le garçon : je crois que nos visages n'étaient pas moins pâles que celui du mort.

« Non, dit-il, ça ne peut pas durer... Buons le coup de matelot ! »

Les bouteilles de vin rouge furent décapsulées, et nous bûmes. Mon oncle commença :

« Chantons comme première chanson officielle : de loin, chimères et soucis ! »

Et nous chantâmes

Au loin, chimères et soucis ! — *Tiens, dans la jeunesse, le malin* — nous sourit si beau, — si beau !...

Couronnons les coupes ; — en chantant et en dansant, — alors, jusqu'à ce que les cyprès nous reconviennent !

« La belle chanson est finie ! À boire au joyeux chanteur ! »

Et nous bûvions. Nous cassions le cou aux bouteilles, l'une après l'autre, et nous bûvions. Puis, nous chantions. Nous chantions et nous bûvions. Nous bûvions sec et nous bûvions.

« Sacrebleu, les enfants ! cria mon oncle. J'ai justement au jeu de cartes sur moi, nous allons faire une partie ! À quatre. Y en fait le mort !

— Cela conviendra bien à M. Perlmutter, dis-je.

— Qu'est-ce qui te prend ? Il jure aussi bien que toi. Tu le verras bien ! Allons, à toi de donner, renard. »

Je donnai les cartes et je marquai pour moi dix de levée.

« Pas du tout, petit renard, donne-les à M. Perlmutter. Mets-les soigneusement dans ses doigts ; il jouera lui-même. Mais il faut que tu l'aides un peu. »

Je relevai le bras du mort et je lui mis les cartes entre les doigts.

« Passe ! dit mon oncle.

— Tourne ! cria le garçon.

— Grand à quatre ! déclarai-je, pour monsieur.

— Mille tonnerres ! Quel type à la menque !

— Ouvert ! Atout et noir, j'annonce ! poursuivis-je.

— Quelle vaine ! beuh ! mon oncle. Maintenant qu'il est mort, le Juif gagne encore une fortune. »

Nous jouâmes partie sur partie, et le mort gagnait toujours. Il n'en perdit pas une.

« Sacre bon ! jura le garçon, s'il avait pu tirer seulement moitié aussi bien ! C'est heureux que nous n'ayons pas à le payer !

— Pas à le payer ? dit mon oncle, hors d'haleine. Tu ne veux rien payer, pas infâme ! Parce que le pauvre gars est mort, tu veux te dispenser de le payer ? Sois tout de suite ton argent et mets-le-lui dans la poche ! Cela fait combien, renard ? »

Je fis le compte, et chacun mit les pièces d'argent dans la poche du mort. Mon regard tomba sur la carte où j'étais fait le compte. C'était l'invitation d'une famille amie qui me priait aujourd'hui à dîner en l'honneur de mon anniversaire. Involontairement, je soupirai.

« Qu'est-ce ? demanda mon oncle.

— Oh, rien ! Je viens seulement de me rappeler que c'est aujourd'hui mon anniversaire de naissance.

— Oui, c'est vrai, je l'avais totalement oublié. Eh bien, à ta santé, petit renard, et longue vie ! Mes félicitations !

— Mes félicitations aussi, » cria le garçon.

Alors, du coin, retentit une voix de bague :

« Mes f-f-f-f-félicitations aussi ! »

Nous laissâmes tomber les verres. Qui était-ce ? Nous regardâmes dans le coin. Le mort pendait, raide, dans ses courroies ; le corps vacillait, mais aucun mouvement n'agitait le visage. Un mince filet de sang noir dégouttait d'un côté sur la nez sur les lèvres cendrées. Seul, le lorgnon de nickel éblouissait de blanc, et qu'il n'avait même pas perdu en tombant, tremblait un peu de côté et d'autre.

Mon aîné fut le premier à se remettre.

« Quelle bêtise ! dit-il. Il m'a semblé que... entre verre ! »

Je pris un autre verre dans le panier et je le remplis.
« À la santé ! cria-t-il.

— À la santé ! » répondit dans le coin.

Mon aîné se prit le front dans la main, puis il s'ingurgita rapidement le verre de vin.

« Je suis saoul, murmura-t-il.

— Moi., aussi, balbutia-t-il, et je me serais solidement dans le coin, aussi loin que possible de l'affreux voisin.

— Qu'importe ! cria mon aîné. Continuons à jouer. Fais ! à toi de donner !

— Je n'ai plus envie de jouer, gemit le garçon.

— Capon. de quoi es-tu peur ? Peut-être de perdre encore davantage ?

— Qu'il prenne tout mon argent, — mais je ne touche plus aucune carte ! hurla-t-il.

— Poltron ! cria mon aîné.

— P-p-poltron ! » bégaya-t-on dans le coin.

Une extrême angouisse me saisit.

« Cocher, cria-je, cocher ! Arrêtez ! Halte ! Halte ! Pour l'amour de Dieu, halte ! »

Mais il n'entendait pas. Il fouillait de plus en plus ces chevaux, sous la pluie et dans la boue.

Je voyais mon aîné se mordre les lèvres ; deux gouttes de sang lui coulaient sur le menton. Il se raidit et — plit de son verre.

« Je vous ferai voir qu'un étudiant de Normandie ne connaît pas la peur. »

Il se tourna vers le mort :

« Monsieur Selig Perlmutter, dit-il lentement, en accentuant péniblement chaque mot, j'ai appris aujour-

d'hui à vous estimer un étudiant honorable. Ma permettrez-vous de vous offrir un ban ? »

Il engloutit une rasade.

« Voilà ! Et maintenant, mon cher Perlmutter, je vous prie de nous laisser tranquilles. Nous sommes, il est vrai, complètement saouls, mais j'ai encore assez de bon sens pour savoir exactement qu'un Juif mort ne peut plus parler ! Ainsi, la guéule, s'il te plaît ! »

Selig Perlmutter se mit alors à ricaner et à rire à gorge déployée :

« Ha ! ha ! ha !

— Silence ! cria mon aîné. Silence, obéïssance ! »

Mais Selig Perlmutter redoubla :

« Ha ! ha ! ha !

— La botte aux pistolets ! Où est la botte aux pistolets ? »

Le garçon sortit de dessous le siège la botte étroite, l'ouvrit et y prit une arme.

« Je te brûle si tu n'es encore un seul mot ! » cria-t-il, fou de rage.

Mais Selig Perlmutter se remit encore à rire à gorge déployée :

« Ha ! ha ! ha ! »

Alors, mon aîné lui appliqua sur le figure le canon du pistolet, et il tira. Le coup partit, toute la voiture en fut ébranlée.

Mais, dans la fumée de la poudre, le rire effroyable de Selig Perlmutter retentit encore une fois, longuement, longuement, comme s'il ne devait jamais cesser :

« Ha ! ha ! ha ! »

Je vis mon aîné tomber en avant, en gémissant, les genoux du mort. Et dans l'autre coin j'entendais les pitoyables lamentations du garçon...

Et pendant ces dernières nous roulâmes, toujours plus loin, par cet affreux jour gris et pluvieux...

Comment nous arrivâmes... je ne me souviens de tout cela que confusément ; je sais qu'on nous prit le mort et qu'on emporta aussi mon aîné. Je l'entendais crier, bégayer, je le vis se jeter à terre, l'écume plein la bouche. Je vis qu'on lui passait la chemise de force et qu'on l'emportait dans l'établissement. Il y est encore aujour-

d'hui. Paranoïa aiguë provoquée par une intoxication alcoolique chronique, affirmèrent les médecins...

C'était il y a quatre ans, à mon anniversaire, le 3 novembre.

Comprenez-vous maintenant, messieurs, pourquoi justement cette date a pour moi une désagréable, effroyable saveur?

(Dans l'Épouvante; La Renaissance du Livre, édit.)

CLAUDE FARRÈRE

BIBLIOGRAPHIE. — *Fuente d'opium* (1904); — *Les Civilisés* (1906); — *Mademoiselle Dax, jeune fille* (1907); — *L'Homme qui assassinait* (1907); — *La Décaïde* (1908); — *Trois Hommes et deux femmes* (1909); — *Les Petites Aïdes* (1910); — *Le Maître des hommes vivants* (1911); — *Thomas d'Agnès, gentilhomme de fortune* (1912); — *Fin de Yarguis* (1913); — *Dix-Sept Histoires de marins* (1914); — *Quatorze Histoires de soldats* (1916); — *La Fille d'Armas, pièce en cinq actes* (1917); — *La dernière Danse* (1920); — *Les Condamnés à mort* (1920); — *Bêtes et gens qui s'aiment* (1920); — *Maxime, tragi-comédie* (1920); — *La Fille Héroïque, comédie en trois actes* (1920); — *L'Extraordinaire Aventure d'Ahmet Pacha Djemaledine* (1921); — *Contes d'enfer et d'autres mondes* (1921); — *Croquis d'Extrême-Orient* (1921); — *Lyndy l'Africain* (1922); — *Les Hommes nouveaux* (1922); — *Trois Promenades* (1922); — *Histoires de très loin ou d'assez près* (1922); — *Mes Voyages: La Promenade d'Extrême-Orient* (1924); — *Combats et batailles sur mer, avec Paul Chack* (1925); — *Une Jeune Fille voyageuse* (1925); — *Le Dernier Dieu* (1926).

Charles Borge — qui devait s'illustrer dans les Lettres sous le pseudonyme de Claude Farrère — est né le 27 avril 1878. Il entra à l'École Navale en 1894 et poursuivit sa carrière d'officier de marine jusqu'en 1919.

Il fit campagne au Chine, au Tonkin, au Maroc, dans l'Atlantique et en Orient et accompagna des voyages dans le monde entier. Durant la guerre, il continua à servir dans la marine; puis, en 1916, il passa dans l'armée de terre et prend un commandement dans l'artillerie d'assaut. Il quitta l'armée le 3 octobre 1919 avec le grade de capitaine de corvette.

Claude Farrère a renouvelé le genre du roman exotique en plaçant dans le décor des pays lointains des personnages réservés jusqu'alors au roman psychologique, en donnant toute la forme de l'Orient pour cadre à des aventures où la fantaisie n'exclut jamais l'observation lucide du réel.

DU SILENCE

Non, il n'est pas encore nuit. Je me figurais qu'il était nuit. Pas encore. C'est que j'y vois mal maintenant. Dès que je suis ivre, un voile de bronillard tombe devant mes yeux, un voile brun qui flotte et qui ondule. Et à travers ce voile j'entrevois péniblement les objets et il me semble qu'ils vacillent et se dédoublent. C'est très drôle. Et je continue à fumer, et la fumée des pipes s'enfle et devient énorme et opaque, toute pareille à la fumée sale des cheminées des steamers. — la fumée dégoûtante du paquebot qui jadis me ramena du Tonkin pleuré... Bah! je n'y pense plus.

Non, il n'est pas nuit. Chance! Une heure encore, peut-être, une heure à vivre satisfait et rassuré dans la bruyante solitude du jour. Car c'est plein de bruit, le jour. Plein de fracas et de tumulte, même au fond de ce pays perdu, même dans l'isolement absolu de ma ferme, dans l'isolement absolu de mon cimetière, loin du village, loin des fermes, loin de la dernière mesure. Ils n'approchant pas du cimetière, les gens d'ici, ils en ont peur. Personne d'entre eux ne voulait être gardien. Il a fallu m'aller chercher, — moi, le vieux sergent de légion, qui crevais de faim sur le pavé de Paris... J'ai bien voulu le garder, moi. Je n'ai pas peur du cimetière. Je n'ai pas peur...

Est-ce la nuit? Non, ce doit être la fumée de cette pipe. Salanée pipe! Il y a trop de droc dedans, le bambou est tout plein... Tout de même j'irai fermer les portes tout à l'heure... J'aime mieux y aller avant le nuit... avant le soir, même. — J'y vais.

Là, j'ai fermé. Bon Dieu, quelle rumeur dans ce cimetière plein de soleil! J'en suis sourd. Il y a des abeilles et des libellules qui volent avec d'effroyables fredonnements. Des oiseaux aussi, qui claquent leur gazouillis dans l'air chargé d'échos multiplicateurs. Et puis les arbres, et la brise stridente qui fraie les feuilles, et le bruissement furieux des grillons et des cigales. Autant

de sons éclatants et larges, — qui aigus, qui profonds, — mais tous assourdissants. Sans compter les sonorités lointaines qui m'arrivent implacables des bêtes de ferme, les paysans au labour, et l'usine de l'autre village, à cinq lieues à peine... Je la — entends joliment bien! Et tous réunis, ils m'empêchent de deviner les autres bruits, les bruits moindres qui murmurent à voix basse, les bruits de la nuit qui attendent leur tour... Il n'est pas encore nuit, hein?

C'est égal. Bien sûr, jadis, je n'entendais pas tant de choses.

C'est l'opium. J'avais comme de la cire dans les oreilles et la fumée chaude l'aura fondue. Je me rappelle le temps de ma jeunesse, et plus tard le temps militaire du Sud-Oranais et du Sahara. En ces temps-là, je n'entendais rien de plus que les autres hommes. Le désert était muet et le mystère des ombes s'emplissait de silence. Dès que l'aube avait chassé les clucales nocturnes vers leurs tanières. Plein de silence aussi, jadis, à l'heure de la meridiene, mon village gris au flanc des Cévennes brunes; et le soir, sur les cailloux pierreux, sur les vains pâturages maigres, sur les landes toutes enchevêtrées d'épines et de bruyères, c'était encore le silence le silence souverain qui s'abaissait avec la nuit...

Vieilles lunes! Il y a belle lurette que je ne l'entends plus, le silence. C'est un rêve, un mythe, — une utopie! — l'utopie des brutes et des bêtes de somme, — l'utopie des gens qui ne fument pas. Il n'y a pas de silence.

Ça a commencé au Tonkin, dès que j'ai fumé. Oui, ma foi, tout de suite. Je me souviens de mon arrivée là-bas, sur le pont du transport. On avait fait escala à Saïgon et, le soir, les permissionnaires avaient été lâchés à travers la ville. Moi, comme les autres, je ne rêtais que noces, soderies et femmes. Seulement, dès l'appontement quitté, je m'arrêtai tout net devant un grand mur qui bordait la première rue. Il venait de là derrière une odeur jamais sentie, inquiétante et douce, — une odeur qui du premier coup m'entra par le nez jusqu'à l'âme et me subjuguait. J'en savais pas encore seulement ce que c'était que la drogue. Quand même, j'oubliai tout le reste, et je demeurai jusqu'à l'aube adossé au mur, —

au mur de la fabrique d'opium, — humant et rendant tout ce que j'avais de souffle...

Après cela, c'est ma première pipe, à Pak-Nah, dans le petit poste effroyablement lointain, aux confins de la forêt montagneuse, la forêt de mystère pleine de feuilles mortes fermentées qui engendrent la fièvre et la folie. Nous avons fumé beaucoup là-bas. Et la nuit, nous entendions très bien rôder les tigres, quoique leurs pattes sachant se poser dans les broussailles plus doucement que des pattes de chat. Même, c'était amusant, d'abord, ces bruits imperceptibles que nous parvenions infailliblement. Un soir, un pirate de la bande du Doc-Tao vint espionner le poste. Il glissait sans plus de tapage qu'une coulèbre le long des palissades. Mais nous l'entendions quand même, et si juste, que lorsqu'il grimpa sur les bambous, mon caporal lui mit une balle dans le ventre, au jugé, sans le voir. Une autre nuit, la cloche du poste tinta, et nos tirailleurs claquaient des dents, convaincus qu'un des géants de la forêt nous avertissait de mort à tous. Mais moi, en même temps que le tintement du bronze, j'avais déjà saisi le piétinement furtif de notre chèvre qui avait cassé sa corde et qui s'écroulait tête baissée contre la ficelle de battant.

Oui, tout ça était parfait. C'est après que je l'ai trouvé moins admirable.

Oh, d'abord, les inconvénients ont été minces, plutôt comiques d'ailleurs. Au Tonkin, dans les postes, je vivais loin des hommes, et les bruits silencieux que j'entendais, je les avais vite connus tous. Plus tard, en France, à Paris, j'ai eue d'autres sons, moins simples, les sons humains... Dès mon arrivée dans le petit hôtel où j'étais descendu, ce fut minutieux, écartant, le remue-ménage de chaque voyageur dans chaque chambre, — et celui qui ronflait, et celui qui ne dormait pas, et celui qui remuait l'os de sa chaise... Alors je me logai au fond de Montparnasse, — un quartier mort, choisi tout exprès. — Bien choisi! Dès le premier jour, j'entendis les rôdeurs nocturnes, les serrures forcées, les grilles escaladées, — comme jadis, à Pak-Nah, la palissade enjambée par le pirate. Et je crispais mes ongles aux draps de mon lit, perpétuellement anxieux de voir

quelqu'un s'ouvrir une porte, et quelque malandrin entrer, qu'il faudrait recevoir à corps de trique... J'ai dédramatisé. J'ai cherché mon gîte en plein Paris, faubourg Saint-Antoine. Changement à vue, cette fois. Le tapage était tel, — jour et nuit, — que je n'arrivais plus à distinguer les bruits les uns des autres. C'était comme un orchestre formidable où tous les instruments hurlaient d'accord. Soudainement, du coup, je ne dormais plus. L'opium n'est déjà pas tellement ami du sommeil! Je ne dormais plus du tout. Il a fallu trouver autre chose. Pour comble, ma provision d'opium connaît déjà le creux. J'en avais bien apporté; tout ce que j'avais pu, mais d'abord, ces sales douaniers m'en avaient volé une boîte; et puis je m'étais figuré moins fumer en France qu'à-bas, et c'était tout le contraire. Je suis bien parvenu à trouver dans Paris un pharmacien remplissant. Mais sa drogue n'était que de la saleté, et puis mes neuf cent soixante-cinq francs de retraite crevaient comme des mouches. — Alors, j'ai demandé le poste d'ici, et je garde le cimetière.

La y est, il fait nuit. J'entends les chanvres-courlis qui commencent leur vol vain. Il me semblait bien que les oiseaux avaient sonné la retraite. Et la nuit s'est calmée. C'est le bouquet.

C'est que vous ne savez pas : je l'entends aussi la nuit, mon cimetière. Ce sont d'autres bruits, moins clairs, moins simples, moins francs que les bruits du jour; — plus dangereux à entendre; plus angoissants, plus tortueux. Les premiers temps, j'ai cru que les morts se glissaient hors des sépultures pour danser au clair de lune la ronde des squelettes. Mais non, ce n'est pas elle. Les morts sont morts et se retiennent pas. Ou s'ils reviennent, c'est à pas si furtifs que je ne les entends pas moi-même! — pas encore. — Non, je n'entends pas la ronde des squelettes. J'entends autre chose...

J'entends les bruits interdits, ceux que personne n'a jamais eus, — les bruits macabres et blêmes qui stagnent au pied des cyprès et des mauvéolés, — les bruits nocturnes qui ont peur du soleil, de la brise vivante et des chants d'oiseaux : — les bruits froids qui glacent le chair des hommes et hérissent le poil de leur peau. J'ai

l'entends le bois des cercueils qui craque et qui gémît sous l'humidité visqueuse du sol mouillé du pluie. J'entends les bières trop lourdes s'enfoncer lentement dans le bonn gluante, s'enfoncer éternellement. J'entends les chairs pourries groniller de vermine agile, et les os sans cliqueter lorsqu'ils s'affaissent un à un sur la toile des squelettes. Et ce carré clos de murs où quinze cents cadavres sont venus dormir l'un après l'autre, — quinze cents bruits épouvantables s'en échappent et glissent chaque nuit jusqu'à mes oreilles trop fines. — quinze cents gémissements d'outre-tombe dont chacun incline son front de folie dans ma tête ruinée.

Ça y est. Ma lampe d'opium est toute seule à jaser encore mes murs : il n'entre plus un rayon de crépuscule par ma fenêtre sans persiennes, et là-bas, j'entends les feux follets qui froient les petits ifs. C'est la nuit, n'est-ce pas ? Hein, les corbeilles qui geignent ? Entendez-vous ?

Non Dieu, oui, je sais bien ! J'aurais dû le quitter, ce cimetière criard. Mais je ne peux pas. Où trouver l'opium, l'opium qui me fait vivre, l'opium magique qui m'enivre de délices et d'illusions, l'opium intrépide qui m'émoussait ici, tremblant, mais ferme au poète, et défiant la folie redoutée ? Où ? C'est le cimetière qui me le donne — C'est vrai, je ne vous ai pas dit : les pavots noirs poussent partout. Mais ce n'est qu'au Yunnan — et dans l'Inde aussi — que l'opium se cultive comme de la vigne des ruches pimentent les gouttes de miel. Et moi, j'ai vainement essayé de faire de l'opium en France, jusqu'au jour où mes pavots tonkinois, plantés sur le cimetière gras de cadavres, ont retrouvé merveilleusement leur vertu. Maintenant, dès que j'incline les têtes gonflées de suc, les larmes brunes en parlent à souhait. Et quand j'ai peloté toutes ces larmes agglomérées en une boule grossière, quand j'ai dissout la pelote dans l'eau de ma bouilloire, — quand j'ai distillé, quand j'ai chauffé, quand j'ai réduit, — eh bien, mon opium noir et lisse vaut toutes les drogues de Bénarès et de la Chine. Et c'est le cimetière qui a fait le miracle. Vous voyez bien que je ne peux pas le quitter...

Hein ? J'ai entendu... Non, je n'ai pas entendu.

Je n'ai pas entendu. Ce n'est pas vrai qu'un craquement plus fort ait jailli du sol mortuaire. Ce n'est pas vrai qu'un cercueil se soit ébranlé dans sa sangle. Ce n'est pas vrai qu'une planche secouée — grince encore horriblement contre ses clous inexorables...

Parce que, si c'était vrai, ce serait le sixième enterré vivant qui égoutterait dans mon cimetière : — le sixième de cette année. Le sixième dont il me faudrait entendre, un à un, les gémissements, les hoquets, les râles. Le sixième qui briserait lentement ses efforts moribonds contre le bois solide de sa bière. Le sixième que j'entendrais déchiqueter enfin ses mains défilées, — à coups de dents, — et crever, crever de peur et de désespoir. Oui, toute cette atrocité, je l'ai subie cinq fois depuis un an... et je vais l'endurer une fois de plus, parce que — à quel bon motif ? — c'est vrai : l'enterré vivant rampe, j'entends son souffle angéssé, proche ■■■■■ ■■■■ sommeil léthargique dont il sort.

Ah oui ? Vous croyez, bonnes gens, que ça n'existe pas, que c'est une simple invention de mélodiste ou de romancier, que les tombes sont toujours inertes, et qu'il n'y a pas d'enterrés vivants ? Vous croyez imbécilement, sur la foi de mortuaires solennels, que la science d'aujourd'hui ne se trompe plus, et qu'elle n'a fouillé que les cadavres ? Campés là-dessus et dormez tranquilles, vous qui peurez. Moi, à qui l'opium a donné des oreilles pour entendre, j'entends. Et je sais que sur des enterrés, il y en a un qui n'est pas mort. Et je sais aussi que son agonie, à celui-là, — sa seconde agonie, — dépasse ce horrible lot ce que votre pauvre ■■■■■ obtient peut-être d'épouvantable. Vous l'admettez peut-être aussi, cette anémie des médecins : que le bonhomme en léthargie, tombé par erreur à six pieds sous terre, ne se réveille qu'à moitié, et repère dard-dard le sens et le souffle, si tant est qu'il parvienne à les ressaisir une minute. Ah bien oui ! Vous ne savez donc pas ce que c'est que la vie, et de quelles griffes un mourant s'y cramponne, quand il le sent lui échapper ? Au Tonkin, jadis j'ai tiré des conars à l'affût — des conars, de grands daims fauves à jambes fines ; — eh bien, un jour, j'ai mis deux coups de Lebel dans une malheureuse femelle qui est tombée,

raide, la poitrine arrachée : mes deux poings seraient entrés dans le tron. J'approche, je mets le pied sur la carcasse rouge, — et la ■■■■■ me relève et repart sur trois pattes, traînant au bout de ses boyaux son cœur et ses poumons ! Ils sont pareils, mes antérieurs vivants : presque aussi morts que leurs ■■■■■ les squelettes, ils hurlent quand même à pleins ■■■■■ et ■■■■■ retournent pour faire le gros dos contre leur couvercle ! Tenés, tenés, entendez-vous, la planche qui grince ! heureusement que la terre est lourde. Il ne sortira pas, le bougre ! Je ne le verrai pas, tout blême et sale de boue grasse, galoper follement à travers les tombes. Heureusement !

Allons, une pipe encore ! Bon Dieu, que c'est long, la nuit !

(Fumée d'Opium ; Flammarien, édit.)

CHARLES FOLEY

Bibliographie. — Romans : *Les Colonnes infernales* ; *L'Otage* ; *Vendé* ; *Cœur-de-Nel* ; *Guilléri-Guilloré* ; *Les Mauvaises Gars* ; *Jeune des Brumes* ; *Le Bat des Neiges* ; *Fleurs d'ombre* ; *Madame de Laubelle* ; *L'Histoire de la reine de Bohême et de ses sept châteaux* ; *Les Voleurs de plants* ; *Les Coraolines* ; *Monsieur Belle-Humeur* ; *Michel et Gendres* ; *Irénée de couilles* ; *Selles d'amar* ; *Un Trésor dans les ruines* ; *Sylvette et son blessé* ; *Le ■■■■■ d'un soldat* ; *Risque-Tout* ; *La Demoiselle blanche* ; *On tue dans l'ombre* ; *La Guerre vécue* ; *Le ■■■■■ ■■■■■* ; *Princes d'Allemagne* ; *Leve la mystérieuse* ; *La Chambre au Judo* ; *Des pas dans la nuit* ; etc.

Nouvelles : *Au Téléphone* ; *Un Concert chez les Fout* ; etc.

Théâtre : *Vendé* ; *Caprice de Reine* ; *La Jalousie* ; *Bourruques* ; *La Belle au bois dormant* ; *Leuk* ; *Fiancée d'un soldat* ; etc.

En collaboration avec André de Lorde : *Au Téléphone* ; *La Naitrouge* ; *Un Concert chez les Fout*.

Charles Foley est né à Paris le 9 janvier 1881. Il fit ses études au lycée Condorcet. Dès l'enfance, il se decida à faire de la littérature et — contrairement à l'usage, — son père, qui était médecin, l'encouragea dans cette voie. C'est à la *Revue Bleue* que parut la première nouvelle de Charles Foley. Peu après, à dix-neuf ans, il publiait, sous le titre *Les Sayettes*, son premier volume de vers.

Ses deux premiers romans sont *Guerre de Femmes* et *Le Courtis au mariage*, qui parut à la *Justice*, qui dirigeait Georges Clemenceau. Le jeune écrivain faisait alors partie du Cercle Volney où furent écrites quelques-unes de ses pièces. Depuis, Charles Foley a fait paraître un grand nombre de romans : romans d'histoire, romans d'aventures, études psychologiques, et un roman social, *L'Ecrasement*, qui contient la peinture saisissante d'une époque où l'argent semblait régner en maître.

Charles Foley a publié successivement ses contes et ses romans à l'*Illustration*, à *Pampan*, au *Temps*, au *Gaulois*, aux *Annales*, à la *Revue Bleue*, au *Journal*, à la *Revue Hado-maire*, etc. En outre, grand traducteur et bibliophile qui sait tirer des livres tous les enseignements qu'ils contiennent, il donne depuis plusieurs années à l'*École de Paris* des *Causeries d'Histoire* fort goûtées.

Charles Foley n'a pas abordé le théâtre avec moins de succès, et il a fait représenter plus de vingt-cinq pièces sur les principales scènes de Paris.

AU TÉLÉPHONE

En sortant du cercle, je fis quelques pas sur le boulevard avec M. Maroux, homme de physionomie sympathique, quoique empreinte d'une sombre mélancolie et, devant le bureau de poste, je lui dis :

— Je vous rejoins... J'en ai pour trois minutes au téléphone.

Il frissonna à ce dernier mot et je vis sa main se crispier sur la pomme de sa canne. Quand je revins à lui, il me parut encore très nerveux et, pour rompre son mélisme inexplicable, je lançai banalement :

— Quelle invention merveilleuse que ce téléphone et quels services inappréciables nous rendent chaque jour les progrès de la science !

— Vous trouvez ? fit M. Maroux d'un ton de sarcasme amer. Il me semble, au contraire, que la Science, loin de nous secourir, nous soulève ironiquement contre l'impuissance humaine et multiplie cruellement nos moyens de souffrance. Un exemple, ma propre épreuve, vous fera mieux saisir ma pensée et ■■■■ expliquera l'émotion douloureuse dont je vibre encore après plusieurs années révolues...

J'étais en vacances d'automne avec Louise, ma femme, et Marcel, mon petit garçon, dans ma propriété de Morande, maison achetée récemment au milieu de ■■■■ en friche et de bois, à trois lieues de Marseille. Nanette, notre vieille servante, faisait le ménage et la cuisine. Blaise, un domestique dévoué, enchanté de revenir près de la ville où vivait sa mère, brave Marseillaise, remplissait les fonctions de jardinier et habitait un pavillon indépendant. Mon fusil en bandoulière et mes deux chiens sur les talons, je me promenais tout le jour avec ■■■■ femme et mon bébé dans cette délicieuse solitude.

Pour remédier à notre éloignement, j'avais fait établir à mes frais ■■■■ ligne téléphonique qui me reliait au bureau central de Marseille. Par là, chaque soir, de ma chambre à coucher, je me tenais au courant des affaires de mes affaires de Paris.

Notre belle quiétude fut troublée par ■■■■

fondé de pouvoir : une démarche personnelle pouvait nous obtenir une importante commande du gouvernement.

Il faisait si beau et Marcel se portait si bien que Louise résolut de m'attendre à Morande.

Or, la soir de mon départ pour Paris, la pluie tomba lugubrement. La voiture de louage arrivée devant le perron, en face ■■■■ l'immensité noire des landes et des bois, j'eus un serrement de cœur. Louise me rassura :

« Bah ! Tu ne seras absent que deux nuits. Nanette dormira près de ma chambre ; Blaise a ton fusil et, du pavillon où il couche, il nous entend appeler : les chiens sont d'excellents gardes... Que pourrait-il nous arriver ? »

Sa voix ne me parut pas très ferme. Je fus sur le point de renoncer au voyage, mais ma femme devina ma pensée :

« Tu n'es pas d'âge à te désintéresser des affaires. Il faut qu'à sa majorité notre fils trouve les usines en pleine prospérité. Nous pouvons, par le téléphone, causer à toute heure ■■■■ jour. Pars, je te le répète : avec Blaise et Nanette, je ne crains rien. »

J'eus honte de mes appréhensions. J'embrassai Louise, Marcel, et je partis.

Je passai, en chemin de fer, une nuit blanche. A Paris je sautai hors du wagon et je m'élançai vers la cabine téléphonique. La communication établie, j'entendis, assourdi et voilé, très douce tout de même, la voix de ma chère femme :

— Allô ! La nuit s'est bien passée, Louisette ? Tu n'as pas eu trop de peur ?

— Si... un peu. Nanette surtout. Nous n'avons dormi qu'une petite heure parce que... — ne va pas t'alarmer de cela ! — parce que Nanette a cru entendre des pas dans le jardin. Les chiens, restés par oubli ■■■■ l'attacher, ont longtemps aboyé ! Nous avons fini par ouvrir le fenêtre et appeler Blaise. Il a pris le fusil, lâché les chiens et fait le tour de la maison sans rien remarquer de suspect. Bébé, qui ne s'est douté de rien, le beau petit bonhomme, se réveille et m'appelle. Au revoir. Si tu as un moment, avant le dîner, reviens me téléphoner. »

A demi rassuré, je m'occupai activement de ■■■■

affaire et je ne fus libre ■■■ revenir au téléphone qu'à huit heures passées. Il ■■■ fallut appeler assez ■■■ temps :

« Allô ! allô ! Pourquoi tardes-tu tant, Louissette ? Qu'y a-t-il donc ? »

— Une chose à laquelle, ce soir, nous ne nous attendions guère. Les persiennes étaient déjà closes, les chiens détachés et Nanette dressait ■■■■ un lit dans le vestibule afin de nous éviter les craintes de l'autre nuit quand un gamin de la ville nous apporta une lettre pour prévenir Blaise que sa mère, soudainement au plus mal, le priait d'accourir tout de suite. Ce gamin inconnu fut repartit hâtivement, sans nous fournir plus de renseignements.

« Blaise a été bouleversé, car il adore sa mère. Il ne voulait pas nous laisser seules avant le jour ; mais son regard désolé exprimait trop combien cette attente lui coûtait. J'ai pensé que, si cette femme mourait cette nuit, je priverais le pauvre Blaise de l'embrasser une dernière fois. J'ai vaincu son scrupule et l'ai décidé à partir. Il m'a promis de revenir ce soir même et, pour gagner du temps, de revenir en voiture. Je tiens de pousser les verrous derrière lui ; c'est pourquoi je t'ai fait attendre. Es-tu content de tes démarches ? »

— Oui, mais parlons de toi. Tu n'aurais pas dû laisser Blaise s'en aller. Même avec une voiture, il ne sera pas de retour avant dix ou onze heures. Ma seule sécurité était de le savoir près de vous. Le voilà parti ! Et ce gamin qui se retire sans que vous songiez à vous bien assurer que sa nouvelle était vraie ! Blaise, au moins, t'a-t-il laissé les deux chiens et le fusil ?

— Les deux chiens dorment, couchés sur le porron. Pour le fusil, Blaise a dû le poser dans le vestibule. Je m'en assurerai. Entends-tu Marcel qui est dans mes jupes et qui te crie bonsoir ? Tiens, écoute !

— Bonsoir, mon tit papa, bonsoir !

— Bonsoir, mes bons chéris. Je ■■■■ dîner ■■ je reviens. »

Dehors, je ■■■ sentis abrégé de ce que ma femme venait de me dire. J'avais dissimulé mon anxiété de peur d'accroître les propres craintes de Louise : ■■■■ cette

anxiété, à peine apaisée le matin, s'ativait cruellement de cette lettre inattendue, étrange, invraisemblable, qui éloignait le seul défenseur, le seul homme, de la maison.

Mon imagination se prit un tour si noir que, de retour à l'hôtel, je ne pus avaler une bouchée. Je me levai de table pour retourner au bureau téléphonique : mais mon fondé de pouvoir vint me donner un surplus d'indications, d'ailleurs fort nécessaire au succès de mes affaires. Je ne pus le congédier trop vite et il était fort tard lorsque je rentrai dans la cabine du téléphone. Mon cœur battait d'impatience et mes mains tremblantes faisaient vaciller les tampons sur mes oreilles. Je fus quelques secondes avant de rien entendre.

« Allô, Louissette ! Allô ! Es-tu là ? Réponds-moi... je suis inquiet... »

Je reconnus enfin la voix de ma femme, mais une voix basse, oppressée, toute blanchie de terreur :

« Ah ! mon ami, depuis une heure, nous sommes effolées. Je n'ai pas retrouvé le fusil ! Ce ne peut être ■■■■ ce gamin qui l'a volé en s'en allant. Blaise n'est pas rentré : on l'aure éloigné exprès... attiré dans quelque guet-apens. Je perds la tête... je n'ai plus de souffle tant j'ai peur ! Je crois entendre... dans le jardin... très loin... auenda que j'écoute ! »

Penché sur la plaque, je ne respirais plus :

« Louissette, je t'en supplie, ne me laisse pas dans le silence... Qu'est-ce que tu entends ? »

— Ce sont les chiens qui grognent... Les voilà qui aboient... ils aboient furieusement... Ils courent vers la petite boîte... ils se taisent tout à coup... c'est un calme de mort !... Cependant, ■■■■, on dirait, sur le sable de l'allée, des pas lourds et furieux... On dirait que des gens avancent vers la maison...

— Parle, parle, Louise ! J'étouffe, je me sens devenir fou ! Qu'est-ce que tu entends encore, dis, qu'est-ce que tu entends ?

— Plus rien... presque plus rien... Oh ! si, un petit grincement sournois et continu, comme un ciseau à froid qu'on glisse prudemment sous une persienne pour la forcer... La persienne cède... une vitre se brise... Oh ! que j'ai peur ! »

Je me mis à vagir dans l'appareil :

« Téléphone à Marseille, qu'on prévienne la police,
les gendarmes !

— Comment veux-tu ? La ville est à trois lieues... On
arrivera trop tard et puis je ne sais plus... je deviens
folle...

— Fais du bruit... ne cache-toi, sache-toi... Oui, c'est
ça, prends le petit et sache-toi !

— Je ne peux pas, je n'ai plus de force... Ils montent,
les marches craquent... Ils sont dans le corridor... Ils
cherchent, ils tâtonnent... Marcel !... Non Dieu ! Viens !...
A moi !... Au secours !... Au sec... »

Ce furent deux petits boquets d'indicible épouvante,
puis un bruit vague, confus, une crépitation de sons
indéfinissables, ensuite plus rien.

A lors je sentis quelque chose craquer dans mon cer-
veau et je tombai à la renverse, en un vide infini...

Et, haletant, comme s'il revivait cette souvenance
terrible, M. Maroux acheva :

— Je vous renvoie à la *Gazette judiciaire* pour les
détails du crime connu sous le titre sensationnel de la
Tuerie de Morende. J'y perdis ma femme, mon enfant
et mes deux serviteurs.

Mais ce qu'aucun compte rendu ne retracera, ce qu'au-
cune phrase n'exprimera jamais, c'est ce cauchemar
inventé par la Science, c'est l'effroyable torture d'un
homme qui, à cent lieues de distance, entend les cris
désespérés de sa femme et de son fils qu'en dégorge,
pouvait autre chose que hurler d'impuissance de-
vant une tablette de bois :

(Au Téléphone; Flammarion, édit.)

BIBLIOGRAPHIE. — POÉSIE : *L'Âme nue* (1885) ; — *Soul* (1891) ;
— *Héro et Léandre* (1892) ; — *L'Espoir du Monde* (1899) ; — *Choix
de poésies* (1931).

PROSE : *Amis*, roman (1887) ; — *L'Effort*, contes (1894) ; — *Les
Neufgrais*, contes (1902) ; — *Les Bonis*, roman (1903) ; — *La
Peur*, contes (1907) ; — *Tramaille et Péliasson* (1908) ; — *Dieu-
nai*, roman (1911) ; — *Donc le Premier Homme*, roman (1914) ;
— *L'Oncle Maïce*, roman (1922) ; — *L'ortige d'Afrique*, roman
(1922) ; — *L'Histoire de la France expliquée au Musée de Cluny*
(1922).

THÉÂTRE : *Styphod*, 3 actes en vers (1889) ; — *La Passion*,
4 actes en vers (1891) ; — *La Première*, 1 acte en prose (1894) ; —
Alienar, opéra en 3 actes, musique de J. Kuby (1897) ; — *Don
Juan de Manara*, 5 actes en vers (1897) ; — *Jean-Bart*, 5 actes
en prose (1900) ; — *Les Opéris*, 5 actes en prose d'après le roman
de René Bazin (1900) ; — *Ciré*, opéra en 5 actes, musique de
P.-L. Hillemacher (1907).

Edmond Haraucourt est né à Bormont (Haute-Marne) le
18 octobre 1856. Après avoir pris à Paris ses diplômes des let-
tres des Sciences et de Droit, il fut successivement clerc d'avoué,
chef de cabinet du préfet de la Corse, ingénieur électricien à la
Compagnie des Accumulateurs Faure, puis entra au ministère
de Commerce, où il rédigeait le *Bulletin officiel* du Commerce.
Il passa ensuite au ministère des Beaux-Arts et fut nommé en
1891 conservateur du Musée de Sculpture comparée du Troca-
déro, puis directeur de ce même musée en 1894, et directeur du
Musée de Cluny en 1903.

Edmond Haraucourt est ancien président de la Société des
Gens de Lettres, président honoraire de la Société des poètes
français, directeur honoraire des Musées nationaux et comman-
dant de la Légion d'honneur.

Il débute dans les lettres avec deux recueils de poèmes,
L'Âme nue et *Soul*, dont les vers sont auourd'hui classiques,
notamment le fameux *Hendel de l'Adieu* :

Partir, c'est mourir un peu,
C'est mourir vos qu'on aime ;
On laisse un peu de soi-même
En toute heure et dans tout lieu.

Proseur, Edmond Haraucourt a écrit des œuvres vigoureu-
ses et saines : *Les Bonis*, *Tramaille et Péliasson*, *Amis*, *Dieu-*

dout, Dada le premier homme, etc. Et il ne croit dans quel-
ques-uns de ses contes : la Peur... la fantastique peur, la peur
universelle, peur de la mort et de la vie, celle des formes per-
ceptibles et des visions irréelles, du monde ambiant et du mym
m, la Peur divine, telle que la connaissent les ser-vites pre-
historiques, lâchés sur des monstres dans la forêt sauvage,
parmi l'hostilité de tout, et qui lancine et cruellement les pre-
mieres pensées humaines qu'elles se tendirent vers le ciel
pour crier grâce contre la terre, et lavagèrent des Dieux pour
être secourus ! »

L'AGENDA

8 septembre. — Je viens de voir le docteur : je n'étais
pas sans appréhensions, mais il dit que mes nerfs sont
en meilleur état et que les vacances m'ont fait du bien.
Il n'exige pas que je reprenne les douches.

9 septembre. — Le concierge m'a arrêté, ce matin,
dans la corridor, pour me dire que je ferais bien de
changer ma serrure, à mes frais : il paraît que le petit
garçon boucher qui occupait ma chambre au-dessus
de mon appartement a été congédié par le propriétaire ;
il vient d'être mêlé à des affaires de cambriolage, et
condamné avec application de la loi de sûreté : je ne
suis pas fâché de ne plus le rencontrer dans l'escalier,
car il avait une mauvaise figure. Le concierge n'a pas
tort quand elle suppose qu'il a pu lever des plans dans
la maison, et prendre des empreintes de serrures ou de
clefs : il est bien évident que je suis le plus menacé de
tous les locataires, moi qui ne rentre pas de la journée ;
on peut me dévaliser pendant que je suis au ministère ;
il faudra que j'achète un verrou de sûreté : voilà une
dépense dont je ne serais bien passé.

3 octobre. — Un drame affreux. Je rentrais rue des
Plantes, dans le brouillard : il était exactement minuit
viingt. Tout à coup, près du pont, dans l'ombre, un cri
déchirant ! Je l'entendrais toute ma vie. Il m'arrêta sur
place, et je sentis une sueur froide à la racine du nez

cheveux. J'ai voulu me sauver, et je n'ai pas pu. Je cou-
rais pour ainsi dire, en dedans de moi, sans bouger :
c'est une sensation atroce. Je ne l'avais jamais éprouvée
qu'en rêve. Elle ne dura guère ; presque aussitôt, je vis
sortir des ténèbres un homme qui fuyait dans ma direc-
tion, et, en même temps, trois autres hommes derrière lui.
Le premier vint me tomber dans les jambes. Ceux qui
le poursuivaient firent sans doute surpris de voir deux
personnes au lieu d'une, et ils hésitèrent un moment ;
puis, rassurés par mon air inoffensif, il se jetèrent
sur nous. Un d'eux me cria dans la figure : « Qu'est-ce
que tu veux ! Est-ce que ça te regarde ? » Il vint que je
le petit boucher. Les deux autres s'écharnaient
à coups de couteau sur le blessé. Mais le petit boucher
leur dit : « Nous sommes seuls, je connais ce pantalon !
Il va jaspier. » Il répondirent : « Surve-le. » Mais, au
même moment, un d'eux cria : « La roue ! » Aussitôt ils
prirent la fuite. Je vis une leur blanche, accompagnée
d'une détonation : le petit boucher, avant de s'enfuir,
avait tiré sur moi un coup de revolver. Il disparut dans
le brouillard, et je me crus mort. Alors seulement j'enten-
dis le pas des agents. Ils m'empoignèrent brutalement.
J'ai eu le temps de crier : « Grâce ! ne m'est pas mort ! »
Mais je fus tout de suite étourdi de coups. On m'enleva,
et je n'eus presque pas à marcher : on ne croit guère,
à voir les sergents de ville, qu'ils sont si forts ; quand
ils vous tiennent par le bras, ils vous soulèvent et vous
font trotter, si bien que vous ne sentez plus le poids
de votre corps. Arrivé au poste, j'ai raconté le drame
du pont et comment j'avais reconnu, dans mon agres-
seur, le petit garçon boucher. On m'a tout de même
gardé au poste. Peur que je ne passe pas au ju-
stice ! Je perdrais ma place. Ces choses-là n'arrivent
qu'à moi.

6 octobre. — Le commissaire est un bien honnête
homme qui m'a cru tout de suite. Il m'a fait relâcher ;
j'ai pu courir à ma chambre, me changer et arriver au
bureau avant que le chef ait constaté mon retard. L'en-
nemi, c'est que je vais sûrement être appelé comme témoin,
au commissariat, au tribunal, et le chef dira que je ne
sais jamais à mon poste. Nuit d'insomnie.

7 octobre. — Les journaux racontent l'affaire. On me parle pas de moi, heureusement. La victime a succombé à ses blessures. La justice pense arrêter les assassins avant demain, et j'en serais bien aise, car je n'aimerais guère ■ les retrouver, la nuit, en rentrant chez moi. Par prudence, j'ai dîné très tôt, hier et aujourd'hui, et regagné mon domicile dès sept heures du soir, quand il y a du monde dans les rues. Je n'ai ■■■■ remarqué de suspect. Très mauvaise nuit. Cauchemars. Je rêve que le petit boucher m'attaque près de la Morgue.

8 octobre. — Les assassins sont arrêtés. Au moins, je ne suis plus exposé à les rencontrer.

11 octobre. — Confrontation. J'ai reconnu le garçon boucher et ■■■■ deux complices. Il m'a regardé avec un mauvais œil. Il voulait m'intimider, mais le juge s'en est aperçu et m'a fait approcher, pour que l'accusé fût derrière moi pendant ma déposition : alors, j'ai parlé plus librement. À la sortie, le petit boucher m'a dit : « J'aurai ta peau ! » ■■ paraît qu'il n'a que dix-huit ans. Je me suis mis une vilaine ■■■■ sur les bras.

18 octobre. — Deuxième confrontation. Les assassins ont fait des aveux. Le petit boucher, au moment où je passais devant lui, m'a répété : « J'aurai ta peau ! » Pourvu qu'il soit condamné ■ mort ! Tout le monde me plaisante au bureau : mais je n'ai pas envie de rire, et je suis inquiet.

25 octobre. — Le médecin me trouve très agité. Il me conseille la campagne. Il en parle à son aise : et mon bureau ?

28 octobre. — Toutes les nuits, je rêve d'assassins et du petit boucher. Je me réveille ■■ sursaut. Si ce misérable est acquitté, bien sûr il fera comme il a dû. J'aurais dû, au dernier terme, donner congé, afin de déménager en janvier et d'aller habiter dans un autre quartier. Ce serait plus prudent. Même en prison, le petit boucher a peut-être des amis qui me guettent.

2 novembre. — Je suis perdu : le petit boucher s'est échappé. On m'en a montré la nouvelle dans un journal, au bureau. Je ■■■■ suis trouvé mal. Les camarades me plaignaient beaucoup et s'empressaient autour de moi. Avec un dévouement que je n'aurais pas espéré d'eux,

ils m'ont soigné, escorté, ■■■■ chez moi. J'ai des frissons et une grosse fièvre.

5 novembre. — C'était une bien mauvaise farce : le petit boucher est toujours dans sa prison, qu'il n'a pas quittée. Les camarades ont inventé cette histoire pour se moquer de moi, et Lubert, qui écrit dans les journaux, a fait imprimer la petite note qu'on m'a montrée. Ils me traitent d'imbécile, mais qu'est-ce que je dirai d'eux, qui font de pareilles plaisanteries à un pauvre malade ?

8 novembre. — Je vais un peu mieux. Je mange.

9 novembre. — Je retourne au bureau.

15 novembre. — L'affaire ■■ petit boucher passe dans huit jours. L'instruction est terminée. Je suis convoqué comme témoin à charge. Il faudra revoir les yeux de cet assassin. J'en ai peur à l'avance.

22 novembre. — C'est demain. Je ferai mon devoir et je répéterai la vérité. Mais, si ■■■■ ne le condamne pas, il me tuera.

23 novembre. — Aux assises. Pendant toute l'audience, chaque fois que mes regards ont rencontré ceux du petit boucher, j'ai vu sa mort dans ses yeux. Il rampe les lèvres pour répéter : « Ta peau... J'aurai ta peau. » J'étais troublé tellement ■■■■ je ne sais ce que j'ai dit dans ma déposition. Le président a dû me rassurer. Les assassins sont condamnés, l'un ■ perpétuité, l'autre à vingt ans : mais le petit boucher, qui débute, et qui n'a tué ni moi ni le passant, obtient seulement six mois. Voilà bien un échec !

24 novembre. — Deux fois, cette nuit, la voix du petit boucher m'a réveillé : il criait : « Ta peau... ta peau... »

■ novembre. — Mauvaise nuit, insomnie : je compte les heures. Je n'en ai plus guère à vivre. Encore six mois et on me tuera. Pourtant, je n'ai rien fait de mal.

31 décembre. — J'ai beaucoup maigri. Les bureaux sont fermés, à trois heures, défilé chez le ministre. Je profite du congé pour aller voir le docteur. Il prétend que j'ai la monomanie de la persécution. Il me prescrit le repos et l'exercice, les douches et la campagne. Lubert ■■ dit : « Pourquoi ne te prescrit-il pas d'avoir vingt mille francs de rente ? » Lubert a raison.

1^{er} janvier. — Aujourd'hui, je commence l'année de ma mort. Il neige pour la première fois : je n'aime pas le neige, mais c'est tout de même triste de penser que je ne verrai plus tomber la première neige.

8 janvier. — En plein bureau d'omnibus, dans la foule, la même voix à moi : « Tu peux ! » Je me suis retourné, je n'ai rien vu. A-t-il donc lancé des amis à ma poursuite ?

15 janvier. — J'ai donné congé de mon appartement. Je déménagerai au 15 avril. Le petit boucher ne découvrira peut-être pas mon nouveau domicile, puisque sa peine n'expire que le 23 juillet.

21 janvier. — Anniversaire de la mort de Louis XVI. Pourquoi n'a-t-on pas guillotiné le petit boucher ? Ça doit être affreux, le froid du fer qui vous entre dans le corps !

23 janvier. — Deux mois pleins aujourd'hui ! Dans six mois, je mourrai.

2 février. — Est-ce vrai ? Lubert affirme que la préventive compte pour la durée de la peine, et que, par conséquent le petit boucher sera libéré le 11 juin : il dit aussi que, pour la première peine, il pourrait invoquer la prescription, et que, dans ce cas, il sortirait le 8 avril, une semaine avant le terme.

3 février. — La même voix toujours a crié derrière ma porte, très distinctement : « J'aurai la peau ! »

4 février. — Lubert a pris des renseignements : le petit boucher sortira de prison le 8 juin, j'aurai le temps de déménager. Tout de même, Lubert estime que, pour moi, il vaudrait encore mieux quitter Paris et permuter. Si cela se pouvait ! En province, on est tranquille. Je vais faire passer une annonce dans les journaux.

5 mars. — L'affaire de la permutation est manquée. Il faut, paraît-il, attendre l'automne. D'ici là, je serai mort. D'ailleurs, je ne vis plus.

8 mars. — Plus que trois mois ! Je refuse mon testament.

15 mars. — J'ai trouvé un petit appartement à Montmartre : c'est un tout autre quartier, aussi loin que possible de Montrouge ; on ne viendra peut-être pas me chercher là. Autre avantage : l'appartement est libre et je pourrai déménager dès le 1^{er} avril. Je signe.

1^{er} avril. — J'emménage : c'est une grosse fatigue. Le soir, au moment de me coucher, je reçois une dépêche : « J'aurai la peau. — Le Petit Boucher. »

Ainsi, mon départ n'a rien. ■ Rien : ■ bandit connaît ma nouvelle adresse.

2 avril. — Sur le conseil de Lubert, je porte ma dépêche au commissariat. On me rit au nez, on prétend que j'ai reçu un poisson d'avril.

31 avril. — Mon nouveau quartier ne me rassure pas : tout ce mois-ci, j'ai vécu comme dans un rêve. La menace du petit boucher me poursuit. Il pense à moi, lui-là, et je l'entends. Lubert m'a expliqué la télépathie. J'ai des déplacements dans la tête, et je pense à peine me traîner au bureau : je prends l'omnibus, chaque fois. Mes appointements n'y suffiront pas. C'est presque une délivrance, de mourir.

1^{er} mai. — Plus qu'un mois ! Je me suis promené, ce soir, sur les boulevards extérieurs, pour jouir un peu du beau temps et de ma liberté : car, dans un mois, je sens bien que je n'aurai plus. Je n'ai pas honte d'avoir peur : je suis fait ainsi, et ce n'est pas de ma faute. J'ai vu sur le boulevard des amoureux qui s'embrassaient. Mai, je suis tout seul.

13 mai. — Lubert me conseille d'acheter un revolver pour défendre ma vie.

16 mai. — J'apprends à tirer, dans ma chambre, avec cartouche. Mais cette arme m'épouvante. Au bruit qu'elle fait, il me semble que le petit boucher tire sur moi, comme dans la nuit du 6. Mais il me tuera avec son couteau. J'aimerais mieux une balie.

18 mai. — Il faut, décidément, que je me rassette au bureau.

25 mai. — Scène violente du chef, qui menace de demander ma révocation, parce que je n'ai le tête à rien. Il faut que je cesse la bromure. Je suis très malade.

1^{er} juin. — La semaine commence. Dans une semaine, il sortira de prison.

6 juin. — Après-demain, il sera libre.

7 juin. — Demain !

8 juin. — Il est libre ! Je le vois. Je l'ai vu toute la nuit. Il me cherche. Il a acheté un couteau neuf. J'ai mal dans

la tête. Impossible de quitter mon lit. Et le chef? J'essaie mon revolver. Jamais je n'oserais tirer sur lui. Il me fait trop peur.

9 juin. — Au lit. Il me cherche. Aller dans ■ rue? Non, jamais plus! Sous mes fenêtres, dans l'escalier, à chaque instant, il crie : « Tu peus! Tu peus! »

10 juin. — Je voudrais ■ avoir fini. Je souffre trop. Je vais devenir fou. Mais je ne veux pas mourir d'un coup de nouveau. Autrement! Autrement!

11 juin. — Par ma fenêtre, je l'ai vu, sur la trottoir d'en face! Je jurerais que c'est bien lui, ■ qu'il m'a reconnu lui aussi; il a mis ses mains aux coins de ■ bouche et m'a crié, comme toujours : « ».

12 juin. — Je...

13 juin. —
 Journaux du 14 juin : « Hier, vers quatre heures du matin, les locataires du n° 87 de la rue des Abbesses étaient réveillés par le bruit d'une détonation. ■ pénétra dans l'appartement de M. D..., employé au ministère de...; l'infortuné gisait, à demi nu, devant sa fenêtre, la tête trouée d'une balle et serrait un revolver dans sa main crispée. On attribue ce suicide à un dérangement d'esprit. »

(*Le Peuple*, Fauguelle, édit.)

PAUL HERVIEU

(1857-1915)

BIBLIOGRAPHIE. — Romans et nouvelles : *Diogène le-Chien* (1882); — *La Bête parisienne* (1883); — *L'Alpe homéiade* (1885); — *Les Yeux verts et les Yeux bleus* (1896); — *L'Inconnu* (1887); — *Deux Plaisanteries* (1888); — *Filés* (1890); — *L'Émerlaide* (1891); — *Peints par eux-mêmes* (1893); — *L'Armateur* (1895); — *La Petit Duc* (1896).

Théâtre : *Point de lendemain* (1890); — *Les Paroles raisonnables* (1893); — *Les Fenêtres* (1893); — *L'Enigme* (1893); — ■ *Course du Flambeau* (1894); — *Thérèse de Mézières* (1895); — *Le Dédale* (1898); — *Le Nécessaire* (1898); — *Modeste* (1900); — *Comme-tout* (1900); — *Bagatelle* (1912); — *Le Destin est maître* (1914).

Paul Hervieu, né en 1857, appartenait à une famille de bon bourgeois. Il fit ses études de droit et entra au barreau, puis il fut attaché au ministère des Affaires étrangères et, pendant quelques années, s'occupa exclusivement de politique. À vingt-cinq ans, il dirigeait le *Républicain de Seine-et-Marne*. À partir de 1882, il se consacra à la littérature. Il publia d'abord des chroniques amusantes, mais sans grande portée (*La Bête parisienne*), puis des nouvelles dramatiques (*L'Alpe homéiade*); ■ c'est avec *Filés* qu'il découvre sa véritable vocation qui est de peindre, en satirique de grande classe, les mœurs de la société élégante.

Paul Hervieu avait abordé le théâtre dès 1890. Après quelques tâtonnements, il commença la série de ses pièces à thème en donnant *Les Fenêtres* à la Comédie-Française. C'est sur cette même scène que seront jouées presque toutes ses œuvres. Défenseur ardent des droits de la Femme, il n'a cessé de protester contre une législation d'après lui injuste et contre un état de choses qui tend à créer de graves iniquités. Et nous lui devons une des plus nobles œuvres du théâtre contemporain, *La Course du Flambeau*, drame humain et poignant où passe un grand souffle d'émotion et de pitié.

Paul Hervieu est mort en 1915. Il était membre de l'Académie française depuis 1904 et occupait le fauteuil d'Edmond Failleron.

LE TAUREAU DU JOUVET

I

Sur la Grande-Côte où n'ont jamais pu croître les arbres, Hugues Barros garde deux cents moutons dont le quart lui appartient.

Depuis Pâques, cela fait déjà trois mois qu'il conduit ses bêtes transhumantes au milieu des pâturages isolés qu'il a loués pour la belle saison, entre le mont des Archets, Combelouve, les Bains de l'Ours et le lac du Jouvot.

Aujourd'hui il attend ses provisions de la semaine, — les dernières sont épuisées, — et il a faim.

Devant lui, la masse de son troupeau se ment lentement; et quelques toisons brunes se frottent parmi tous les dos de laines blanches.

Hugues Barros est debout, appuyant sa haute taille sur une solide branche de houx dont il a bûché l'écorce avec son couteau. Ses épaules robustes garnissent l'ample manteau de cuirassier qu'il a acheté, l'hiver dernier, à un de ceux qui colportaient des effets de réforme et « font le marchand » dans les foires. Quand la bise racourcissait cette bonne enveloppe de drap, en la lui plaquant dans le creux des reins, le bas du pantalon de velours marron se montre lisebonchoné dans les guêtres de gros cuir. La face incolore et dure du berger est abritée sous les larges bords d'un feutre roussi par le soleil, sabré par la poussière et la pluie.

Hugues consulte fréquemment l'heure du ciel, et s'impatiente d'entendre ainsi crier ses entrailles.

Enfin, aux deux chiens se rapprochent de lui, et grognent, en dardant leurs oreilles pointues.

Il pose, en sbat-jour, sa main calluse sur son front; et, par la combe du Nant-Gelé, il reconnaît sa femme qui grimpe à petit pas.

Le Barros porte un panier volumineux sous le bras gauche, et, du poignet droit, elle tire une tige maigre, à jambes courtes, dont une est cassée et l'autre, plate, noire du bout.

Par insistance, d'un simple mouvement de tête en arrière, le rude animal arrête sa conductrice et promène complaisamment sa langue violette sur ses flancs sombres.

« Arriv'ras-tu par ? » s'exclame le berger.

Mais une femme, dont la gorge est oppressée par l'ascension, ne réplique rien.

Il reprend :

« Qué q'te m'amènes-là ! Ousque t'as pris c'te bête ? »

Lorsque la Barros l'a rejoint sur le sommet elle se dépêche de répondre, d'une voix haletante :

« C'est c't'écorne qui m'a mise en retard... Fant qu'tu l'gardes pour l'compte à Tayol, jusqu'à qu'en chaleur soit passée... T'as demeuré pas plus au pré qu'à l'étab... »

— D'combien qu'Tayol s'en gênerait pour le paier ?

— L' m'a p'li, comm' ça, qu'on s'arrangerait toujours ensemb'.

— Ooie ! ooie ! tu y diras que j'veux pas moins d'vingt sous par semaine. J'paie bien, moi, toi, quatre-vingt-dix francs de luyer !

— J'y dirai.

Tandis que la femme déballe son panier, l'homme va querir un pieu et un maillet dans sa hutte de pierres; et, à quelques mètres, il fixe au sol le corde du taureau, qui l'observe d'un œil injecté, immobile et sournois.

Quand Hugues revient s'asseoir contre un tertre, il a du plaisir à compter ses vivres étalés sur la terre craquelée où le vent frise les rares touffes de gazon.

Bon ! cette fois-ci, la miché de pain a la vraie taille; paraît même le fromage bleu en lait de vache et de chèvre... Et le lard ? où donc est-il ? on l'aura oublié; ces sacrées femmes !...

Mais patience ! le Barros sourit : voici le lard, et le petit salé, et le tabac, et les deux litres du vin du gys qui procurera un goût aigre à l'eau crue des fontaines.

Sans retard, le pâtre calme son appétit cause, le bouche pleine : les enfants vont bien ? L'ainé a recommencé ses tocs : c'en est un qui promet ! Et le père ? Il ne veut toujours pas se laisser opérer de sa glande au

gouler ? Il étouffera un de ces bons motifs ; enfin, on lui a répété le conseil ~~si~~ souvent ! Ah ! la garde champêtre s'est décidée à signer un procès-verbal contre les oies de Joseph Mabre. Il se faisait tampa ! Et cette poudre à fusil que le voiturier doit rapporter d'Albertville, quand est-ce ? Justement un couple de vautours loerne, depuis la veille, autour du grand Roy, d'où un agneau a chu...

Hugues Barros a terminé ~~un~~ frugal repas. Il dévise le bouchon ~~en~~ bois de l'outre qu'il porte au bandoulière ; il lève, à deux mains, la peau de bouc, qu'il presse en dirigeant sur sa langue un jet mince et frais de bœufson...

II

Pendant que le Barros, allégé de son fardeau, redescend d'une allure lasse et ferme les pentes qui mènent au village de Longefoy, son coesi, allongé sur le ventre et repu, aspire d'épaisses bouffées dans sa pipe noire.

D'ici huit jours, sans doute, il n'apercevra plus figure humaine... Qu'importe !...

Sous ses paupières mi-closes, il voit miroiter, dans la vallée d'Aime, la raide lame de l'Isère qui perce les bois et les pierres. Les maisons de Centron, plantées au cœur d'une vieille forêt, lui apparaissent comme des papillons jaunes dans une haie d'églantiers ; et les vignes de Bellantra, au loin, verdissent la terre comme un bon tapis de mousse.

Quand le berger tourne son visage sur l'oreiller de ses coudes, il distingue, ~~au~~ fond de l'autre versant, les lacs verts du val de Tignes, qui semblent d'étroits abreuvoirs où les cascades trompent ainsi que des cripières de chevaux blancs.

Il s'assoupit enfin, du sommeil de midi, lourd et sans rêve.

Soudain, les aboiements de ses chiens le réveillent : le taureau, d'un violent effort, a déplanté son piquet, qu'il traîne en répandant la pénique parmi les bœufiers et les brebis.

« Sus au taureau ! Kas !... kas !... Morda-le !... » crie Hugues Barros, avec des gestes furieux.

Mais les chiens, inaccoutumés à ce service, hurlent ~~en~~ place ~~et~~ refusent d'avancer.

« Attends, l'écorché, que j't'arrange ! »

Et il marche au taureau.

Celui-ci s'arrête hardiment et laisse son front menaçant ~~et~~ mutilé.

Barros lui applique sur le muse un coup de maillet ; et, dès que l'outre se détourne en beuglant, il empoigne de près son lien. Puis, d'une seule main, il renfonce vigoureusement le pœn, va chercher des blocs pesants et en charge toute la longueur de la corde jusqu'à ce que les noeuds de la bête soient collés à la lisière du sol.

« J'en ai un peu, dit-il, ça t'calmera. »

Et il lui détache sur l'échine une volée de soupe de bœuf.

Bientôt il mène son troupeau vers une pâture nouvelle.

Les bestiaux surpris découvrent en s'éloignant les racines rasées de l'herbe dévastée, et tandis que les chiens les harcèlent, leurs pieds fourchus fendent hâtivement la corolle rouge ou bleue des digitales, des acornites et de toutes les fleurs malsaines dont leur voracité se garde.

... Aux approches du soir, Hugues revient avec ses moutons, qu'il parque, les uns sautant sur les autres, entre une roche géante et trois petites oléales.

Mais l'écorché a encore trouvé le moyen de se délivrer, et il rôde là-bas, reniflant la braise, poussant des mugissements espacés, frottant ses cuisses avec la mèche hérissée des poils qui prolongent sa queue souple.

Le berger, sinistrement, grogne entre ses dents :

« Ah ! t'en veux, tarogne, t'en auras ! »

Le voilà qui repart en courant, son gontdin pendu en son par la martingale.

Le taureau, qui attend d'un air décidé, fouille la terre du sabot et projette des moëles. Puis, au moment de lutter, il remue son œil fourbe et, d'un élan oblique, se dérobe par le vallon d'Armens.

Hugues Barros le poursuivit, et c'est une chose étrange à travers les escarpements de schiste, les cuîlots de neige, les éboulis de cailloux et les eaux vives.

Une seule fois, près de la grange ruinée des Blancs, l'homme a rattrapé la bête. Il a voulu la saisir derrière, par les cornes, et l'abattre, comme il avait appris, en lui tordant le cou. Mais, sur une des pentes, sa main n'a rencontré qu'un tronçon — une oreille. Il s'y est néanmoins suspendu, en lançant des coups de — ferrés dans les jarrets de son adversaire. Celui-ci, par l'avantage de sa corne absente, s'est dégagé d'un bond et a disparu au milieu de la nuit enfoncée des plaines.

Barros, qui a roulé dans une foudrière, maugrée en se redressant :

« Eh ! va-t-en — diable ! »

Ses poumons et ses genoux écorchés saignent et lui cuisent. Il s'oriente dans l'obscurité crépusculaire — découvre, sous un dernier reflet, le plateau au son piteux et parole. Il regagne péniblement la Grande-Côte, mais, dès qu'il a débouché, le bruit d'un galop puissant l'émotionne...

Une forme plus noire que le noir des ténèbres environnant se précipite à sa rencontre. Et, sans même avoir eu le temps de lâcher un cri, il tombe à la renverse, étendu, la poitrine trouée par la corne unique du laureau.

II

Quand il reprend connaissance, la lune ronde plume dans le ciel. La chute de son humide et fine clarté baigne le cirque des glaciers alentour, et, depuis le col du Soufre jusqu'au Mont-Pourri, en passant par Gebroulaz, la Grande-Casse et l'Iseran, la surface des neiges brille comme si une Gomme d'étincelles s'épanouissait sur des parterres de cristaux.

Hugues Barros a très froid.

Il veut se lever, mais à ce mouvement une atroce douleur le mord au creux de l'estomac, et se mais, qu'il y mal, — ressort toute poissée et, avant qu'il peut voir, rougit dans les pores.

Alors il se rappelle ce qui s'est accompli.

Il exhale un soupir qui lui arrache un gémissement. Il se sent touché à fond, et il lui vient, de la solitude, une peur qu'il n'a jamais connue. La fièvre fait frissonner tout son corps et hallucine ses yeux. En face, le Mont-Blanc lui paraît grand jusqu'à la lône, et, sur ses flancs, descendent l'Allée Blanche et le Glacier des Glaciers.

Il appelle follement. Sa voix brisée, qui l'effraye, tombe dans le désert et le silence universel. Les montons dorment, ainsi que les chiens.

Lentement la nuit s'écoule et se dissipe devant l'aurore.

Le soleil surgit sous son arc triomphal, dont les couleurs verticales sont bien d'or, rouge de perle, gris de feu.

Ebloui de lumière, Barros tache, en coulant son regard, d'assourir l'épouvantable curiosité qu'il a de sa blessure. Il souffre d'une souffrance horrible. Sa ressource est d'appuyer ses poings sur le battillement de la plaie, et la dépense de force qu'il fait ainsi le soulage momentanément ; son sang, enfilé sur la pelouse, scintille et se confond avec la gelée blanche. Une soif ardente le consume, mais il ne peut attirer sa gourde, que la chute a jetée sous son dos.

Cependant, les chiens, surpris de son retard inutile, aboient en chœur, et les montons effarés, dérangeant leur fragile clôture, se sauvent, en foule balante, dans les gazon frais. Et tout à l'heure le troupeau ne sera plus qu'un point imperceptible en perdant vers les Frasses.

Bientôt le berger entend, à peu de distance, le laureau. Il n'est pas alarmé de ce retour ; au contraire, il voudrait que la bête se ruât de nouveau sur lui et l'achève. Sans ça, combien de temps va-t-il mettre à mourir, en se tordant comme un damné ?

... Mais voilà qu'il est pris d'une subite anxiété, quelque chose se passe là-bas ?...

Une troupe d'individus descendant de mulets et grimpant à pied — terminal du Jouvot : quatre hommes et deux femmes en toilettes claires,

Barros voit nettement les silhouettes se profiler dans l'air vide, et les bras pointer des lorgnettes sur les grandes lignes du paysage.

Il s'exaspère qu'on ■ « guette » point de ■ côté ■ il s'opiloie sur lui-même, tandis que l'ombre démesurée de ces gens qui l'avaient presque atteint s'éloigne.

Il les implore faiblement du geste et de la voix. Ses tentatives sont vaines. Les touristes repartent sans avoir aperçu et le barreau seul répond à sa plainte par les silences.

Il murmure :

« Crève-les donc aussi, curogne ! »

Il réfléchit au malheur dont il est victime. La chance lui a toujours manqué. Ce n'est pourtant pas qu'il ait du mal à se reprocher. Et les circonstances de sa vie défilent devant sa mémoire. Il revoit surtout l'époque où on l'a empêché de rester soldat, et les heures durant lesquelles ses trois patins sont nés... Il se rappelle encore la physionomie tranquille d'un voisin que jadis il a regardé rendre l'asprit, entouré ■ ■ ■ proches.

... La journée s'avance ; le soleil est volé.

Des brouillards compacts cattr■ en France par leur route familière du Petit-Saint-Bernard, où ils se coudoient ; et, glissant à toute vitesse, ils abordent la Grande-Côte sur laquelle leur interminable procession commence avec les hymnes du vent.

Eugène Barros ■ distingue plus rien sur terre. Une femme légère sourd aux coins des lettres, des spectres fréquents secouent ■ membres. Par un suprême effort, il ■ souève graduellement jusqu'à ce qu'il soit sur son épaule.

Et il meurt assis, les yeux vagues, ■ ■ ■ être qui s'éveilla.

[(*L'Alpe homicide* : Lemerre, édit.)

CHARLES-HENRY HIRSCH

BIBLIOMANIE. — Poèmes : *Légendes naines* ; *Priscille* ; *Toujours*.

Romans : *Maria Pitié* ; *Une Belle Gorge* ; *La Passion de Bousillon* ; *Paysage de Boves* ; *Le Tigre et Coquelicot* ; *Les Tamarisks et ses amis* ; *Les Tamarisks, barons* ; *Mimi Bigoudie* ; *L'Enchânement* ; *La Chèvre aux pieds d'or* ; *Le Craquement* ; *Le Crime de Patru* ; « Petit » Louis, bagueur ; *Le Cœur de Poupette* ; *La Grande Capricieuse* ; *Chacun son devoir* ; *Morale en 1916* ; *L'Amour en Herbe* ; *Les Châteaux de sable* ; *Saint-Pallier* ; *Le Sang de Paris* ; *Demie Fortune* ; *Nuit Godache* ; *Amoury d'Ornières* ; *Un Vieux Douce* ; *Poupe fragile* ; *Héros d'Afrique* ; *La Demoiselle de Comades* ; *La Maricour* ; *La Plage aux Tulipes* ; *La Passion*.

Nouvelles et Contes : *Aupres de ma blonde* ; *Ranette et Paris* ; *Parfais et Martin* ; *Des Hommes, des Femmes et des Bêtes* ; *Les Disparates* ; *Penitens et Fialtes*.

Théâtre : *Les Émigrants* (Odéon) ; *Le Crime de Patru* (Odéon) ; *Le Cœur de Lili*, en collaboration avec Tristan Bernard (Théâtre de Paris) ; *Sur le banc* (Grand-Guignol) ; *Le Drameur Rouge* (Renaissance) ; *Le Tigre et Coquelicot* (Théâtre Mogador).

Charles-Henry Hirsch est né le 10 avril 1879 à Paris. Il y a fait ses études et ne l'a jamais quitté que pour quelques voyages. Sa première œuvre : *Légendes naines*, a paru en 1904, et sa plus récente : *Maria Pitié*, a été publiée en juin 1936.

Le cycle des travaux de Charles-Henry Hirsch comprend à cette date quarante volumes, outre dix ouvrages dramatiques représentés à Paris d'abord et qui forment ensemble vingt actes, un millier environ de romans et de nouvelles qu'il a données dans la presse quotidienne et où s'avère le sobre et magistral pulchre de son talent. Enfin, depuis 1923, il écrit, de quinzaine en quinzaine, une *terce des Recus* pour le *Mercure de France*.

■ ÉPAVE

Tout ce que peuvent communiquer l'odorat et le toucher, le vieil Ambroise Carreau le percevait comme au des hommes qui jouissent de leurs cinq ■ ■ ■ et parlent. Il était plein des pensées qu'il ne pouvait répandre et ■ ■ ■ de distraction que d'imaginer ou se souvenir.

Depuis une quinzaine de jours, ses jambes ne le portaient plus. Il attendait que ses bras fassent immobilisés, pour être un mort capable de ressentir la faim, la soif, et de se consoler mentalement des histoires. La plus gaie n'était pas joyeuse; la plus sinistre eût moins effrayé celui que la pensée de perdre ensemble la vue, l'ouïe, la parole et le mouvement. Elles dépendaient d'une seule d'impressions très délicates où, par ses deux sens que prolongeaient d'invisibles antennes, le vieil Ambroise Cerveux distinguait des nuances extraordinaires.

Clairvoyant, il aurait surpris la condescendance hypocrite des étrangers et la lassitude de ses proches les meilleurs. La surdité l'empêchait de constater que ceux-ci lui soulaient, par bonté d'âme, de disparaître au lieu de traîner misérablement ainsi qu'il faisait. C'est qu'ils ignoraient la pris d'une carasse du moindre rayon de soleil, l'odeur fine de l'air où tombe le soir, le goût d'une simple pomme, à quoi l'aveugle discerne que la paigre en était grise et mate comme une croûte d'ajoncs, ou d'un rouge brillant. N'un jeune lustré, avec des piquants bruns. En vérité, il n'y a pas de petites satisfactions; il y a des satisfactions, et il faudrait être qui les éprouve, pour mesurer leur pouvoir sur les individus.

Dubnèd, Ambroise Cerveux avait cessé d'entendre. Les spécialistes s'étaient rencontrés sur cette opinion, que ses organes parfaits eussent dû le servir. Ils en attribuaient la paresse à une maladie de la volonté et ils déclaraient, à la moindre objection, ne rien comprendre à ce cas unique. Les oculistes, quand il perdit l'usage des yeux, ne découvrirent non plus aucune trace physique qui leur eût appris l'origine de cette seconde calamité. Lorsque l'embarras de sa langue l'émut lui-même, sa femme pensa qu'elle serait bientôt veuve. Elle céda, néanmoins, aux conseils de son enfant; et d'autres médecins visiteront son pauvre père. Ils étaient convaincus de leur science. Entre eux, ils nommaient gravement le laboratoire de psychologie. Ils ne prévoyaient

ni la guérison ni la catastrophe envisagée par M^{re} Cerveux.

Celle-ci décéda, d'un mal brusque, peu après. Le veuf devina l'événement, à un très léger soufles qui lui frôla les poignets une nuit. Lorsque l'effroi le fit se lever, il s'était écoulé assez d'heures pour que la front, les joues, les lèvres qu'il toucha tâtonnant, fussent glacées.

La froid des cadavres a une expression singulière. Le seul contact les distingue des choses que la vie animale n'a jamais émues de sa chaleur. Tel était, chez Cerveux, l'étonnement de survivre, qu'il palpitait la morte, — insaisissable. Où il cherchait une conviction, il trouva, par ses doigts, un plaisir horrible qui le pénétrait. Il en avait l'intérieur empl. C'était un amalgame étrange de stupeur et de quiétude, le doute avec des jalons mensongers, une terre mousseuse ou des pieux, solides en apparence, s'abîmaient sous la moindre pression.

Il demeura, les jambes nues, transi, au-dessus de la couche. L'effroi le tentait. Il cédait, après un violent débat intime, à l'envie de reconnaître l'état qui aurait dû être sien. Effacé par la tension de la peau les pores fuyaient sous l'extrémité plus sensible de ses doigts qu'il faisait glisser dessus, lentement, lentement. Il effleurait les cils qui plieraient et le globe de l'œil, lisse, humide et mou. Alors, il songea qu'elle ne voyait plus. Cette découverte lui rendit familière la présence tragique de la mort. Plus maître de soi, il constata qu'elle arrête, et voilà tout. Mais, des efforts subtils, de pulsations ensuite, lui révélèrent le travail méticuleux qu'elle fonde sur la destruction. L'orgueil de susciter, lui, tellement invalide, des peuples d'êtres parfaits, lui inspira un sourire. Il remua les lèvres, la langue, les mâchoires, comme pour parler. La nuit silencieuse absorbait chacune de ses pensées. Elle éponait la convexité de ses prunelles où la pupille inutile formait un petit cercle mort. Il éprouvait que l'ombre occupait le vide, entre la capoture de ses reins et sa chemise collante.

À la manière d'une révélation, il connut que la nuit, avec son silence prodigieux, distinct du plat silence où la surdité le retranchait des hommes, que cette nuit silencieuse ornait le contour de la morte, d'un fluide

enveloppement. Les passes de ses mains, plus rapides, sans rythme, produisaient une chaleur moelle. Une angoisse lui durcissait le cœur et barrant la route à l'hérésie, dans sa gorge.

■ voulait prévenir quelqu'un des enfants du désastre de leur mère. Il ne pouvait s'orienter. Le cadavre immobilisait ses mains. Elles revenaient à lui, si elles cherchaient un meuble, le fer du lit, une muraille, qui eussent guidé le vieil Ambroise.

On le surprit là, au matin, debout, les orteils crispés sur le parquet, le visage attentif au-dessus du visage de la défunte. On lui donna l'ardoise sur laquelle il écrivait pour demander, selon ses besoins. Il y traça des points... des points... rien de plus...

Des mois passèrent. La défunte inspirait la majeure part de ses souvenirs. Il n'oubliait point la nuit qu'elle était morte. Et cela nourrissait sa passion de vivre. Son espoir d'un impossible retour de sa rue, ou de l'oubli, ou de la parole, cet espoir en était alimenté. Il écrivait, sur son ardoise, de sa belle écriture de comptable, pour savoir s'il avait bonne mine. On lui ■■■■ chait la main droite, ce qui était le oui, dans le langage sommaire qu'il avait composé. Et les heures s'écoulaient, nulles, semblables, jusqu'à celle de son coucher et du sommeil. Celui-ci le prenait toujours doucement, l'entraînait, à peine plus loin, en apparence, qu'il ne l'avait surpris, de tout ce dont les sens de l'homme s'émeuvent; mais très loin, en réalité, des mondes où le rêve conduisait ceux qui voient, entendent et parlent, — très loin, au centre d'un univers léger, comparable à une carène, qui attirait aux bords de son être calamiteux son âme intacte.

Maintenant, les jambes paralysées aussi, il attendait, en stoïque, l'effet du mal irremplaçable sur ses bras. Il faudrait donc que son fils, sa bru, ses petits-enfants eux-mêmes, prissent soin de lui, ■■■■ ■■■■ continuelle vigilance. Il se réjouissait de chaque attention qu'ils auraient,

à son égard, de leur propre initiative. Parfois, afin de les exercer à le servir, il négligeait d'employer son ardoise ou d'appeler, en frappant le parquet, du bâton qu'une ancienne dragonne attachait à son fauteuil. La femme, le mari ou l'un des enfants, ils arrivaient, devinés par l'ânel avant qu'ils lui eussent pris une main, en signe qu'ils se mettaient à sa discrétion. Et ■■■■ retirait une joie immense.

Qu'il en avait éprouvé d'extrêmes, de tristes, de surprenantes, à découvrir, peu à peu, du bout des doigts, la chambre qu'en lui avait choisie, au rez-de-chaussée de la villa, pour permettre qu'on pût aisément son siège, de la maison au jardin, ou, si l'averse éclatait, du jardin à l'intérieur. La fenêtre ouvrait au sud, devant une pelouse. Le vieil Ambroise respirait l'herbe, les fleurs, avec extase. Il imaginait les nues, l'azur, entre les feuilles et les branches, et, dans les nids, les couvées solennes, les pipements d'oiselets, le chanton des oiseaux. Il s'était peu souvié de ces manifestations de la vie, au temps que la sienne, normale, était celle d'un homme qui parle, entend, voit, d'un comptable ponctuel, pourvu de quelques rentes, d'un époux, d'un père qui aime et sait qu'on l'aime.

C'était un bienfait posthume de la morte, qu'on eût délogé de l'appartement parisien hanté de sa mémoire, pour habiter cette villa tapie dans les arbres, près de ■■■■ Marne. Il sentait la rivière, au bas d'une prairie peu inclinée; il la devinait fraîche et arrosée, ou dégagant des vapeurs bleues, ou miroitante sous le soleil intense, au gré des ■■■■, — d'après les parfums qu'il humait ou l'état de l'air. Son fauteuil à roues devenait une façon de trône d'où le pauvre homme recevait les hommages d'une belle journée, quoiqu'il eût les yeux éteints, les oreilles insensibles aux bruits, la bouche muette, les jambes percluses. Le mouvement des feuillages, basse du concert des choses et des bêtes, il le percevait, ■■■■ bougement de l'ombre et de la clarté sur son visage, son cou et ses mains. S'il pleuvait, il aspirait avec délice l'odeur ■■■■ grovier, et il la divisait en millions de gouttes qu'il entendait par la pensée, de sa chambre dont elles animaient la solitude. Ainsi, l'hymne continu de la na-

lors emplissait le vieil Ambroise; et **■ ■ ■ ■ ■** qui le plain-
gnaient ne se doutaient aucunement de ses découvertes.

• • •

La crue rapide, en une nuit, avait étendu la Merne
sur les rives.

Par une fatalité, depuis une semaine, les hôtes valides
de la maison l'avaient désertée. L'oncle s'était refusé à
les suivre, pour ne point obscurcir, du spectacle qu'on
verrait en sa personne, les noces campagnardes à quel-
les étaient conviés en Bourgogne. Il avait fait com-
prendre que les soins de la servante lui suffiraient. Long
temps, il s'était rappelé le baiser d'adieu de chacun. Le
dernier, comme une perle tiède, avait été celui du
tout petit qu'on portait, le corps frémissant, aux bras de
la mère.

À cause de ce baiser, le vieil Ambroise avait remonté
l'arc de ses jours jusqu'à ceux de l'enfance, délicieuse-
ment surpris par des détails oubliés reparus dans la
fraîche minuscule des fées spirituelles.

Il ne se lassait point de revivre ces heures claires de
sa vie ancienne, avec la sagesse de ne les composer à
nulla des autres qui l'avaient délabré, nor à **■ ■ ■ ■ ■**.

Ainsi, il vivait chez ses parents, parmi ses condiscip-
les, à l'école. Ensuite, il fut, **■ ■ ■ ■ ■** milieu de ces **■ ■ ■ ■ ■**
rades, dans son escouade, sur le champ de manœuvres,
au réfectoire ou à la chambre. Et il se rappelait ses
liaisons féminines, des aventures d'une nuit, ses fan-
tailles, son mariage qui, de leur poésie, avait tiré cet à
peu près de bonheur d'où naissent l'adultère, l'irrémé-
diable satiété ou la résignation au mensonge. Tout, dans
une embellie, lui apparaissait digne d'avoir été. Et parce
qu'elle était morte, le laissent goûter cet horrible plai-
sir de la découverte du cadavre, à tâtons, à travers sa
propre nuit continuelle d'aveugle, **■ ■ ■ ■ ■** très singulier et
double silence de sourd-muet, dans la douce paix d'une
nuit calme. — sa femme ressemblait prodigieusement à
celle qu'il avait désiré qu'elle fût...

Si intense était le charme de sa songerie, le vieil

Ambroise n'aurait pas appelé la servante. Par l'imagi-
nation, il recouvrait ses sens atrophiés, et cela l'empê-
chait de rien désirer.

Cependant, il se palpa les mains et les joues. Une hu-
midité bizarre se poissait, la peau. C'était une impres-
sion si nouvelle, qu'elle attirait l'esprit du vieil Ambroise
à l'expliquer. Elle se répétait dans la saveur étrange
de l'air, une sorte d'apnée soulevant de bas en haut les
couches aériennes. Celle-ci n'existait pas physiquement
sans doute; mais, pour le vieil Ambroise, elle existait,
puisque'il la constatait. Afin **■ ■ ■ ■ ■** la vérifier, il demeurait
immobile, des bras, **■ ■ ■** cou; de sa tête penchée.
Certainement, quelque force continue, patiente, imper-
ceptible d'être répartie, une puissance étrange, devait
pousser l'atmosphère, s'entremettre, **■ ■ ■ ■ ■** de sol, la
hausser en s'élevant elle-même. La curiosité du vieillard
devint une inquiétude qui égara ses observations. Lors-
qu'il eut, de son bâton, appelé la servante maintes fois,
alors, l'angoisse le gagna. Il aurait voulu aller, entendre,
voir, parler. Son genou roulait en son renque, bref, à
mesure que sa canne frappait.

Il se prit à écrire sur son ardoise : « Qu'est-ce qu'il y
a ? » et le répéta, aussi vite, presque, qu'il le pensait. Et
les mots, par leurs lettres tracées en hâte, s'embour-
traient, se biffaient les uns les autres, — pareils aux
individus qui s'étouffent, se piétinent, dans une foule
bajoyée contre un mur par le souffle de la panique, —
pour n'être plus, sur l'ardoise, qu'un nuage gris, informe,
constitué de courbes dont la dernière écrase, en poudre
granuleuse, le minuscule **■ ■ ■ ■ ■**. Il craie autour de
quoi le vieil homme pressait ses ongles, dans la terreur
qu'il lui échappât.

Une aneur **■ ■ ■** baignait, qui l'isola de l'espace. Son
odorat, devenu l'intermédiaire unique entre son corps
et le monde. Deira, autour de lui, **■ ■ ■** toutes parts, l'eau.

Il ne comprenait point et il ne pouvait se figurer le
désastre. Son genou ne cessait de bruir; ses paupières
battaient, de même que s'il eût tenté, désespérément,
de contraindre ses prunelles à voir; et il écoutait, avide,
passionné, **■ ■ ■ ■ ■** que s'il avait pu entendre quelque
chose qui ne provint pas de son imagination.

Tout à coup, il sentit que la fenêtre s'entr'ouvrait et il respira nettement l'odeur de la rivière. En étendant une main, il put toucher le bois concave à la gorge d'un battant de la croisée. Il tâta son fautanil, pour s'assurer qu'il n'était pas, au lit, aujet à quelque couchemar. Par un effort de toute sa volonté, il se pencha, avançant l'épaule. Ses doigts s'accrochèrent au bord inférieur de la fenêtre. Il parvint à les y maintenir. Ils partageaient la nappe d'eau qui venait, doucement, doucement, du dehors, se brisait mollement, et, pour entrer, suivait le plan vertical du mur, dessous la fenêtre. Le vieil Ambroise avait beaucoup réfléchi à la mort, sans jamais envisager qu'elle pût le surprendre par un tel détour. Il ramena son bras et, d'impulsion, il l'abandonna à son poids. Sa main trempa dans l'eau dont il avait ignoré la hauteur progressive.

La terreur lui tiraît une plainte gutturale, « chaque seconde. Déjà ses jambes insensibles étaient immergées à demi. La surface liquide montait. Il en appréciait l'élévation, à des différences infinitésimales, à mesure que sa main était gagnée. L'eau enveloppait les doigts, comme un gant fluide et d'une température excessivement froide. Le sang reflusait, des extrémités. Le vieillard calculait la durée de son supplice : c'était un redoublement du martyre, une aggravation qui s'en rapprochait pas le terme. Quand l'eau lui revint le poignet, le malheureux défaillit. Il recouvra la conscience lorsque, parvenue à son coude, l'eau lui ceignait déjà les reins, d'une ligne. L'étroite se horler. Le gémissement cassa dans sa gorge, avec son souffle; car il s'était porté les deux mains au cou, et il le serra, de toute l'énergie qu'il put rassembler pour commettre un suicide. Elles lâchèrent prise. Un nouvel évanouissement entraîna Ambroise Gavreau.

- 1 -

Les marinsiers qui le mirent dans une berque crurent à un cadavre. Les docteurs surent qu'il respirait, après de multiples expériences. Il avait approché la mort tellement qu'il ne tenait à la vie par ses

habitudes d'infirme. Il ne se rappelait ni son ardoise pour écrire, ni sa canne, ni son fauteuil. Il avait très froid. Ce pouvait être la conséquence d'un rêve très mauvais. L'immense bonheur de vivre l'animait. Oui, il vivait, privé du mouvement, de l'ouïe, de la parole, de la vue; mais, tout de même, il vivait, et vivre est toujours un précieux miracle.

(Parfen et Martin; Flammarion, édit.)

BIBLIOGRAPHIE. — Au-delà; Les Barbonnes; Le Chasseur de merveilles; Le Clovacin haïné; Les Doigts qui parlent; L'Enfant du Mont Saint-Michel; Le Meurtrier de Miss Elliott; Notre-Dame de Cythère; Sur le ring. Un amateur de mystères; Le Margot tragique; Le Faïst d'or; Une Nuit tragique; La Vierge Évangile; Une Veillée; Judith; etc.

Bien que le fécond romancier J. Joseph-Renaud — né à Paris en 1874 — ne se soit pas spécialisé dans le genre terrifiant, il a écrit un très grand nombre de contes et aussi quelques romans et pièces de théâtre qui y appartiennent.

Parmi les romans, notons : *La Vierge Évangile*, *Le Margot tragique*, *Le Clovacin haïné*. — Comme pièces : *Le Roi de l'Éclair*, au Grand-Guignol, et, surtout, *Le Flammant*, joué avec succès au Théâtre Antoine en 1914, puis interprété en 1930 à Londres d'une façon retentissante par la grande tragédienne Sybil Thorndyke.

Le conte que l'on va lire est inspiré par une aventure qui survint à Paul Delmet, le fameux chanteur de Chat-Noir.

LE VOYAGE AFFREUX

Une nuit glaciale et ~~humide~~ de février, je revenais du Havre par le dernier train. Je n'en pouvais plus de fatigue. Seul dans un compartiment de seconde mal éclairé par le lumignon vacillant, je somnolais au rythme monotone et brutal des roues sur les rails, quand, à Veron, un homme colossal ~~et~~ sinistre monta. Il s'assit lourdement au plus loin de la portière d'entrée, qu'il guetta, immobile, penché ~~en~~ avant, jusqu'au départ du train... Son vieux veston informe, au collet relevé, baillait sur un sale maillot bleu. La face touffue et sournoise dans l'ombre d'une casquette, puisant d'épaules, pieds nus dans des espadrilles boueuses, il paraissait un dangereux rôdeur de berges; ~~il~~ l'imaginait vite ~~il~~

deux gardes, en cuir d'assises, au banc des accusés. Et il répandait une odeur d'égout et de mentine.

Le train roulant, il se détendit. Il respira longuement. Puis il se leva, jeta un coup d'œil à travers la petite glassure dans le compartiment voisin, que je n'avais vu, et se rassit, non plus dans le coin du gauche, mais dans celui ~~à~~ droite : en face de moi. Il me regardait, en dessous...

Je n'avais plus envie de dormir... Mes vêtements, mes deux valises, mes gants, laissent supposer ma bourse mieux garnie qu'elle ne se traitait faible épuisé de fatigue, j'étais une proie facile en ce train de nuit désert. Cet homme... que ferait-il ? Le pluie flagellait les vitres et, en augmentant le tumulte du train, nous isolait davantage. Nul appel ne serait utile.

Il ralluma un ignoble tronçon de cigare. En fouillant dans sa poche, frottant l'allumette, grachant, il fut d'une crapulerie écœurante. Sans souci de mes jambes, il darda au hasard des jets de salive brunâtre... Je l'observais, avec la crainte ~~et~~ le dégoût que vous supposez. Je suivais ses mains surtout, ses énormes mains velues, larronnes. Soudain, il me dit d'une voix rauque, grasse :

« Bah, quoi, qu'est-ce qu'il a m'insulter, c'lui-là ?... »

Je répondis sèchement :

« Laissez-moi tranquille ! »

Il fit : « Ah bon ! » en dirigeant vers moi un regard... je n'avais pas encore remarqué combien son regard était fixe, bestial... Non, la crainte ne m'abusait pas... ce regard avait quelque chose de spécial, d'épouvantable...

Enfin, il se renversa comme quelqu'un qui veut dormir, jeta son mégot, cracha, et ferma les yeux...

Quel poétil amour-propre m'empêcha de changer de place?... D'ailleurs, l'homme ne parut bientôt endormi... Je m'étais trompé aux apparences... D'honnêtes gens ont parfois un aspect sinistre... Et je ~~me~~ plaisais ! Quels nerfs déhiles, les miens !...

Un temps s'écoula. Il ne pleuvait plus. Dans les vitres, le paysage un peu lunaire se ruait à contresens de l'élan du train. Parfois, des paquets de fumée le cachaient. Une gare surgit, éclairée et tintante, disparut. Le ~~train~~

cousse du wagon, monotone, sans fin, peu à peu m'endormait... Je perdis conscience.

Soudain, comme averti, je quittai brusquement un demi-sommeil.

L'homme avait légèrement changé de position, et il me regardait d'un seul de ses yeux, le droit, grand ouvert : l'autre était fermé... Et vous n'imaginiez pas combien, dans le compartiment isolé par le tapage et la vitesse du train, et éclairé à peine, cet immobile regard me paraît épouvantable...

Je me dressai, les sourcils froncés, en tâchant de composer un air imponent. Dans l'ombre ■ la casquette l'œil conservait sa fixité. Qu'est-ce que cela signifiait ?

Je fus bientôt édifié, car l'homme déploya ■ jambe, me frappa d'un violent coup de pied.

« Avez-vous fini... hein... voyez !... » criai-je d'un ton résolu, malgré la peur qui m'envahissait.

L'homme se redressa, furieux, les mains écartées, la mâchoire en avant :

« Quel qu'y lui prend, à s'met-là ?... » hurla-t-il.

Et sous la vague clarté oscillante du lumignon, son muet de gorille avait une expression telle que je balbutiai des excuses ■ grommelant, il finit par se ■ gner, et clura les yeux. Mais j'étais sûr qu'il ne dormait pas...

Le train venait de déposer Nantes et se s'arrêtait qu'à Paris. Sa vitesse, accrue, se augurerait le bruit... Qu'était cet homme ?... Un fou ?... Un criminel ?... N'avait-il choisi comme victime ?... Un pareil individu ne monte pas en seconde classe, sinon pour... Le signal d'alarme se trouvait à l'autre angle du compartiment : s'il ■ voulait pas que je l'atteigne, je ne l'atteindrais pas. Et que dire aux employés accourus ?... Puis, s'il s'agissait d'un détraqué, mon geste l'exaspérerait peut-être... Plutôt attendre... ■ quel supplice, cette attente ! comment la supporter ?... Et pas d'armes... ■ simple petit couteau que, d'ailleurs, je tenais ouvert dans ma poche.

Je feignais aussi de dormir... mais, à travers les cils, je surveillais mon étrange voisin... Ah ! ce train, qu'il me semblait traînard !... Un siècle me séparait de l'arrivée, de la bonne foule, des agents...

L'œil, lentement, se rouvrit, et j'eus à subir la même effrayante contemplation, que les sursauts du wagon me modifiaient peu...

J'étais en proie à un étourtement atroce. Je pleurais. Mes jambes tremblaient. Mes doigts se meurtrissaient à étreindre le manche du couteau... Ah ! cet œil, je le revois avec la même horreur... J'entends encore le retentissement métallique et constant du trait, et son crescendo d'onde qui monte, parfois... En vain cherchais-je à fixer mon attention sur le sale drap gris de la cloison, à ■ compter les losanges, je revenais à cet œil hallucinant... Plus qu'une demi-heure il pen près !... Quel repos, cette arrivée à la gare Saint-Lazare !... Mais trente minutes ■ sous ce regard !... Je me repetissais dans mon coin, je me meurtrissais le dos à l'angle ; j'abritais ma tête entre mes épaules.

S'achèverait-elle, cette poursuite fantomatique des sourds, sous la régulière montée et descente des fils télégraphiques ?...

... L'homme changeait de position !... Sa tête se penchait peu à peu en avant et sa main droite se rapprochait sournoisement de la poche de son infâme veston ■ saisisait un objet, poignard, casso-tête ou revolver... C'était le mouvement insensibleret précis ■ quelqu'un qui s'apprête à une attaque...

La respiration me devint difficile, tant la crainte réagissait sur mon cœur. Quel fait-divers surgissait dans ma vie !... C'était donc vrai !... Pourtant, je me préparai au choc... Mes doigts se meurtrissaient à étreindre le manche du couteau : je sentis qu'ils serreraient malgré moi. Je tâchai de me rappeler les conseils qu'un ami expert en l'art de la défense m'avait donné une fois... oui, frapper à la carotide, bien de la pointe : peu de force suffit... Mais quand ?... Quand faudrait-il ?... Ah ! que ce soit vite ! La mort, mais que cette attente cesse !...

Je parvins cependant à ■ dominer. Je gardai les yeux presque fermés et l'attitude de quelqu'un qui dort, afin que la riposte imprévue surprît plus. Hétterai-je mes amis, le soleil ?... Pourquoi cet homme me tourmentait-il ? Après tout j'aurai peut-être ■ victoire !... On ■ ■ plus

étonnant. Mais mon Dieu, que cela cesse... Je ne veux plus ?

Je rassemblais tant mes forces que dans ~~mes~~ muscles tendus des crampes me torturèrent...

Il ébaucha un geste. Incapable d'attendre davantage, je me précipitai sur lui ~~mon~~ désespoir. J'étreignis sa barbe et lui lardai frénétiquement le cou en posant un long cri. Je vis l'autre œil s'ouvrir, effaré, stupide. Un jet chaud me frappa la face, m'aveugla, mit ~~l'eau~~ ma bouche buvante un goût âcre. Et je m'évanouis...

Un plafond, un mur, dans un cadre noir, un Mont-Saint-Nicolas enluminé, des visages attentifs, une étre brûlure d'éther aux narines; je ~~me~~ mais à moi dans une salle de la gare Saint-Lazare...

On répondit avec empressement à mes folles questions.

L'homme était mort. D'où venait-il ? On ne sait; ses poches ne contenaient aucun billet, mais ses papiers établirent qu'il s'agissait d'un cheministe, et on extrait de casier judiciaire vierge. On avait conclu, on me voyant bien mis, à une agression victorieusement repoussée.

On me félicitait.

« Quelle sale tête avec son œil de verre ! » dit quelqu'un, alors que le jeu de ma mémoire se rétablissait.

L'épouvante qui, à ces mots, me défigura, je la lus sur tous les visages...

« Calmez-vous !... » dit le médecin.

Et il ajouta, bas, pour un sous-chef de gare :

« C'est la réaction !... »

Je fermai les yeux et vécus d'atroces minutes. La lumière s'était faite dans mon esprit. Ce malheureux cheministe, monté en fraude, voulait simplement aller gratis à Paris. Dès qu'il dormait, sa paupière se relevait sur son œil de verre, ainsi qu'il arrive, je l'ai vu depuis, à beaucoup de bergnes. Quoique profondément dans le sommeil, il semblait regarder. Son coup de pied, ses mouvements, étaient des gestes instinctifs de dormeur. Par impatience, j'étais tué dans son repos en être inoffensif !...

JOSEPH KESSEL

BIBLIOGRAPHIE. — *La Steppe rouge* (1922); — *L'Équipage* (1922); — *Le Quai Mai*, avec G. Suares (1924); *Am Camp des Vaincus*, avec G. Suares (1924); — *Rapports au restaurant* (1925); — *Les Deux aveugles*, avec Hélène Jawulsky (1925); — *Mary de Clark* (1925); — *Makhaï et sa Jalie* (1926); — *Les Sept Poésies anglaises*; *La Paroisse* (1926); — *Le Thé du Capitaine Seghaub* (1926); — *Les Capote* (1926).

Joseph Kessel, fils du docteur Kessel, est né à Odessa en 1897. Tout jeune, il va en Brésil, puis, son père s'étant fixé à Nice, fait ses études au lycée de cette ville, où il a pour professeur M. Hubert Morand. En 1916, après avoir conquis ses diplômes universitaires, il vient à Paris, et se voit confier par M. de Nulocher une chronique au *Journal des Débats*. À cet âge de dix-huit ans à peine, J. Kessel s'engage et fait campagne dans l'aviation de combat. Le jour de l'armistice, il s'embarque à Brét pour l'Amérique, afin de rejoindre en Sibirie la mission française du général Janet auprès de l'amiral Kolitchak, et fait provision, durant cette randonnée, d'impressions vécues. De retour à Paris, en 1918, il publie au *Mercure de France* des notes de voyage très remarquables. C'est alors que le regrette Jacques Rivière s'offre sa collaboration et J. Kessel fait paraître dans la *Nouvelle Revue Française* ses premières nouvelles, réunies en volume sous le titre de *La Steppe rouge* en 1922. L'année suivante le succès de *L'Équipage* arbore de consacrer la réputation du jeune auteur.

En vigueur de puissance d'évocation, son style sobre et limé se voit en Joseph Kessel au premier rang des auteurs qui se sont révélés depuis la guerre.

LES DEUX FOUS

Pour commencer son ami l'ingénieur Nicolaï Petrovitch aux journaux de la Tcheka, le docteur Anastasie l'a fait entrer en qualité d'inspecteur dans l'unité d'aliénés qu'il dirige à Odessa. Sous le nom d'Erchof, Nicolaï Petrovitch exerce ses nouvelles fonctions.

Nicolas Petrovitch était vêtu maintenant de la blouse des infirmiers, qu'Anissine avait jugé être pour son ami la meilleure des sauvegardes, et, afin de ne point attirer des soupçons chez le personnel, le docteur l'avait chargé de surveiller un maniaque jeune, intelligent et triste, dont les yeux misérables étaient décolorés par une angoisse inapaisable, car ils voyaient partout la mort. Elle était dans sa chambre, cachant derrière les rideaux son rictus; ses mains détremaient les fleurs du parc; elle guettait à l'ombre des arbres, dans l'aveil du matin, dans les moroses nuits, et souvent le jeune homme apercevait sa silhouette figurée par les branches que pétrifiait le clair de lune.

L'ingénieur conversait un soir avec lui lorsque Anissine entra dans la chambre. Sa lèvre inférieure tremblait et les gouttes de sueur qui tremblaient toujours sur son front étaient plus nombreuses et plus grosses.

Sans se préoccuper du malade, il dit :

« Nicolas Petrovitch, ils viennent. »

L'ingénieur comprit et murmura :

« Pourquoi ? »

— Il doivent se maïner. Un commissaire et vingt gardes seront là cette nuit ou demain matin. Je t'ai eu par une indiscretion. Vous ne pouvez rester ainsi, vous seriez reconnu sûrement et ce serait le poïson pour nous deux. »

A ce moment, le maniaque poussa une plainte stridente qui tordit nerveusement la bouche de l'ingénieur.

« Elle approche, cria-t-il. Docteur, chassez-la, elle me serre la gorge ! »

— Taisez-vous, » fit Erchof d'une voix rude.

Et ses yeux luisaient d'une telle haine que le malheureux se tut.

La menace de la mort qui enveloppait de nouveau l'ingénieur lui avait d'un coup rendu odieux celui qu'elle assaillait sans cesse.

Anissine conclut :

« Je ne vois qu'un moyen : vous enfermer dans le pavillon des fous furieux. ■■■■ tenez ■■■■ le rôle. Il y va de votre vie. »

Dans la cellule où le docteur avait poussé Nicolas Petrovitch régnait une obscurité complète. La fenêtre seule faisait une lâche claire rayon par l'épaisseur des barreaux. Erchof instinctivement s'approcha d'elle et l'ouvrit. La fraîcheur nocturne caressa ses lèvres sèches; peu à peu les battements de son cœur se ralentirent et une espèce de tranquillité instable lui vint. Il rêva quelque temps, puis voulut examiner la pierre qui devait l'abriter jusqu'à l'arrivée du commissaire. Mais, fouillant dans ses poches, il s'aperçut que le désarroi lui avait fait oublier ses allumettes. Il décida alors de faire le tour ■■■■ la cellule. Les mains tendues, tâtant les murs, il avançait, lorsqu'une épouvante l'arrêta.

Un étrange bruit venait du coin de la cellule vers lequel il marchait. Grandement d'animal ou plainte d'homme. Erchof n'avait pu s'en rendre compte, mais de l'entendre subitement dans cette ombre épaisse, il s'était senti défaillir. Il recula en chancelant jusqu'au mur opposé et, écrasé contre lui, il acquiesça. Le silence de nouveau s'était fait dans la cellule. Il voulut croire que ses nerfs affaiblis avaient provoqué une hallucination, mais le doute lui était insupportable, et il marcha vers le coin d'où le son mystérieux lui avait semblé venir. Il n'avait pas fait un pas qu'un râle farouche s'élevait, le clouant sur place. Il écarquilla les yeux pour essayer de percer la nuit qui noyait la pièce d'un flot immobile et noir, mais il n'y parvint pas. Et le râle ne cessait point; sanglot, grincement, brisé, il emplissait la cellule noire, assiégeait Erchof de sa menace.

Nicolas Petrovitch pensa : « Un fou furieux ! Anissine s'est trompé. Il m'a enfermé ■■■■ un furieux ! » Et sa terreur était telle que s'il n'avait craint ■■■■ déchaîner la rage du dément, il se serait rué vers la porte et aurait appelé, au risque de tomber sur les gardes rouges. La mort, la torture, tout valait mieux que cette présence invisible, que le voisinage du fou, que ce râle qui faisait sombrer la raison, brisait les jambes et serrait la gorge d'une odieuse étreinte.

Soudain, il parut à Erchof que le furieux venait à lui. Nicolas Petrovitch perdit tout contrôle sur lui et ■■■■ clamour s'arracha de sa bouche :

« Arrière, arrière, ou je te tue ! » cria-t-il.

Pour toute réponse, il eut un ricanement. Mais ce ricanement était plus lugubre que la nuit, que la peur elle-même. Il y avait en lui du sarcasme, de la haine, de la plainte et de la terreur. Il semblait sortir à la fois d'une bouche édentée de vieillard et de la gorge hyssopique d'une femme. C'était la folie qui riait. Et, comme s'il avait la fièvre, Erchof se mit à gesticuler.

Où était-il et à qui il parlait, il supplia :

« Tais-toi, pour l'amour de Dieu, tais-toi ! »

Mais l'autre continuait et Nicolas Petrovitch avait l'impression que ce ricanement lui fendait le crâne, entraînait dans son cerveau et le sciait en lamelles étroites. Un instant même, il s'arrêta de trembler pour suivre ce travail. Mais, aussitôt, il pensa :

« Je deviens fou, je veux que cela cesse. »

Il n'y avait qu'un moyen : se jeter sur le furieux, le maîtriser, étouffer dans sa bouche ce bruit maudit.

Alors commença dans les ténèbres une chasse fantastique. Erchof, étouffant ses pas, vaida contre la répulsion, se dirigea vers la fou. Au moment où il allait le toucher, un souffle chaud lui frôla le visage et il sentit qu'un corps passait rapidement devant lui. Il s'élança, mais se heurta avec violence contre un mur métallisé, tandis que le dément lui échappait encore. Longtemps il le poursuivait ainsi. Le silence s'était fait et l'on n'entendait dans la cellule que le halètement des deux hommes. Parfois les contours de leurs têtes se dessinaient sur l'écran pâle de la fenêtre, mais disparaissaient aussitôt. Et dans la pièce obscure, la chasse reprenait, privée de points de repère, démente et sans merci.

Enfin, l'ingénieur s'accroupit, le dos tendu, prêt à bondir. L'autre, décontenancé par cette manœuvre, mancha vers la fenêtre. Erchof, avec un cri étouffé, le saisit, l'entreignait, voulut le mordre à la gorge. Mais sa bouche n'arrivait qu'à l'épaule du furieux.

Nicolas Petrovitch eut à peine le temps de penser : « C'est un géant, » qu'un coup de poing le jeta par terre. Le choc fut si rude que l'ingénieur resta longtemps étendu, à demi éconduit. Mais après les minutes d'épouvante qu'il venait de vivre, cet état lui procurait

une sensation agréable de détente et de calme fataliste.

Il entendait vaguement le fou ruer dans la cellule et à en avoir plus peur.

« Qu'il m'achève, pensait-il, je voudrais mourir. »

Mais l'autre, comme si sa fureur avait été apaisée par la lutte, ne cherchait plus à attaquer, ne ricaneit même plus. Une étrange sécurité s'empara de Nicolas Petrovitch. Bientôt ses yeux se fermèrent... Il ne sut jamais s'il s'était endormi ou évanescent cette nuit-là...

Quand il reprit connaissance, il eut le sentiment pénible que quelqu'un le regardait fixement et se releva à demi. Il faisait clair dans la cellule : le soleil, avec la justice d'un archer merveilleux, envoyait à travers les barreaux de la fenêtre une fleche d'or qui s'élevait contre les parois. Et l'ingénieur vit que son compagnon dement se tenait près de lui. Aussitôt, il se rappela les événements de la nuit, et, avec une crainte d'enfant, épia le fou. Celui-ci était d'une taille vraiment gigantesque que sa maigreur faisait paraître plus haute encore. Il avait le corps souple des hommes que les exercices violents protègent longtemps contre l'épuisement nerveux. Son crâne rasé, son visage ferme et une cicatrice qui lui labourait le menton, firent supposer à l'ingénieur que s'était un ancien officier rendu fou par quelque blessure.

Erchof aurait voulu deviner l'humour du dément dans ses yeux, mais il n'osait les regarder par crainte d'éveiller sa rage. C'est pourquoi il demeura immobile sous les procelles qu'il devinait rivées sur lui.

Une autre pensée naissait cependant dans la pensée de Nicolas Petrovitch. Les gardes rouges étaient-ils venus pendant son sommeil ? Anissine ne l'avait-il pas oublié dans sa cellule, ou — hypothèse plus atroce encore — n'avait-il pas été arrêté lui-même ?

Cette crainte égarait Nicolas Petrovitch, sa respiration s'arrêtait et des cercles noirs dansèrent devant ses yeux. Qu'allait-il devenir si son nom était empêché de le délivrer ? Lui faudrait-il passer une nuit encore avec ce colosse ? Et combien d'autres jours, combien d'autres nuits ? Son esprit lui faisait déjà envisager l'hypothèse — une réalité et il ne voyait plus de terme à cet infernal voisinage. Il sentit qu'il ne pourrait pas

supporter cette incertitude plus longtemps et se redressant sur les poignets, soulevant le regard du furieux, il demanda :

« Sont-ils venus ? »

La voix rauque de l'ingénieur sembla effrayer le dément. Il recula d'un pas, ses mâchoires se contractèrent, le sillon de sa cicatrice devint violet et il esquissa un mouvement d'attaque. Bien qu'il connût sa faiblesse, Erchof se ramassa dans une pose de bête qui se bat en défense, décidée à livrer son dernier combat. Ses lèvres se retroussèrent et ses dents, qui étaient régulières et fortes, reluirent vaguement. Un sourire féroce ravagea le visage du furieux.

Ils restèrent ainsi face à face à s'épier, l'un accroupi, l'autre immense et dédaigneux.

Peu à peu, sous le regard du fou, Erchof sentait sa raison chavirer ; il lui semblait que son corps devenait vide et fluide. Quelques bribes de pensée qu'il lâchait désespérément de lier le défendaient encore contre la folie.

Mais la serrure de la porte grinça.

« Eux », balbutia Erchof.

Comme un écho à ce redoublement le hurlement par lequel le fou saluait les arrivants. Puis une convulsion le tordit et, craquant de l'écarter, il lança son énorme corps à travers la cellule dans un tourbillonnement frénétique.

Alors, dans cette atmosphère de demence, travaillé depuis la veille par une double épouvante, Erchof n'eut presque pas besoin de stimuler. Il se roula sur le sol, mordit les parois matelassées ; ses bras désarticulés frappaient le vide et de sa bouche tordue s'échappa un cri discordante son angoisse. Il clama une plainte d'animal aux abois, la plainte de la vie menacée qui désespère et pleure ■ supplic.

Dans la corridor, flanqué d'une douzaine de gardes rouges, le commissaire immobile contemplait les deux fous.

C'était un jeune homme maigre, blafard, dont les yeux, embusqués derrière des lunettes, avaient un éclat froid, et ■ portait un revolver en bandoulière... Au bout de quelques instants, il dit doctoralement à Anissine ■ l'accompagnait :

« J'espère que bientôt nous aurons l'ordre de nettoyer ces déchets bourgeois. C'est une économie nécessaire. »

La porte se referma et longtemps encore retentirent les gémissements des fous.

Des mois s'écoulaient. Erchof, dégoûté en moujik, avait pu gagner Sébastopol.

Dans la ville chaude que lachait doucement la mer, sa santé s'était raffermir et ses nerfs que l'épouvante d'Odessa ■ avait ébranlés reprenaient leur jeu normal. Il flânait un jour sur la côte, la pensée absente, engourdi par le liéteur amie du crépuscule. Le soleil disparaissait dans une chute insensible, brochant de carmin le velours violet du ciel.

Erchof laissait errer ses yeux sur les dalles de la promenade, lorsqu'il sentit un malaise le gagner. Il n'y presta point attention d'abord. Mais l'inquiétude était ténace et ébauchait sa lueur diffuse. Comme il s'en demandait la raison, il remarqua que ses yeux fixaient obstinément une ombre parmi les autres ombres que le soleil mourant allongeait sur le sol, une ombre immanable et dégingandée. Sans savoir pourquoi, Erchof frémir et se retourna.

Derrière lui, à grands pas souples, marchait un homme dont le visage lui était terriblement familier. Il avait beau être tranquille, ce visage, l'ingénieur le reconnaissait. Il savait que ces lèvres paisibles pourraient se déchirer dans un rictus sauvage et hurler des plaintes inventées, que ces yeux clairs étaient des flammes démentes, que ce corps d'apparence saine était tout aux convulsions. C'était ■ furieux de la suite d'Odessa. Il avait dû s'échapper, venir ■ Sébastopol, où l'on ignorait ■ mal, et errait ■ en liberté.

Toutes ces pensées chevauchèrent ensemble ■ dans le cerveau de l'ingénieur tandis qu'il restait interdit devant cette apparition. Mais l'autre ■ était arrêté ■ aussi et dans ses yeux passait une épouvante qui semblait le reflet de celle d'Erchof. Et comme dans la cellule démente, face à face, il se devisageaient.

Pourtant la mer mêlait son apaisante mélodie au

bruissement protecteur de la ville et dissipait l'angoisse des deux hommes. Une carioïsté ~~min~~ brillait dans leurs prunelles et leur étonnement mutuel était si visible que soudain ils comprirent. Ils n'étaient l'un ni l'autre, ~~mais~~ à ~~deux~~ dans la cellule de l'asile avait sauvé la vie. Et dans le déchaînement ~~de leur~~ émotion, sans dire un mot, les deux « furieux » s'étreignirent avec des larmes et des balbutiements.

(*La Steppe rouge* : Éditions de la Nouvelle Revue Française.)

RUDYARD KIPLING

BIBLIOGRAPHIE. — *Actions et réactions* ; — *An Blinde et Noir* ; — *Les Bédouins de puits* ; — *Captaines courageux* ; — *Le Chat malade* ; — *Chez les Américains* ; — *Le Cilt de l'épousant* ; — *Diétreux créatures* ; — *Histoire des Gadsby* ; — *L'Homme qui voulait être Roi* ; — *Kim* ; — *La plus belle histoire du monde* ; — *Les Enfants du Zodiaque* ; — *Lettres de voyage* ; — *Le Livre de la Jungle* ; — *Le Second Livre de la Jungle* ; — *La Lumière qui s'éteint* ; — *Simplet Conces des collines* ; — *Mauvaises Conces des collines* ; — *Le Retour d'Ihray* ; — *La Majesté le Roi* ; — *Sur les dédars* ; — *Stally et C^{ie}* ; — *Sur le mur de la ville* ; — *Les Trade Froupiers* ; — *Autres Tranpiars* ; *Le Nautahka* ; etc.

Rudyard Kipling est né à Bombay en 1865. Il est le fils de Joseph Lockwood Kipling, directeur de l'École d'Art de Lahore, et le neveu du célèbre peintre Burne-Jones. Il passa une grande partie de sa jeunesse en Angleterre, et revint ensuite à Lahore. Il débuta comme journaliste et donna ses premiers contes dans le *Civil and Military Gazette*.

Rudyard Kipling a voyagé dans toutes les parties du monde et publié un nombre considérable de contes dont la plupart ont l'Inde pour cadre. C'est presque uniquement son recueil de ces contes qui compose son œuvre ; il n'a écrit que peu de romans : *Kim*, *Le Nautahka* et ce douloureux chef-d'œuvre, *Le Lumière qui s'éteint*.

Quant au *Livre de la Jungle*, comment le définir ? C'est tout à la fois un roman, une légende, un poème et un drame... et c'est une œuvre prodigieuse qui s'élève aux plus hautes régions de l'esprit humain.

HORS DU CERCLE

Il faut, quoi qu'il puisse arriver, rester dans sa caste, sa race, ~~son~~ milieu. Que les Blancs aillent aux Blancs, que les Noirs aillent ~~aux~~ Noirs !

Alors, si l'on a des ennemis, ils ne sortent pas du cours ordinaire des événements. Ils n'ont rien de soudain, d'étrange, d'insoupçonné.

Ceci est l'histoire d'un homme qui franchit, de son plein gré, les limites salutaires de la société — il faut de tous les jours, et qui en fut cruellement châtié.

Dans le premier cas, il en sut trop; dans le second, il en vit trop. Il s'intéressa de trop près aux détails de la vie indigène, mais il ne recommencera jamais plus.

Bien avant dans le cœur de la cité; derrière le *bastion* de Jitha Megji, s'étend le fossé d'Amir Nath, qui se termine — l'impasse par un mur percé d'une seule fenêtre grillée.

Au commencement — cette ruelle — une grande étable à vaches, et les murs qui donnent — les deux côtés de l'impasse n'ont aucune fenêtre.

Ni Suchet-Singhni Gaur-Chond ne sont d'avis que leur personnel féminin jette — coup d'œil sur le monde.

Si Durga Charan avait été de leur opinion, il serait plus heureux aujourd'hui, et la petite Bissan serait en état de pétrir son pain elle-même.

De sa chambre, elle pouvait regarder par la fenêtre grillée dans l'étroite et sombre ruelle, où le soleil ne pénétrait jamais, où les buffes se roulaient dans la boue bleue.

Elle était veuve, âgée d'environ quinze ans.

Nuit et jour elle priait les Dieux de lui envoyer — un amant, car elle — trouvait pas bon qu'on vivât seul.

Un jour, l'homme — il se nommait Tréjago — vint dans l'impasse d'Amir Nath, en se promenant sans but, et après qu'il eut dépassé les buffes, il trébucha contre un gros tas d'herbages pour les bestiaux.

Alors il vit que la ruelle finissait en piège et il entendit un petit rire derrière la fenêtre grillée. C'était un joli petit rire; et Tréjago, sachant que, pour tous les usages pratiques, les antiques *Mille et une nuits* sont de bons guides, s'avança vers la fenêtre, et murmura ces vers du *Chant d'amour de Har Dyal* qui commencent ainsi :

Un homme peut-il se tenir debout devant la face du soleil, ou un amant en présence de sa bien-aimée ?

Si mes pieds se dérobent sous moi, à Cœur de mon Cœur, dois-je être blâmé, parce que la splendeur de sa beauté m'aveugle ?

Alors s'entendit un léger tintement de bracelets féminins derrière la grille, et une voix menue continua par le cinquième vers :

Hélas ! Hélas ! la lune peut-elle parler au lotus de son amour, quand la porte des cœurs est fermée, et que se rassemblent les nuages chargés de pluie ?

On a pris ma bien-aimée, et on l'a poussée avec les chaînes de l'édifice vers le nord.

Il y a des chaînes de fer à ces pieds qui étaient posés sur mon cœur.

Alerte les archers de se tenir prêts.

La voix se tut soudain, et Tréjago sortit de l'impasse d'Amir Nath, en se demandant qui donc au monde avait pu trouver une suite si exacte au *Chant d'amour de Har Dyal*.

Le lendemain, comme il se rendait en voiture à son bureau, une vieille femme mit un paquet dans son deg-vert.

Le paquet contenait la moitié d'une pendeloque de verre, brisée, une fleur de dhak rouge-sang, une pincée de bhuta ou foin pour les bestiaux, et une cardemome.

Ce paquet était une lettre, — non point — une lettre grossièrement compromettante, — mais une innocente, — une intelligible lettre d'amour.

Tréjago en savait beaucoup trop long là-dessus, comme je l'ai dit.

Il serait préférable qu'aucun Anglais ne sût traduire les lettres faites d'objets, — Tréjago était tous les hibolots — la couvercle de — pupitre de bureau et se mit à les interpréter.

Dans l'Inde entière, une pendeloque brisée en verre signifie une veuve, parce que, à la mort de son mari, on brise les bracelets que sa femme porte à son poignet.

Tréjago comprit le sens de ce petit morceau de verre. La fleur de dhak s'interprète diversément : *désirer*,

venir, écrire, danger, suivant les objets dont elle est accompagnée.

Une cardamôme signifie *jalousie*; mais quand un objet quelconque est en double dans une lettre d'amour, il perd son sens symbolique et se représente plus qu'un nombre indiquant le temps, — bien, s'il y est joint de l'encens, du caillé, du safran, cela indique un endroit.

Dès lors le message s'interprétait ainsi : « Une veuve, — fleur de dhak, et ghasa, — à onze heures. »

La pincée de ghasa mit Tréjago sur la piste.

Il sentit — cette sorte de lettre comporte une bonne dose de flair — que le ghasa faisait allusion aux gros tas d'herbages à bestiaux sur lequel il avait trébuché dans la ruelle d'Amir Nath, que le message devait venir de la personne qu'il avait entendue derrière le grillage, et qu'elle était veuve.

En somme, le message était éloquent conçu :

« Une veuve, dans la ruelle où se trouve le tas de ghasa, vous prie de venir à onze heures. »

Tréjago jeta tous les débris dans l'âtre et se mit à rire.

Il savait qu'en Orient les hommes ne font point leur cour sous des fenêtres à onze heures du matin, et que les femmes ne donnent pas leur rendez-vous une semaine à l'avance.

Aussi cette nuit même, à onze heures, alla-t-il dans la ruelle d'Amir Nath, enveloppé d'un *bourka*, qui sert de manteau aux hommes comme aux femmes.

Dès que les gongs de la cité sonnèrent cette heure, la petite voix de derrière le grillage reprit le *Chant d'amour de Har Dyal* à l'endroit où la jeune fille Panthan implore le retour de Har.

Dans la langue parlée du pays, c'est une romance vraiment jolie; un anglais vous ne retrouverez pas son accent plaintif.

En voici la traduction approximative :

Seule, les toits, je me tourne vers le nord, et j'aspire l'éclair dans le ciel, l'éclat de ta marche dans le nord; reviens à moi, ô bien-aimé, où je meurs!

Au-dessous de moi s'étend le bazar endormi; bien loin, s'allongent les chameaux fatigués, les chameaux et

les captifs — ton incensation. Reviens à moi, bien-aimé, où je meurs!

La femme de mon père est vieille, aigrie par les années, et je suis la servante à tout faire dans la maison de mon père; mon pain est le chagrin, et ma boisson ce sont des larmes. Reviens à moi, mon bien-aimé, où je meurs!

Quand la chanson s'arrêta, Tréjago s'avança jusqu' sous le grillage et murmura :

« Me voici. »

Bisasa était agréable à voir.

Cette nuit fut le début d'une foule de choses étranges, et d'une vie en partie double si compliquée, qu'aujourd'hui Tréjago se demande s'il n'a pas été le jouet d'un rêve.

Bisasa, ou bien la bonne vieille qui avait jeté la lettre symbolique, avait détaché le lourd grillage d'entre les briques du mur, de façon que la fenêtre glissait en dedans, ne laissant plus qu'une ouverture carrée de simple maçonnerie par où pouvait grimper un homme de quelque agilité.

Pendant la journée, Tréjago allait en voiture à son bureau d'une manière régulière, ou bien il faisait sa toilette et rendait visite aux dames de la station, en se demandant pendant combien de temps elles consentiraient à le connaître, si elles apprenaient l'existence de la pauvre petite Bisasa.

Le soir, quand la ville était endormie, il partait en aventure sous le *bourka* à l'odeur déplaisante. Il arpenterait le quartier qui est derrière le *buster* de Jithu Megli, tournait brusquement pour entrer dans l'impasse d'Amir Nath, entre les bestiaux endormis les uns aux autres. Et alors, enfin, c'était Bisasa, et le bruit de la respiration profonde et régulière de la vieille femme.

Celle-ci couchait devant la porte de la chambrette pauvrement meublée que Durga Charan avait réservée à la fille de sa sœur.

Qui était Durga Charan, et que faisait-il?

Tréjago ne s'en informa jamais.

Comment il réussit à n'être point surpris et lardé de coups de...? Il ne songea à se demander que quand sa folie fut passée, et quand Bisasa...

Mais ceci viendra plus loin.

Bisess avait un charme infini pour Tréjago.

Elle était aussi ignorante qu'un oiseau, et les idées bicorneuses qu'elle se faisait des choses du monde extérieur telles que des bruits divers les apportaient dans sa chambre, amusaient Tréjago presque autant que les efforts qu'elle faisait, en essayant, pour prononcer son nom de Christophe.

La première syllabe était déjà au-dessus de ses moyens.

Elle faisait de jolis et drôles petits gestes avec ses mains en pétales de roses, comme si elle ait voulu jeter le nom.

Puis, s'agenouillant devant Tréjago, elle lui demandait, exactement de la même façon qu'elle fait aux Anglais, s'il l'aimait, si c'était bien sûr.

Tréjago jurait qu'il l'aimait plus que tout au monde. Et c'était vrai.

Après un mois de cette folie, les exigences de son autre vie obligèrent Tréjago à témoigner des attentions particulières à une dame de ses connaissances.

Vous pouvez être certain que d'importe quel fait de ce genre est relevé et discuté, non seulement par les gens de votre race, mais encore par cent cinquante indigènes.

Tréjago était tenu de se promener avec cette dame et de causer avec elle à la musique.

Il dut faire avec elle deux promenades en voiture avec elle. Il n'eut pas un instant l'idée que cela pût avoir quelque influence sur son autre vie, qui lui était chère, sur sa vie secrète.

Mais les nouvelles volèrent de la façon mystérieuse que l'on connaît, de bouche en bouche, et jusqu'à ce qu'enfin la duègne des Indes l'apprit et en parla à Bisess.

La petite fut si troublée qu'elle fit tout à travers sa besogne domestique et qu'en conséquence, la femme de Durga Charan la battit.

Elle n'entendait rien et parlait à cœur ouvert.

Tréjago en rit. Et Bisess battit le sol de ses petits pieds, de ses petits pieds aussi légers que des marguerites, et qui auraient tenu dans une main d'homme.

La plus grande partie de ce qu'on a écrit sur la passion et l'élan impulsif chez la femme orientale est arrangé et compilé de seconde main ; mais il y a là un peu de vérité, et quand un Anglais découvre ce jeu-là, cela le stupéfie autant que pourrait le faire une passion dans sa propre existence.

Bisess eut des crises de rage. Elle tempêta, et finalement menaça de se tuer si Tréjago ne renonçait sur-le-champ à la Memubib qui était venue se mettre entre eux.

Tréjago voulut s'expliquer, lui montrer qu'elle ne comprenait point la situation à ce point, mais sans succès.

Bisess se redressa et dit tout simplement :

« Je ne comprends pas : tout ce que je sais, la voici ; c'est qu'il n'est pas bien que je vous aie aimé plus que mon propre cœur, Sahib. Vous êtes un Anglais. Je ne sais qu'une fille noire (elle avait le teint plus clair que l'or en barre de monnaie) et vous d'un homme noir. » Alors elle sanglota et ajouta :

« Mais, sur mon âme et sur l'âme de ma mère, je vous aime. Il ne vous arrivera jamais malheur, quoi qu'il puisse advenir de moi. »

Tréjago raisonna la fillette, et fit de son mieux pour la calmer ; mais elle paraissait troublée au delà des limites raisonnables. La seule chose qui pût la satisfaire, c'était la rupture de toutes les relations entre eux.

Il fallait qu'il la quittât sur-le-champ.

Et il partit.

Comme il se laissait tomber par la fenêtre, elle lui baissa deux fois le front, et il s'en retourna chez lui tout rétro.

Une semaine, puis trois autres se passèrent, sans qu'il eût entendu parler de Bisess.

Tréjago, trouvant que la rupture avait déjà trop duré, retourna pour la cinquième fois à la ruelle d'Amir Nath, espérant que ses coups frappés au grillage mobile amèneraient une réponse.

Il ne fut pas déçu.

La lune était nouvelle.

Un rayon de lumière tomba dans la ruelle d'Amir

Nath et rencontre le grillage, qui fut retiré dès qu'il eut frappé.

Bisera lui tendait, à travers les noires ténèbres, ses bras qu'éclaira au plein le clair de lune.

Les deux mains avaient été tranchées aux poignets et les moignons étaient presque cicatrisés.

Puis, comme Bisera penchait sa tête entre ses bras et sanglotait, quelqu'un qui se trouvait dans sa chambre poussa un grognement pareil à celui d'une fente, et une arme — couteau, épée ou lance — fit un mouvement rapide vers le boorka de Tréjago.

Le coup manqua son corps, mais il entama un des muscles de l'aîne, blessure qui le fit hoïter légèrement pendant toute sa vie.

Le grillage revint à sa place. Et signe ne partit de la maison.

Il ne restait plus que la bande de lumière lunaire sur la haute muraille, et en arrière la noirceur des ténèbres dans la ruelle d'Amir Nath.

Le premier soubresaut de Tréjago, quand il eut exhalé sa fureur à grands cris mors impitoyables, c'est qu'un moment de l'aurore, il se trouvait près du fleuve; qu'il jeta son boorka et resta tête nue chez lui. Quelle tragédie s'était passée ?

Bisera avait-elle, dans ce moment de désespoir sans motif, tout raconté ? Ou bien l'intrigue avait-elle été découverte ? Lui avait-on arraché des aveux par la torture ?

Durga Charan connaissait-il son acte ?

Qu'advint-il de Bisera ?

Tout cela, Tréjago l'ignore encore aujourd'hui.

Il était arrivé quelque chose d'horrible, et l'idée de ce qu'avait pu être cette chose-là revient de temps à autre dans l'esprit de Tréjago la nuit et lui tient compagnie jusqu'au matin.

Une particularité de l'histoire, c'est qu'il ne sait pas où se trouve la façade de la maison de Durga Charan.

Elle peut donner sur une cour commune à deux ou trois autres maisons ; elle peut également se trouver derrière une quelconque des portes du quartier de Jitha Magji.

Tréjago ne saurait le dire.

Il lui est impossible de retrouver Bisera, la pauvre petite Bisera. ■ l'a perdue dans cette cité où chaque maison est aussi gardée, aussi impénétrable que la tombe, et l'ouverture grillée qui donne sur la ruelle d'Amir Nath a été murée.

Mais Tréjago va régulièrement dans le monde, et il y est regardé comme un homme respectable.

Il ne présente aucun trait particulier, si ce n'est une certaine raideur dans la jambe droite, qu'il explique par un déplacement du tendon qui s'est produit en montant à cheval.

(Traduction Albert Savine ; Librairie Stock, Delamain et Boutelleau, édit.)

TABLE DES MATIÈRES

Les Mystères de la Peur, — étude par ANDRÉ DE LOUVE...	1
Quinzième siècle.	
DANTE.....	21
L'Enfer.....	21
Dix-huitième siècle.	
HOFFMANN.....	24
L'Homme du sable... ..	27
Dix-neuvième siècle.	
BALZAC (Honoré de).....	43
La Justice des Choses.....	44
HARNEY D'AUREVILLY.....	46
Un Drapier au Vendôme.....	51
DICKENS (Charles).....	54
Le Record.....	56
DONQUIXOTE.....	70
Le Crime.....	72
HUDD (Victor).....	84
L'Homme et la Pleu- vre.....	84
MAUPASSANT (Guy de).....	90
L'Auberge.....	91
MÉRIMÉE (Prosper).....	102
Le Vésou d'Ille.....	103
POE (Edgar).....	110
Le Poète et la Pandale.....	121
STEVENSON.....	125
La Confession du Doc- teur Jekyll.....	125
RUZ (Eugène).....	136
La Mort de la Chouette.....	137
VALLÈS DE L'ISLE-ADAM.....	140
Catalpa.....	154
LOLA (Émile).....	174
La Fin du Coupable.....	177
Vingtième siècle.	
BOIS (Albert de).....	184
Le Secret de la Villa des Trois Cyprès.....	184
DONQUIS (Roland).....	197
Le Mont Calvaire.....	198
DOYLE (Conan).....	214
La Malédiction des Baskerville.....	214
ENGEL.....	215
Le Juif mort.....	215
FANFAN (Claude).....	224
Hors du Silence.....	227
FOLEY (Charles).....	228
À la Téléphone.....	230
HABAUCOURT (Edmond).....	240
L'Agenda.....	241
HENRIOT (Paul).....	244
Le Touron du Souverain.....	246
HINCH (Charles-Henry).....	254
Une Épave.....	254
JOSEPH-BENOÎT (J.).....	263
Le Voyage affreux.....	263
KNOX (Joseph).....	274
Les Deux Faces.....	276
KYPLING (Rudyard).....	278
Hors du Cercle.....	279
LARROUY (Maurice).....	287
La Dernière Partie.....	288
LEMOIS (Gaston).....	288
Une Histoire épi- qu岸ale.....	288
LOUVE (André de).....	327
La Dernière Torture.....	328
Un Crime dans une Maison de Fous.....	334
MAURICE LÉVY.....	334
La Nuit et le Silence.....	334

PROBERT (Marcel).....	339	À la Foire.....	344
Une Nuit d'orage.....	348	TESSAULT (Gérmain-Jean).....	348
RAY (Jean).....	348	Le Maître de M. de Vivante.....	350
Irish Whisky.....	348	TOUSSAINT (Georges-G.).....	354
REKARD (Maurice).....	354	Le Tour d'Épou- vente.....	357
Le Hall sanglant.....	354	WELLS (H.-G.).....	361
Aube d'Épave.....	364	À l'Observatoire d'Aves.....	365
RICHESSE (Jean).....	361	—.....	377
La Mésaventure d'Épou- vente.....	377	La Farodie de la Peur.....	377
SACHÉ (Alphonse).....	384	SAVOU (Paul).....	428
Dans l'Éclaircie.....	384	Le Docteur Coctier.....	433

1926, *Le Héronnet*, *Coups de Roulis*, et *La Caravane sur l'Atlantique*, romans maritimes qui contiennent des pages de style magistral.

LA DERNIÈRE PARTIE

« Bon sang de bonsoir! maugréa Lardy. Quand se décideront-ils à répondre ? »

Pour la millième fois depuis vingt jours, le télégraphiste Lardy manœuvra le manipulateur. Il était seul Européen, dans le village de Ouardoughou, à mille kilomètres au nord de Dakar, près de la côte Atlantique.

Ni courrier ni caravane depuis deux mois! Pas de télégrammes depuis trois semaines! Autant vaut être mort!

Sans espoir, il vérifia les piles électriques, le vissage du timbre, appela le poste d'Irgui, premier relais de télégraphe vers Dakar.

« Ah! ouat! Je peux bien me fouter le poignet! »

Lardy s'affala sur son fauteuil de rotin.

« Et pas de tabac! Pouvait que les copains en apportent ce soir!... »

Chaque semaine, le télégraphiste attendait trois volesins de bled, Français égarés à une, à deux journées de marche, en plein désert. Ils venaient à Ouardoughou, l'aboutissement des courriers, pour y prendre plus tôt leurs lettres. N'ayant rien à se dire, ils tuaient le temps au jeu de poker.

« Ils vont encore se payer ma tête, parce que je n'ai pas de nouvelles! bougonna Lardy. Que va-t-il me passer, le vieux Kraps, lui qui fait du cafard quand il ne reçoit pas de sa femme son télégramme hebdomadaire? »

À cinquante kilomètres, l'Alacien Kraps pourchassait les quadrupèdes du désert et les oiseaux aux plumages éblouissants. À la dernière partie de poker, il avait juré de passer en France le réveillon de Noël.

« Et moi aussi, je devais la passer en Beauce, ma Noël... Mais il faut croire que mon remplaçant se trouve

BIBLIOGRAPHIE. — *Les Nostalgiques* (1906); — *La Mer et la Maîtresse* (1911); — *La Race immortelle* (1913); — *Les Fagabonds de la Gloire* (1914); — *Trois Éclipses* (1917); — *L'Odyssée d'un transport torpille* (1917); — *Matelots américains* (1918); — *L'Éclair géographique* (1918); — *Rufat Gatauna, Français d'occasion* (1921); — *Gatauna et l'Amour* (1922); — *Le Héronnet* (1924); — *Coups de Roulis* (1925); — *La Caravane sur l'Atlantique* (1926); — *Laura Patis Majestés* (1928).

Né en 1882 à Oran, Maurice Larrouy eut une enfance vagabonde, au hasard des déplacements de son père, commandant de la marine, et ancien gouverneur de colonies. Entre premier et l'École Navale, il fait sur le *Daguerre-Francis*, en 1902-1903, le voyage d'instruction Atlantique, Amérique du Sud, Pacifique, Méditerranée. De 1903 à 1905, il est élève d'ordonnance de l'amiral commandant l'escadre de la Méditerranée. De 1905 à 1907, il est le rampague d'Extrême-Orient.

Maurice Larrouy, dès cette époque, écrit un grand nombre de nouvelles, dont quelques-unes forment le recueil *Les Nostalgiques*. En 1911, il aborde le roman et donne successivement *La Mer et la Maîtresse* et *La Race immortelle*. Entre temps, il commande des sous-marins, puis un torpilleur. Il embarque sur le *Farguand* et passe en 1913 à l'École Supérieure d'Aéronautique.

Durant la guerre, il prend part, sur le *Waldack-Mourouze*, au blocus de l'Adriatique, dont il vante les épopées dans *Les Fagabonds de la Gloire*. Il commande ensuite l'aviation maritime de Salonique, puis du Corfou, puis le centre de dirigeables de Marquise (Pas-de-Calais) et enfin l'aviation franco-portugaise d'Aveiro.

Entre temps, Maurice Larrouy écrit *L'Odyssée d'un transport torpille*, que *la Revue de Paris* publie sous le voile de l'anonymat. Ce livre, qui eut un succès considérable, et qui obtint le prix de Femina-Vie Heureuse en 1917, tendait à éclairer l'opinion publique sur les dangers de la guerre sous-marine allemande.

Ayant vu le monde entier, Maurice Larrouy demissionne en 1919 et se consacre pendant plusieurs années aux affaires. Il en rapporte deux nouveaux romans : *Rufat Gatauna, Français d'occasion*, et *Gatauna et l'Amour*. Il publie celui, en 1924 à

Le capitaine Cervione commandait une barka de méharistes dont le bord se baissait au nord, à vingt heures du marche de chameno. Corsé maigre aux yeux caves, une olive et une croûte trempées d'huile lui suffisaient. Mais, aux jours de nostalgie, son courage s'émoussait aux tristesses infinies engendrées par le sable.

« Cervione est beau joueur, songeait Lardy, tirant son pipe vide. C'est un autre coco que ce pingre de Fourchard. »

Le pingre de Fourchard connaissait vingt-sept idiomes utilisés par les innombrables tribus de loi mahométane. Depuis plusieurs mois, dans un gourbi à trente kilomètres d'Ouardoughou, il collectionnait les éléments de la syntaxe utilisée dans ce canton de sable. Redoutant les maladies du pays où ilублиait la langue française, Fourchard n'ingérait que breuvages et légumes bouillis.

« Il n'ai même plus de thé pour se gastrite, constata Lardy. Bah! s'il gagne au poker, il ne s'en apercevra pas. Voilà le soleil qui descend. Fichtre! je grelotte. »

Lardy voulut se dresser. Robuste Beauceron, il dut s'y reprendre à deux fois.

« Eh là! Me voilà en caoutchouc!... Il serait temps de rentrer au pays... Trois ans d'absence... Plus les huit années d'avent... J'en ai ma claque... Allons prendre l'air. »

Il écarta le store en l'archai qui séparait la case du désert. Le ciel était rouge et violet. Vers le sud et le Sénégal n'existait que la file rectiligne des poteaux télégraphiques, lien qui joignait Ouardoughou au monde immense.

« Dire que j'ai vécu trois ans dans ce purgatoire... C'est bien la dernière fois... Et maintenant, je plante mes choux en Beauce, et je me marie... Mais que fabriquent-ils? Auraient-ils la fièvre, comme moi? Bientôt on allumer la lampe. »

« Voyons, Fourchard! conseilla Lardy. Vous n'avez rien. Buvez un coup de ce vin du Rhin que Kraps vient d'apporter. »

— Vous êtes minietres! dit l'Alsacien Kraps, enlevant une timbale de vin et enfournant la marmite. Moi, je déclare la guerre au cafard! J'ai fait ma pelote... Le temps de réaliser mes peaux et mes plumes, et en route pour la paquebot... Je vous invite tous à la Noël, au pied des Vosges.

— La Noël! La Noël! dit le capitaine Cervione. J'en ai plein le dos d'attendre mon remplaçant. Et ce n'est pas Lardy, avec son télégraphe décliné, qui me tirera du plancher des chameaux. Je n'ai pas tant de faïots que Kraps! Tout juste du dautz ans! Mais quelle bombe! mes enfants! si je fais la Noël à Paris!

— Ne parlez pas de retour, dit Fourchard. Ça porte la guigne.

— Au fait, reprit Cervione. Je ne sais pas ce qu'ils avaient hier, mes nègres, quand j'ai quitté ma barka. Ils hurlaient tous : « Pas partir! Capitaine! Pas partir! Beaucoup pourri là-bas... Blancs tous mourir! » Je ne suis pas superstitieux, mais ça m'a fichu le pastille... Passez-moi le vin, Kraps.

— Les nègres en savent plus long que nous, appuya Fourchard. Moi, je les comprends. En un mot comme en cent, ils disent que le désert sent la mort.

— Des blagues! coups Lardy. Gardez ses années, Fourchard! Tout ça parce qu'un Touareg aura coupé deux mètres de fil télégraphique pour amarrer ses balais sur son dramadaira.

— Si je m'avisais ça, grogna Cervione, j'irais lui faire avaler son fil, à votre Touareg.

— Ça sont les petits ennemis du bled, immita Lardy. Finissons notre vin... et au poker!... Il n'y a que ça pour oublier la famille, la France et le cafard.

— Je ne veux pas jouer, dit Fourchard. J'ai mal aux reins, j'ai deux boules de plomb sous les yeux. Ça m'a pris hier pendant la nuit. Aujourd'hui, ça s'était arrêté. Voilà que ça recommence.

— Avez-moi ce cabot de quinine, coups Lardy.

— Eh bien! et moi! dit Kraps; j'ai l'estomac qui me tire comme un câble de caoutchouc. Voyez comme je traite ça. Je remplis le trou, et ça ne tire plus.

— En tous cas, reprit Fourchard, je demande à mon-

rir sans douleur. Si vous voyez que ça tourne mal, Cervione, tirez-moi une balle dans le nuque.

— Sûr! Vous êtes à tuer! cria Cervione. Vous méritez-riak...

— Eh bien! quoi? interrompit Fourchard. Elle est là qui flotte... qui nous empoisonne...

— Qui? Elle? crièrent les trois autres.

— Eh! la saleté des pays chauds! Peste! Typhus! Choléra! Fièvre jaune! Est-ce que je sais? Il n'en manque pas! Demandez aux noirs. Elle rôde sur la côte! Nous y passerons tous, chacun dans notre coin... comme des chiens... On ne retrouvera même pas nos os... Moi, j'ai peur... oui... j'ai peur de mourir...

— Vous êtes maboul, mon pauvre Fourchard, annonça Lardy se raidissant. Le soleil vous a tapé sur le crâne... Débarassons la table! Et en avant la partie! L'argent sur table, messieurs. La cote à cinq cents francs... Et la relance du tapis. » Chacun sortit vingt-cinq louis. C'était au temps où il y avait de l'or.

« Je ne sais pas si je jouerai, prononça Fourchard. S'il ne faisait pas si noir, je serais parti.

— Avez-vous fini, vieux hibou! dit Kraps distribuant les cartes. Vous allez tout nous raïer, selon votre habitude.

— Pour ce que ça m'avancera! » répondit Fourchard prenant son jeu, d'un air lassé.

Des ouvertures molles suivirent. On relance. Cervione fut le gagnant.

« Qui gagne au premier, c'est du fumier, dit Kraps, bon enfant.

— Le fumier du tombeau, ajouta Fourchard d'une voix creuse. Lardy! baisses donc la lampe. Elle m'éblouit! Je ne distingue pas mon jeu. »

Les autres n'y voyaient plus guère, et jouaient le nez sur leurs cartes. L'on n'entendait que les mots essentiels :

« Combien? — Plus vingt! — Je n'y vais pas! — Bre-las de rois! »

Leurs yeux cherchaient derrière les cartes des hasards étrangers au poker. Par le store, arrivaient des émanations affreuses. Ils le croyaient du moins. La sueur de leur front coulait sur la table. Sauf Fourchard, ils les-

paient des alcools presque purs. Derant celui-ci s'arrondissait le tas d'or. Cette passe de chance lui faisait oublier le coup de barre de ses reins et la lourdeur de ses yeux. Monotone, le jeu s'écoulait.

« Entendez-vous? Entendez-vous? dit soudain Cervione.

— Quoi? demandèrent les autres, dressés.

— Un frémissement! J'ai entendu un frémissement! Quelque chose qui palpite. »

Cartes jetées, ils restèrent là, l'oreille tendue... Rien... C'était minuit... Du désert silencieux n'émanant qu'odeurs morbides.

« Vous rêvez, Cervione! dit enfin Lardy. Il n'y a rien. Il ne peut rien y avoir... C'est Fourchard avec ses inaptitudes... et cette lampe mortuaire... Lavez la mèche, Kraps.

— J'ai bien entendu, bon Dieu! gronda Cervione.

— Bien sûr! insista Fourchard! Le désert sent la mort. Voilà les glas qui tiotent. Cervione, qui a gagné le premier, les entend le premier.

— Taisez-vous! hurla Cervione. Si vous redites ça, je vous essomme... Reprenons le jeu... Non! écoutez! ça recommence. »

Au-dessus de la table télégraphique, ils entendaient le battement du grelot, mais celui-ci ne sonnait pas. Cervione se précipita.

« Eh parbleu! Lardy! Vous avez trop tripoté votre mécanique. Vous avez enfilé de ~~monnaie~~ le timbre. Votre grelot tape dans le vide... »

Lardy montra le clef de mise en marche et, de l'invisible lointain, du rebord d'égout, les points et les traits s'inscrivirent sur la bande bleue. Fourchard tenait la lampe au-dessus des têtes, et il tremblait dans l'attente du mystérieux message.

« Qu'est-ce qu'ils disent? demanda-t-il défaillant. Oh! mes reins!

— Taisez-vous donc! dit Lardy. Je vais traduire. »

Le ruban s'étira. Après dix secondes infinies, Lardy commença d'épeler :

« Epid...émie... Évé...re jaune... sur toute... la côte... quatre... vingt... pour cent... Européens... morts... Elle... remonte... vers vous... Je suis votre... rempla-

çant... me suis arrêté ici... pour remplacer... chef de poste Igui... mort... Envoyez... nouvelles... »

La grande carotide s'accroupissait sur les épaules des quatre hommes obscurs. Fourchard laissa choir la lampe, qui s'éteignit.

« C'est moi qui l'ai, gémit-il. Je vous l'avais bien dit!... Mes yeux, mes reins!... »

— Taisez-vous, idiot! cria Cervione... Si vous l'aviez, vous ne hurleriez pas... Des bougies, Lardy!... Des allumettes!... »

Lardy fit la lumière.

« Cachez cette bougie, geignit aussitôt Fourchard. Elle me cuit les yeux... Vous ne me laisserez pas manger par les vautours! n'est-ce pas? Vous m'enterrez profond... Mon galo... Je vous laisse tout ce que j'ai... et les quelques billets que j'ai dans la poche... Venez les prendre... Et puis tenez-moi les mains, pour que je ne parte pas comme une bête. »

— Mais non! dit Lardy très doucement, serrant les mains de Fourchard. Ce n'est qu'un bris de fièvre, n'est-ce pas, Cervione? Croyez-moi, j'en ai vu d'autres. Si tout le monde y passait, il y a longtemps que l'Afrique serait vide... Nous ne voulons pas de vos quatre sous... Dans huit jours, vous nous en gagnerez le double, n'est-ce pas, Kraps?

— Si! Si! dit Fourchard. Gardez-les. Vous me les rendrez si je reviens!

— Recommencent la partie, ça chassera les idées noires. »

Malgré la courage qui les raidissait, les autres n'approchaient point de la table. Soudain, sur le timbre que Lardy avait revissé, le gralot fit entendre son battlement.

« Et moi qui oubliais d'envoyer les nouvelles! dit Lardy. »

— Qu'allez-vous répondre? soupira Fourchard.

— La vérité! Econtes! »

Lardy, martelant le manipulateur, lança à voix haute: « Merci... Lu... fièvre... jaune... n'est pas... arrivée... à Ouardoughes... Fin du signal. »

— Vous, vous avez du cran, dit Kraps, lui serrant la main.

— Je dis ce qui est, répondit Lardy.

— C'est pour me rendre courage, gémit Fourchard. Mais je sais bien ce que je sens. »

Ils se rassirent et aucun n'osait cependant reprendre l'initiative du jeu. A ce moment, par la store, entra ■ clarté soudaine de soleil levant. En une seconde, la bougie devint pâle, et par grande effluves éblouissantes, l'immense lumière tropicale balaya les sortilèges. Les têtes se relevèrent, les sourires s'esquissèrent, les poitrines s'ouvrirent mieux aux baumes du désert qui ne semblait plus dangereux. Très vite, une chaleur saine envahit la case. Fourchard parla le premier :

« Je ne sens plus mes reins; mes yeux ne me font plus mal... Je crois que j'ai dit des bêtises... Qu'est-ce que je vous ai raconté? »

— Rien, mon petit, rien! dirent ensemble Kraps et Lardy.

— Nous aussi, dit Cervione, nous avons fait les enfants. Mais il n'y avait rien.

— Voilà votre tas de louis, Fourchard, dit Lardy. Doublez-le! A qui la main?

— A moi, » dit Fourchard, réunissant les cartes éparées.

Le jour ■ soleil venait de leur rendre la rémission de l'époutante, et peut-être du mal. Vers neuf heures, ils quittèrent Lardy. Fourchard était aux éclats, parce qu'il avait encore gagné.

— A samedi! Je laisse mon argent ici, dit-il. Il ne peut s'envoler.

— A samedi, tous! » conclut Lardy.

...

« Que dit le télégraphe? demanda Kraps écartant le store de fil d'orcbas, la semaine suivante. J'ai cru y passer! La tête, l'estomac et le ventre jusqu'à hier! Oh! être seul, sans pouvoir parler à quiconque!... Que dit le télégraphe, Lardy? »

— La même histoire. Ils claquent comme des mouches à Dakar, et ■ long de la ■... On brule les cadavres... Presque tous les médecins sont morts...

— Et... la fièvre jaune continue à remonter ? demande Krapa à voix sourde...

— Oui ! elle suit le chemin des caravanes !... Tout le monde n'en meurt pas...

— Vous êtes brave, vous... En tout cas, voyez ces deux sacs... Il y a de l'or dans celui-ci ! Des écus dans celui-là ! Si je crève, je ne veux pas que mes nègres le pillent... Ça vaut cinq cent mille francs !

— Voyons, Krapa ! vous avez peur aussi.

— J'ai femme et enfants... Et justement, cet air empoisonné pousse vers mes filets des oiseaux, des oiseaux... On n'a qu'à se baisser... Un mois de plus j'étais millionnaire... Mais je vais bazarder tout mon stock, et la semaine prochaine je m'en vais plus. mon vieux Lardy. Et tenez, voici mon testament. Oui ! Mettez-le dans le tiroir du télégraphe... Mais si !

— Buvez, Krapa ! ne faites pas votre Fourchard ! Vous, un colosse !

— Je me vide, Lardy... Et les autres, pourquoi n'arrivent-ils pas ?...

— Il est trop tôt. Buvez !

— Quand il le télégraphe ? dit Cerrione outrant ■ store du fil d'archal... Oh ! je dors à vos côtés... Tout le monde y passe... Mes nègres me le cornent aux oreilles... Au fait, Lardy, voici mon testament... Ça m'est venu, cousez ça, de l'écrire.

— Vous aussi ? dit Lardy.

— Je n'en mène pas plus large que Krapa ! Passez-moi l'absinthe... Vous me promettez, Lardy, de porter l'enveloppe en Corée ?

— Et pourquoi moi ? Ça peut aussi bien me sêcher par terre.

— Vous ■■■ la foi, reprit Krapa. Mais vous promettez ?

— Bien sûr ! bien sûr ! Celui qui restera portera le testament aux familles des autres, et l'argent... C'est juré ! Et maintenant mangeons le couscous. Ça fera ■■■ Fourchard.

— Je n'ai pas faim, dit Cerrione.

— Moi non plus, dit Krapa.

— Eh bien ! buvons, » proposa Lardy.

Pour tuer le temps, Lardy mêla les cartes. Les autres buvaient, indifférents.

« Jouons-nous quelques coups ? suggéra Lardy.

— Oh ! à trois ! c'est assommant, dit Cerrione. Moi aussi j'ai les yeux qui me font mal.

— Prenez ■■■ cartes. Ça vous fera oublier.

— Et moi, mes reins s'écroulent, dit Krapa... Tenez, j'a du jeu ! J'ouvre de cent francs.

— Plus cent, » dit Cerrione.

Ils jouèrent et burent, machinalement. Le hasard voulait qu'il y eût du jeu dans toutes les mains. La partie devint terrible. Lardy gagnait tout. Krapa ouvrit un de ses sacs d'or ; les louis coulèrent. Cerrione sortit ses billets de banque, sa solde accumulée depuis deux ans.

« Ils ont dit que quatre-vingt pour cent meurent à Dakar, murmura soudain Cerrione...

— Nous étions quatre ! dit Krapa.

— Ça fait trois à claquer ici ! reprit Cerrione. Fourchard aura été numéro un...

— Plus mille ! relança Lardy pour chasser le spectre.

— Je tiens sec ! dit Cerrione.

— Poker d'as ! annonça Lardy.

— Et moi de valets ! dit Cerrione. Bah ! que vaut l'argent ? S'il nous reste quelques heures à vivre, vivons sous ! »

La démesure s'accrut. Le vin et le jeu faisaient vaciller les têtes, et ils croyaient chasser les spectres ; mais la fièvre jaune, invisible et vivante, frappait à la porte de leur désespoir.

« Sur mon méhari, dit soudain Cerrione, je passerai au gourbi de Fourchard. Je ferai enterrer ses os... C'était son désir, ou pauvre bougre !

— Mais il va arriver ! crana Lardy.

La nuit s'avancait. On n'entendit que des ricanements lointains d'hyènes.

« J'ai tout perdu, dit Cerrione. Tant mieux ! Comme ça je claquerai ■■■ regrets.

— Jouez ■■■ parole, dit Krapa. Lardy ! passez-lui un cahier de formules télégraphiques. Il inscrira ses vœux.

— La belle affaire ! Je n'ai plus un sou, dit Cerrione.

— Jouons ! cria Lardy ! Il faut jouer ! Il ne faut penser à rien. »

Leurs yeux clignotaient ■■■ la lampe fumante. Ils étaient ivres de terreur, de boisson, et n'osaient pas regarder la place du quatrième absent. Plus rien n'existait que la grande épouvante. En une relance, ils se suivaient, devenaient riches, et cela n'avait aucune importance.

— Je tombe de sommeil! Puissé-je ne jamais me réveiller! » dit Carrione. Et sa tête se posa sur ses laines. Il dormit d'un sommeil tourmenté. Quelques minutes plus tard, les deux autres s'enfoncèrent dans la même torpeur.

À tour de rôle, Krap et Carrione se réveillèrent, vers midi. Langue sèche et paupières brûlantes. Ils quittèrent la case, l'un sur son chameau, l'autre sur son cheval, et laissèrent Lardy qui, lorsqu'il reprit connaissance, trouva la lampe brûlant encore, et les lous, les billets adou-
donnés ■■■ la table.

..

« Vous arrivez bien tard, Krap! dit Lardy assis à la porte de sa case, le samedi suivant. Il est minuit, et la lune est pleine.

— Elle m'a fait peur sur la piste, Lardy. Je suis fêché.

— Venez vous asseoir.

— Têtu-moi. Plus que des os. Je les sens qui cognent. Je n'ai rien avalé depuis huit jours... Je ne retourne plus là-bas! Prenez ce dernier sac! J'ai tout vendu à un nègre! Je veux rester près de vous, et je me confesserai à vous avant de mourir! Si! Si!

— Vous m'embêtez, dit Lardy très affectueusement. Moi non plus je ■■■ liens pas debout! C'est vous qui retourneriez aux Vosges... Et puis, l'épidémie est finie à Dakar...

— Mais elle n'est pas finie ici... Où est Carrione?

— N'y pense pas.

— Vous avez des nouvelles? hurle Krap. Lui aussi?...

— Il est en retard et voilà tout! J'ai une bouteille de rhum! Tapons dedans.

Krap vida un grand verre.

« Faisons quelque chose! reprit-il, renimé. N'importe quoi!

— Oui, mais à deux, il n'y a pas grand'chose.

— L'écarté! Le piquet! Pile ou face! Ce que vous voudrez! »

Ils jouèrent l'écarté. Leurs poings posaient, prenaient des tas d'or. Un doigt, deux doigts, trois doigts levés annonçaient le roi, les gains, les écartés. Et ils boyaient.

« Je perds cent mille! dit Krap. Quitte ou double! Et vous savez! Cet argent est à vous! Vous l'avez gagné.

— Taisez-vous! Votre famille...

— Non! cris Krap se dressant... Vous l'avez gagné! Jurez-moi que vous le garderez! Le jeu, c'est sacré!

— Eh bien! oui! j'en garderai la moitié... Et j'irai rendre le reste... Voilà... Fichiez-moi la paix!

— C'est ça, dit Krap. Vous êtes un frère! Vous achèterez votre ferme au Beauce! Ce sera la dot de votre femme. Tenez, je vous embrasse.

— Et moi aussi, je vous aime bien! dit Lardy. Mais, grand Dieu! si y a quelque chose à travers le store.

Krap tourna la tête. Ses yeux n'y voyaient plus guère...

« Mais non! Lardy! Vous délirez.

— Je vous dis que ■■■ remue à l'horizon.

— C'est l'air qui vibre.

— Je vous le jure! » cris Lardy, tirant Krap au dehors. Très loin, un fantôme suivait la ligne télégraphique. Et ce n'était point une illusion, car sur ■■■ sable du désert, une ombre accompagnait ■■■ fantôme.

« C'est un méhari! C'est Carrione! » cris Lardy.

Le méhari suivait les poteaux, comme pour ne pas se perdre. Une forme humaine ballottait sur ■■■ bosse.

« Carrione s'est endormi, dit Lardy.

— Il est mort, dit Krap.

— Pas de bêtises. »

Krap avait raison. Devant le seuil, le chameau s'agenouilla, et le corps de Carrione s'écroula sur le sable. La lune éblouissante montra qu'il n'était plus. Quelque part, entre sa harka et Ouardoughou, son âme indomptable ■■■ était enfoncée vers le ciel dévorateur. Et le fidèle animal l'avait conduit jusqu'à ses amis de France.

« Laissons-le, dit Krap terrifié. Il sent déjà.

— Il tient une lettre à la ■■■.

— Allez la chercher. Je sens qu'il m'attire. »

Lardy arracha la lettre des doigts durcis de Carrione.

Ils n'osaient point l'ouvrir, fascinés par la suscription griffonnée d'un crayon débile :

Au survivant de Ouardoughou.

Ce mot venu d'outre-tombe galvanisa leur espoir. Ils y lurent l'arrêt du destin. Celui qui ouvrait la lettre vivrait. Ce sont là vertiges d'extrême épouvante. Leurs doigts saisirent ensemble la lettre.

— Je suis le chef de poste! cria Lardy. Je dois l'ouvrir.

— Je suis le plus âgé! — tonna Krapa.

Ils se regardèrent, enrages de haine et ■■■■■. A travers leur irresse, ils devinaient qu'un seul survivrait. Le meurtrier aux yeux troubles passa. Krapa laissa choir son corps énorme sur Lardy, pour l'étrangler et ouvrir la lettre. Lardy colla Krapa. Ce fut une lutte d'hommes, de moribonds, ivres et sans forces. Mais ils n'eurent pas le temps de commettre un crime. Soudain, Krapa s'écroula sur la table. Un jet noir, semblable à du tuerc de cuivre, sortit de sa gorge.

Hoquetant, il entra dans la dernière phase, foudroyante, de la fièvre, puis un mot ne sortit de son corps gigantesque.

Terrurisé, Lardy ouvrit la lettre, destinée au survivant. « J'ai enterré Fourchard, avait écrit Cerrione. Je paye pour Ouardoughou. Si je reste en route, plantez ■■■■ croix sur son tête. »

Mais la peur terrait Lardy aux moelles. Sans regarder Krapa qui finissait de vivre, ■■■■ cassa, dans les sacs, l'or, l'argent et les billets.

« J'en garderai la moitié. Et j'irai rendre ■■■■ reste aux familles. Mais plus une seconde ici! »

Hagard, sans prendre de valise, il bondit dehors, poussa du pied Cerrione raidi, amorra les sacs, à gauche et à droite, sur le chameau agenouillé, sauta sur son cou, et le lança vers les pays où la fièvre cessait d'assassiner, vers la France et la vie.

• • •

« En somme, mon cher Monsieur Lardy, vous voudriez partir par le premier paquebot? demanda M. Moboumé,

occasin du service des passages à l'Agence maritime de Dakar.

— Voici ma feuille de route. La Direction des Télégraphes me l'a remise hier, à Saint-Louis... On a même ajouté ■■■■ l'encre rouge : « À rapatrier sans délai. »

— Je vois bien, mon cher Monsieur Lardy. Le paquebot ne partira que dans huit jours. Il peut prendre trois cents passagers, et j'ai là sept cents feuilles de route, toutes apostillées : « À rapatrier sans délai. » Il m'en arrive de partout... mon cher Monsieur Lardy... Ils sont tous très pressés.

— J'ai trois ans de séjour... J'arrive d'Ouardoughou.

— Je ■■■■, mon cher Monsieur Lardy. C'est vous celui ■■■■ Ouardoughou, où ils ont tout fait couler. »

Ce « coulé » traduisait la joie féroce du métier qui n'a guère à craindre de la fièvre jaune. A cette ignoble oraison funèbre, Lardy devint pourpre, et se dressa :

« Veuillez m'annoncer au directeur de la Compagnie, et nous verrons si... »

— Le directeur? mon bon Monsieur Lardy... Coulez... Les sous-directeurs, inspecteurs, employés blancs... Ceux! C'est moi le patron ici. Certains de vos concurrents m'ont offert de l'argent... des mille et des cents...

— Si c'est cela! dit Lardy honteux. Combien? »

Il tira son portefeuille, gonflé des billets contre lesquels, la veille, à ■■■■ banque de Saint-Louis, il avait échangé sa nouvelle fortune, les sacs de Krapa, ses économies, ses gains. Les prunelles de M. Moboumé pétillèrent, ■■■■ de la poudre du cigare, il éloigna la tentation.

« On ne m'achète point. Mais comme ■■■■ ■■■■ plaisez... »

— Merci de l'honneur!

— Mais si, mon cher Monsieur Lardy, vous me plaisez. On ne parle à Dakar que du poker de la mort. Votre remplaçant, celui qui s'est arrêté à Igou, l'a télégraphié... Ah! vous êtes un rude homme. Et vous devez être une fière mascotte au jeu, n'est-ce pas?

— Où voulez-vous en venir?

— Moi, je ne joue jamais! Ce n'est pas avec ma pauvre solda... Mais je mettrais bien mes saint-frusquin ■■■■ vous... et si vous voulez que je vous prête mille francs..

part à deux... je pourrais vous conduire dans un endroit où les pépettes peuvent faire des petits...

— Jouer ! moi ! Jamais plus... jamais !... jamais ! —

M. Mohoumé quitta sa pose languide :

« Ne faites pas l'enfant ! Il ne me reste plus qu'un titre de passage, un seul... Le voilà dans ma poche. Il est à vous. Vous n'avez qu'à venir ce soir au Bar Mauritanien. Je vous présenterai à de bons compagnons, qui ont de l'argent à perdre... Vous gagnerez... Demain matin vous me donnez ma part. Je mettrai votre nom sur le titre de passage. Hé ! hé ! mon cher Monsieur Lardy ? »

Lardy oscillait entre la volupté d'abattre l'homme d'un revers du coude, et la délicieuse espérance de partir vite, vite.

— Sinon, insistait M. Mohoumé, vous partirez dans deux, quatre ou six mois, vous sept centième... Allons ! C'est conclu ?

— Oui ! gronda Lardy.

— Arrivez vers dix heures. Et puis, vous savez, rien à craindre. Plus M polie, plus M surveillance et je...

— C'est bon ! c'est bon ! murmura Lardy s'échappant.

Il ne put pas dîner. La seule idée de toucher une carte ressuscitait les fantômes de Cerrione, de Fourchard, de Kraps. Mais M pas incertaine le conduisirent jusqu'au port. L'immense Atlantique miroitait, au bout duquel, arrossables, vivaient la France et la Brouce. Leur appel véhément rendait haïssables l'Afrique, et Dohat, et tout ce qui n'était pas la suite, à tout prix.

« A Dieu vat ! Quelques billets de mille, et j'en verrai la farce ! Si je gagne, je laisserai tout à ce bandit. Si je perds, je lui payerai mon passage au prix de l'or. Mais je serai en France à la Noël. Et j'aurai ma ferme à Pâques. »

Au premier étage du Bar Mauritanien, M. Mohoumé l'accueillit à grande bras :

« Salut au rescapé d'Ouardoughan ! » annonça-t-il.

Lardy se trouva dans un cercle d'amis pseudoins, souriants, enthousiastes.

« Du champagne ! » cria Mohoumé.

L'orchestre nègre fit tonner des tambours. L'aveuglante électricité remit à la mémoire du Lardy le spectre

de Fourchard qu'éblouissait la lampe fuligineuse. Mélancolique, il rendit les santés. Chaque coupe avalée évoquait Kraps au profond gosier. M. Mohoumé reprit possession de Lardy.

« Je vous ai gardé une place au premier tableau du baccara, mon M. Voilà mes mille francs. Je vais me mettre derrière vous, pour voir comment vous vous y prenez. »

La sinistre partie commença. Peut-être les paquets de cartes étaient-ils soigneusement arrangés. Peut-être encore un clignement d'œil, M caracole de la montache, esquissés opportunément par M. Mohoumé, indiquaient-ils au banquier les tirages ou l'abstention nécessaires. En un quart d'heure, les deux mille francs de premières mises, et bien d'autres, avaient abandonné Lardy.

« Continuez, chuchotait M. Mohoumé. Cette banque rasoir ne durera pas... Et n'oubliez pas que je veux gagner, » ajoutait-il, M sans un soupçon de menace.

M. Mohoumé pouvait se taire. Le démon du jeu étouffait à nouveau Lardy. Vexé d'abord, et puis rageur, et puis acharné à reconquérir sa perte, il vit s'ensuivre, parcelle à parcelle, la ferme beauceronne. Le dépôt sacré de Cerrione, celui de Kraps s'écroulèrent. À deux heures de matin, l'honneur n'était plus sans. M. Mohoumé chuchota :

« Puisque la banque gagne, prenez-la donc !

— Parbleu, oui ! Et nous allons bien voir ! »

Il demanda la banque, posa son melon de billets et dit :

« Je taille à banque ouverte ! Faites vos jeux !

— Je vous recon bats là ! » dit M. Mohoumé, penché sur son épaule.

Mais apparemment la valise frivole préférait désormais les pontes. La télégraphie de M. Mohoumé aide ses caprices, car aussitôt les deux tableaux firent des tirages inattendus et gagnants.

Quelques-uns des bons compagnons quittèrent la table, leur poche pleine de billets froissés. La salle se vida. Un pont demanda le banco de M qui restait à Lardy. Lardy M gagna point.

« Mon pauvre vieux, chuchota M. Mohoumé, je n'ai jamais vu de guigne pareille. Mais plaie d'argent n'est

pas mortelle. Au revoir, cher! Au fait, n'oubliez pas que vous me devez mille francs? Je les attends ■■■■■ tantù. »

Le jour se levait, plus éblouissant que celui ■■■ poker mortel, à Ouadoughou. Seul, devant l'éparpillement des cartes, un homme abandonné, les tempes entre les poings, pleurait.

Pourquoi retourner ■■■ France? Comment affronter, déshonoré, les familles des disparus? Comment même vivre, ruiné, endetté? Avoir échappé à l'étroitesse de la fièvre jaune, être au port, et sombrer! Oh! Afrique maudite!

Alors, Lordy comprit l'inévitable. Il secha ses larmes, souvint presque, et chercha au fumeoir du papier de l'opéra. Écrasant le désespoir ■■■ avoir briaé sa vie, il trouva les quelques lignes d'expiation, que la poste impériale porta jusqu'à Saint-Louis :

« Monsieur le Directeur Général
des Postes et Télégraphes,

« J'ai l'honneur de solliciter de retourner immédiatement, pour une nouvelle période ■■■ trois années, au poste de Télégraphie à Ouadoughou.

GASTON LEROUX

BIBLIOGRAPHIE. — *Sur mon chemin* (1901); — *Le Double Tio* ■■■ *Thésphrasie Longuet* (1903); — *Le Meurtre des Juges*, pièce en ■■■■ actes, représentée ■■■ Théâtre de l'Odéon (1907); — *Le Mystère de la Chambre jaune* (1909); — *Le Lys*, pièce en quatre actes, en collaboration avec Pierre Wolff, représentée au Théâtre de Vauclavin (1910); — *Le Parfum de la Dame en noir* (1910); — *Le Fantôme de l'Opéra* (1911); — *Rouletabille chez le Mar* (1912); — *L'Homme qui a vu le Diable*, pièce en deux actes et trois tableaux, représentée au Théâtre du Grand-Guignol (1912); — *Alerte*, pièce en trois actes, en collaboration avec Camille Dreyfus, représentée au Théâtre Méjane (1913); — *La Gare rivagulaire*, pièce en trois actes, en collaboration avec Yves Mirande, représentée au Théâtre de la Scala (1916); — *Complots* (1917); — puis toute la série des *Rouletabilles*, des *Chéri-Bibi*, *Saluco* et autres romans d'aventures et d'épouvante.

Né à Paris le 3 mai 1872, Gaston Leroux fit ses études au collège d'En et ses droits à Paris, s'inscrivit au barreau, plaida, mais, entraîné par le démon du journalisme, donna bientôt tout son temps à la chronique judiciaire, puis quitta la Palais pour connaître d'autres copistes, criminelles, mondaines, artistiques, théâtrales, parlementaires. Il prit tour à tour toutes les rubriques, particulièrement dans le *Matin*, et enfin s'adonna entièrement au grand reportage mondial pendant dix ans.

Ayant assisté à tous les drames, à tous les conflits, revenant en France chargé de documents, il se mit à écrire des pièces, des romans. *Le Meurtre des Juges*, monté par Antoine d'Odéon, est qualifié par Catulle Mendès de « hugolien ». L'année suivante, son premier roman d'aventure publié par *l'Illustration*, *Le Mystère de la Chambre jaune*, obtint un succès foudroyant. Et depuis, il ne cessa de se renouveler. « Toutes les œuvres de Gaston Leroux, nourries quelquefois du plus audacieux humour, ont écrit Ernest Lejeune, ont un relief, un sang, une ■■■ qui se communiquent et saisissent parce qu'il a l'autorité la plus profonde, la plus persuasive, la plus ingénue, la plus littéraire aussi. »

UNE HISTOIRE ÉPOUVANTABLE

Le capitaine Michel n'avait plus qu'un bras, qui lui servait à fumer sa pipe. C'était un vieux loup de mer dont j'avais fait la connaissance au même temps que celle de quatre autres loups de mer, un miz, sur la terrasse d'un café de la Vieille Darse, à Toulon. Ils avaient naturellement navigué sur toutes les mers, avaient connu mille aventures et, maintenant qu'ils étaient à la retraite, passaient leur temps à se raconter des histoires épouvantables.

Seul, le capitaine Michel ne racontait jamais rien. Et comme il ne paraissait nullement étonné de ce qu'il entendait, cette attitude finit par exaspérer les autres, qui lui dirent :

« Ah ça ! capitaine Michel, il ne vous est donc jamais arrivé d'histoires épouvantables ? »

— Si, répondit le capitaine, en tirant sa pipe de sa bouche, si, il m'en est arrivé une... une seule !

« Mais elle est trop épouvantable. Vous ne pourriez pas l'entendre, j'ai essayé plusieurs fois de la raconter, mais tout le monde s'en allait avant la fin. »

Les quatre vieux loups de mer s'esclaffèrent, croyant qu'il se moquait d'eux, mais l'autre, se décidant tout à coup, posa, d'un mouvement nerveux de son unique bras, sa pipe sur la table. Ce geste rare était déjà, pour lui-même, effrayant.

« Messieurs, annonça solennellement le capitaine Michel, je vais vous raconter comment j'ai perdu mon bras. »

« A cette époque, il y a de cela une vingtaine d'années, je possédais au Mourillon une petite villa qui m'était venue par héritage, car ma famille a habité longtemps ce pays et moi-même j'y suis né. Je me plaisais à prendre quelque repos entre deux voyages au long cours, dans cette bicoque. J'aimais du reste ce quartier où je vivais en paix, dans le voisinage peu encombrant de gens de mer et de colons, qu'on apercevait rarement, occupés qu'ils étaient le plus souvent à fumer bien tranquille-

quillement l'opium ou bien encore à d'autres besognes qui ne me regardaient pas... Mais, n'est-ce pas ? chacun a ses habitudes et, pourvu qu'on ne dérange point les miennes, c'est tout ce que je demande, moi... »

« Justement une nuit ne dérangeai-je l'habitude que j'avais de dormir. Un tumulte singulier, de la nature duquel j'étais responsable de me rendre compte, me réveilla en sursaut. Ma fenêtre, comme toujours, était restée ouverte. J'écoutai tout hébété un espace de prodigieux bruit qui tenait le milieu entre le roulement du tonnerre et le roulement du tambour, mais de quel tambour ! On eût dit que deux cents enragés baguettes frappaient non point la peau d'une mais un tambour de bois... »

« Et cela venait de la ville d'en face qui était inhabitée depuis cinq ans et sur laquelle la veille encore j'avais remarqué l'écriteau : « A vendre. » »

« De la fenêtre de ma chambre, placée au premier étage, mon regard passait par-dessus le mur du jardinot qui entourait cette ville. J'en découvrais toutes les portes et fenêtres, même celles du rez-de-chaussée. Elles étaient encore closes comme je les avais vues dans la journée. Seulement, par les interstices des volets du rez-de-chaussée, j'apercevais de la lumière. Qui donc, quels gens, s'étaient introduits dans cette demeure isolée, à l'extrémité du Mourillon, quelle société avait pénétré dans cette propriété abandonnée pour y mener quel sabbat ? »

« Le singulier bruit de tonnerre du tambour de bois ne cessait pas. Il dura bien une heure encore, et puis, comme l'aurore allait venir, la porte de la villa s'ouvrit et debout sur le seuil, apparut, au-dessus, la plus redoutable créature que j'aie jamais rencontrée de ma vie. Elle était en toilette de soirée et, avec une grâce parfaite, monna une lampe dont l'éclat faisait rayonner des épaules de déesse. Elle avait un bon et tranquille sourire pendant qu'elle disait ces mots que j'entendis parfaitement dans la nuit sonore :

« — Au revoir, cher ami, à l'aube prochaine !... »

« Mais à qui disait-elle cela ? Il me fut impossible de le savoir, car je ne vis personne auprès d'elle. Elle resta

qu'au moment où la porte du jardin s'ouvrit toute seule et se referma toute seule. Puis la porte de la villa fut fermée à son tour et je ne vis plus rien.

« J'aurais que je devenais fou ou que je rêvais, car je me rendais parfaitement compte qu'il était impossible que quelqu'un traversât le jardin sans que je pusse l'apercevoir !

« J'étais encore là, planté devant ma fenêtre, incapable d'un mouvement et d'une pensée, quand la porte de la villa s'ouvrit une seconde fois et la même redoutable créature apparut, toujours avec sa lampe et toujours seule.

« — Chut ! dit-elle, taisez-vous tous !... Il ne faut pas réveiller le voisin d'en face... je vais vous accompagner.

« Et, silencieuse et solitaire, elle traversa le jardin, s'arrêta à la porte sur laquelle donnait la pleine lumière de la lampe, et si bien que je vis distinctement le bouton de cette porte tourner de lui-même sans qu'aucune main se fût posée dessus. Enfin la porte s'ouvrit une fois encore toute seule devant cette femme, qui n'en marqua, du reste, aucun étonnement. Ai-je besoin d'expliquer que j'étais placé de telle sorte que je voyais à la fois devant et derrière cette porte, c'est-à-dire que je l'apercevais de biais ?

« La magnifique apparition eut un charmant signe de tête à l'adresse du vide de la Nuit qu'illuminait la clarté éblouissante de la lampe, puis elle sourit et dit encore :

« — Allons ! Au revoir ! à l'année prochaine... Mon mari est bien content. Personne de vous ne manquait à l'appel... adieu, Messieurs !

« Aussitôt j'entendis plusieurs voix qui répétaient :

« — Adieu, Madame !... Adieu, chère Madame !... à l'année prochaine...

« Et comme la mystérieuse hôtesse se disposait à fermer la porte elle-même, j'entendis encore :

« — Je vous en prie, Madame, ne vous dérangez pas !...

« Et la porte se referma encore toute seule...

« Tranquillement, l'hôtesse revint chez elle. Les lumières du rez-de-chaussée s'étaient alors éteintes, mais j'apercevais maintenant une lueur aux fenêtres du premier étage.

« En arrivant à la villa, la dame dit :

« — Tu es déjà mûr, Gérard ?

« Je n'entendis point la réponse, mais la porte de la villa fut à nouveau refermée... et quelques instants plus tard, la lueur elle-même du premier étage s'éteignit.

« J'étais encore là à sept heures du matin, à ma fenêtre, regardant stupidement un jardin, cette villa qui m'avaient fait voir des choses si singulières dans les ténèbres et qui, maintenant, dans le jour éblouissant, se présentaient à moi sous leur aspect accoutumé. Le jardin était désert et la villa paraissait tout aussi abandonnée que la veille...

« Or, ce jour-là, je n'avais que le temps de faire mon paquet, mes courses, dire adieu à quelques amis et prendre le train pour Le Havre, où un nouvel engagement avec la *Troisième* me faisait me tenir absent de Toulon pendant deux mois durant.

« Quand je revins au Mourillon, je n'avais parlé de mon aventure à personne, mais je n'avais pas cessé d'y penser. La vision de la dame à la lampe m'avait poursuivi partout, et les dernières paroles qu'elle avait adressées « ces amis invisibles » avaient cessé de résonner à mes oreilles. « Allons, au revoir ! à l'année prochaine ! »

« Et je me souciais qu'à ce rendez-vous-là, j'avais résolu moi aussi de m'y trouver et de découvrir coûte que coûte le clef d'un mystère qui devait intriguer jusqu'à la folie une honnête cervelle comme la mienne, laquelle croyait ni aux revenants ni aux histoires de vaisseaux fantômes.

« Hélas ! je devais bientôt découvrir que la ciao ni l'enfer n'étaient pour rien dans cette histoire épouvantable.

« Il était six heures du soir quand je pénétrai dans ma villa du Mourillon. C'était la veille de l'anniversaire de la funeste nuit.

« La première chose que je fis en entrant chez moi fut de courir à ma fenêtre du premier étage et de l'ouvrir. J'espérais aussitôt (car nous étions en été et il faisait encore grand jour) une femme d'une grande beauté qui se promenait tranquillement dans le jardin de la villa d'en face, en cueillant des fleurs. Au bruit que je fis, elle leva les yeux. C'était la dame à la lampe ! Je la reconnus...

sais : elle était aussi belle le jour que la nuit. Elle avait la peau aussi blanche que les dents d'un nègre du Congo, des yeux plus bleus que la rade de Tamaris et une chevelure blonde et douce comme la plus fine étoupe ! Pourquoi ne l'épouserai-je pas ? En apercevant cette femme à laquelle je n'avais fait que rêver depuis un an, j'eus le cœur comme chevillé ! Ah ! ce n'était pas une ombre de mon imagination malade ! Elle était bien là devant moi, en chair et en os ! Derrière elle, toutes les fenêtres de la petite villa étaient ouvertes, baignées par ses noies. Il n'y avait dans tout cela rien de fantastique.

« Elle m'avait donc aperçue et elle en marquait aussitôt du désagrément. Elle avait continué à faire quelques pas dans l'allée du milieu de son jardin, et puis, hantant les épaules comme si elle était déçue, elle dit :

« — Rentrons, Gérard !... La fraîcheur du soir commence à se faire sentir...

« Je regardai partout dans le jardin. Personne !... À quel parlait-elle ?... à personne !...

« Alors, elle était folle ?... Elle se le permettait guère.

« Je la vis s'acheminer vers sa maison. Elle en franchit le seuil, la porte se referma et toutes les fenêtres furent fermées par elle, aussitôt.

« Je n'avais rien entendu de particulier, cette nuit-là. Le lendemain matin à dix heures, j'aperçus ma voisine, qui, en toilette de ville, traversait son jardin. Elle en ferma la porte à clef et prit aussitôt le chemin de Toulon. Je descendis à mon tour. Au premier fournisseur que je rencontrai, je lui montrai cette silhouette élégante et lui demandai s'il connaissait le nom de cette femme et si elle répondit :

« — Mais parfaitement, c'est votre voisine : elle habite avec son mari la villa Makoko. Ils sont venus s'y installer il y a un an, au moment de votre départ. Ce sont des ours, ils n'adressent jamais la parole à personne : en dehors du nécessaire, mais, vous savez, au Mourillon, chacun vit à sa guise et l'on ne s'étonne de rien. Ainsi, le capitaine...

« — Quel capitaine ?

« — Le capitaine Gérard... oui, à ce qu'il paraît que le mari est un ancien capitaine d'infanterie de marine, eh

bien ! on ne le voit jamais... Quelquefois, quand on a des provisions à déposer chez eux et que la « dame » n'est pas là, on l'entend qui vous crie derrière la porte de laisser sur le seuil, et il attend que vous soyez loin pour les prendre.

« Vous pensez bien que j'étais de plus en plus intrigué. Je descendis à Toulon pour interroger l'architecte-gérant qui avait loué la villa à ces gens-là. Lui non plus n'avait jamais vu le mari, mais il m'apprit qu'il s'appelait Gérard Beauvisage. À ce nom, je pensai un cri. Gérard Beauvisage, mais je le connaissais ! J'avais un vieux ami comme ça que je n'avais pas revu depuis plus de vingt-cinq ans et qui, officier de l'infanterie coloniale, avait quitté Toulon, à cette époque, pour le Tonkin ! Comment douter que ce fût lui ? En tout cas, j'avais toutes les raisons naturelles possibles pour aller frapper à sa porte : et, pas plus tard que ce soir même, qui était le fameux soir anniversaire où il attendait ses amis, j'étais décidé à aller lui serrer la main.

« — Entrant au Mourillon, j'aperçus devant moi dans le chemin creux qui conduisait à la villa Makoko la silhouette de ma voisine. Je n'hésitai pas, je hâtai le pas et la saluai :

« — Madame, lui dis-je, j'ai l'honneur de parler à Madame la Capitaine Gérard Beauvisage ?

« Elle rougit et voulut passer son chemin sans répondre.

« — Madame, insistai-je, je suis votre voisin, le capitaine Michel Alban...

« — Ah ! Et-elle aussitôt, excusez-moi, Monsieur... le capitaine Michel Alban, mon mari m'a beaucoup parlé de vous...

« Elle paraissait horriblement gênée, et, dans ce desordre, elle était plus belle encore si possible. Je continuai, malgré le désir certain qu'elle avait de s'évader :

« — Madame, comment se fait-il que le capitaine Beauvisage soit retenu en France, à Toulon, sans le faire savoir à son plus vieux ami ? Madame, je vous serais particulièrement obligé de faire savoir à Gérard que j'irai l'embrasser pas plus tard que ce soir.

« Et, voyant qu'elle hâtait le pas, je la saluai, mais, à

mes derniers mots, elle se retourna dans une agitation plus en plus inexplicable.

« — Impossible ! fit-elle... impossible, ce soir... je... je promets de parler de votre rencontre à Gérard... »

« Et elle ajouta, sur un ton singulièrement triste :

« — Il faut excuser Gérard. Monsieur... Nous ne voyons personne... personne... Adieu, Monsieur... »

« — Madame, fis-je, très étonné, le capitaine Gérard et Madame Gérard reçoivent quelquefois des amis... ainsi, ce soir, ils attendent ceux à qui ils ont donné rendez-vous l'année dernière... »

« Elle jeta un cri :

« — Ah ! fit-elle... ça, c'est exceptionnel !... c'est tout à fait exceptionnel !... Ce sont des amis exceptionnels ! »

« Là-dessus, elle s'enfuit, mais elle s'arrêta soudain dans sa fuite et se retourna de nouveau vers moi, plus pâle qu'une morte :

« — Sur tout ! supplia-t-elle... surtout ne venez pas ce soir ! »

« Elle disparut derrière le mur. Moi, je rentrai chez moi. Je n'eus garde de me montrer à la fenêtre qui donnait sur le jardin. Mais tout de même, je surveillai mes voisins. Ils ne se montrèrent point. Bien avant la nuit, les volets étaient fermés ; mais quand tomba le soir, j'aperçus, dans leurs interstices, des lumières, des bruits, comme j'en avais vu lors de la très singulière nuit, un an auparavant. Seulement, je n'entendais pas encore le prodigieux bruit de tonnerre de tambour en bois.

« Ma résolution était prise. Me rappelant la toilette de soirée de la dame à la lampe, je passai mon habit et je descendis.

« Sur le seuil de la villa Mahoko, je tournai à tout hasard la bouton de la porte, ce bouton que j'avais vu naguère tourner tant seul. La porte s'ouvrit. On attendait donc quelqu'un... »

« Je traversai le jardin et entre les deux bordures de verveines en fleur. Arrivé à la porte de la villa, je frappai.

« — Entrez ! cria une voix.

« Je reconnus la voix de Gérard. Joyeusement j'entrai donc dans la maison. Ce fut d'abord le vestibule, et puis, comme la porte d'un petit salon se trouvait ouverte, et que ce salon était éclairé, j'y pénétrai en appelant :

« — Gérard ! c'est moi !... c'est moi Michel Alban, ton vieux camarade !... »

« — Ah ! ah ! ah... tu t'es donc décidé à venir ! mon vieux, mon bon Michel !... Je le disais justement tout à l'heure à ma femme... Celui-là, ça me fera plaisir de le revoir !... mais c'est le seul avec nos amis exceptionnels... Sais-tu que tu n'as pas beaucoup changé... mon vieux Michel !... »

« Il me serait impossible de vous décrire ma stupéfaction. J'entendais Gérard, mais je ne le voyais pas ! Sa voix résonnait à mes côtés, et il y avait personne à mes côtés. Je n'apercevais personne dans la salon... »

« La voix reprit :

« — Assieds-toi ! ma femme va venir, mais elle ne se rappelle qu'elle m'a oublié sur la cheminée... »

« Je levai la tête... et alors, je découvris... tout en haut... tout en haut d'une haute cheminée, un buste.

« C'était ce buste qui parlait. Il ressemblait à Gérard. C'était le buste de Gérard. Il était placé là, comme on a coutume de placer des bustes sur des cheminées... C'était un buste comme en font les sculpteurs, c'est-à-dire sans bras :

« Le buste me dit :

« — Je ne pourrai pas te serrer dans mes bras, mon vieux Michel, car, comme tu le vois, je n'en ai plus, mais tu peux me prendre, en le haussant un peu, dans les tiens, et me descendre sur la table. Ma femme m'avait posé là dans un mouvement d'honneur, parce que, disait-elle, je la gêne pour ranger le salon... »

« Et le buste éclata de rire.

« Je crus encore être victime de quelque illusion d'optique comme il arrive dans les faïences où l'on voit ainsi, grâce au jeu des glaces, des bustes bien vivants qui ne sont attachés à rien ; mais je fus, après avoir déposé mon ami sur la table comme il me le demandait, constater que cette tête et ce tronc sans jambes et sans bras étaient bien tout ce qui restait de l'admirable officier que j'avais connu autrefois. Le tronc reposait directement sur un petit chariot en usage chez les culs-de-jatte, mais mon ami n'avait même plus le commencement des jambes qu'on voit encore aux culs-de-jatte. Quand je vous dis que mon ami n'était plus qu'un buste !... »

« Les bras avaient été remplacés par des crochets et je ne pourrais vous dire comment il s'y prenait pour, tantôt appuyé sur un crochet, tantôt sur l'autre, bondir, sauter, reculer, accomplir cent mouvements rapides qui le précipitaient de la table sur une chaise, d'une chaise sur le parquet et puis tout à coup le faisaient réapparaître sur la table, où il me riait dans la barbe. Il paraissait très gai.

« Quant à moi, j'étais consterné, je ne prononçais pas une parole, je regardais cet avorton faire ses pirouettes et me dire avec son ricardement inquietant :

« — J'ai bien changé, hein ? Vous que tu ne me reconnais plus, mon vieux Michel !... Tu es bien fait de venir ce soir... Nous allons nous amuser... nous recevons nos amis exceptionnels... parce que tu sais, en dehors d'eux... je ne veux plus voir personne... non, personne... histoire d'amour-propre... Nous n'avons même pas de domestique... attends-moi ici... Je vais passer un smoking...

« Il s'en alla, et aussitôt la dame à la lampe apparut. Elle avait la même toilette de gala que l'année précédente. Dès qu'elle me vit, elle pâlit comme je l'avais vue pâlir tantôt au milieu du chemin, et elle me dit d'une voix sourde :

« — Ah ! vous êtes venu... Vous avez eu tort, capitaine Michel... j'avais fait votre commission à mon mari... mais je vous avais défendu de venir ce soir... Si je vous disais que lorsqu'il a su que vous étiez là, il m'avait chargé de vous inviter pour ce soir... je n'en ai rien fait... c'est que, ajouta-t-elle, très gênée, j'avais mes raisons pour cela... nous avons des amis exceptionnels qui sont quelquefois gênants... oui... ils aiment le bruit, le tapage. Vous avez dû entendre l'an dernier... ajouta-t-elle, en glissant vers moi un regard sardonique... Eh bien ! promettez-moi de partir de bonne heure...

« — Je vous le promets, Madame, fis-je, cependant qu'une inquiétude étrange commençait à s'emparer de moi devant ces propos dont je ne parvenais pas à saisir tout le sens... Je vous promets cela, mais pourriez-vous me dire comment il se fait que je retrouve aujourd'hui mon ami dans un état pareil ? Quel affreux accident lui est-il donc arrivé ?...

« — Aucun, Monsieur, aucun... Mais moi est arrivé aucun accident... J'ai épousé le capitaine comme ça ! Excusez-moi, Monsieur, nos invités vont arriver et il faut que j'aide mon mari à passer son smoking...

« Elle me laissa seul, affairé dans cette unique abrutissante proba : Elle avait épousé le capitaine comme ça ! Et presque aussitôt j'entendis du bruit dans le vestibule, un curieux bruit qui me rappelait, au sonnerie, le bruit du tambour de bois. Presque aussitôt ce bruit fut suivi de l'apparition sur leurs petits chariots de quatre culs-de-jatte, sans jambes et sans bras, qui me regardèrent avec ébahissement. Ils étaient tous en tenue de soirée, très correcte, avec des plastrons éblouissants. L'un avait un pierr-ner en or, l'autre — un vieillard — une paire de besicles, le troisième un monocle et le quatrième se contentait de ses yeux fins et intelligents pour me considérer avec abnui. Tous quatre cependant me saluèrent de leurs petits crochets, puis, tournant sur leurs planchettes, tirant un concubule dans un coin.

« Dieu ! qu'ils étaient bizarres, ces gnomes !... Il en arriva d'autres, par deux, par trois... et tous me considéraient avec surprise, inquiétude ou ironie...

« Moi, j'étais intérieurement affolé devant tant de culs-de-jatte... Car enfin si je commençais à voir clair dans la plupart des phénomènes qui m'avaient remué le cerveau, et si les culs-de-jatte expliquaient, par leur présence, bien des choses, la présence des culs-de-jatte, elle, restait à expliquer, et aussi la monstrueuse de cette magnifique créature avec cet affreux morceau réduit d'humanité...

« Certes, je comprenais maintenant que les petites troncs embellies devaient passer insperçus de moi dans l'étroite allée du jardin bordée des haies de verveine, et sur le chemin rocailleux entre deux courtines hautes, et, en vérité, quand alors je me disais qu'il était impossible que je ne visse point passer quelqu'un dans ces sentiers, je ne pouvais penser qu'à quelqu'un qui serait passé sur ses deux jambes !...

« Le bouton de la porte lui-même n'avait plus pour moi son mystère, et j'apercevais maintenant dans ma pensée l'invisible crochet qui le faisait tourner...

« Enfin le prodigieux bruit de tonnerre de tambour de bois ne devait être que celui de tous ces petits chers et de tous ces crochets battant le parquet, à l'heure sans doute où, après un excellent dîner, M^{me} les culs-de-jatte s'offraient un petit bal... »

« Oui, oui, tout cela s'expliquait... mais je sentais bien en regardant leurs étranges yeux ardents et en écoutant leurs bruits singuliers de pincettes qu'il y avait quelque chose de terrible encore à expliquer et que tout le reste, qui m'avait étonné, ne comptait pas. »

« Sur ces entraînantes, M^{me} Gérard Beauvisage ne tarda pas à arriver, suivie de son mari. Le couple fut accueilli par des cris de joie... Les petits crochets leur adressèrent un « bon » infernal. J'en étais tout étourdi. Il y avait des culs-de-jatte partout... sur la table, sur les chaises, sur des sallettes, à la place des petites absentes, sur une desserte. On fit les présentations. C'étaient pour la plupart des gens très bien... avec des titres et des particules... Lord Vilmore était celui qui se tenait certainement le mieux, M^{me} une belle barbe dorée dans laquelle il passait tout le temps son crochet. Il se sentait point de membre en membre comme les autres et n'avait point l'air de s'envoler comme une grosse chauve-souris. »

« — Nous n'attendons plus que le docteur, fit entendre la maîtresse de la maison qui, de temps à autre, me regardait avec une tristesse évidente et qui vite se reprenait à sourire à ses invités. »

« Le docteur arriva. Celui-là était encore un cul-de-jatte, mais il avait conservé ses deux bras ! »

« Il en offrit un à M^{me} Gérard pour passer dans la salle à manger. Je veux dire que celle-ci lui prit le bout des doigts. »

« Le service était dressé dans M^{me} salle M^{me} voleté bien clos. De grands candélabres éclairaient une table qui était couverte de fleurs et M^{me} hors-d'œuvre. Pannons fruit. Les douze culs-de-jatte sautèrent aussitôt sur leurs chaises et commencèrent à « pignocher », de leurs crochets, dans les ravises. »

« Et puis, subitement, les crochets restèrent en place et il me parut que s'établissait chez les convives ce qu'on qualifie à l'ordinaire de *silence pénible*. »

« Tous les yeux étaient tournés vers M^{me} Gérard, à côté de laquelle le capitaine m'avait placé, et je vis que celle-ci baissait le nez dans son assiette, d'un air très embarrassé. Alors, mon M^{me} Gérard dit, en frappant avec ostentation ses crochets l'un contre l'autre : »

« — Eh bien ! mes pauvres amis, que voulez-vous ?... On n'a pas, tous les jours, la chance de l'année dernière !... Ne vous désolerez pas !... Avec un peu d'imagination, nous arriverons tout de même à être aussi gais... »

« Et se tournant vers moi tandis qu'il sautait par une petite arce la verre qu'il avait devant lui : »

« — À ta santé ! mon vieux Michel !... M^{me} notre santé à tous ! »

« Et tous soulevèrent leurs verres avec leurs petites sautes du bout de leurs crochets. Ces verres se balançaient au-dessus de la table d'une façon très bizarre. Mon amphitryon continuait : »

« — Tu n'as pas l'air très « à la hauteur », mon vieux Michel ! Je t'ai connu plus gai, plus en treble. Est-ce parce que nous sommes « comme ça » que ça te rend triste ? Que veux-tu ? On est comme on peut, mais il faut M^{me}. Nous sommes réunis tous ici, Mes amis exceptionnels, pour rire et pour fêter le bon temps où nous sommes tous devenus « comme ça »... Pas vrai, Messieurs de la Daphné ? »

« Alors, continua de raconter le capitaine Michel, avec un soupir des plus lugubres, alors, mon vieux camarade m'expliqua qu'entrefois sur la Daphné, un paquebot qui faisait les mers de l'Extrême-Orient, tous ces gens-là avaient fait naufrage : que l'équipage s'était enfui sur les chaloupes et que ces malheureux s'étaient trouvés, eux, sur un radeau de fortune. Une jeune Anglaise, admirablement belle, qui avait perdu un parent dans la catastrophe, avait été recueillie également sur le radeau. Ils se trouvèrent sur ces planches treize en tout qui, au bout de trois jours, avaient épuisé toutes leurs provisions de bouche et au bout de huit jours mouraient de faim. C'est alors que, comme il arriva dans la chanson, on s'était entendu pour « tirer au sort qui serait mangé »... »

« Messieurs, ajouta le capitaine Michel, de plus en plus sinistre, ce sont des choses qui sont arrivées plus

souvent peut-être qu'en a-t-on l'occasion de le récupérer, car la grande Blaise a dû passer quelquefois sur ses digestions-là...

« Donc, on allait tirer au sort sur le radars de la Dapné quand une vois, celle du docteur, s'éleva : — Madame et Messieurs, disait le docteur, dans le souffrage qui a emporté tous vos biens, j'ai conservé, moi, ma trousse et mes pièces biomécaniques. Voici ce que je vous propose : il est inutile que l'un de nous coure le risque d'être mangé tout entier. Tirons au sort, d'abord un bras ou une jambe, à volonté... et puis on verra demain comment le jour est fait et si une voile ne se montre pas à l'horizon !... »

A cet endroit du récit du capitaine Michel, les quatre vieux loups de mer commencent à se taper sur les cuisses :

— Elle est très drôle, ton histoire ! bouffonne est imbécille de Zinnia... Il a vent de couper ~~les~~ bras et les jambes à tour de rôle... Elle est très drôle, mais elle n'est pas épouvantable du tout !...

— Elle n'est pas épouvantable parce qu'elle est logée !... surencherit le capitaine Chaulieu (ce bougre de Chaulieu) ! Vous-tu que je te la raconte, moi, la fin de ton histoire ? Tu me diras si ce n'est pas ça !... Sur leur radars, ils tiraient donc à la courte paille. Le sort tombe sur la plus belle !... Oui, sur une jambe de la miss... Ton ami, le capitaine Gérard, qui est un galant homme, offre ~~le~~ élève à la place et puis il se fait couper les autres membres pour que la miss reste tout entière !...

— Oui ! mon vieux !... Oui, mon vieux !... Tu y es ! glapit le capitaine Michel, qui avait envie de couper la figure à ces quatre brutes qui trouvaient ~~une~~ histoire « drôle »... Oui !... et ce qu'il faut ajouter... c'est que lorsque le sort tombe sur les membres du capitaine Gérard, qui n'en avait plus, et qu'il fut question de couper les membres de Miss Midge parce qu'il ne restait plus dans toute la société que ceux-là, exception faite des deux bras si utiles du docteur, le capitaine Gérard eut le courage de se faire couper encore, à ras du tronc, les pauvres pignons qu'une première opération lui avait laissés !

— Et la miss ne pouvait ~~même~~ faire, éclata Zinnia qui

montrait de rigolade, que d'offrir au capitaine Gérard cette ~~même~~ qu'il lui avait si héroïquement conservée ?

— Parfaitement ! rugit le capitaine Michel, parfaitement ! et si vous trouvez ça drôle !...

— Et est-ce qu'il ont mangé tout ça tout cru ? » questionna ce grand minis de Bagatelle.

Le capitaine Michel donna un si lourd coup de poing sur la table que les soucoupes sautèrent comme des balles élastiques.

Vas goules !... Je ne vous ai encore rien dit ! C'est maintenant que ça va devenir épouvantable !

Et comme les quatre autres se regardaient encore en pouffant, le capitaine Michel pâlit. Alors ils comprirent que ça allait se gâter et ils se remirent à fumer en silence.

« Oui, l'épouvantable, Messieurs, reprit Michel, de son air le plus sombre, l'épouvantable était que ces gens, qui furent couvés un mois plus tard par une tartane chinoise qui les déposa aux rives du Yang-tsé-Kiang où ils se dispersèrent. L'épouvantable était que ces gens avaient gardé le goût de la chair humaine et que, revenus en Europe, ils avaient décidé de se réunir une fois l'an pour renouveler autant que possible leur abominable festin !... Ah ! Messieurs, je ne fus point longtemps à comprendre cela !... D'abord, il y eut l'accueil peu enthousiaste fait à de certains plats que M^{me} Gérard apportait elle-même sur la table. En vain essayait-elle prétendre, du reste avec timidement, que « c'était à peu près ça » ; les convives se trouvaient d'accord pour ne l'en point féliciter. Seules, les tranches de thon grillées furent acceptées sans trop grande défiance, parce qu'elles étaient, selon l'expression terrible du docteur, « bien sectionnées » et que, « si la gent n'était pas complètement satisfaite, l'œil au ~~moins~~ était trompé... » Mais la tronc à bêtes eut un succès général en déclarant que ça ne valait pas le ~~coûtant~~ !

« En entendant cela, je sentis que mon sang se retirait de mon cœur, gronda morosement le capitaine Michel, ~~mon~~ je me rappelai que l'année précédente, à pareille époque, un couvreur s'était ~~mis~~ en tombant d'un toit, dans le quartier de l'Arseval, et qu'on avait retrouvé son corps moins les bras !...

« Alors !... oh ! alors !... je ne pus m'empêcher de songer au rôle qu'avait dû nécessairement jouer ma belle voisine dans un drame horrible et calamiteux !... Je tournai les yeux du côté de M^{me} Gérard et je remarquai qu'elle venait de remettre ses gants, des gants qui lui montaient jusqu'aux épaules... et aussi qu'elle avait, sur ses épaules, hâtivement jeté un fichu qui les cachait à tous entièrement. Mon voisin de droite, qui était le docteur, et qui était le seul de tous ces hommes-troncs à avoir des mains, avait également remis ses gants.

« Au lieu de chercher, sous la trouée d'ailleurs, la raison de cette bizarrerie nouvelle, j'eussis certes mieux fait de suivre le conseil que me pas m'attarder en ce lieu, conseil que m'avait donné, au commencement de cette soirée maudite, M^{me} Gérard, conseil que, du reste, elle ne me renouvelait plus !

« Après m'avoir manifesté pendant la première partie de ces foudroyantes agapes un intérêt ou je démolais je ne savais pourquoi, un peu de compassion, M^{me} Gérard était maintenant de me regarder et prenait une part qui m'affrôla beaucoup à la plus effroyable conversation que j'eusse entendue de ma vie. Ces petits quarts d'hommes, fort activement et avec mille bruits de placettes et ce choquant leurs petits trercs à oues, se faisaient d'amers reproches ou s'adressaient de vives congratulations à propos de *de goût qu'ils avaient* ! « Horreur ! Lord Vilmore qui, jusqu'alors, avait été si correct, faillit en venir aux crochets avec le cul-de-jatte à monocle parce que celui-ci l'avait trouvé *estince*, et le maître des céans eut toutes les peines du monde à mettre les choses au point en répliquant au tronc-monocle — lequel devait lire au moment du naufrage un bel adolescent — *qu'il n'était guère agréable non plus de tomber sur une bête trop jeune* ».

— Ça ! ne put s'empêcher d'interrompre le vieux loup de mer Dorat, ça, c'est encore rigolo ! »

Je crus que le capitaine Michel allait lui conter à la gorge ; d'autant plus que les autres semblaient se gargariser d'une joie tout intime et faisaient entendre de petits gloussements laptaisistes. Ce M^{me} tout juste si ce brave capitaine parvint à se maîtriser.

Après avoir soufflé comme un phoque, il dit à l'imprudent Dorat :

« Mais venez, venez avec encore vos deux bras et je ne vous souhaite point, pour que vous traviez cette histoire épouvantable, que vous en perdies en somme il m'est arrivé de perdre le mien, cette nuit-là...

« Les troncs, mécontents, avaient beaucoup bu. Quelques-uns avaient sauté sur la table, devant moi, et regardaient mes bras de telle sorte que, gêné, je finis par les dissimuler autant que possible en enfouissant mes mains jusqu'au fond de mes poches...

« Je compris alors — pensée foudroyante — pourquoi le docteur et M^{me} Gérard s'étaient remis leurs gants ! Je compris cela à la seconde soudaine qui s'alluma dans certains regards... Et, dans le moment même, le malheur ayant voulu que j'eusse envie de me moucher, et que je fisse un geste instinctif qui découvrit sous ma manchette, la blancheur de ma peau, trois terribles crochets s'abattirent aussitôt sur mon poignet et m'entrèrent dans les chairs ! Je pensai un cri horrible...

— Avez, capitaine ! avez ! m'écriai-je en interrompant le récit du capitaine Michel (jusqu'alors je n'avais encore rien dit) : Avez ! C'est vous qui avez raison, je m'enfonce... je ne puis plus en entendre davantage...

— Restez. Monsieur, ordonna le capitaine. Restez, parce que je vais vite terminer cette histoire épouvantable qui fait rire quatre imbéciles... Quand on a du sang phocéien dans les veines, déclare-t-il avec un accent d'indignité mépris en se tournant vers les quatre lous de mer, qui visiblement étouffaient de l'effet qu'ils faisaient pour ne rien dire de pire... Quand on a du sang phocéien dans les veines, c'est pour longtemps ! Et quand on est de Marseille, on est condamné à ne plus croire à rien ! C'est donc pour nous, monsieur, né natif de Toulon, c'est-à-dire d'une ville où l'on n'a pas besoin d'inventer, pour vous seul que je parle, et, n'ayez crainte, je passerai les plus horribles détails, sachant ce que peut supporter le cœur d'un galant homme. Le scène de mon martyre se passa si rapidement que je ne me rappelle que des cris de sauvages, la protestation de quelquel'un, la ruse des autres, pendant que M^{me} Gérard se levait

en gémissant : « Surtout, ne lui faites pas de mal ! »
L'aveugle voulut me lever d'un bond, mais j'avais tant autour de moi une ronde de troncs-fus qui me fit trébucher, tomber, et je sentis leurs affreux crochets qui faisaient ma chair prisonnière comme est prisonnière la viande ■ bouchée au croc de l'étal !... Oui, oui, monsieur, pas de détails !... Je vous l'ai promis !... D'autant mieux que je ne pourrais plus vous en donner... car je n'assistai point à l'opération. Le docteur, en guise de bâillon, m'avait mis un tampon d'ouate chloroformée sur la bouche. Quand je revins à moi, Monsieur, j'étais seul, solidement ficelé sur la table de la cuisine, et j'avais un bras de moins.

« Rasseurez-vous !... J'ai fini ou à peu près... Ces horribles tranches, leur passion infinie, avaient dû comprendre toute l'étendue de leur forfait, et ils étaient allés me digérer ailleurs... »

« Derrière eux, il avaient laissé les portes ouvertes... mais on ne vint me délivrer que deux jours plus tard... à moitié mourant de faim... »

« Car les misérables ne m'ontient laient que l'est »

(Le Cours complété; Plume Latite, édité.)

ANDRÉ DE LORDE

BIBLIOPHAGIE. — Théâtre complet : *Théâtre d'Espouvan* (Librairie Théâtrale); — *Théâtre de la Peur* (Librairie Théâtrale); — *Théâtre Sagesse* (Figuiera); — *Théâtre de la Mort* (Librairie Théâtrale); — *Théâtre de la Folie* (De Boeckard); — *Dramas mystérieux* (Tallendier); — *Dramas célèbres de Grand-Guignol* (Stock) etc.

ROMANS, NOUVELLES : *Hestia* — l'amaureuse conspiration ; — *Cochers* ; — *L'Étrange Amant du Né* ; — *Le Mariage présumé* ; — *Prisonniers* ; — *Alouette* ; — *Fortunio* ; etc.

Né à Toulouse, le 31 juillet 1871, fils d'un médecin renommé et par la suite professeur de Médecine à la Faculté de Médecine de Toulouse, André de La Roche fit ses études à l'Ecole Polytechnique et au lycée Louis-le-Grand.

Après avoir obtenu le diplôme de licencié en droit, il fit un court stage en barreau de Paris comme avocat et un stage plus long au ministère des Finances comme secrétaire particulier du ministre d'alors, M. Burdeau. Il entra ensuite à la Bibliothèque de l'Assemblée, puis à Ruelle-Guerville.

La production littéraire d'André de Lorde est considérable, mais on connaît surtout ses œuvres dramatiques, — plus de deux cents pièces représentées sur les principales scènes de Paris, et notamment au Grand-Guignol : *du Téléphone*; *Le Système du Docteur Gondron* et *du Professeur Plume*; *Le Dormeur*; ■■■■■■■■ ■■■■■■■■, ■■■■■■■■ 8; *Un Drame à la Salpêtrière*; *L'Obsession*; *l'Horrible Expérience*; *L'Enfant mort*; ■■■■■■■■ ■■■■■■■■; *L'Idiot*; *Le Carré* ■■■■■■■■ ■■■■■■■■; *Le Maffin*; *Le Dernier Torture*; *Le Xinti rouge*; *Un Concert chez* ■■■■■■■■ ■■■■■■■■; *L'Homme mystérieux*; *La Petite Roque*; *Les Invisibles*; *L'Homme de la Nuit*; *Bagasse d'Enfants*, *Terre d'épouvante*; *Les Damnés*; *Un Crime dans* ■■■■■■■■ ■■■■■■■■ ■■■■■■■■; *Figures de cire*; etc. L'éloquence sobre de son dialogue, la puissance et l'originalité de ses sujets ont fait de lui le créateur d'un genre, le ■■■■■■■■ d'une école, et lui ■■■■■■■■ vult du grand historien Albert Sarrail et ■■■■■■■■ qui lui ■■■■■■■■ réalé; le *Prince de la Tétrar*.

D'illustres savants, le professeur Gilbert Ballet, de l'Académie de Médecine, Alfred Binet, l'éminent chef du Laboratoire de Psychologie à la Sorbonne, ont apprécié au expert la valeur de mon théâtre médical.

Et le fondateur du Théâtre-Libre, André Antoine, écrivait :

recemment : « Vous faites surgir des spectres dans les milieux familiers; votre épouvante à vous est une génération spontanée dans l'âme même de vos personnages... Vous avez créé une psychologie de l'épouvante, toute une horlogerie subtile de la peur.

« Ce don, évidemment, d'autres en furent pourvus. Notre grand Maupassant, si vivant, si min, mortel se distinguant, de ses yeux dilatés et enfiévrés par le mal qui allait l'emporter, des régions inaccessibles; mais en fut par accident physiologique. D'autres de vos confrères touchèrent parfois le myénéreux rivage en nous entraînant ailleurs, vers des horizons inaccoutumés. Vous, vous êtes resté à côté de nous... Vous préférez, vous disposez la terreur indéfinissable autour de la réalité la plus formelle. Enfin, un autre mérite, infiniment rare, qui vous a permis de réaliser presque toujours intégralement votre ambition, c'est d'avoir été un homme de théâtre accompli, un maître ouvrier, un observateur lucide et équilibré. »

(*Biographies Contemporaines*, par Albert Duboux.)

LA DERNIÈRE TORTURE

Résolu à rétablir par le travail sa fortune compromise par des spéculations malheureuses, Morard avait accepté la poste de directeur des exploitations d'Agass au nom de la Société française des pétroles du Caucase.

Les immenses gisements de pétrole concédés à cette compagnie étaient situés sur la rive de la mer Caspienne, à cent cinquante verstes au nord de Bakou.

C'était donc l'exil pour un homme habitué à la vie facile et aux plaisirs du monde.

Sa femme était morte depuis deux ans déjà, mais, de son mariage, elle n'en avait eu qu'une fille qui entraît dans sa dix-huitième année. Morard avait reporté sur elle la tendresse dont il avait entouré, jusqu'à la dernière heure, le chère défunt.

Elle était pour lui tout ce qui subsistait de son bonheur et, s'il avait décidé de s'expatrier, c'était surtout pour lui gagner rapidement sa fortune qui faciliterait son avenir. Car il la voulait riche et heureuse.

Craignant pour elle la rigueur du climat de la mortalité, il se sentait, il eût voulu la confier à sa mère.

parentes; mais Suzanne s'était refusée à quitter son père qu'elle adorait, et tous deux avaient entrepris ensemble ce long et fatigant voyage.

..

En arrivant à l'exploitation, ils trouvèrent des ouvriers indigènes dont ils ne comprenaient pas la langue et qui mouraient bientôt contre Morard sa fille une sourde défiance. Sans, quelques ingénieurs français et allemands adoucissent pour eux l'ennui de cette solitude. Le contre le plus rapproché se trouvait à trois journées de cheval, au moins, et cette poignée d'Européens se sentait retranchée du monde et comme perdue dans ce pays hostile à leur domination.

Des difficultés ne tardèrent point à s'élever entre le directeur et les ouvriers. Des menaces s'élevèrent la querelle et les papes prêchèrent la révolte.

Morard, qui ne pouvait haranguer son personnel que par l'intermédiaire d'un interprète, se trouva impuissant à enrayer le mouvement.

En trois jours, la situation devint si grave que Morard voulut faire appel à la force armée. Mais les grévistes avaient déjà coupé les fils télégraphiques qui reliaient l'exploitation au chef-lieu du district.

Un serviteur fidèle partit à cheval, pendant la nuit, pour prévenir le gouverneur et lui demander deux centins de gendarmes.

..

Le lendemain matin, des groupes se formèrent autour de l'habitation directoriale. Les menaces et les injures, à l'adresse de Morard et des siens, devinrent de plus en plus violentes.

Même des pierres furent lancées. Les vitres volèrent en éclats et Suzanne fut blessée au front. On ferma hâtivement les volets; la porte fut barricadée et on s'apprêta à se défendre.

Vers midi, une grande agitation se dessina parmi les grévistes. Ils s'avançaient à l'assaut de l'habitation avec

orie de haine et des gestes furieux. Quelques-uns d'entre eux traînaient un tronc d'arbre qui devait servir de hélier.

Ils allaient porter le premier coup lorsque, de l'intérieur, un feu de salve fit reculer les assaillants.

Quatre hommes avaient été tués, le reste fuyait en désordre avec des hurlements de colère et d'épouvante.

Derrière les murs de la maison, les défenseurs rechargèrent leurs armes, décidés à tenir un respectueux respect à la horde sanguinaire jusqu'à l'arrivée des secours.

Morard avait conduit sa fille dans la chambre la plus reculée de l'habitation, afin de lui épargner les émotions de la bataille. Six ingénieurs et trois moujiks formaient, sous ses ordres, la garnison de la forteresse improvisée.

Un des moujiks se dévoua, la nuit venue, à se glisser jusqu'aux entrepôts alimentaires afin d'en rapporter des provisions, car les grévistes semblaient avoir renoncé à toute nouvelle attaque, dans l'espoir de réduire les esclaves par la famine.

Mais les heures s'écoulaient dans l'attente et l'angoisse sans que le moujik fût de retour.

Chacun veillait derrière une fenêtre, afin de donner l'alerte en cas de danger. Une rumeur confuse grandissait au loin. Des bandes de grévistes s'encontrèrent sans doute à la lisière, après s'être enivrés de vin et d'alcool pillé dans les caves...

Vers l'aube, l'un des veilleurs entendit un gémissement près de la maison, puis un grattement à la porte.

C'était le moujik qui revenait, se traînant, épuisé, sur le sol.

On le porta rapidement dans l'intérieur de la maison. Mais tous reculèrent d'horreur à son aspect.

Il était tombé entre les mains des révoltés qui avaient assouvi sur lui leur barbare cruauté. Il offrait aux regards un visage horriblement mutilé, sans nez et sans oreilles. Ses mains et ses pieds avaient été entourés d'éponges imbibées de pétrole et on y avait mis le feu...

« Je souffre, gémissait-il... tuez-moi... il faut m'achever... Par pitié!... Ce sont des bêtes féroces... Ne vous laissez pas prendre... ils nous tortureront comme moi... »

Et comme Morard se penchait vers le moribond pour

lui donner des soins, l'homme fit un effort et, dominant sa douleur, murmura dans un demi-souffle :

« Maître, prends garde... Ils m'ont envoyé pour te dire qu'ils veulent te saisir vivant, toi et ta fille... Toi pour la torture... ta fille pour eux... Ils sont... »

Mais sa phrase s'acheva dans un râle.

Il était mort.

On l'étendit sur un lit, et, devant ce pauvre cadavre mutilé, tous jurèrent de ne pas tomber vivants aux mains de ces bourreaux.

...

Le jour se passa sans incident.

Si le cavalier envoyé au gouverneur avait fait diligence, si rien n'avait entravé sa course, on pouvait espérer que les troupes ne tarderaient point à arriver.

Morard, stoïque, encourageait ses compagnons en leur affirmant proche l'heure de la délivrance, et il avait fini par leur communiquer une confiance qu'il ne partageait pas lui-même.

Son angoisse s'augmentait des inquiétudes que lui faisait concevoir la présence de sa fille. Il se reprochait d'avoir eu la faiblesse de lui céder quand elle avait voulu lui suivre dans ce voyage périlleux :

« Au lieu de résister à sa volonté comme c'était mon devoir, j'ai lâchement accepté l'offre qu'elle me faisait. J'étais trop heureux d'adoucir la dureté de mon exil. Je suis un égoïste et un fou. Si les secours tardent, j'aurai eu la cause de sa perte. »

Il fut tiré de ses rêveries par une lueur qui éclaira la chambre comme une flamme de Bengale. Des cris s'élevèrent dans la maison : « Ils ont mis le feu aux réservoirs de pétrole ! »

En effet, de véritables lacs de naphte brûlaient dans la nuit. Les flammes s'élevaient tantôt rouges, tantôt bleues, à des hauteurs prodigieuses...

Autour de ces brasiers, on voyait s'agiter des ombres gesticulantes et toute la campagne semblait incendiée par les reflets.

Les assiégés contemplaient douloureusement le dé-

maître, serrés les uns contre les autres, les yeux dilatés par l'épouvante.

Tout à coup on entendit une clameur sauvage qui montait vers le ciel en feu. Une masse compacte d'hommes et de femmes s'avancait en poussant des rugissements de fauves. La clameur se rapprochait, menaçante. Le cercle semblait se rétrécir autour de la maison.

« Mes amis, s'écria Morard en s'adressant à ses compagnons, ménagez vos cartouches. Ne tirez qu'à bout portant et gardez la dernière balle pour vous. »

Puis il courut à la chambre où il avait enfermé sa fille afin de l'empêcher de prendre un fusil et de combattre avec les hommes. Ils barricadèrent la porte, dernier obstacle — bien illusoire — à la fureur des grévistes.

Il prit ensuite sa fille dans ses bras :

« Ma petite Suzanne, ma chérie, murmura-t-il, n'aie pas peur... je suis là... près de toi... n'aie pas peur... »

A ce moment, des coups de feu éclatèrent au dehors.

Les cris, les vociférations redoublèrent. On entendit le fracas d'une foule qui faisait irruption dans la maison et se répandait dans les chambres.

Des pas lourds et des voix retentirent derrière la porte qu'on essayait en vain d'ouvrir...

Affolé, Morard serra plus fort sa fille contre lui. Il se représentait, pendant une seconde, Suzanne livrée à ces brutes sauvages, et, comme la porte cédait sous les coups dont on l'ébranlait, il plaça doucement son revolver sur la tempe de sa fille et, sans qu'elle s'aperçût de rien, il pressa deux fois la gâchette.

Suzanne s'écroula contre la poitrine de son père, sans un cri...

Morard ne tenait plus dans ses bras qu'un cadavre...

La porte, à ce moment, s'ouvrit, à moitié démolie.

Braquant son arme contre ceux qui se précipitaient sur lui, il leur cria :

« Misérables ! Vous ne l'aurez pas vivante ! Je l'ai tuée... je l'ai tuée... »

Mais il s'arrêta brusquement ; ses jambes fléchirent sous lui et il poussa un long hurlement de douleur...

A la lueur des torches, il venait de reconnaître l'ami-

forme des gendarmes russes qui arrivaient en tête les dé-livrer.

(Canchamars ; La Renaissance du Livre, édit.)

UN CRIME ■■■■ UNE MAISON ■■ FOUS

C'était l'heure de la visite quotidienne du docteur Rémond à l'asile d'aliénés de Salat-Léger, près de Rouen.

Derrière les vitres, des visages calmes de sœurs et des masques tourmentés de folles, guettaient l'arrivée du médecin.

Bientôt la grille de la maison s'ouvrit et une voiture s'arrêta devant le perron.

Le docteur Rémond en descendit avec une autre personne — un docteur aussi, auquel il voulait montrer l'asile — Appuyé, il présenta ses internes à son confrère, et la visite commença.

Le docteur Rémond signalait, en passant, les cas extraordinaires ou simplement curieux. Il prenait des nouvelles des aliénés, les faisait causer, extrait dans leur folie et leur promettait une prompte guérison.

Tout en parlant, le docteur Rémond était arrivé jusqu'à la salle Sainte-Philomène. C'était une salle plus petite que les autres, où deux lits seulement se trouvaient occupés, l'un par une vieille femme décrépite, l'autre par une jeune fille de quinze ans dont les yeux brillaient étrangement.

« Eh bien, petite, demanda-t-il en entrant, comment va-t-on ce matin ? »

L'enfant allait parler, quand le docteur répondit pour elle : « La nuit a été calme, monsieur le docteur. »

— Allons, tant mieux, vous allez bientôt le renvoyer. Tu es contente de partir ?

— Oh ! oui. Je voudrais partir tout de suite.

— Tu partiras après-demain, si la nuit prochaine est aussi calme.

— Oh ! tout de suite, je vous en supplie, monsieur le

docteur ! Je ne peux pas vous dire, mais ici, je ne me
pas en sûreté ! J'ai peur...

— Peur de qui ?

— Peur ■ la Boscotta, de la paralytique ■ surtout
de la Bergnasse, ajoute-t-elle en baissant la voix et en
designant la vieille qui cherchait à écouter à l'autre bout
de la chambre.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas... Elles complotent quelque chose
contre moi. Elles chuchotent toutes les trois se me re-
gardant en dessous. Les yeux de la Boscotta deviennent
terribles quand ils se rencontrent ■■■ les miens...

— Allons, allons, si tu es nerveuse comme ça, c'est que
tu n'es pas guérie ; alors il faudra te garder encore ici.

— Mais non, monsieur le docteur, je ne suis plus
malade... Mes nerfs vont bien... je serai calme... Mais
de grâce, écoutez-moi... j'ai des raisons d'avoir peur...

— Voyons, explique-toi, mon enfant, je t'écoute. Tu
peux parler devant ce monsieur ; c'est un docteur aussi.

— Eh bien, voilà, monsieur le docteur, cette nuit,
quand la sœur a été se coucher dans son alcôve, la
porte qui donne dans la salle à côté s'est ouverte sans
bruit. Elle a tourné doucement sur ses gonds, démas-
quant la tête de la Boscotta. Alors la vieille Bergnasse
qui couche près de moi s'est redressée dans son lit, et
je l'ai vue qui lui faisait signe d'entrer. La Boscotta s'est
avancée la première sans faire de bruit, et puis la pa-
ralytique l'a suivie.

— Voyons, tu as rêvé ?... la paralytique ■ peut pas
faire un pas hors de ■■■ lit ; elle est couchée depuis
une mois...

— Non, monsieur le docteur, je les ai ■■■ Elles
se sont approchées toutes les deux du lit ■■■ la Bergnasse
et elles ont commencé à voix basse. J'ai entendu qu'elles par-
laient de moi.

— Monsieur le docteur, ce sont des inventions de
cette petite, intervint la sœur, la porte de communica-
tion entre les deux salles est fermée tous les soirs à
clef ; ■■■ c'est moi qui ai cette clef. D'ailleurs, quand j'ai
fait ■■■ ronde, ■■■ n'ai rien remarqué de suspect. Tout
le monde dormait.

— Tu vois ce que dit la sœur. Toi se es un cauchemar...

— Oh ! que non, ma sœur. Quand elles vous ont en-
tendu venir, elles ont disparu comme par enchante-
ment et la porte s'est reformée sans bruit. Moi-même,
je me suis demandé si j'avais rêvé.

— Allons, ma sœur, vous lui donnerez ce soir une
petite potion calmante... Nous verrons demain comment elle
aura passé la nuit, dit le docteur, en se levant et en
échangeant avec la sœur un regard qui voulait dire :
« Elle n'est pas guérie. »

Ce regard fut surpris par la jeune fille, qui s'écria aussitôt : « Non, monsieur le docteur, ce ne sont pas ■■■
visions qui ■■■ reprennent. Si vous saviez ce qu'elles
ont dit, vous ne me laisseriez pas ici en leur pouvoir.

— Qu'ont-elles dit de si terrible !

— La Bergnasse disait : « Elle va partir bientôt. Il
se fait nous presser. Tout est prêt. Demain nous pour-
rons faire notre coup.

« — Est-ce qu'elle souffrira ? » a demandé la Boscotta.

« Et la paralytique lui a assuré que non.

« Alors elles sont venues toutes les trois autour de mon
lit ; j'ai fait semblant de dormir. J'ai senti leur souffle sur
ma figure.

« La Boscotta a dit : « Elle dort... on ne voit pas ses
yeux... c'est dommage ! — Patience ! » a répondu la pa-
ralytique.

« Quand j'ai ouvert les yeux, elles avaient disparu et la
sœur est arrivée quelques minutes après faire sa ronde
avec sa lanterne.

— Voyons, ma petite fille, reprit affectueusement le
docteur, en serrant les deux mains de l'enfant dans les
siennes, réfléchis un peu et tu comprendras avec moi que
tu nous racontes une histoire à dormir debout... D'abord,
la Boscotta n'a pas pu ouvrir cette porte, dont la sœur a
seule la clef... Ensuite, la paralytique n'a pas pu venir
jusqu'à ton lit... elle qui ne peut pas se soutenir sur
ses jambes. Tu vois donc ■■■ ta vision a tous les caractères
d'une hallucination.

— Oh ! monsieur le docteur, j'ai peur, j'ai peur ! Lais-
sez-moi partir, supplia-t-elle.

— Écoute, ■■■ petit, reprit paternellement le doc-

tant, bien que je ne croie pas un mot de ton récit, je vais demander à la sœur — pour te tranquilliser — de laisser la porte de sa chambre ouverte. A la moindre alerte, tu n'auras qu'à l'appeler.

— Oh! merci bien, monsieur le docteur.

— N'est-ce pas, ma sœur, que vous voudrez bien veiller cette enfant?

— Mais certainement, monsieur le docteur, à l'exception d'une heure que je dois passer à la chapelle.

— Pourquoi donc?

— Nous avons une de nos sœurs qui est morte hier, et nous nous relayons chacune auprès de son corps, toute la nuit. C'est notre règle.

Sans répondre, le docteur entra dans la salle voisine.

« Tenez, fit-il en passant devant un lit, voilà la femme que cette petite s'imaginait avoir vue marcher jusqu'à son lit. »

Le groupe des internes s'arrêta devant une paralytique d'une cinquantaine d'années, figée dans une complète immobilité, qui les regardait d'un oeil bête et craintif.

« Elle est presque en enfance, ajouta le docteur Rémond. C'est une amie qui le soigne, cette vieille coucroupie près d'elle et qu'on appelle la Boscotte. »

Puis la visite continua sans incident.

..

Tout dort dans l'asile Saint-Léger.

Les vitreaux de la chapelle seuls sont illuminés. On entend monter des voix psalmodiantes qu'aucun orgue n'accompagne.

Ce sont les sœurs qui, à tour de rôle, prient auprès du catafalque de leur compagne décédée.

Dans la salle Sainte-Philomène, une petite veillesse luit, éclairant la blancheur des draps, où passe et repasse l'ombre errante de la sœur garde-malade.

Onze heures sonnent lentement à l'horloge de l'asile. La sœur s'approche du lit où la jeune fille veille, les yeux grands ouverts, toute frissonnante d'angoisse.

« Comment! vous ne dormez pas encore, mon enfant?

— Non, ma sœur, j'ai peur.

— Dites un *Notre Père* et un *Je vous salue, Marie*, et vous n'aurez plus peur... Quant à moi, je vais prier à la chapelle.

— Ma sœur, ne me quittez pas!

— Mon devoir est d'aller prier là-haut, et le vôtre, de dormir ici. Obéissez. Je reviendrai dans une heure.

En disant cela, elle se pencha, effleura le front de l'enfant et s'éloigna sans faire de bruit, tandis que la petite murmurait les prières prescrites en agitant d'effroi sous ses couvertures.

Elle avait à peine terminé qu'elle aperçut la vieille Berguesse se dresser sur son séant. Une sueur glacée couvrit ses membres et ses yeux démesurément ouverts feuilletaient la pénombre.

La Berguesse fit entendre un signal : une sorte de sifflement à peine perceptible : « Paut! Paut! »

Des voix lui répondirent derrière la porte : « Paut! Paut! »

Puis, tout d'un coup, la jeune fille vit cette porte tourner silencieusement sur ses gonds et deux têtes hideuses apparurent : celle de la Boscotte et celle de la paralytique. La paralytique avait abandonné sa rigidité simulée et elle marchait courbée en deux comme une sorcière.

Dans son lit, le pauvre petit voulait crier, mais sa gorge, contractée par l'épouvante, ne laissait passer aucun son.

Les trois vieilles entourèrent le lit de l'enfant, qui ferma les yeux. « Elle ne dort pas, elle tremble de peur! » dit la Boscotte.

— N'aie donc pas peur, on ne veut pas te faire de mal, dit la paralytique, on vient guérir tes yeux qui rendent malade la Berguesse...

— Oui, ajouta la Berguesse, elle a des yeux qui brûlent. Il faut les éteindre.

— Donne-moi la grande aiguille, » reprit la Boscotte.

La petite, par un dernier effort de sa volonté, voulut regarder... Elle vit une longue aiguille à tricoter manée ex-damum de sa tête par des doigts crochus. Elle poussa un cri de terreur et s'enfouit sous ses couvertures.

« Tenez-la, vous autres, ordonne la Bocoette, puisqu'elle ■■■ veut pas ■■■ laisser faire gentiment! »

De la chapelle, les sœurs, qui veillaient leur mort, entendirent d'horribles hurlements de douleur, qui paraissaient venir de la salle Sainte-Philomène.

Elles accoururent, étreintes par un pressentiment sinistre.

Et elles virent cette chose atroce, épouvantable : la jeune fille courait çà et là dans la chambre, poussant des cris sauvages, se heurtant la tête contre les murs, et deux jets de sang ruisselaient de ses yeux crevés...

Et, sur son lit, la vieille Berguesse ricaneait : « Ils ne brûleront plus, ■■■ yeux! Ils sont éteints! »

(*Prisons : La Renaissance du Livre, édit.*)

MAURICE LEVEL

(1873-1936)

BIBLIOGRAPHIE. — *L'Épouvante*, roman; — *Les Portes de l'Enfer*, roman; — *Les Oiseaux de nuit*, nouvelles; — *Mado ou la guerre à Paris*; — *L'Inconnu*, roman; — *Sarrabas*, avec Louis Feuillade, roman; — *Fiers pour la patrie*, roman; — *L'Assommoir*, roman; — *Les Morts étranges*, nouvelles; — *L'Ombre*, roman; — *Le Montagu Étranger*, roman; — *La Cité des Volants*, roman; — *Lady Marguerite*, roman.

Théâtre : *Lady Madeleine*, avec J.-J. Renaud (1907); — *Sous la lumière rouge*, avec Étienne Ray (1912); — *Le Balcon d'une nuit* (1912); — *J. O. S.*, avec Charles Muller (1912); — *Taine* (1911); — *Le Crime* (1910); — *Le Sarcasme* (1909); — *Mado* (1901).

Fils de médecin, Maurice Level embrassa d'abord la carrière médicale. Mais bientôt — à l'exemple de son cousin Marcel Schwob — il se sentit attiré par les lettres; José-Maria de Hérédia le fit entrer au *Journal*, où il donna ses premiers comptes; il collabora ensuite au *Matin*, au *Figaro*, à la *Vie Parisienne*, et publia plusieurs romans qui lui valurent à la fois l'estime des lettres et le faveur du grand public. Au théâtre, ses drames d'épouvante, représentés au Grand-Guignol, eurent aussi le succès. Esprit divers, Maurice Level excellait dans l'ironie et il a créé, avec sa *Mado*, un type charmant de Parisien frivole; mais ce sont ses deux recueils de contes : *Les Portes de l'Enfer* ■■■ *Les Oiseaux de nuit*, qui offrent sans doute ce qu'il écrit de plus achevé. ■■■ y retrouve cette imagination puissante et aussi cette inquiétude, cette curiosité douteuse qui donnaient ses marques ■■■ particulière un talent de ce grand écrivain mort trop jeune.

LA NUIT ET LE ■■■■

Ils étaient vieux, cassés, horribles.

La femme se traînait sur deux béquilles; l'un des hommes marchait les mains tendues, les doigts ouverts et les yeux clos : l'aveugle; l'autre, le front baissé, la figure

immobile, le regard inquiet, avec quelque chose de douloureux et de sournois dans tout son être, suivait sans que jamais un mot sortît de ses lèvres : le sourd-muet.

On disait qu'ils étaient les deux frères et la sœur, et s'aimaient d'un amour farouche. Jamais on ne voyait l'un sans les autres; jamais, aux porches des églises, ils n'approchaient ces mendiants couvés qui guettent la pitié et l'implorant au grand jour pour qu'on n'ose leur refuser, ils ne demandaient rien. Leur seul aspect était une prière. Ils passaient par les allées mystérieuses : La Vieillesse. La Nuit. Le Silence. C'était tout.

Un soir, aux portes de la ville, dans leur taudis, la femme s'éteignit doucement entre leurs bras, sans un cri, avec seulement un long regard de détresse que vit le muet, une violente ériapation dont l'angle sentit l'étreinte sur son poignet : silencieuse, elle entra dans l'éternel Silence.

Le lendemain, pour la première fois, on rencontre les deux hommes sans elle. Ils se traînent tout le jour, sans même s'arrêter devant les boulangeries ou, d'hésitation, on leur faisait l'aumône d'un peu de pain. Vers le crépuscule, quand aux entrées sombres des lucres commencèrent de briller, quand, derrière les persiennes closes, le reflet des lampes fit sourire les maisons, ils achèteront avec les sous récoltés dans deux cierges et s'en retournèrent, pas lents, jusqu'au logis désert mais solitaire où, sur son grabat, la vieille sœur reposait sans que nul priât pour elle.

Ils embrassèrent la morte. Ensuite, des hommes venant pour la mettre en bière. On referma les planches de sapin, on plaça le cercueil sur deux tréteaux de bois, et, seuls de nouveau, ils placèrent dans une assiette un brin de bois, allumèrent leurs maigres cierges et s'assirent pour la dernière, pour la bien trop courte veillée.

Dehors, la bise s'amusa aux fentes de la porte mal jointe. Dedans, deux courtisanes courtes et qui tremblaient piquaient l'obscurité de leurs deux taches jaunes... Plus un bruit...

Ils restèrent ainsi, longtemps, priant, se couvrant, rêvant.

Les larmes de pleurer, ils s'assoupirent.

Quand ils s'éveillèrent, il faisait toujours nuit. Les lucres des deux cierges scintillaient encore, mais plus basses. Le froid du matin prêt à poindre les fit frissonner. Or, dans le même instant, ils tressaillirent et se penchèrent, guettant une vision, un bruit. Ils demeurèrent immobiles, puis ce qui les avait tirés de leur torpeur ne se reproduisit pas sans doute, car ils s'étendirent de nouveau sur leurs couchers, et se remirent à prier.

Soudain, pour la seconde fois, ils se dressèrent. Si chacun d'eux eût été seul, il se serait cru le jouet de quelque hallucination fugitive. Lorsqu'on voit sans entendre ou qu'on entend sans voir, l'illusion est trop aisée. Mais il se passait, à n'en point douter, une chose anormale, puisque'elle les agitait tous deux, puisqu'elle attirait à la fois les yeux et les oreilles : ils n'en rendaient bien compte, mais ne comprennent pas.

À eux deux, ils taient la vérité entière. Séparément, ils n'en avaient que la notion incomplète, angoissante.

Le muet se leva et se mit à marcher. Alors, l'aveugle, oubliant l'infirmité de son frère, interrogé, la voix étranglée par la peur :

« Qu'est-ce que c'est?... Qu'est-ce qu'il y a?... Pourquoi le lèves-tu ? »

Il l'entraînait aller, venir, s'arrêter, repartir et s'arrêter encore, et, de n'avoir pour guider sa raison que ce que percevaient ses oreilles, sa frayeur grandit et il claquait des dents. Il voulait encore parler, et, cette fois, se souvint :

« Qu'est-ce qu'il y a ? À quoi bon ! il ne m'entend pas... Mais que voit-il ? »

Le muet fit encore quelques pas, frotta ses yeux, puis, restant sans doute, retourna jusqu'à son grabat et se rendormit.

Alors, le bruit ayant cessé, l'aveugle respira largement et reprit sa prière. Il murmurait les psaumes d'une voix monotone, l'âme engourdie, que le sommeil vint illuminer ses ténèbres.

Il rêvait presque, lorsque le murmure qui, tout à l'heure, l'avait fait tressaillir, le tira de son demi-sommeil.

On eût dit un grattement coupé de petits coups légers frappés sur une planche, de frottements bizarres et de sifflements étouffés.

■ suraut. Le muet n'avait pas bougé. Alors c'était la peur, la vraie peur le gagner, il essaya de réfléchir :

« Pourquoi m'affoler pour ce bruit?... L'ombre est toute remplie de murmures... Mon frère doit rêver... Oui, c'est cela... Tout à l'heure, pourtant, je l'entendais marcher près de moi, je sentais la chaleur de son souffle... donc, il s'était levé... Et le même bruit résonnait déjà... Si c'était le vent?... le vent, tout simplement?... Mais non! je connais sa chanson et, ce bruit-là, je ne l'ai jamais entendu... Je ne le reconnais pas... bien que... »

Il mordit ses poings, effleuré d'un soupçon.

« Si c'était?... Ce n'est pas possible!... Si c'était?... Le voilà... encore... il grandit... j'en suis sûr à présent... On gratte... on gratte... on tape... Mon Dieu!... on gémit... on appelle... une voix... Sa voix! Elle pleure!... Au secours!... »

Il se jeta à bas de son lit et hurla :

« François!... Debout!... Au secours!... Regarde!... »
La peur l'avait pris à pleins bras. Il s'arrachait les cheveux, criant :

« Regarde!... Tu as des yeux, toi, tu verras!... »

Les gémissements devenaient plus nets, les coups plus rudes. A lésions, battant les murs, cognant les débris de caisses qui leur servaient de meubles, butant aux trous du sol mal aplani, il se mit à marcher, essayant de se diriger vers son frère.

Il tombait, se relevait, saignant, meurtri, pleurant :

« Je n'ai pas d'yeux! Je n'ai pas d'yeux! »

Dans ses gestes désordonnés, il renversa l'assiette où baignait le bois, et le cliquetis de la falence sur le sol acheva de l'affoler.

« Au secours! Qu'est-ce que j'ai fait? Au secours! »

Le bruit montait, plus net, plus effrayant, et comme un grand cri traversait le silence, ses derniers doutes s'évanouirent. Derrière ses yeux vides, il devina l'horrible chose, il la vit!

Il vit la vieille sœur ensevelie essayant de rompre les barrières de sa prison. Il vit son épouvante surhumaine, son agonie mille fois plus atroce que toutes les morts... Elle était là, vivante, oui, vivante, à quelques pas de lui... mais où?... Elle entendait ses pas, elle percevait

sa voix, et lui, l'aveugle, ne pouvait rien pour elle, rien que supplier.

« Attends!... Je viens!... Courage!... Mon Dieu! rends-moi mes yeux, une minute, une seconde, le temps de voir et de savoir, puis, après, rejette-moi dans l' nuit... ou bien, si j'ai péché, fais que mon frère s'éveille... Mon Dieu! as-tu voulu que je me sois plus infirme que l'aveugle? »

En jetant ses bras de droite et de gauche, il fit tomber les cierges; la cire coula sur ses mains, chaude comme du sang. Et le bruit grandissait, désespéré, et la voix hurlait, disait des mots, et s'épuisait, devenait plus étranglée, plus courte...

Il se traînait sur les genoux :

« Courage!... Je suis là!... Je viens! »

Il s'entendait que l'appel déchirant, scandé par la respiration du dormeur, et, tout à coup, à force de tourner sur lui-même, il se cogna à un lit, tendit les bras, sentit un corps, la prit aux épaules, et le secoua de toute la force de ses bras.

Le muet, éveillé en sursaut, bondit, essayant de voir, et se dressa d'horribles cris, car, les cierges éteints, il était dans la nuit, lui aussi, la nuit impénétrable et peuplée de fantômes, la nuit plus vide encore pour lui que pour l'aveugle. Ne sachant plus rien, à demi fou, il abattit ses mains au hasard, et, comme son frère, dans l'étau de ses doigts crispés, râla :

« À l'aide!... Regarde!... Regarde! »

Il le prit à la gorge. Ils roulèrent sur le sol, cabotant tout sur leur passage, et, cramponnés l'un à l'autre, mordus, fûdés, féroces, se déchirèrent des ongles et des dents. Puis, leurs râles s'éteignirent. La voix lointaine et proche eut un hoquet... un craquement se fit entendre... le corps se détendait dans un suprême effort... quelque chose grinça... sanglota... grinça encore... Plus rien...

Dans la campagne, les arbres effilaient et ployaient sous la rafale: la pluie dansait le long des murs. Le jour d'hiver, lent à venir, attendait, accroupi au bord de l'horizon. Entre les murs du taudis, plus un souffle :

La Nuit et le Silence...

(Les Oiseaux de Nuit; Flammarion, édit.)

BIBLIODHÈQUE. — Environ quatre-vingts romans écrits, parmi lesquels : *Féminisme éternelle victoire* ; — *Pour être Comtesse* ; — *Mère douloureuse* ; — *Finis l'amour* ; — *Digne le Cosaque* ; — *La fille d'Alence* ; — *Une femme du monde* ; — *Le roman d'une petite bonne* ; — *Marité sans amour* ; — *Royaume de sa mère* ; — *Le dernier baiser* ; — *Amour de Roi* ; — *L'amour triomphe* ; — *Chaque fois de la maison maternelle* ; — *Cœur torréfié* ; — *Petite Polonoise* ; — *Petite Marquis* ; — *Amour sans lendemain* ; — *Sous mère* ; — *Le Pardon d'amour* ; — *Petite Mère* ; — *La Banquet des baisers* ; — *Ecoute ton cœur* ; — *Trampée au seuil de la chambre nuptiale* ; — *Nervosa* ; — *Les Époux ennemis* ; — *Le Roi des enfants* ; — *Les Financiers du Louvain* ; — *Mias* ; — *Petite France* ; — *La petite Nihiliste* ; — *Souppon injuste* ; — *Les Yeux blancs* ; etc.

Théâtre : *Napoléon III*. — Quelques pièces en un acte.

Une Anthologie des Maîtres de la Peur ne serait pas complète si le roman populaire contemporain n'y était pas représenté.

Marcel Priollet, l'un des maîtres de genre, est né en 1884 à Jussy-sur-Ornain. Il aborde la littérature dès la fin de ses études et débute en faisant jouer des pièces en un acte et en drame historique, *Napoléon III* (en collaboration avec Julien Priollet), qui souleva de vives polémiques. Marcel Priollet écrit ensuite des nouvelles, des romans pour la jeunesse et se spécialise bientôt dans le roman populaire, qu'il tend à appauvrir, par la forme, au roman littéraire. Il puise ses sujets dans la vie et affirme la puissance de son imagination en publiant plus de quatre-vingts romans.

La guerre, lui inspira plusieurs ouvrages : *La Petite Médaille*, *Souppon injuste*, *Les Époux ennemis* et la légendaire *Soi des Cuisiers*. Depuis 1918, il s'est classé parmi les auteurs de romans populaires en français les plus appréciés du public.

Il est membre du Comité de l'Association des Écrivains combattants.

La récit que l'on va lire s'apparente, par sa couleur et son imagination pittoresque, aux *Sansons noirs* qui connurent un succès immense jusqu'à grande vogue au cours du dix-huitième siècle.

— Vous êtes arrivés, mademoiselle ! fit le cocher en arrêtant son cheval.

De doigt, il désignait à l'unique occupante de la voiture ■■ ombre allée bordée de cyprès, à l'extrémité de laquelle apparaissait une grille de fer que soutenaient deux piliers couverts de lierre.

La voyageuse — une jeune et jolie fille, aux yeux clairs, au teint rose, aux cheveux d'or pâle, à la mise modeste et de bon goût — sauta lestement à terre.

— Vous m'attendez ici ?

— Impossible, mademoiselle...

— Cependant, vous m'aviez promis de me ramener à Pontcharvat...

— J'avais promis... j'avais promis... parce que, quand vous m'avez prise, le ciel était clair. Mais voyez... l'orage approche... Je ne me soucie pas de rester plus longtemps dans la montagne. Dès que les nuages auront crevé, toutes les routes seront transformées en torrents... Libre à vous, cependant, de revenir avec moi, mais tout de suite alors !...

La jeune fille réfléchit un instant, puis décida :

— Partez seul ! je saurai bien retrouver ma route...

Le cocher ne se fit pas répéter l'invitation. On eût dit que sa peur de l'orage, encore lointain, était renforcée par une sorte de frayeur mystique qui lui faisait souvent regarder du côté de la vieille grille.

Il fouetta ■■ cheval ■■ reprit la route rocailleuse et accidentée qui l'avait amené à cet endroit sauvage ■■ l'immense forêt de pins, au-dessus de la vallée du Grésivaudan, l'un des coins les plus pittoresques des Alpes Dauphinoises.

Demeurée seule, la jeune voyageuse s'engagea sous la voûte des noirs cyprès. Elle arriva à la grille et contempla un instant le spectacle qui s'offrait à elle.

Au milieu d'un parc, dont les allées disparaissaient sous les herbes sauvages, s'élevait une grande bâtisse, de style ogival. Toutes les fenêtres devaient être closes

depuis longtemps, — les glycines et le lierre envahissaient les persiennes.

Dans cette étrange demeure, tout sentait l'abandon.

Cependant, la jeune fille n'hésita pas à faire retomber sur le panneau inférieur de la grille un lourd marteau qui résonna lugubrement.

Quelques secondes s'écoulèrent, puis quelque chose remua dans un petit pavillon de briques situé à droite de l'entrée et qui semblait constituer les communs de la propriété.

Des pas traînèrent sur l'herbe des allées : on miaulait et l'on entendit, puis apparut une effreuse vieille femme, difforme et vêtue de haillons, qu'escortait un chat pelé.

Cette apparition semblait appartenir au domaine des contes de fées dont notre enfance fut bercée...

La jolie jeune fille s'était légèrement rejetée en arrière, comme prise de frayeur.

Elle n'avait pas été sans remarquer le hideux aspect de la vieille. Elle avait vu aussi que le chat était aveugle. Une main cruelle avait — lui — fermé les yeux. Ses poignets refermés privaient sa — toute expression.

Il se frottait aux jupes de la vieille femme en poussant des miaulements pareils aux cris d'un enfant qui souffre.

La sorcière — on aurait pu donner ce nom à l'habitante de la maison de briques — était arrivée de l'autre côté de la grille.

Elle dardait sur la visiteuse son regard qui émanait de petits yeux gris, vifs et perçants.

— C'est bien ici le château des Louves ? s'informa la jeune fille.

La vieille répondit d'un signe affirmatif.

— Et vous en êtes sans doute la gardienne ?

Nouveau signe de la femme.

— En ce cas, madame, — devez être au courant de ce qui m'amène ici. M^r Ricard, notaire à Grenoble, m'a écrit pour vous annoncer la visite — M^{lle} Suzy Demours. Je suis cette personne...

Toujours sans prononcer le moindre mot, la vieille fit comprendre qu'elle avait bien reçu une lettre, mais que, ne sachant pas lire, elle ignorait la venue de la jeune

filie. Intriguée de ne pas avoir encore entendu le — la voix de la femme, Suzy Demours s'enquit :

— Seriez-vous muette, ma pauvre dame ?

L'horrible vieille inclina la tête en signe d'affirmation.

La jeune fille ne put réprimer un léger tressaillement. Ce château abandonné, ce chat aveugle, cette femme muette, et aussi cette immense solitude dont elle était entourée, tout cela l'impressionnait fort désagréablement.

Cependant, aussi aimablement que la lui permettait sa laideur, la gardienne ouvrit la grille et invita Suzy à pénétrer dans la propriété.

La jeune fille maîtrisa son trouble et entra. Elle suivit la femme muette et le chat aveugle jusqu'au pavillon de briques. Elle en franchit la porte et se trouva dans une pièce basse, d'une malpropreté repoussante, qui servait à la fois de chambre et de cuisine à la gardienne du château.

Cette dernière, à présent, semblait anxieuse d'entendre les explications de la jeune fille.

Suzy Demours, qui avait repris pleinement possession de son sang-froid, se décida à dire les raisons de sa visite au château.

Orpheline dès son jeune âge, élevée par une charitable parente, Suzy vivait à Grenoble, où elle gagnait sa vie en exerçant le métier de couturière.

Elle venait d'atteindre sa vingtième année, lorsqu'une lettre d'un certain M^r Ricard, notaire, était venue bouleverser sa modeste et laborieuse existence.

Elle se rendit à l'étude du rebelle et apprit que Robert Demours, son père, mort dix années auparavant au cours d'un voyage en Amérique, s'était rendu acquéreur, à l'issue de tous, d'un château des environs de Pontcharrai.

Le notaire se perdit en explications confuses auxquelles Suzy ne comprit qu'une seule chose : Elle devenait, par héritage, la propriétaire du château des Louves.

Elle n'avait plus, lui disait-on, qu'à entrer en possession de son bien.

Cette opération ne devait souffrir aucune difficulté, car

le château, ajoute le notaire, était abandonné. Seule, une vieille femme y vivait, s'étant érigée la gardienne de la propriété.

Tels étaient les renseignements que ■■■ Ricard avait recueillis, avant même d'apprendre à Suzy Demours son heureuse fortune.

Le notaire termina son conseil à la jeune fille de se rendre sans tarder au château des Louves, afin d'y faire valoir ses droits. Il se liendrait ensuite à sa disposition au cas où, par son intermédiaire, elle serait détentrice de trouver un acquéreur, car il doutait qu'elle voulût habiter elle-même ce vieux manoir, triste et solitaire, que les gens superstitieux du pays disaient même hanté.

Suzy n'avait pas tardé à prendre le train pour Pontcharrat. De cette ville, une voiture l'avait conduite au château des Louves. Et maintenant, elle attendait que la gardienne voulût bien lui faire visiter la maison.

Telles furent les explications que la jeune fille donna à la muette, laquelle sembloit vivement intéressée, apeurée aussi.

Sur les derniers mots de Suzy, la vieille femme prit un énorme trousseau de clefs, mais elle tremblait si fort que l'objet lui échappa des mains.

La jeune fille crut deviner la raison de cet émoi.

— Rassurez-vous, dit-elle avec bienveillance. Lorsque je serai la maîtresse de ce château, je n'oublierai pas que vous en avez été la fidèle gardienne. Vous continuerez à habiter ici !

La vieille sembla se faire que peu de cas de cette promesse, car elle persistait à montrer un grand trouble.

A ce moment, le ciel ayant achevé de s'assombrir, un éclair illumina la nue. Le coup de tonnerre suivit, très rapproché.

La gardienne se signa dévotement.

En bourrasque, le vent courbait les grands pins qui entouraient le château. Des ardoises volaient, détachées du toit à l'armature vermoulu.

Le vacarme grandit. Les éclairs et les roulements de tonnerre, répétés par l'écho, se succédaient maintenant sans interruption.

Puis ce fut la pluie, en gouttes larges et serrées. En quelques minutes, le parc ressemble à un vaste marécage.

Le cocher qui avait amené Suzy s'était montré bon prophète.

La vieille ne semblaît plus du tout disposée à traverser, dans ce déluge, le partie du parc qui séparait les « communs » du château.

— Attendons l'accalmie ! décida la jeune fille, qui se sentait elle-même indifféremment incommodée par cet orage d'une violence inouïe.

Cependant, une inquiétude était en elle. La nuit venait. Dans une heure, sous le ciel lourd de nuages, l'obscurité ■■■■ complète.

Suzy Demours se demandait comment elle pourrait regagner Pontcharrat dans ces conditions. Elle s'effrayait un peu à l'idée de partir seule, sous l'orage, par des chemins à peu près inconnus d'elle.

Une inspiration lui vint.

— Si le mauvais temps persiste, demande-t-elle, pourrai-je passer la nuit ■■■■ château ?

La gardienne ébaucha ■■■■ geste qui semblaît signifier que la jeune fille était ici chez elle, et qu'elle avait le droit d'exprimer sa volonté.

Rassurée à la pensée d'avoir un toit pour abriter sa tête jusqu'au lendemain, Suzy demeura en compagnie de la ■■■■, qui, étant allée querir une brassée de bois mort, raviva le foyer, à la grande satisfaction du chat aveugle qui vint se rouler les poils auprès de l'âtre.

La nuit tombe sans amener l'accalmie espérée.

Suzy, à présent, était moins pressée de visiter « son » château. Puisqu'elle demeurerait là jusqu'au lendemain, elle aurait tout le temps d'explorer la vieille demeure.

Elle accepta de partager le frugal repas ■■■■ la vieille : fromage de chèvre, lait caillé et pain blé.

Le dîner achevé, elle vit que son hôteuse allumait ■■■■ lanternes et reprenait le gros trousseau de clefs.

Par une mimique expressive, la gardienne fit ■■■■ prendre qu'elle allait montrer à la jeune fille la chambre où elle pourrait passer la nuit.

Les deux femmes traversèrent le parc, véritable

cloaque où leurs pieds s'enlisaient, bien que ■ pluie eût cessé de tomber.

Quelques minutes plus tard, Suzy demeura seule dans une vaste pièce du château.

Elle avait monté un escalier, suivi un long couloir et avait pénétré dans cette grande chambre qui sentait le moisi. C'était tout ce qu'elle avait pu voir de la maison.

La vieille l'avait quittée précipitamment, en lui laissant la lanterne, dont la lueur était si faible qu'elle n'arrivait pas à éclairer les coins les plus reculés de la pièce.

Suzy n'était pas d'un naturel craintif. Aussi prit-elle la résolution de rire de l'aventure.

— Je me souviendrai de ma première nuit dans « mon » château ! murmura-t-elle gaiement.

Le lit à baldaquin s'élevait dans une alcôve. Suzy posa la lanterne sur un guéridon, tout près d'elle. Elle se coucha sans se dévêtir, car, outre que la pièce était humide et froide, la vieille gardienne avait expliqué, à grand renfort de gestes, qu'elle ne possédait pas le moindre drap à offrir à sa nouvelle maîtresse.

Là encore, la jeune fille prit philosophiquement son parti de la chose. Et comme elle avait vingt ans, une conscience tranquille, une santé robuste, et qu'elle venait de vivre une journée fatigante, Suzy Demeure ne tarda pas à s'endormir, bercée par les grondements de l'orage qui s'attardait au-dessus de la forêt.

Depuis combien de temps était-elle plongée dans le sommeil lorsqu'elle fut réveillée par une étrange impression d'étouffement ? Elle n'aurait su le dire.

Elle ne se posa d'ailleurs pas cette question, sa seule préoccupation consistant à rechercher la nature de l'étrange malaise qu'elle ressentait.

Elle posa ses mains sur sa poitrine et frémait au contact d'un corps tiède, palpitant...

Elle comprit... L'affreux chat aveugle l'avait suivie. ■ milieu de la nuit, il était venu se coucher sur elle.

Prise de répugnance, Suzy chassa la bête, qui fit entendre ■ nouveau son sinistre miaulement.

À moitié somnolente, la jeune fille n'eut pas le courage de se lever pour mettre hors de la chambre ce peu

agréable compagnon. Elle chercha ■ se rendormir, mais un coup d'œil sur sa montre lui avait appris que l'aube était encore lointaine.

Déjà une douce torpeur s'emparait d'elle quand elle perçut, tout près du lit, du côté de la muraille, une sorte de grincement assez semblable ■ bruit d'un tube qu'on déplaça.

Intriguée, Suzy souleva les paupières. À la lueur faiblissante de la lanterne posée à son côté, il lui sembla alors que la maison s'entr'ouvrait...

Le mur semblait s'être *faudu* pour laisser place à une ouverture rappelant l'entre-baillement d'une porte...

« Je rêve, pensa la jeune fille. À moins que tous ces événements n'aient excité mon cerveau au point de faire apparaître devant mes yeux des choses qui n'existent pas en réalité... »

Elle se frotta les paupières et regarda mieux. L'étrange ouverture était ■■ jours là, mystérieuse et noire, coupant le mur, du plancher aux solives du plafond, mais si peu large qu'un enfant n'y eût pas trouvé son passage.

Doutant encore d'elle-même, Suzy avança la main vers l'étrange fente. Elle put reconnaître qu'elle n'était la victime d'aucune illusion. Mais, aussitôt, elle se recula en arrière, avec un léger cri d'effroi.

Ses doigts avaient touché quelque chose de froid, de lisse... et qui bougeait...

Il n'est pas de courage qui ne s'émousse dans certaines circonstances et surtout lorsqu'un être, fût-il parmi les mieux trempés, se heurte à des événements surnaturels.

Suzy tremblait de tous ses membres. La peur ■■ faisait demeurer étendue ■■ le lit, alors qu'elle eût voulu fuir cette chambre à l'étrange et inquiétant voisinage.

Son regard ne pouvait plus se détacher de cette ouverture mystérieuse.

On eût dit qu'elle pressentait que la minute qui allait suivre devait mettre le comble à sa terreur.

En effet, quelques secondes s'écouleront, puis, par la fente obscure, apparut lentement l'objet que les doigts de Suzy avaient touché...

C'était une bouteille, une de ces vulgaires bouteilles dites « bordelaises »...

Elle était cachetée de cire rouge...

Autour de son goulot, une main se crispait. Cette main, une main d'homme, à en juger par les dimensions, était recouverte d'un gant écarlate, couleur de sang.

Rien d'autre n'apparut. Le mala goûtée balança doucement la bouteille, comme pour mieux attirer sur elle l'attention de la jeune fille.

Précédation surperdue... Hélas! Susy finit éperdument cette main, cette bouteille...

La terreur la rendait muette. Elle ne trouvait pas la force de crier, ni d'interroger le personnage toujours invisible qui lui infligeait cet hallucinant spectacle.

La bouteille tourna doucement entre les doigts rouges.

Susy eut l'impression que tout son sang se glaçait, car elle avait senti, en ce même instant, une nouvelle découverte.

La bouteille n'était pas vide... Un liquide jaunâtre le remplissait entièrement. Mais la n'était pas le motif du suprême effroi de la jeune fille...

Celle-ci avait fait une affolante constatation. Elle avait aperçu, à l'intérieur de la bouteille, au milieu du liquide jaunâtre... deux yeux, deux grands yeux sombres, fort beaux...

Et les deux yeux, humains, expressifs, comme vivants... les deux yeux dans la bouteille, fixaient Susy de leur regard à la fois tendre et douloureux...

Au ciel, l'orloge grondait toujours...

(*Les Yeux dans la bouteille*; Ferenczi, édit.)

BIBLIOGRAPHIE. — *Terre d'Aventures*; — *Les Contes du Whisky*; *Ann-Rou*.

Jean Ray est né en Belgique, à Gand, en 1887. Il écrit ses premiers romans en langue néerlandaise dans des revues de Flandre et de Hollande.

Il collabore ensuite en français à plusieurs journaux et revues : *Journal de Gand*, *vingtième Siècle*, *Revue franco-belge*, *Ami du Livre*, *Mercur de Flandre*, etc.

Après un premier roman, *Terre d'Aventures*, il publie en 1925 *Les Contes du Whisky*, dont la puissance et l'originalité suffirent à lui assurer un rang véritable parmi les écrivains du « genre terrifiant ».

IRISH WHISKY

Le riche armateur Gilchrist a disparu mystérieusement. Dans un bar, non comptable, Tom Wade, révèle à un journaliste les circonstances de cette disparition.

Où en étions-nous ? Ah ! oui, j'entendis que Murray repoussait la chaise.

« Gilchrist, dit-il d'une voix douce, mais très nette, assez de crimes, la *Waverley* ne partira pas.

— Capitaine Murray, répondit Gilchrist, vous plaisait-il alors de me rendre les quatre mille deux cents livres qui sont votre part dans l'équitable affaire du *Waverley* et que j'eus la faiblesse de vous avancer ?

— Je ne pourrais le faire maintenant, dit Murray très bas, mais...

— Voyons, Murray, ni maintenant ni jamais nous ne pourrions le faire, le temple de Ghur a besoin de son pauvre argent !

— Ah ! »

Ce « ah ! terrible », Murray venait de le pousser.

L'oreille collée à la porte du bureau de Gilchrist, j'é-

contais ce colloque entre mon patron et Murray, le capitaine du *Waverley*, un de nos cargos faisant le service de Londres à Calcutta.

Murray était un grand garçon maigre d'une humeur morose; son teint sombre dénotait une origine hindoue. C'était un marin intelligent, sobre et estimé de tous.

« Alors, continua Murray, vous savez que...

— Mais oui, mon garçon, je sais que vous avez besoin d'un argent son pour entretenir un tas de futurs révoltés qu'abrite le convent de Ghur dans la montagne, là-bas...

— Si... gronda le marin.

— Soyez tranquille, cela n'est pas mon affaire, je n'aime pas plus la corde de Kew-Gate que vous n'avez de l'affection pour le peloton d'exécution dans la cour d'une caserne de Simla. Vous ferez donc comme pour le *Delaware*. »

J'eus un frisson désagréable dans le dos.

Le *Delaware* était un misérable cargo que Murray commandait et qui se perdit corps et biens dans l'Atlantique, il y a une dizaine de mois. Trois ou quatre hommes, dont Murray, échappèrent au naufrage.

« Et si cette fois-ci je n'en échappe pas ? dit Murray.

— Mais vous en échapperez, mon bon ! clama la voix métallique de Gilchrist, et vous toucherez comme l'autre fois, en plus des quatre mille...

— Suffit, grogna le marin.

— Ah ! Murray, vous — vous imaginez pas la peine que j'ai — pour faire doubler l'assurance de mer. Ils se moquent de moi ! Mais qui sera bien attrapé quand le *Waverley* ira danser dans les brisants d'Onesant, haï, mon petit Murray ?

— Taisez-vous ! gronda Murray, moi je fais cela pour mon peuple et pour mon Dieu. Quand le moment sera venu de payer mes crimes, je payerai, et peut-être que Dieu aura pitié de son indigne serviteur. Mais vous, Gilchrist, que diriez-vous sous l'Œil Formidable ?

— Je dirai d'abord que nous n'avons pas le même Dieu ; le vôtre s'appelle Vichnou ou Brahma, ou Bouddha, cela m'est bien égal, et je lui tire mon humble révérence par estime pour vous.

« Mais mon Dieu à moi est là. Murray, derrière l'acier

chromé et les serrures Lips de mon coffre-fort. Chapeau bas ! Il s'appelle livre sterling, compte — banque, il s'appelle Argent. Et c'est un Bien qui — tout, condition de l'avoir à soi. Ah ! eh !... »

— Gilchrist, s'écria la capitaine, vous êtes une créature immonde !

— Murray, répondit Gilchrist, vous êtes — une dame et un insolent.

— Craignes...

— Je n'ai peur de rien. »

Alors se passa une chose curieuse.

Ce dernier mot fut suivi d'une exclamation de terreur aigüe.

J'approchai vivement l'œil de la serrure, fourrai lumière dans le panneau noir de la porte, et je vis Gilchrist faire de grands gestes de répulsion. La voix de Murray s'éleva alors, ironique et méprisante :

« Vous n'avez peur de rien, Gilchrist, et cela vous fait blêmir et trembler comme un enfant !

— Tuez-le, Murray, je vous en supplie ! Je ne puis pas en voir une ce je deviens comme fou d'horreur. »

Je vis s'avancer alors sur la blancheur du mur la pelote velue d'une grosse araignée. Une règle siffla dans l'air et écrasa la bestiole. J'eus tout juste le temps de me réfugier dans un coin obscur quand la porte du bureau s'ouvrit pour livrer passage au capitaine.

Ce sourire singulier éclairait sa face naguère sévère et fermée.

Je veux bien encore du whisky, merci.

Il puisa ne laissez plus mon verre vide à présent, il me faut — peu de contact pour vous raconter ce qui — suivre.

Huit jours plus tard, le *Waverley* se perdit en large d'Onesant par une nuit sans lune et par gros temps.

Comme tout l'équipage. Murray y laissa la vie. On trouva sa dépouille déchiquetée, dans une crique de la côte, il serrait dans ses bras le cadavre d'un jeune garçon...

Et ce garçon, Monsieur, c'était Herbert, mon fils !...

Oui, mon Herbert, mon petit enfant!

Je l'ai élevé comme l'aurait fait une mère, car la sienne était morte très jeune; j'ai couvert de baisers ses petits pieds roses quand ils avaient mal de leurs premiers pas, je lui ai conté de si belles histoires, j'ai pleuré quand il pleurait et j'ai ri quand il avait le cœur en joie.

Je ne voulais pas en faire un marin, Monsieur, mais le voisinage des docks, quelques romans d'aventures, la grande chanson des départs que le triple appel des sirènes effolées lance dans l'air marin, ont tout fait.

S'étant enfui de chez nous, il s'est adressé à ce chien de Gilchrist... et Gilchrist l'a embarqué sur le navire de mort!

Pardonnez-moi les larmes d'un pauvre vieux papa, qui troublant la sérénité grande de ce whisky.

Pourquoi je n'ai pas tué Gilchrist?

Cela c'est le secret du braillard, cela c'est l'ordre ■ Dieu.

Cer j'étais en poche le couteau qui devait trancher la gorge du misérable. Mais Dieu ne l'a pas voulu ainsi, et il envoya l'Horreur punir Gilchrist.

Je marchais donc, palpant mon arme fraîchement aiguisée, quand brusquement la Fog' enfuma la rue.

Jamais je ne lui avais connu des volutes plus lourdes, il bourrait littéralement les rues de son étoupe humide et malodorante.

Soudain une voix sortit de la brume, tout près de moi :

« Tu ne tueras pas Gilchrist! »

Je me tournai de tous côtés, je ne voyais que les murs mouvants du fog.

« Écoute, Thomas Wade, sur l'ordre de Dieu, je pourrai Gilchrist et je vengerai Herbert! »

Je crus alors voir dans le braillard une haute et maigre silhouettede piquée d'une double flamme ■ à l'endroit des yeux.

« Murray! » m'écriai-je.

La voix plaintive s'éleva :

L. Braillard.

« Pardonne-moi, Wade, comme ■■ fils m'a pardonné sa mort! »

— Murray, où es-tu? »

La voix s'éloigna, se morcelant étrangement.

« Là où est la... vengeance. Ne tue... pas Gil... christ... »

« Son châtiment sera... horrible... horrible... he... he... »

Et le grand ombre se fondit parmi les millions de meutes de fumée dont se compose le fog de Londres.

Ce fut en soir que la chose se manifesta.

Je travaillais en face de Gilchrist dans le petit bureau.

Les employés, enfermés toute la journée dans la sous-pente appelée pompeusement « bureau de réception générale », venaient de sortir en claquant joyusement les portes.

Tout ■ coup un pas résonna dans l'escalier en spirale. Je vis une expression d'étonnement glisser sur la face ridée de Gilchrist, et comme les pas montaient toujours, cette expression se mua en stupeur, puis en véritable effroi.

Moi, j'avais du soleil au cœur et je remerciais Dieu.

Nous venions tous les deux de reconnaître le pas de Murray.

Un coup sec fut frappé à la porte.

« Entrez, » cria Gilchrist.

La porte s'ouvrit, lentement, lentement... sur l'obscurité de l'escalier à peine trouée ■ l'étoile d'une veilleuse, mais personne n'était ■.

Je dis : personne.

Un souffle de glace entra avec une terrible odeur de mort, ■ effluve du ■■ pourriture du jaisant.

« C'est le vent, déclara Gilchrist rassuré, il apporte toutes les mauvaises odeurs du port. »

Mais son optimisme cessa aussitôt, car les pas traversèrent la pièce, et l'unique fauteuil gémit sous ■ poids d'une présence invisible.

« Bitez... Wade... heu... Gilchrist, on dirait qu'il y a quelqu'un... dans le fauteuil. »

Je baissai les épaules avec une pitié affectée.

« Monsieur Gilchrist rêve ! »

Mon dédain l'encouragea, il se pencha de nouveau sur son livre de comptes ; mais je vis son œil inquiet interroger peureusement le coin où se trouvait la fauteuil.

À la fin, il n'y tint plus et s'en approcha.

C'était un meuble bien honnête, rendu luisant par un constant usage ; ses formes dénuées et honnêtes ne justifiaient aucun effroi.

C'est ■ que Gilchrist pensa sans doute, car il étendit vers lui ■ main assez ferme et...

Bien qu'averti par une influence mystérieuse, j'ai poussé un cri de terreur.

Cette main lui sauta furieusement par une poigne invisible, meurtrie, retournée, déchirée, brisée ; ensuite Gilchrist fut jeté brutalement à travers la pièce.

Puis le gaz pâlit soudain, siffla et s'éteignit en une note grave.

Gilchrist hurla encore une longue minute sous d'invisibles et abominables tortures.

Je parvins à allumer un bout de chandelle qui servait à fondre nos bâtons de cire à cacheter. Mon patron gisait inerte contre le pupitre, il avait du sang aux narines et sa bouche était étrangement tordue.

Je l'ai reconduit jusqu'à la porte ; il parlait d'arrogances.

Pourquoi ?

Il resta huit jours au lit.

Quand il revint, il cachait sa main gauche dans un gros gant de laine noire, et un bandeau couvrait sa bouche.

Il parlait difficilement, émettant d'étranges consonnes sifflantes en se donnant un mal inutile.

Ses yeux avaient une expression fixe, éternelle, pas humaine. La pensée de la vengeance prochaine me donnait tout juste ■ courage de supporter ce regard plein d'une singulière et sanglante convoitise.

Les journées passèrent, semblables, quand un soir, la chose revint.

Ce fut Gilchrist qui l'entendit le premier.

Il pensa au cri aigu et tâcha de se lever...

Je vis avec stupefaction que cela lui était impossible. Il semblait rivi sur sa haute chaise.

Un bruit singulier montait des sous-sols vers les bureaux. C'étaient des pas de personnes nombreuses ; des pas, dis-je, c'étaient plutôt des râlements très longs, ostentés, frappant le bois des marches avec une certaine cadence, accompagnés d'un grand frolement soyeux sur les maraillies.

La porte fut plutôt arrachée qu'ouverte.

Il n'y avait comme la première fois que l'ombre vide de toute présence.

« Ar... Ar... Ar... »

C'était Gilchrist qui tâchait de parler ; un flot de sueur rose coulait à grosses gouttes de son front sur ses lèvres.

Quelque chose rabota le plancher, puis le misérable fut tiré de sa chaise, flotta quelque temps en l'air, puis fut collé au plafond.

Oui, collé au plafond !

Une bizarre frénésie accrochait à présent son corps, ses os craquaient, ses jointures furent étirées ; par les plaques déchirées je vis la chair jaune de son ventre s'ensanglanter.

On aurait dit des mitrons d'enfer pétrissant une épaisse pâte ■ chair humaine.

Et malgré mon désir de vengeance, je m'enfuis, criant de peur et de dégoût.

Non ! ■ ■ mourai pas !

Six semaines plus tard, ■ avait repris sa place à ■ bureau devant moi.

Mais cet être enroulé de chaînes et de couvertures, à la casquette de velours enfoncée profondément sur le front, un mouchoir remontant jusque sous les yeux, comme un heid de femme arabe, de gros gants cachant les mains, cette créature est-ce encore Gilchrist ?

Il ne parle plus, il émet de temps en temps ■ sifflement impétueux que je ne saurais reproduire. Et puis il est plus petit, il est beaucoup plus petit. Les jambes,

s'il en a encore, sont emmaillonnées comme celles d'un baby.

Peg, sa vieille servante, qui lui est toute dévouée, la conduit au bureau dans une petite chaise roulante et vient le chercher le soir. Elle ne veut rien dire, mais sa figure revêche et méchante est toute bouleversée et comme ravagée par une peur abjecte.

Les mouvements de Gilchrist sont drôles, saccadés, je remarque qu'il bandit avec une légèreté surprenante pour son âge, et, tenez, si peu humains !

Malgré tout, il surveille encore àprement ses livres, son coffre-fort ; l'éclat rouge, presque insoutenable, de son regard les couve jalousement avec une fureur muette, désespérée.

Chose inquiétante et terraisemblable, son ombre n'a plus rien de celle que nous connaissons aux hommes.

Un soir qu'il se pencha vers la lampe, elle s'étala sur la muraille, monstrueuse et difforme.

Oui, Monsieur, c'était bien cela : une pâte devant laquelle un mystérieux modelleur hésite, qu'il étire, laboure, pétrit, gonfle et aplatit avant de lui donner sa forme définitive !

Un jour, je vis ses yeux se lever sur un point du mur d'en face et s'y fixer avec un regard d'une férocité bestiale. Et comme je suivais leur direction, je vis... une grosse mouche, qui s'y brossait tranquillement les ailes. Qu'est-ce qui m'a fait quitter le bureau, pour coller, brusquement mon œil à la serrure ?

Gilchrist se tourna vers la porte pour voir si j'étais parti, puis d'un seul bond il fut sur l'insecte.

La calotte et le mouchoir tombèrent.

Ah ! Monsieur...

A la place de la bouche, une dégoûtante trompe hérissée de crochets et de poils baillait, et autour de la tête, atrocement déformée, de nombreux yeux jetaient leur regard de flamme et de sang.

Et puis... pouah ! il croqua la mouche avec délices.

C'est fait.

La « chose » est revenue.

Je ne l'ai pas entendue venir, Gilchrist non plus, car était immobile sur sa haute chaise.

Tout à coup, une voix claire s'éleva :

« Gilchrist ! »

Ses yeux s'ouvrirent, fous, démesurés.

« Gilchrist, dit la voix, il faut payer ! »

Et ce fut rapide.

Calotte, mouchoir, châles et couvertures valèrent en lambeaux à travers le bureau, et une série de coups mats frappèrent une boule de chair rose, glissante et pantelante.

Et je vis... Ce ne fut qu'un éclair, mais je vis :

Une gigantesque araignée modelait de ses pattes horriblement griffues ce qui restait de Gilchrist, et lorsque la vision d'horreur s'évanouit, il ne resta plus qu'un affreux petit monstre rougeâtre suçant à petits bonds guêches vers le coin le plus obscur de la chambre.

Gilchrist a disparu.

C'est ce que dit le monde, et ce que vous direz aussi.

Cela n'est pas vrai.

Il est toujours là, dans le coin du bureau, seulement il a pris les proportions d'une araignée ordinaire, bien que très grosse et particulièrement repoussante.

Dès que j'ouvre le coffre-fort, elle sort de sa cachette et me regarde, me surveille.

Et voici où ma vengeance commence :

Dans les livres, je commets faux sur faux ; je le saisis alors avec les pincettes du foyer et je le jette sur les pages malmenées.

Elle constate le délit, court affolée sur le papier blanc et fait d'horribles gestes de ses pattes velues. Car Dieu lui a laissé toute son intelligence d'homme dans sa minuscule enveloppe d'insecte immonde.

J'ouvre alors le coffre-fort et je prends mon cher argent.

Ne croyez pas que je le vole, Monsieur ! Quoi, prendre des bank-notes encore rouges et chaudes du sang de mon enfant ?

mon ventre gonflé, puis je brûle les livres sterling à la flamme ■ la bougie.

C'est alors qu'il faut voir la hache!

Elle fait des bonds, escalade les écriers, tâche de me mordre.

Elle a bien failli réussir l'autre jour, mais d'un coup de règle je l'ai amputée d'une patte. Il fallait la voir se tordre en une hideuse souffrance!

Mais là ne s'arrête pas sa juste persécution. Chaque matin je détruis la toile qu'elle tisse maladroitement dans son coin.

J'ai épuré le bureau d'insectes; vingt astrupe-mouches glanent au plafond les bestioles ailées. L'oreignée souffre lamentablement de la faim. De temps en temps je lui abandonne quelques maigres moustiques, car je ne veux pas qu'elle meure.

Et lorsque à mes faux continuels elle a des velléités de révolte, il suffit que je lui crie :

« Gilchrist, tu seras privé de mouches aujourd'hui, » pour la voir se rouler de désespoir.

Hier encore, je lui ai signalé qu'elle serait amputée d'une seconde patte.

Je l'avais emprisonnée sous une cloche de verre, et comme je m'approchais avec ma pince pour l'exécution projetée, je vis ■ elle, immobile, une petite poussière liquide qui brillait.

Gilchrist pleurnait!

Voilà, Monsieur, versez-moi le whisky que le barman a mis à rafraîchir dans la cour pleine de brouillard, froide comme une nuit de pôle.

Irish Whisky, Whisky d'Irlande au goût du sang et de larmes, rafraîchis ma bouche amère, ampuisée de fièvre. ■ réchauffe mon cœur, mon pauvre cœur...

(Les Contes du Whisky ;
La Renaissance du Livre, édité.)

MAURICE RENARD

BIBLIOMANIE. — *Fanibon et Fantoches* (1908); — *Le Docteur Lorne, sous-Dieu* (1909); — *Le Paysage immobile* (1909); — *Le Petit bleu* (1912); — *Suite fantastique* (*Monsieur d'Outremont* (1912). — *Les Mains d'Orlac* (1910); — *L'Homme traqué* (1920). — *Deux Contes à la plume d'oie* (1912); — *Le Singe*, avec Albert-Jean (1925); — *L'Amant de la Mer* (1920); — *L'Amant, son Yi la Peur* (1926); — *Noire-Dame Boyne* (1927); — *L'Enfant* (1927).

Né à Châlons-sur-Marne le 20 février 1875, Maurice Renard, fils et petit-fils de magistrats, fut destiné par son père à porter le toge. Mais, dès l'enfance, la lecture des contes d'Edgar Poe lui avait révélé sa véritable vocation. Après quelques années poétiques, il publia, en 1900, sous le pseudonyme de Vincent Saint-Vincent, son premier recueil d'*Histoires singulières*, suivi de nombreuses nouvelles et de romans : *Le Docteur Lorne, sous-Dieu, Le Petit bleu, Les Mains d'Orlac, Le Singe, L'Enfant*. Dans une de ces œuvres s'affirme l'originalité d'un talent qui unit avec l'imagination la plus puissante à une impeccable logique. Avec Wells et Huxley, René Maillerie, Maurice Renard demeure le maître incontesté du roman scientifique qu'il a défini lui-même : « Une fiction qui a pour base un sophisme; pour objet, d'amener le lecteur à une contemplation de l'univers plus proche de la vérité, pour moyen, l'application des méthodes scientifiques à l'étude compréhensive ■ l'inconnu et de l'incertain. »

La peur à laquelle Maurice Renard nous entraîne n'est pas l'épouvante brutale : ce ne sont point des scènes d'horreur qui l'engendrent; la source en est plus profonde, la qualité plus subtile. C'est une peur qui affecte moins les nerfs que l'entendement. Le mystère, l'équivoque en sont inséparables. Elle n'en est que plus aiguë au son étrange.

LE RAIL SANGLANT

Harding buvait, assis sur la table, l'œil mammis. Sa main rude, enfoncée dans sa chevelure rousse, griffait le cuir jusqu'au sang.

Simonsen était encore parti!

Un calme de mort régnait sur la prairie déserte.

Harding prêta l'oreille. — Quelqu'un ?

L'homme s'empresse ■■■■ disparaître dans une armoire la bouteille de brandy. Puis il éconta, sortit à pas de loup, et s'arrêta, aux ébénis.

La nuit obscure laissait à peine entrevoir les bâtiments de la petite gare du railway, perdus dans l'immensité d'herbages, à cette bifurcation qui, seule, lui donnait quelque importance. L'ombre de Harding se projeta sur les rails, encadrée dans ■■■■ rectangle lumineux de la porte.

Il rentra, pour éteindre la lampe, puis ressortit comme un voleur. Baisant la façade de planches, il se coulait furtivement dans les ténèbres.

Tout à coup, le galop étouffé d'un cheval se fit entendre à une certaine distance, vers le nord. Le bruit sourd décroît peu à peu. Le cheval s'éloignait.

Avec un grognement de rage, Harding, d'un poing crispé, boya ■■■■ ride.

— Lucy ! murmura-t-il, Cette fois, c'est elle qui est venue le rejoindre !

Et il jura tout bas, pris de fureur, empoigné par une détresse colérique.

Un pas s'approchait sans hâte.

Quand Simonson entra dans le bureau, il trouva son compagnon qui buvait, sous la lampe.

— Déjà revenu ? fit Harding avec un sourire faux.

L'autre ne répondit pas.

— 22 heures, observa-t-il en regardant l'horloge. C'est vous qui vieilliez, n'est-ce pas ?

— Vous le savez bien.

— Bonne nuit, Harding.

— Meilleure pour vous, Simonson, qui dormirez votre content !

Il entendit le jeune homme se déshabiller derrière la cloison, et perçut le froissement des draps contre les voliges.

Harding, vesté seul, sangsotait dans la nuit. « Lucy galopait sur son mustang, vers la ferme paternelle !... Lucy, toute grisée des baisers de Simonson !... »

Il se leva de sa chaise, ébloui par un vertige noir.

Une force de haine le dressait, sous le coup de lanterne d'une souffrance atroce.

Un murmure métallique s'enflait au lointain. Une sonnerie se mit à trembloter, comme une présence surgie. Harding, rappelé au sentiment de ses fonctions, alla se poster sur le quai, pour le passage du convoi 28.

Le train retentissant chargeait l'obscurité. Il passa, dans un élan formidable qui semblait dévastateur, et s'enfonça vers l'est.

Le veilleur resta debout au bord de la voie, hébété, l'œil fixé sur le néant.

L'enfance, alors, fut caressée par un appel très doux, Harding, en somme, tourna la tête... Simonson parlait en rêvant... Collé à la cloison, Harding discerna des mots sans suite :

— Lucy... Mon cher cœur...

Il y a des douleurs qui semblent refroidir tout votre sang, puis l'embrasser. Harding serra les mâchoires pour ne pas rugir.

Mais, du levant, l'express 39 arrivait, précédant d'un quart d'heure le rapide 24, qu'il fallait faire bifurquer. Harding, ■■■■ fois encore, sortit, machinalement.

Quand le bourraque du train eut balayé la paix de la station solitaire, il s'approcha du levier d'aiguillage.

Il soufflait de le basculer, et là-bas, cent mètres plus loin, les rails obéissants se rejoignaient.

Harding avait saisi la poignée, fait jouer la clavette à ressort... Il s'arrêta brusquement.

Oh ! Cette idée ! Cette idée !... Il avait un quart d'heure pour agir !... Pardieu ! Tout le monde croirait à un accident ! Oh ! oh ! Cette idée !...

Il se mit à courir, dans l'herbe, la long de la voie, vers l'aiguille. Il désespérait...

Un peu plus tard, il revenait, et, faisant irruption dans la chambre de Simonson :

— Debout ! Vite ! L'aiguille est détraquée !

Simonson, sans un mot, gagna du lit.

— Quelle heure est-il ?

— 23 heures ■■■■ Le rapide passe dans six minutes. Courrez vite à l'aiguille, Simonson !

— Vous êtes sûr que le levier est en bon état ?

— Sûr! Courez à l'aiguille! Le levier, je reste ici, moi, pour le manœuvrer. Cela vous aidera. Mais vite, vite!

Simonsen lui cria, tout en s'éloignant au bout de la course :

— Le projecteur! Eclairez-moi avec le projecteur!

— C'était bien mon intention, grogna Harding.

Le projecteur à acétylène lança dans l'ombre son tube de plein jour. Harding le braqua sur Simonsen, qu'il vit courir de toutes ses forces, faire halte enfin, et se pencher sur l'aiguille.

Harding, invisible au sein des ténèbres, l'observait. Il cria :

— Qu'y a-t-il ?

— Des pierres ! répondit Simonsen. On a introduit des pierres entre les rails.

Il s'achait à les enlever. L'opération terminée d'un côté de la voie, il passa de l'autre, et recommença.

— Ça y est ? fit Harding.

— Ça y est ! annonça Simonsen.

Harding répliqua, toujours criant :

— Le levier ne fonctionne pas davantage ! Il y a autre chose !

— Je ne vois rien !

— Regardez mieux, par le diable ! Nous n'avons plus que deux minutes !... Le levier ne bouge pas !

Mais quelqu'un qui se serait trouvé derrière Harding aurait vu qu'il n'exerçait aucun effort sur l'appareil.

— Regardez mieux, Simonsen ! Dans le fond, il doit y avoir quelque chose qui coïncide ! Tâchez sous le rail mobile !

La sonnerie se prit à tinter. Un grondement naissait au bord du silence...

Simonsen, nerveux, plongea ses deux mains dans l'entre-rails.

Alors Harding manœuvra le levier, qui bascula promptement. Et l'air fut déchiré par le cri abominable d'une bête humaine prise au piège.

Harding frissonna et, d'un geste brutal, supprima la lumière. Il n'avait qu'à peine l'horrible spectacle : Simonsen hurlait, les deux mains saisies dans l'étau, et broyées, Simonsen son de souffrance, immobilisé dans

l'attente du train, qui le mutilerait mortellement, s'il ne l'écrasait point. Et cela, il valait mieux ne pas le voir.

Cependant, les hurlements du supplicié ne cessaient de s'élever. Harding n'avait pas prévu cette effroyable conséquence. Il s'était imaginé que tout se déroulerait dans l'obscurité, sans bruit... Ah ! Ce train, ce rapide, — quelle tortue ! On l'entendait venir ; on voyait une lueur rousseâtre, deux points de lumière ; mais tout cela semblait figé au fond du noir... Et puis, les appels se succédaient effrusement, — implorés, — bons, tout au plus, à inquiéter les chiens de prairie...

Harding se boucha les oreilles... Etranglé ! Rien n'effaçait les cris de Simonsen...

Le train se rua sur la station. Son vacarme foudroyant tonitrua. Une gêne formidable fit chanceler l'atmosphère.

Le criminel desserra craintivement l'étreinte de ses poignets...

Simonsen hurlait toujours, n'est-ce pas ?

Oui, toujours.

Les dents grinçèrent. La nuit se balançait comme une mer houleuse. Harding vortait vers la chambre. Le quai, sous ses pas, semblait se soulever, puis s'abîmer, par l'effet d'un roulis inconcevable.

Il empoigna la hache d'incendie, fixée bien proprement auprès des extincteurs ; et il l'arracha si violemment que les crochets sautèrent.

Les cris de Simonsen redoublaient.

Harding, lourd comme une statue en marche, se dirigea de leur côté, titubant d'un rail à l'autre. Il détalonnait le manche de la cognée avec une force qui lui engourdisait les doigts. Puis il s'aperçut que, de l'autre main, il portait le falet, et que le falet oscillait en tous sens.

Courir ! Ah ! bon Dieu ! Courir ! Terminer tout cela sans délai !... Pourtant, une éternité s'écoula ; un infini fut franchi. La voie prenait l'apparence d'une échelle gigantesque dont il fallait gravir les traverses une à une.

Harding, les yeux rivés sur les ténèbres, guettait l'apparition de Simonsen, la bouche ouverte et criant.

Il le vit enfin, rejeté à l'écart, couché sur le dos et parfaitement immobile. Tout son sang avait coulé de ses poignets tranchés. Quel cadavre plus muet que celui-

là... Mais Harding continuait à l'entendre crier. Debout auprès de la dépouille, et terrifié, le vivant écoutait le mort hurler dans sa tête!... Ses doigts sans force laissaient tomber la hache, il sentit ses jambes se vider de toute chaleur, et tout à coup sa sueur, d'une poussée, le couvrit d'une sueur glaciale.

Il secoua la tête, à la manière d'un cheval harcelé par une guêpe. Il fouilla cruellement ses oreilles, pour en faire sortir l'atroce clameur. Bast! Simonson hurlait de plus belle, en plein cerveau.

Boire! Boire! Boire! C'est cela! Une bonne soûlée, ■■■■ demain il n'y paraîtrait plus!

Harding revint en arrière, à toute vitesse, portant les cris sous son crâne, comme Sindbad parait aux épaules le Vieux de la Montagne.

Et il but, à la régale, un demi-litre de brandy.

Simonson, loin de se taire, cria plus fort.

L'autre but davantage. Il voulait s'assommer d'alcool et tomber, ivre-mort, sous le poids d'un sommeil éternel.

Mais rien ne pouvait tuer la voix du fantôme sonore. Attachée au bourreau devenu victime, elle le ravageait... Il fuyait, à présent. Il allait de-ci de-là, trébuchant, tournant, effolé, bondissant, blessé dans des chutes nombreuses...

Tout fut perdu lorsque Harding commença de crier lui-même, pour tâcher de couvrir la voix du mort. Son supplice le lança dans une ronde terrible, parmi les obstacles du quai et du ballast, jetant une plainte ininterrompue, douloureuse et forcée.

A quoi bon! Toujours et toujours l'agonie de Simonson trouvait en lui mille échos qui l'éternisaient. Il fallait, pour s'en délivrer, un remède plus puissant que le brandy, — plus puissant que la vengeance satisfaite et l'assourdissement de la passion jalouse, — un moyen plus efficace que de hurler soi-même en errant au hasard...

Il fallait l'express de 4 heures, sous lequel Harding se précipita, pour mourir à son tour et rentrer dans le silence.

(Copyright by Maurice Renard, 1907.)

■ D'EFFROI

Deux moyens s'offrent à l'auteur pour créer la terreur : il peut la provoquer par la description de scènes horribles, ou — tâche plus malaisée — faire naître progressivement l'effroi dans l'esprit du lecteur en évoquant autour de lui une atmosphère de mystère et d'angoisse. C'est cette dernière méthode que Maurice Renard a employée dans le passage suivant, un des plus caractéristiques de son roman : *Le Magy*.

Il s'éveilla brusquement, hypnotisé par une tache rouge, les yeux rivés sur la grille où des bruissements loins en loins, crépitaient, chantant la brisure subtile d'un cristal qui se fêle.

Un fantôme livide dressait sa forme entre les rideaux. Le jour, sournoisement, apparaissait.

La pensée d'Eric lui faisait mal, au sortir du sommeil, comme une douleur du corps après l'anesthésie.

— Richard et Charlotte! pensa-t-il. Oh!

La lampe s'était éteinte. Eric, assommé, vivait de méchantes minutes. Il ne bougeait pas. Il écoutait, pareil au condamné qui prête l'oreille aux bruits de l'aube, et qui sait que c'est aujourd'hui.

— Il est rentré! murmura-t-il. Et je n'ai pas parlé! Quelle sottise!

Le froid lui raidissait le masque. Il épiait les craquements, les souffles.

Mais la rumeur sourde de l'humanité commençait à s'élever au fond ■■■■ silence. Et, avec le jour, le vent naissait. Qui frappait au carreau? La corde de la jalousie, ■■■■ noir qui a peur dans la rue et qui veut entrer, pour se mettre à l'abri.

Oui, c'était bien la corde. Eric se sentait las, énérvé... Les lames de cette jalousie cliquetaient au vent, à l'imitation des ossements dans une danse macabre.

Il se mit debout, et releva la jalousie.

Le froid pinçait. Eric gratta le givre qui dépolissait une vitre. Les rues étaient vides, les maisons hermétiques. ■■■■, à l'aurore misérable de ce jour d'hiver, alors

que les humains surlaient à peine du sommeil, les choses, elles, semblaient tourmentées d'en ne savoir quelle angoisse. On voyait, aux fenêtres closes, s'agiter des stores et des lambeaux, tels des enchaînés qui s'efforcent ■■■ finir. Des persiennes battaient de droite à gauche, à sauter de leurs gonds. L'herbe des Arènes, couchée par des remous de-ci de-là, ■■■ les mouvements d'une foule ■■■ paniquer, qui ne sait par où s'échapper. Un linge se débattait au balcon d'un « troisième », et désespérément qu'on croyait l'entendre hurler parmi toutes les infimes clameurs qui passaient dans la nuit. Il y avait, au ciel, des fumées qui fuyaient comme des signaux d'alarme hissés au faite des maisons. Et tandis que le vent faisait hurler des sirènes plaintives dans un ou-dolà inexplicable, on pouvait remarquer sur les toits l'étrange attitude des cheminées pivotantes. Portées là en troupes, comme des observateurs casqués, dressées dans leur culasse tubulaire, elles ne cessaient de tourner vers les différents lointains de l'horizon leur chef ■■■ cimier de tôle, comme si un mystérieux sous-él) les eût averties d'un danger incompréhensible, qu'elles cherchaient à repérer en interrogeant l'espace. On eût dit, à voir l'ensemble de leurs volte-face, qu'à toute seconde quelque chose de suspect, là-bas, attirait leur attention énermée, puis qu'une autre alerte la fixait sur un autre point. Et elles avaient, sous leur visière levée, une manière de visage béant, dont l'obscurité semblait anxieuse et vigilante.

Dans l'aube terrifiée, parcourue de poussières en fuite, une cloche inconnue tinta, présage funèbre emporté par la bourrasque.

Eric tâcha de sourire.

— Littérature! dit-il tout haut.

C'était bien, en effet, son état d'esprit qu'il prêtait aux choses et dont il animait le spectacle du dehors. Il subissait une crainte irraisonnée. La proximité de ■■■ chard et de Charlotte lui était insupportable. Il avait peur de sa souffrance portée au paroxysme, peur de lui-même, de ce qui lui arriverait s'il demeurait là, aux écoutes ■■■ la mortelle. Il s'inquiétait de se sentir hors de lui, au comble de l'agacement, déprimé par le ■■■.

la ■■■ nuit, l'inaction et la contention forcées des jours précédents. Marcher, éprouver sur sa figure le frottement de l'air vif, aller au hasard, mais faire jouer ses muscles et se laisser un peu assouvir par l'haleine de la Nature! Fuir, lui aussi, fuir le voisinage intolérable! Au retour, il aviserait. Car il était temps que cela finît; un instinct l'en avertissait, et le miroir de la cheminée la lui confirma, en reflétant sa face cava et défaits.

Il s'enveloppa de sa pelisse, mit son chapeau, mangea quelques gaufrettes, et, sortant, referma la porte sans bruit.

Trois pas sur le palier, et, tout de suite, arrêt.

■■■ masse sombre encombrait les dernières marches.

Un homme affalé au seuil des Cirrues.

Immobile. Couché...

Richard!

Mort.

(Le Singe : Éditions G. Grès et C^{ie}.)

JEAN RICHEPIN

(1843-1926)

BIBLIOGRAPHIE. — *Les Escapes d'un réfractaire* (1872); — *L'Étalon* (1873); — *La Chanson des Gueux* (1874); — *Les Capotons* (1877); — *Madame André* (1877); — *Les Morts bizarres* (1877); — *Le Glu* (1881); — *Quatre petits romans* (1882); — *Nana* (1883); — *Le Pavi* (1883); — *Miarka*. ■ ■ ■ fille à l'ours (1883); — *Les Dimorphismes* (1884); — *La Mer* (1884); — *Monsieur Scapin* (Comédie-Française, 1884); — *Braves Gens* (1884); — *Le Filibuster* (Comédie-Française, 1888); — *Catardes* (1888); — *Le ■ ■ ■* ■ ■ ■ garde (1888); — *Truandailles* (1888); — *Le Cadet* (1888); — *Le Mage* (Opéra, 1891); — *Par le Glacis* (Comédie-Française, 1891); — *Cauchemars* (1892); — *La Musique* (1892); — *L'Ami* (1892); — *Sur Parade* (1894); — *Vers la Joie* (Comédie-Française, 1894); — *Piombos* (1895); — *Théâtre chimérique* (1896); — *Les Grandes Amoureuses* (1896); — *Le Chemineau* (Opéra, 1897); — *Le Martyre* (Comédie-Française, 1897); — *Contes de la décadence romaine* (1898); — *La Bombarda* (1898); — *Les Truands* (1898); — *Le Glacis* (1898); — *Lapidaire* (1898); — *Impératrices* (1898); — *Contes espagnols* (1898); — *Le Du Barry* (1898); — *Don Quichotte* (Comédie-Française, 1898); — *Miarka* (Opéra-Comique, 1898); — *Le Chemineau* (Opéra-Comique, 1898); — *Le Bellin au bois dormant* (Théâtre Sarah-Bernhardt, 1901); — *Le Route d'émigration* (Vaudeville, 1901); — *Nachtisch* (Comédie-Française, 1914); — *À travers Shakespeare* (1914); — *Prises de guerre* (1914); — *Poèmes durant la guerre* (1918); — *Contes sans morale* (1920); — *Le Coin des Fous* (1921).

Poète, romancier, dramaturge, conteur, jocosité, traducteur, conférencier, Jean Richépin fut assurément l'un des figures les plus vivantes de la littérature contemporaine.

Il était né le 4 février 1843 à Médan. Après de brillantes études, il entra à l'École Normale, qu'il abandonna bientôt pour se consacrer à la littérature. Son premier livre de vers, publié en 1874, *La Chanson des Gueux*, lui valait la célébrité, mais aussi une condamnation en justice. Depuis lors, sa verve satirique s'essayait et ses romans : *Le Glu*, *Miarka*; son beau recueil de poèmes : *La Mer*, ses drames : *Le Filibuster*, *Par le Glacis*, *Le Martyre*, *Le Chemineau* (où s'exprimait sa nostalgie d'éternel nomade) lui ouvrirent ■ ■ ■ portes de l'Académie. Il occupait depuis ■ ■ ■ le fauteuil d'André Theuriet.

Les romantiques ne lui déplaisaient pas. Ce grand romantique était aussi un réaliste, et s'il s'est révélé humoriste à ses heures, Jean Richépin sut, quand il lui plaisait, évoquer le sombre génie de l'Épouvante : *Des Morts bizarres*, qu'il publia au début de sa carrière, ou *Coin des Fous*, l'un de ses derniers livres, il a prouvé sa maîtrise dans le genre où s'illustra Edgar Poe.

LA MACHINE À MÉTAPHYSIQUE

Pourquoi dit-on que je suis fou ?

Parce que je ne vis pas absolument comme tout le monde, parce que je ne joue pas mon rôle de marionnette de Psaarge, parce que je reste enfermé des semaines, des mois entiers, est-ce une raison pour m'appeler fou ? Mais pourquoi je vis ainsi ? Quelqu'un s'est-il demandé ce que je faisais dans ma solitude ? Et si quelqu'un a voulu le savoir, et si je n'ai point voulu le dire, est-ce une raison pour m'appeler fou ?

Je crois au contraire être un sage, grâce à la vie que j'ai toujours menée, grâce surtout à l'idée que j'ai conçue dans cette vie. Certes, quand cette idée commença de naître en moi, je n'étais point fou.

J'avais beaucoup lu, beaucoup étudié. Les philosophes m'intéressaient particulièrement. Mais je n'aime pas les philosophes de nos jours; car ils ne sauraient être vraiment philosophes. Pour concevoir un système, il faut la vie contemplative, solitaire, absorbée. Or, comment voulez-vous trouver ces conditions d'étude dans notre monde remuant, où l'on respire par ■ ■ ■ les pores la distraction ? Je me plaisais donc au commerce des philosophes anciens. Par un raffinement d'étude, je recherchais ceux dont les œuvres mutilées de nous sont arrivées ■ ■ ■ par fragments, ou à travers des traductions, Leucippe, Démocrite, Empédocle, Héraclite, Parménide. J'éprouvais une joie singulière à reconstruire ces vieux systèmes à l'aide ■ ■ ■ débris qui en restent, comme Cuvier a reconstruit avec quelques os les espèces antédiluviennes. Les hommes qui s'occupent de ces choses pourront seuls comprendre le bonheur que j'en ai retrouvé.

ver ainsi la théorie des Homéoméries d'Anaxagore, et quelques autres. À côté de ces fragments, je cherchais aussi les systèmes complets, mais si obscurs, des mystiques et des théologiens, subtiles profondeurs où plonge avec délicatesse un esprit rompu aux exercices métaphysiques. Les Alexandrins, Plotin, Porphyre et Jamblique, m'ont ravi; et j'ai goûté des voluptés ineffables avec saint Anselme et saint Thomas d'Aquin.

Si je parle de toutes ces lectures, dont la moindre suffit à prouver un savant, ce n'est pas pour en tirer vanité; c'est d'abord pour montrer que j'étais simplement un travailleur et non un fou, et c'est surtout pour expliquer comment naquit en moi l'idée dont je parlais tout à l'heure. Voici!

Dans toutes ces lectures je remarquai une chose, qui est le point de départ de mon système : à savoir qu'en milieu des hypothèses cosmogoniques et théologiques, l'esprit humain se moue moins par raisonnement que par intuition. Il ne s'agit point ici de syllogismes, puisqu'on ne va pas du connu contenant à l'inconnu contenu. Il s'agit de poser l'inconnu contenant, c'est-à-dire, en d'autres termes, de voir l'absolu. Prouver ne signifie rien, il faut voir. On voit ou on ne voit pas. Je l'expérimentais à chaque instant sur moi-même. Telle affirmation, où jusqu'alors je n'étais pu saisir aucun sens, s'illuminait tout à coup pour moi après une longue méditation. L'absurde devenait une vérité évidente. J'éprouvais ce que devrait ressentir un aveugle à qui l'on aurait longuement expliqué les couleurs sans pouvoir lui rien faire entendre, et dont les yeux s'ouvraient soudainement.

Si je comprenais par ce procédé les vérités métaphysiques, c'est donc qu'elles avaient aussi été découvertes par ce procédé : tel fut mon premier pas. J'en inferai que l'absolu était pour nous une conclusion, mais une apparition. Un fait, au premier abord bizarre et déraisonnable, me donna raison : je veux parler du sens extra-humain que prennent parfois les mots. Un mot, un assemblage de mots, une phrase, est là, devant moi : cela fait une absurdité; on dirait des hiéroglyphes; je répète le mot, la phrase, sans plus y attacher aucun

sens, je cloue en quelque sorte mon esprit à la forme matérielle du mot, à l'image des signes alphabétiques, au son des syllabes; une semaine, un mois, plusieurs mois de suite, il m'arriva de me faire ainsi volontairement hanté par une absurdité incompréhensible; un beau jour, le sens humain de cette absurdité s'oblitérait, la forme et le son du mot se faisaient symboles, et je comprenais l'incompréhensible.

J'avais trouvé la clef de la métaphysique.

Je ne raconterai pas comment peu à peu l'idée se précisa, au point de se condenser en théorie. Quatre ou cinq années trop longues, il y a dans les tentatives et les transformations d'une idée tout un labyrinthe de réflexions dont on perd le fil quand on en est sorti. Après avoir montré comment je les conduis à la porte de ce labyrinthe, je dirai seulement ce que j'ai trouvé à la sortie : mon système de la *Métaphysique sensible*.

Jusqu'ici, dans l'homme, on n'a considéré que trois choses : les sens, la conscience et la raison. Pour rendre plus claire la suite de mon discours, j'appellerai les sens proprement dits sens externes, en tant qu'ils s'appliquent aux objets extérieurs, et je réunirai la conscience et la raison sous le nom de sens internes, en tant qu'ils s'appliquent l'un à l'autre ou moi et à ses modifications.

L'erreur métaphysique qui pèse encore sur nous devient ainsi palpable : les matérialistes appliquent les sens externes, et les spiritualistes les sens internes, à l'absolu. Or, l'absolu n'est ni dans les objets extérieurs ni dans le moi. De là l'impuissance des recherches humaines sur l'absolu, impuissance qui a été constatée de tout temps. Les sceptiques ont tranché la question en niant la métaphysique. Les chercheurs sincères ont essayé de sortir de l'erreur, les mystiques par l'extase, et les théologiens par la foi. Mystiques et théologiens étaient dans le vrai en cherchant un moyen nouveau; mais les uns et les autres retombaient dans l'erreur en soumettant l'extase et la foi aux procédés de la raison.

Un seul homme, etant moi, m'a soupçonné le procédé infallible qui mène à l'absolu. C'est le théologien Thomassin, qui a écrit ces mots :

Mens, sola sibi radula, naturæ suæ ingenium et præsentiam totam obtinens, naturaliter ommittitur SENSITIVUS tumum aliquid et INEXCOGITABILE principium. L'âme, rendue à elle-même, seule, en possession de tout son être et de toute sa puissance, perçoit naturellement et SENT ce quelque chose, ce principe souverain INACCESSIBLE À LA RAISON.

Les mots sont précis, si je crois que l'intelligence la plus vulgaire les peut comprendre. Cette phrase rendra tout à fait simple ce qui me reste à dire pour compléter ma théorie, qui peut maintenant s'exposer dans une seule affirmation.

A côté des sens externes et des sens internes, il y a un autre sens, le sens interne et externe, saisissant son objet comme les sens externes, immatériel comme les sens internes, n'ayant absolument rien de commun avec les uns et les autres, et qui est le SENS DE L'ABSOLU.

Mais que dis-je ? qu'ai-je écrit là ? En vérité, la peur me prend. J'ai tenu mon esprit aussi calme que j'ai pu, pour expliquer simplement ma découverte. Maintenant que cela est fait, je suis terrifié. Ai-je bien lu ce que je viens d'écrire ? C'est comme si j'écrivais que l'homme a un troisième œil ! C'est possible ! j'ai écrit que l'homme avait un nouveau sens. Monstruosité ! Il me semble que j'entends rire autour de moi. On dit fou, fou, fou ! Je suis bien lucide, cependant. Mon cerveau est sain, j'en suis sûr. Non, je ne suis pas fou, ce n'est pas vrai. Je vois. Je vois, vous dis-je. Mais ils ne voudront pas croire que je vois, puisqu'ils sont aveugles. Malheur ! malheur ! qui donc m'écouteront sans rire ? Comment montrer cela ? Cela est néant pour eux. Les yeux ne le voient point. Les oreilles ne l'entendent point. Les mains ne le touchent point. La conscience n'en parle point. Horreur ! la raison elle-même ne le peut point comprendre. Ah ! tu vois bien, tu avoues que tu es sorti de la raison, tu es fou ! Non, non, mille fois non. Qui donc m'appelle fou ? Vous mentez ! tout le monde rit, n'est-ce pas ? Eh bien ! si je suis fou, je le serai jusqu'au bout, j'en mourrai ! si le bien ; mais, ce que je vois, vous le verrez aussi. Mon sens de l'absolu est là, il vit, il est. Ce sens nouveau, je l'exercerai, je lui sacrifierai tout, j'écrirai les choses

qu'il me révélera, et ces choses seront si prodigieuses, si resplendissantes, si vraies, que le monde en sera ébloui. Il faudra bien qu'on m'écoute, quand on verra l'Apocalypse évidente.

L'analogie m'offrit immédiatement le moyen d'exercer vigoureusement ce nouveau sens. Je remarquai que les aveugles ont le sens du toucher extrêmement délicat et que les sourds en revanche arrivent à comprendre par les yeux, au mouvement des lèvres, les mots qu'ils n'entendent pas. Il devenait facile d'en conclure que l'atrophie du sens profitait aux autres.

Je compris alors pourquoi les prêtres de Bouddha s'astreignent à l'immobilité solitaire et silencieuse, et je me trouvai plus ridicule la position de ces voyants absorbés par leur nombril. Ils cherchent dans l'extase contemplative l'oubli du monde sensible. Malheureusement l'extase ne dure pas ; et, malgré leur héroïsme, ces immobiles ont des sensations dans l'intervalle des accès cataleptiques. Puis ne sentent-ils même que des sensations indistinctes et confuses, ils ont toujours à l'intérieur la Conscience et la Raison qui travaillent, et ainsi ils sont perpétuellement distraits, sinon par les sens externes, au moins par les sens internes.

Il fallait donc trouver un état dans lequel l'esprit ne serait occupé ni de sensations ni de pensées.

Était-ce possible ?

Pour les sensations, oui. Rien de plus facile, avec une volonté ferme et résolue, que de se rendre aveugle, sourd et muet. C'est une affaire de nerfs à paralyser, rien de plus. Le jour où je voudrais, je pourrais me priver de mes sens, en ne conservant du toucher que ce qu'il en faut pour écrire dans l'ombre mes visions. Ainsi j'arriverais à n'avoir plus que des souvenirs de sensations qui s'effaceraient peu à peu dans une mémoire laide sans culture et ce côté,

Pour les pensées, la chose devenait moins facile. Cesser de penser, n'est-ce point cesser d'être ? Oui, au sens vulgaire du mot ; mais non au mien. Qu'aurais-je besoin des modes de penser en usage ? Que m'importait le raisonnement sous toutes ses formes ? Donc il fallait cesser de penser, ou du moins penser le moins possible. Pour

cela, pour me guérir de cette maladie, j'avais le remède tout prêt dans l'idée fixe. L'idée fixe, c'est l'atrophie de toutes les idées au profit d'une seule. Cela rentrait dans mon régime d'atrophie des sens.

Ce régime, qui allait devenir le mien, se réduisait donc à ceci : annihilier, autant que faire se pourrait, tous mes sens internes ou externes, pour laisser le jeu libre et pour donner une excessive acuité au sens de l'absolu.

Restait, avant d'entreprendre le grand œuvre, à préciser les circonstances où ce sens avait le plus de vigueur et le plus de commodité à s'exercer. Mes réflexions et mes recherches furent longues sur ce point. Un souvenir de ma jeunesse me mit sur la voie de ce que je désirais trouver. Quelque délicate que soit la matière de ce souvenir, j'ose y insister dans l'intérêt de la science, et pour bien faire comprendre le moyen que je crus devoir employer.

Tout le monde sait qu'il y a dans la jouissance nerveuse un instant très court, et par conséquent très peu étudié, pendant lequel l'être tout entier se fond comme un fil de métal dans un courant électrique. Il y a là comme un éclair où l'homme s'abîme dans la substance, dont il est à ce moment en quelque sorte le conducteur. La création tout entière vit dans cet éclair; et c'est, si je puis m'exprimer ainsi, le microcosme de l'absolu. Je trouvai cette subtile explication en me rappelant la sensation elle-même.

D'autre part, je considérai que cet instant est, comme je l'ai dit, un éclair, et qu'il n'y a aucun moyen de faire durer cette espèce d'éclair. Mais je fis attention que la jouissance nerveuse a cette propriété étrange, non en tant qu'elle est jouissance, mais en tant qu'elle est nerveuse. Les Orientaux ont bien saisi cela, eux qui se mettent dans l'extase par la douleur. Dans la douleur nerveuse, en effet, si l'éclair est moins vif, il est plus durable. On peut produire ainsi un ébranlement dans lequel tout s'annihile, une sorte de ~~moment~~ qui fond tout l'homme. C'est alors précisément le cas où l'esprit effaré peut être tout à l'absolu.

Je n'avais plus qu'à imaginer un genre de douleur nerveuse continue, ~~immense~~ puissante pour me jeter dans

cet état, et un appareil qui, tout en m'empêchant d'échapper à cette douleur, me permit d'écrire mes visions. Le genre de douleur auquel j'arrêtai mon choix fut l'engorgement prolongé des nerfs dentaires, et ce choix m'inspira en peu de temps l'appareil ingénieux dans lequel je vais m'asseoir tout à l'heure.

Ainsi, maintenant, voilà qui est bien décidé : je vais me livrer à l'absolu. Depuis quinze ans que j'ai conçu mon système et mis à exécution mon régime, je crois que je suis enfin dans l'état nécessaire pour tenter les dernières et grandes expériences. Je me suis fait toutes les mutilations qu'il fallait. Je suis aveugle et sourd. Je n'ai point dit un ~~mot~~ depuis quinze années. J'ai renoncé à l'usage des sens grossiers et imparfaits, y compris la Conscience et le Raison, qui pourraient gêner mon sens nouveau. Je n'ai gardé du vieil homme que l'attention et la volonté. Je suis écriture dans l'ombre. J'y écrirai les mots de lumière.

Ma première expérience durera environ une heure. Il est à présent sept heures du matin. Mon vieux domestique arrivera dans ma chambre à huit heures. Là, il trouvera écrites mes ordres, ainsi qu'il en a l'habitude tous les jours. Dans ces ordres, je lui dis de descendre à cette salle basse de mon château, où il n'est jamais entré, et je lui indique le moyen de me faire sortir de l'appareil. s'il me trouvait évanoui. J'écris tous ces détails afin de bien constater que j'agis en pleine liberté et sachant parfaitement ce que je fais.

Comme je pourrais mourir aussi pendant l'expérience, j'ai tenu à relater brièvement et clairement l'histoire de ma théorie. C'est par la même raison que je vais maintenant décrire mon appareil métaphysique, ne voulant en aucun cas laisser de mystère après moi.

C'est un fantôme machiné dont j'ai agencé moi-même toutes les parties. Mes jambes seront tenues immobilisées par une gaine dans laquelle je les introduirai en m'asseyant. Une fois assis, je passerai mon bras gauche sur le bras du fauteuil, et ma tête le long de l'oreillette de droite. Dans cette position, j'ouvrirai la bouche, qui sera maintenue ouverte par un solide tampon de fonte recouvert de gomme élastique et je pourrai mordre sans me

baiser les mâchoires. Du côté de l'oreille, dans l'intervalle que fera l'ouverture de ma bouche, je placerai le petit mécanisme qui doit produire la douleur, et qui est composé d'une vrille à mouvement rapide et continu. Cette vrille devra s'enfoncer dans une dent creuse, dont je souffre, de façon à faire un demi-centimètre de chemin pendant l'heure. Un autre fera courir lentement sous ma main droite, libre à partir du poignet, un rouleau de parchemin sur lequel j'écrirai au fur et à mesure ce que je verrai. Pour éviter la lâcheté naturelle à l'homme, et qui pourrait m'inciter à arrêter le mécanisme de la vrille, j'ai arrangé le tout de la manière suivante : Un bouton est situé à portée de ma main gauche. A une pression que j'exercerai, la machine obéira. Je serai soudain rivé au fauteuil par des attaches de fer qui entoureront mes bras et fixeront ma tête, et en même temps les deux mécanismes fonctionneront. Une fois partis, il me devient impossible de les arrêter. Le mouvement est monté pour une heure.

... J'y suis. — Tout va bien...
 ... J'erre così sur le rouleau, pour essayer...
 ... Douleur atroce. — Bon. — Commencement. —
 ... J'attends...
 ... Joie. — Horreur. — Absolu. — Absolu. — Des mots ?
 Je vois enfin. — Inévitable. — Fou. — Fou. — Fou.
 ... Joie. — Joie...
 Des mots pour dire ? — Evident. — Parbleu. — Oui.

... Avec. — Triangle. — Avec...
 ... Absolu. — Voici. — Enfin. — Voici. — Voici...
 ...

II

A huit heures, le vieux domestique entra dans la chambre de son maître, y trouva les ordres écrits et descendit dans la salle basse.

Le fou était dans son fauteuil. Il était mort. Ses jambes

convulsées avaient tordu la gaine sans pouvoir en sortir. Le poignet de sa main gauche était tout déshabillé par le gantet de fer qu'il avait secoué en vain. On voyait les tendons à nu, raides comme des cordes à violon. Le bras droit était retenu ■ l'épaule au coude, mais s'était dégagé du coude au poignet ; et la main, ne pouvant arriver jusqu'à la tête, s'était collée à la poitrine, qu'elle avait labourée à coups d'ongles, et dans laquelle deux doigts tordus étaient entrés jusqu'à la première phalange. La tête, renversée et maintenue par l'oreille, était hideusement grimaçante. Une écume sanglante coulait des gencives. Les dents avaient traversé la caoutchouc ■ s'étaient enfoncées en mordant la poire d'angoisse.

Le rouleau marchait encore, et la vrille continuait dans la dent tronée à faire implacablement son grincement imperceptible : *bzi, bzi, bzi.*

C'était le rire de l'absolu.

(*Les Morts bizarres* ; Fasquelle, édit.)

Beutoenahour. — *Nell Horn* ; — *Les Xipéhuz* ; — *La Termitte* ; — *L'Écho du Futur* ; — *Dans les ruis* ; — *La Vague rouge* ; — *La Guerre du feu* ; — *Perdue* ; — *Les Trois Rivières* ; — *L'Enigme de Giovanni* ; — *La Force mystérieuse* ; — *Muriel Buragada* ; — *Les Rafales* ; — *La Mort de la Terre* ; — *Amour étranger* ; — *L'appel du bonheur* ; — *Dans les diables* ; — *La Contesse Ghislaine* ; — *Les Parus et les Impures* ; — *Dans la nuit des amurs* ; — *L'Amoureux d'Aventure* ; — *L'Assassin surnaturel* ; — *Le Juive (Rachel et l'Amour)* ; — *Torches et ténégas* ; — *L'Étonnant Voyage de Haroun Al-Raschid* ; — *Et l'Amour amuse* ; — *Une jeune fille à la page* ; etc.

En collaboration avec J.-H. Rosny jeune, et sous le pseudonyme collectif J.-H. Rosny, *La Bilatéral* ; — *L'Impératrice hante* ; — *Daniel Veigot* ; — *Résurrection* ; — *Yamirah* ; — *Erymah* ; — *Un autre monde* ; — *L'Indompté* ; — *Le Docteur Havambour* ; — *Le d'Amor* ; — *Marc Fane* ; — *Le Testament veid* ; etc.

J.-H. Rosny aîné (Joseph-Henry Rosny) est né en 1834 à Bruxelles, d'une famille française, belge, hollandaise et espagnole. Il écrit d'abord des ouvrages en collaboration avec son frère Beraphimius (né en 1839). Après avoir publié *Nell Horn*, il fait la connaissance d'Edmond de Goncourt et devient un des familiers du « Grosier » d'Anteuil. En 1887, Goncourt le désigne pour faire partie de sa future Académie ; il en est le président depuis la mort de Gustave Giffroy.

Il est difficile d'enfermer dans une formule toute la œuvre de J.-H. Rosny, une des plus riches et des plus diverses qui soient. Ce grand créateur a traité presque tous les sujets, depuis l'étude de l'homme primitif jusqu'à celle de nos contemporains. Il a, chemin faisant, écrit quelques romans « merveilleux-scientifiques » : *La Force mystérieuse*, *Les Xipéhuz*, *La Cataclysmes*, *Un autre monde*, *La Mort de la Terre*, qui ne le cèdent en rien aux plus originales inventions de Wells.

LA MANGEUSE D'HOMMES

Le crépuscule venait de mourir sur les collines ; la lune grante se levait dans l'échancrure de deux forêts. La terre encore chaude du jour, l'arrêt subit de la brise,

les rumeurs de l'animalité nocturne, la beauté du firmament sur une terre immense à l'homme après des millénaires de civilisation, une fécondité implacable, féroce, vaste comme l'éther, invincible comme l'Océan, poignait, dominait, surprenait le cœur de James Mc Carthy, l'emplissait d'une plénitude de grandeur et de poésie.

Derrière lui suivait un humble fils de l'Inde, Devadjee le Contreur, grêle, les épaules hautes et timides, dans un minimum de matière, mais la tête lucide, la bouche intelligente et douce. Devant lui, Djoûna, le guide donné par le village de Nardonarés pour indiquer le gîte de la tigresse, de la Mangeuse d'hommes qui venait d'opérer un labourer. À mesure qu'ils avançaient, la nuit murmurait plus haute et terrible, le grondement des bêtes se prolongeait sur la plaine ; de grandes chevelures sortaient agitant dans la lumière orange.

Devadjee se rapprocha de Mc Carthy : son effroi se compensait d'un latente orgueil à servir l'Irlandais trop, aux paroles belliqueuses, à la physionomie rude et bonne, irascible et affectueuse.

« Approchons-nous ? demanda James.

— Oui, maître. »

Au sortir d'une manière de défilé entre des rocs, Djoûna se baissa en tremblant. La main tendue, il soupira :

« C'est là !

— C'est là ? demanda Mc Carthy. Connais-tu la position exacte ?

— Ce jour d'hiver, répondit Djoûna à voix basse, en poursuivant une gélisse égarée... j'ai vu la « Mangeuse d'hommes » au bord de sa caverne... »

Il ajouta d'une voix presque indistincte, grelottant de tous ses membres :

« Elle achevait de dévorer une jeune femme !... Depuis, Chandrasehour, le même qui a été emporté ce soir, a été lui aussi témoin, au même endroit, d'une scène semblable... »

— C'est bien, dit Mc Carthy... Alors tu peux me con-

— Je le pais, répliqua l'Hindou avec une résignation douce...

— En marche, alors !

Ils contournerent un fourré, ils trouvèrent un sentier naturel, creusé par le passage des éléphants hivernaux. La lune, à mi-roule du zénith, perçait de lueurs nettes les branchages ; les trois hommes avançaient péniblement et légèrement, jetant des regards nigus vers les péripéties. Le frolement de leurs habits contre les plantes, de leurs pieds sur le sol, se confondait à peu près dans les rumeurs de bestioles à la pâture et dans la tremblotie légère des figuiers. Une délicatesse funèbre, une sinistre et volonteuse fraîcheur, émanait de toutes les indécisions de l'entour. Comme une âme, le péril rôdait autour d'eux, transfigurait l'aspect des choses, inscrivait partout des symboles absurdes et pénétrants.

Bavadjee et Djodan, à l'approche inévitable de la périlleuse, tombaient dans une sorte d'hypnose, source de la passive bravoure de tant d'Orientaux. Ces résistances doucement ténues devant lesquelles l'Occident a quelquefois reculé. Les prunelles élargies, la pensée indolente, ils marchaient comme des somnambules, tandis qu'en Mc Carthy, la volonté, les nerfs, la raison se livraient une vive bataille ; mais l'accoutumance de ces minutes terribles ne rendait pas Montrose si conduis ; il croyait en la fermeté de son bras, la localité et la précision de sa prunelle. Le cœur plus rapide, il ressentait aussi la vigoureuse volupté des hommes braves, l'électrique allégresse d'une lutte où ne pouvait se mêler aucun regret.

Comme il ruminaît ces choses, à la manière peu lyrique des hommes d'action, il vit Djodan braver et se tourner vers lui.

« Nous y sommes... cette éclaircie derrière le bloc de pierres... »

Ils s'arrêtèrent. James prit un des riffs qu'il avait laissé porter à Bavadjee pour avoir le bras plus souple et plus assuré au moment suprême. Sans un autre mot, ralentissant le pas encore, tous trois atteignirent le bloc et s'agenouillèrent. Une brousaille fine s'interposait devant eux et suffisait à les rendre invisibles ; mais en

avançant la face, on pouvait apercevoir les moindres détails de l'éclaircie, à peine couverte de plantes basses et qu'éclairait une flaque de lueurs aussi vive que la lueur d'une grande lampe dans un appartement. Doucement, Mc Carthy se pencha par-dessus la pierre et approcha le front de la brousaille.

■ ■ ■ ■ ■ s'emplit d'horreur insupportable.

Vers le milieu de l'éclaircie, à dix mètres, au bord d'un repaire formé de blocs superposés, se profilait la forme de la bête souveraine, la colossale tigresse accroupie. Entre ses griffes monstrueuses, le labourneur Chandranahour. Il n'était pas mort, il ne semblait pas blessé même, ou du moins pas grièvement. L'œil perçant de l'Irlandais voyait ses paupières s'ouvrir et se refermer par intervalles assez longs, et sa poitrine palpir comme une poitrine de patient pris au piège. La tigresse le regardait d'une façon indolente, les prunelles mi-closes, telle une chatte épiant la souris. Et, comme une chatte, il vint un moment où elle lâcha sa proie, où elle s'effaça dans une pose de négligence, de feinte inattention, de grâce dormante.

L'Irlandais, la rife à l'épaule, n'osa tirer ; une révolution de colère, de pitié, de navrement, rendait sa main mal oïre. Deux épouvantables minutes coulèrent. Puis lentement, lentement, Chandranahour bougea, étendit les mains, se souleva sur les coudes. La lune éclairait un plein son visage décomposé par les affres d'une terreur immense ; l'atouchement de la mort avait raidi sa bouche, rempli de stupeur et agrandi démesurément ses papilles.

Il tourna la tête vers la tigresse. Elle semblait regarder ailleurs, dans une indifférence absolue de la présence de sa proie, ensommeillée. Alors, Chandranahour se mit à rompre, en décrivant une courbe lente, et réussit à franchir deux mètres environ. ■ ■ ■ Carthy voyait approcher le visage livide du misérable et du ■ ■ ■ remit le rife en joue. Par malheur, un mouvement de Chandranahour rendit impossible toute intervention ; sa tête s'interposait dans la ligne de visée.

« Dam' il all' » murmura James.

Cependant, encouragé par la persistante indifférence de la « Mangeuse d'hommes », le lionneur se mit à rompre plus vite. Une navrante espérance éclaira ses prunelles, mais pour s'effacer aussitôt : il entendit le bête se mouvoir. Brusquement, elle prit son élan, bondit. L'homme se laissa couler contre terre, cataleptique, de nouveau entre les pattes géantes, face à face avec les crocs pâles et les grands yeux terribles :

« Elle joue ! » murmura Djoûna, qui s'était avancé auprès de Mc Carthy.

— Oui, dit l'autre, « elle joue, la damoise brute ».

Des ténèbres étaient sur son âme. Il vit grandir, dans une apothéose lugubre, la bête qui, en outre, en encore, domine l'antique Hindoustan, qui, plus que dévastatrice de l'homme, ose s'en jouer comme d'une bestiole.

Dans l'épouvante du moment, il entrevit, par quelques forces subtilement déplacées, par un peu plus de rose encore, jointe à la terrifiante vitesse et à la musculature des tigres, par un rien d'esprit d'association, que le règne du félin eût été possible. En même temps monta dans lui un esprit de vengeance, un violent vouloir d'abattre la « Mangeuse d'hommes » sous la tierce, de la tourmenter, de l'insulter, et de lui faire subir la suprématie de l'être dont elle faisait sa proie depuis six ans. — Du calme !

Par degrés, il obtint que son cœur battit moins vite, que la colère cessât de bruyiller ses pupilles. Cependant la tigresse, avec un murmure, avec des gestes légers et prestes, retournait Chandranahour sur le sol, goûtait éprement la joie de domination et de puissance. Le pauvre homme, recroquetille semblait quelque infime herbivore, maigre et frêle et sans défense sous le ~~min~~ des jungles et des forêts. Elle, blasse, bientôt voulut reprendre le jeu suprême, recula sans hâte, frémissante de volupté, tous ses mouvements empreints du défi des forts aux faibles, symbole âpre, souple, élégant du combat pour vivre.

Quand elle fut à deux yards elle se tint immobile, ses prunelles d'ombre s'entre-fermèrent. Elle exprimait la parfaite certitude, la volupté de ~~un~~ repas vivant que

bientôt elle se résoudrait à faire, le sinistre magnifique du muscle triomphant.

Pourtant le vaincu ne renonça pas à l'espérance. L'instinct de vivre battit invinciblement au fond de ~~un~~ prunelle, et domina la conviction que tout effort serait inutile. Après un instant d'incertitude, et absolument comme la première fois, il se redressa. Il recommença sa suite rampante, calvaire d'angoisse, d'épouvante et d'humble énergie.

Mc Carthy, cette fois, avait reconquis tout son sang-froid. Il laissa s'écarter Chandranahour de la ligne de visée, et resta hésitant une seconde entre la prudence qui murmurait qu'il frappât au cœur et le désir ardent de punir la bête... Enfin la détonation éclata. Dans le nuage de fumée on vit la silhouette de Chandranahour dressée et la tigresse hurlante, une patte brisée, qui se relevait en une courte stupeur.

« Courage ! » hurle l'Irlandais.

Déjà il avait franchi le bloc d'obstacle.

Chandranahour s'élance, la tigresse fit un bond court et rapide. Elle n'eut pas le temps de recommencer : une balle de James lui brisa net une autre patte. Terrassée, impuissante, avec son grondement redoutable, ses larges crocs, elle resta l'un des terribles emblèmes de la force. Chandranahour, réfugié derrière le vainqueur, avait, dans l'excessive joie de la délivrance, perdu l'usage de ses muscles. Il s'appuya au bloc de pierre, en stupeur, soutenu par Djoûna. Mc Carthy prit son deuxième rifle des mains de Bavadjee et fit trois pas vers la bête.

Elle tenta de se soulever, ou du moins de rompre vers l'Européen. elle avança sa tête monstrueuse, ses mâchoires détreussées de chair humaine ou tant de vertèbres étaient broyées, tant d'existences anéanties. Elle retomba sans force, et James la contemplait avec une satisfaction vengeresse et cruelle. Il lui semblait qu'elle comprenait à présent la puissance de l'homme, que désormais elle n'oserait plus, libre, prendre sa proie dans les villages, ou tout au moins qu'elle tuerait hâtivement, ~~son~~ frayeur, comme on tue un trop dangereux ~~ennemi~~.

— Maître, demanda Bavadjee, « ne vas pas la tuer ? »

— Non, je la veux prisonnière ?... Chandrakasour, êtes-vous blessé ?

« Non, monsieur, un peu faible seulement ! »

Il vint s'agenouiller devant l'Européen ■ lui baïsa la main avec humilité. Une gratitude et une admiration infinies brillaient dans ses grands yeux noirs.

« Bien... bien ! dit Jamsi avec attendrissement. Crains-tu de rester avec moi pendant que Bavadjee et Djodna iront chercher des cordes, de la toile, une civière et des porteurs ?

— Ah ! seigneur... je me sens plus en sûreté auprès de vous que derrière une triple muraille de bronze.

— So ce cas, Bavadjee, tu peux partir... Ton rifle est-il en ordre ?... Bien !... Va !... »

Quatre heures plus tard, la bête était captive. Des liens entrelaçant tout son corps. Un réseau de bambous l'enfermait dans une sorte de cage très basse. Les hommes de Nardoparès se pressaient tout autour. Elle leur semblait formidable encore, avec une grandeur de déité souveraine, de déité pareille aux forces meurtrières, aux éminentes puissances de la maladie et de la mort dont l'Inde a fait d'innombrables Entéléchies.

L'un l'autre, ils s'encourageaient, toutefois, ils se rassuraient surtout de la présence de l'Européen, et, au moment où les porteurs s'apprêtaient à enlever le monstre, un vieillard s'avance :

« Te voilà réduite à l'impuissance, Mangensur d'hommes, la vaille courbée et captive... Un homme te vaincra ! Tu connaîtras la suprématie ■ notre race, tu hurleras derrière les barreaux d'une cage, et les petits enfants riront de ta fureur ! Tu t'eniras de ville en ville, tu verras du haut des chariots passer la jungle et la forêt dont tu ne connaîtras plus jamais les délices... Tu vie sera une humiliation profonde, parce que tu as profané la noblesse de nos frères et que tu t'es jouée de leurs angoisses !... »

La bête gémit, débilisée par la souffrance, et les Hindous crurent que, dans sa substance obscure, dans sa cervelle étroite et féroce, elle reconnaissait la suprématie de l'homme.

ALPHONSE SÈCHE

BIBLIOGRAPHIE. — *Emile Faguet*, biographie critique (1901) : — *Contes des yeux fermés* (1903) ; — *Alfred de Musset anecdotique* (1907) ; — *Les « Poèmes-Musées »* (1907) ; — *Les Musées françaises, anthologie des femmes poètes* (1906) ; — *Stendhal* (1913) ; — *Les Accents de la satire dans le Poésie contemporaine* (1913) ; — *Les Caractères de la Poésie contemporaine* (1913) ; — *Le Miroir des Ténèbres* (1914) ; — *Le Désastre de la Comédie française* (1914) ; — *Les Guerres d'Enfer* (1915) ; — *Le Général Joffre* (1915) ; — *L'Oreille sur le Cœur* (1916) ; — *Quatre Poèmes pour la France* (1914) ; — *Les Noirs* (1917) ; — *Seul, un homme...* (1911) ; — *Paroles pour notre bonheur* (1920) ; — *Dans tous cage il y a deux visages* (1922) ; — *Le Dictateur* (1924) ; — *Le Jardin de consolation* (1925) ; — *Histoire merveilleuse de Jésus* (1926).

En collaboration avec Jules Bertaut : *L'Évolution du Théâtre contemporain* ; — *À l'heure du Romantisme* ; — *George Sand* ; — *Baudelaire* ; — *Tolstoï* ; — *Diderot* ; — *Lord Byron* ; — *Verlaine* ; — *Baudelaire* ; — *Goethe*. Collection de *La Vie anecdotique et pittoresque ■ grands écrivains* ; — *En Sans-Patris*, pièce en trois actes (1913).

Alphonse Sèche — fils de l'historien Louis Sèche, qui a laissé des ouvrages et apprécié sur le Romantisme, — est né à Nantes le 29 janvier 1876. Son service militaire achevé, il entre dans le journalisme et devient rédacteur au *Sieci*. En 1907, il fonde une revue, *La Critique indépendante* ; puis il collabore, avec Lucien Bernard, Romain Rolland, Maurice Pottecher et Gabriel Trarieux, à la *Revue d'Art dramatique et musical*. En 1908, avec Jules Bertaut, il fait paraître dans la collection de *La Vie anecdotique et pittoresque des grands écrivains* une série de biographies. Depuis lors, il a publié des essais de critique et de philosophie, des poèmes, et une *Histoire merveilleuse de Jésus*, qui attirent chez lui une rare diversité de dons.

Pendant la guerre, Alphonse Sèche fonde et dirige le *Théâtre aux Armées*. Il est aujourd'hui lecteur à la Comédie-Française.

Il faut faire une place à part dans son œuvre à deux recueils de contes : *Les Contes des yeux fermés* et *Le Miroir des Ténèbres*. Dans ces ouvrages Alphonse Sèche a sacré en quelque sorte, avec une exactitude photographique, les rêves et les cauchemars absurdes et terrifiants qui peuplent notre sommeil, et il a réuni, — avant Freud, — une troublante étude du subconscient.

DANS L'ESCALIER

Dans la nuit, péniblement, mon pied butant contre chaque marche, je montais l'escalier. J'atteignais presque au palier du second étage, quand un léger bruit me fit tressaillir. Je m'arrêtai pour écouter : c'était un petit tic tic monotone et régulier. Je n'aurais pu dire d'où cela venait ; une inquiétude grandissait en moi.

Je montai une marche... Le bruit se fit plus distinct. Je tendis l'oreille : tic, tic, tic, tic... le battement d'une montre.

Une montre !

Quelle idée !

J'écoutai encore... Ce ne pouvait être que le tic tac d'une montre... Mais alors ?...

Je ne pensais pas à crier, et puis je n'aurais pas pu, j'avais la gorge serrée comme par une main.

Sans remuer, je fixais l'ombre, cherchant à pénétrer l'effrayant mystère de la nuit. Je ne distinguais rien et, cependant, je savais qu'un homme était là, je le devinais blotti dans l'angle d'une porte, prêt à me frapper.

Comment fuir ?

Je me mis à descendre à reculons, caulant une jambe, puis l'autre, sans bruit, — espérant me soustraire à l'homme sans qu'il s'en doutât. Mais, tout à coup, mon pied manqua la marche... Ce fut une brisure... J'étais précipité dans le vide, dans le noir, dans l'infini. Je fis une chute si longue, si longue, qu'il me parut que jamais plus je ne ferais autre chose que de tomber ! Et, pourtant, comme je ne voyais ni ne touchais rien, petit à petit, je perdais la notion du temps et de l'espace, et, quoique sans doute je fusse toujours précipité dans le vide éternel, j'eus l'impression de l'immobilité. Je me reposais sur rien, je n'étais suspendu à rien et, malgré cela, ■ me semblait être un point fixe dans l'éternité.

À peine m'étais-je fait cette réflexion que je me retrouvais dans l'escalier. L'homme m'y attendait toujours, — j'entendais le tic tac de sa ■■■■■■

Cette fois, je voulus lui ■■■apper en passant rapidement devant lui. Je pris mon élan...

... Les marches se déroberent sous mes pieds...

Et soudain je sentis le poids d'une main sur mon épaule, cependant que, tout bas, une voix murmurait à mon oreille :

« Cnt ! taisez-vous, ... ne bougez pas ; d'ailleurs, j'ai l'habitude, vous ne sentirez rien ! »

— Soyez tranquille, dis-je, je serai courageux. »

Et, avant que j'eusse le temps de faire un mouvement, de dire *ouf*, il me plongeait son coude dans le cou...

[Contes des yeux fermés : Editions Sansot, L.-H. Alexandre, édit.]

A LA FOIRE

Il y avait la foire. ■ Nice. La place Masséna, le quel Mac-Mahon étaient couverts de baraques. Je bégayonnais...

Sur un trottoir, un gars en sale défilait un boniment. Bien que la nuit fût riche d'étoiles, il tenait un énorme parapluie au-dessus de sa tête. J'approche. Il disait :

« Entrez, entrez, venez ■■■ la plus mystérieuse ; entrez, entrez, vous serez trompés jusqu'à la rate, sans cesser d'être ■■■ comme de l'amedon ; entrez, entrez, venez voir la plus mystérieuse ! »

Ça coûtait deux sous. J'entre. Me voilà au plus épais d'un bois. On étouffait.

« Il y a du l'orage dans l'air, dit un loustic.

— Ça sent le soufre, fait un autre, le diable n'est pas loin ! »

Un roulement lointain, un zigzag bleu... La foudre pulvérisait quelque chose quelque part. La pluie crépita sur les feuilles.

Les arbres nous protégeaient. Mais, soudain, il fallut traverser une clairière. Un pont rustique enjambait un torrent.

« Avances, avances ! » criait le patron de la baraque, le maître de la pluie.

Deux bords : je suis de l'autre côté du pont, à l'abri des arbres. Mais, déjà, une pluie diluvienne m'avait percé jusqu'aux os.

L'orage cesse. Les branches s'égouttaient. On était enveloppé d'une fraîcheur céleste. La bonne odeur du sable mouillé saturait l'air.

C'est fini. On sort. Mes vêtements ne portent aucune trace de pluie. Cependant, comme j'examinais mon chapeau, le foule se mit bruyamment à rire et Auguste me sauta en me tirant la langue.

Continuant ma promenade, j'arrivai bientôt devant une étrange installation. Cela ressemblait à un manège de chevaux de bois, en ce sens qu'il y avait, un peu au-dessus du sol, un plancher circulaire et, plus haut, à deux mètres environ, un second plancher formant toiture. À celui-ci pendaient des squelettes. Ce n'étaient pas à proprement parler des squelettes, mais on en avait l'aspect au premier abord. Imaginez des cages en lames d'acier très minces, très souples, affectant parfaitement la forme humaine.

Je demande à quoi cela sert. Une jeune fille me dit :
« Ce sont des conformateurs.

— Mais quelle utilité ? »

La jeune fille m'explique :

« Vous vous mettez dans un de ces appareils, il vous serre, il vous moule, il se conforme exactement à votre personne et, ainsi, empêche que vous ne soyez déformé après l'écrasement.

— Après l'écrasement ?

— Oui, puisque c'est ici un auto-compresseur.

— Et c'est amusant ?

— On éprouve une sensation. »

Je donne vingt centimes et monte sur le plateau. Un garçon m'enferme dans un conformateur. Un casque d'acier me prit le cerveau, des lames d'acier m'encadrèrent le front, les joues, le menton ; mes bras furent serrés dans des spirales d'acier, et aussi mes jambes. Puis, tout autour des reins, du ventre, de la poitrine, de nouvelles spires s'entortillèrent. Je ne pouvais bouger.

d'autres amateurs de sensations dans des conformateurs. Quand tout fut plein, les garçons se retirèrent sur une petite plate-forme, en criant : « En avant pour le cataclysme ! » L'appareil entier s'ébranla, les planchers se mirent à tauter avec un fracas d'enfer. Ils se rapprochaient l'un de l'autre : nous allions être écrasés...

La peur m'enfonçait mes doigts dans la gorge. Mon cœur frappait de grands coups dans sa cage.

Des femmes effolées hurlaient : « Assez ! assez ! »

Une pression formidable pesait sur nous de toutes parts. Les femmes appelaient désespérément au secours.

Autour du manège, le public se tordait de rire.

La conscience de tout ce qui m'était extérieur m'échappait : seule une impression terrible d'étouffement et de compression, à chaque instant plus forte, me dominait. J'avais des bourdonnements d'oreilles, une chaleur interne infernale ; je sentais mon sang prêt à gicler de mes yeux, de mes lèvres ; mes reins allaient exploser ; mes os se briseraient en mille éclats.

Je perdis connaissance...

Quand je m'éveillai, l'été, une chatte noire, était couchée sur ma poitrine.

(*Le Miroir des Ténèbres*, Éditions Sansot, L. H. Alexandre, édit.)

JÉRÔME ET JEAN THARAUD

BIBLIOGRAPHIE. — *Le Collineur défilé* (1899); — *La Lamière* (1900); — *Dingley, l'illustre dérivé* (1902); — *Contes de la Pierre* (1903-1904); — *Contes magyars*, traduits par Jérôme Tharaud (1903); — *Les Habernaux* (1904); — *L'Ami l'ordure* (1905); — *Les Frères ennemis* (1906); — *Bar-Cochabas* (1907); — *La Vallée et les Champs* (1907); — *Le Malincois archange* (1913); — *La Fils arabe* (1913); — *Hommage au général Charotte* (1913); — *La Bataille à Sidi d'Albanie* (1913); — *La Tragédie de Ravennat* (1913); — *Paul Dérivé* (1914); — *La Mère* (1914); — *Le Rouleau* (1914); — *L'Ombre* (1915); — *Le Crâne* (1915); — *Robert* (1915); — *Les heures marquées* (1916); — *Une Balade* (1916); — *Marrabach* (1916); — *Les Seigneurs de l'Asie* (1916); — *De Royaume de Dieu* (1916); — *Quand Israël est roi* (1916); — *La Souffrance* (1916); — *Samba Dieu* (1916); — *Le Chemin de Damas* (1916); — *De Drame de l'automne* (1916); — *La Maison des Mirabeaux* (1916); — *Un Grand Maître* (1916); — *L'An prochain à Jérusalem* (1916); — *Monsieur France, Bergeret et Frère Léon* (1916); — *Rendez-vous espagnols* (1916); — *Notre cher Péguy* (1916); — *Causerie sur Israël* (1916).

Jérôme et Jean Tharaud, ou, plus exactement, Ernest Tharaud (né le 2 mai 1874) et Charles Tharaud (né le 7 mai 1873), sont originaires du Limousin. Ils acquièrent tous deux à Saint-Junien (Haute-Vienne) et font leurs études au lycée d'Angoulême, où leur grand-père avait été professeur, puis à Paris, au collège Sainte-Barbe, où ils furent pour condisciple Charles Péguy, dont ils ont fait revivre la haute figure dans un livre admirable.

En 1895, Jérôme Tharaud entre à l'École Normale, puis, ses diplômes conquis, part comme lecteur à l'université de Budapest et visite l'Europe centrale et l'Orient. De retour à Paris, il collabore avec son oncle, qui durant ce temps avait poursuivi ses études de droit. Les deux frères retrouvent Péguy qui venait de fonder la fameuse librairie de la rue Cafes. Ils publient chez lui *Le Collineur défilé* (1899) et *La Lamière* (1900), deux de jeunesse où domine l'influence symboliste et qui n'annoncent guère la pureté classique de leur œuvre postérieure. En 1902 paraît dans les *Cahiers de la quinzaine* la première version de *Dingley, l'illustre dérivé*, qui, complé-

prix Goncourt et Marguerite pour eux la première étape sur le chemin de la gloire.

L'œuvre des Tharaud est infiniment variée. Qu'ils nous initient aux mystères des ghettos de Pologne, qu'ils nous entraînent avec leur héros dans la randonnée tragico-comique de Samba-Dieu, ou qu'ils dressent à nos yeux les paysages défilants de l'Orient, ils savent, sans effort apparent, nous étonner et nous charmer. Ils ont — comme l'a écrit un de ceux qui les connaissent le mieux, Louis Gille — « remuant les dernières fibres encore fraîches du bouquet de la vie, ils ont des contours toujours jeunes, toujours étincelants, toujours ardents »; et, par leur puissance d'évocation, par la fraîcheur de leur imagination, par les mille ressources de leur style tout plein de poésie, ils ont, avec Pierre Loti, les plus grands poètes de la littérature contemporaine.

LE MEURTRE DE M. M. VIVANT

(MÉTAPHORIQUE TRAITÉ DE LA GUERRE DE 1870)

Les départs, les défilés, plus que tout l'annonce des premières morts bouleversant la plénitude paysanne,

L'imagination est vive dans ce triste Périgord. En 1790 il avait suffi qu'un postillon ivre, passant sous les murs de Périgueux, criât, dans un tourbillon de poussière, que dix mille brigands s'avançaient par la Guyenne, pour que le bruit en courût aussitôt, à travers le pays, avec la rapidité qu'ont les nouvelles à se répandre dans un pays primitif. Des réminiscences de la domination anglaise, qu'on eût pu croire effacées, les souvenirs, plus vifs encore, des invasions sarrasines forçaient ces brigades imaginaires de vingt mille Anglais et d'autant de Maures, auxquels il fallait joindre les galériens de Toulon, qui, disait-on, avaient rompu leurs chaînes. On se réfugiait dans les bois; on y enchaînait les objets de prix; les enfants, aux aguets à l'ombre des arbres, voyaient déjà monter les flammes au-dessus de Périgueux...

En ces premiers jours de septembre 1870, sous l'annonce des désastres, une panique aussi furieuse s'empara de tout le pays. On vit les manteaux des habitants

mystérieux passants, aperçus à la nuit, furent reconnus pour des émissaires envoyés par les Allemands, et l'on racontait que, le jour, nos espions travaillaient un refuge dans les cachettes des maisons nobles. On en voulait aux hobereaux qui n'étaient pas partis à l'armée. Leur prudence servait de thème à ces brocards outrageants où triomphait l'esprit villageois. Une rumeur qu'ils avaient fait entre eux pour la Croix-Rouge, accrédita la fable qu'ils voulaient renverser l'Empire et qu'ils passaient de l'argent aux Prussiens pour ramener en France les Rois.

Mille autres bruits circulaient encore, d'autant mieux accueillies qu'ils étaient plus insensés. Pas de maison, si isolée fût-elle, d'où ne sortit, comme la fumée de son toit, quelqu'un de ces contes absurdes; pas un champ, où travaille un homme, qui n'abalât nos drs ces folies avec les vapeurs du soir; pas une châtaigneraie qui ne se peuplât de ces fantômes, comme on voit naître au été, après une journée de pluie, les innombrables champignons bruns. Cela montait des profondeurs de la conscience populaire, de cette émotivité contagieuse qui donne toujours à la campagne son caractère inquiétant. Des souvenirs de la Révolution et de 1815 alimentaient sans doute ces légendes; mais suit-on jamais les pensées qui s'accumulent dans la mémoire des paysans, comme la poussière dans les toiles d'araignées des granges?

Tout paraît vraisemblable à leurs imaginations vierges. Il n'en faut pas pour exalter jusqu'au délire ces esprits ébranlés sur lesquels sont toutes-puissantes la crédulité et la peur. Ils perdent vite, dès qu'ils sont en nombre, cette apparente possession d'eux-mêmes qui est leur dignité quand ils sont seuls; et comme on voit, dans le chaud de l'été, le feu éclater mystérieusement dans leurs greniers, parfois aussi on les voit s'affoler sans raison avec la soudaineté d'un bétail.

M. Bernard de Vivant en fit l'effrayable épreuve.

M. de Vivant s'attarda un moment à causer avec le curé, puis il le quitta vers quatre heures, pour aller faire seller son cheval à l'auberge où il détaillait d'habi-

tude, et qui se trouvait à l'entrée du bourg. Comme il approchait de l'écurie, il aperçut des Bergans qui couraient à travers champs et que les paysans semblaient poursuivre. Très intrigué et un peu inquiet, il se porta de leur côté.

Les paysans ne sentaient ni l'estoc ni le bon courroux. Désespérant sans doute d'atteindre le fuyard, ils abandonnèrent la poursuite, et ils s'en revenaient par la route quand M. de Vivant les aborda pour leur demander les raisons qu'ils avaient de donner la chasse à son ami.

Tous ensemble, ils lui répondirent que M. des Bergans s'était réjoui de savoir qu'on était battu, et qu'on l'avait entendu dire que bientôt les Prussiens ramèneraient en France les Rois.

« Monsieur des Bergans est mon ami, leur répartit M. de Vivant. Il n'a pu tenir de pareils propos, et je m'en porte garant. Mais les Prussiens ont un fusil qui tire cinq coups pendant que le nôtre n'en tire que trois, et malheureusement ce peut craindre... »

Il n'avait pas achevé ces mots que les gourdins s'abattirent sur sa tête et sur son échine, et que la colère paysanne, soulevée sans doute par quelques paroles imprudentes de M. des Bergans, se retournait contre lui.

Il fut traîné, renlé, emporté dans la rue du village, où le tumulte attira aussitôt les deux ou trois cents paysans qui se trouvaient encore au marché.

En quelques minutes, à tous les gens rassemblés dans le bourg, aux femmes, aux enfants même, il apparut avec la dernière évidence que M. de Vivant était un traître et qu'il envoyait de l'argent aux Prussiens pour ramener en France les Rois.

On débattait à grands cris ce qu'il convenait d'en faire. Les uns voulaient le conduire chez le maire, les autres le remettre à la gendarmerie de Nontron, mais la plupart vociféraient :

« C'est un royaliste! c'est un card! il faut faire nous-mêmes la loi! »

De la chambre d'une auberge, où ils étaient montés pour jouer une dernière partie de piquet, du Landier et Montcharmin l'aperçurent. Sa tête n'était plus qu'un boulet rouge. Du même mouvement ils se rejeterent

dans la chambre, dont ils poussèrent la fenêtre pour n'être pas reconnus; puis des yeux ils s'interrogèrent, pris ~~à~~ la velléité de lui porter secours et la crainte de partager son destin. Enfin du Landier s'élance. Mont-charmin le retint à bras le corps en lui soufflant dans l'oreille :

« Ra-ta fou ? ~~Il~~ veut t'écharper. »

Alors cachés derrière les rideaux de guipure, ils restèrent là à suivre avec angoisse les progrès de cette fureur soudaine dont ils ne faisaient qu'entrevoir obscurément la raison.

Aux cris poussés devant son logis. Daguary, coïné de son écharpe de maire, s'avance sur les marches qui distinguent sa demeure. On le somma aussitôt de désigner l'endroit où le traître serait enfermé jusqu'à l'arrivée des gendarmes. Lui, craignait-il que ~~un~~ ~~un~~ ne fût mise en pillage ? ou bien sa femme et sa servante avaient-elles sur son dos barricadé la porte ? il se fit pour refuge à M. de Vivant qu'une étable accolée à son logis.

On l'y précipita sous les coups.

A cette vue, anéanti de panique, du Landier et Mont-charmin, s'arrachant à leur fenêtre, descendirent sans bruit l'escalier, passèrent à l'écarie, attelèrent précipitamment leurs cabriolets et s'enfuirent.

Le bruit se répandit alors que le curé donnait à boire.

L'ecclésiastique, dans l'espoir insensé de se voir sous le vin cette folie de meurtre qui s'était abattue sur son village, avait imaginé de défoncer un tonneau dans sa cour.

Les forcades y coururent. Abandonnant au moment leur victime à la garde de deux ou trois d'entre eux. Ils envahirent la cour du presbytère, puis, le tonneau vidé, ils retournèrent plus déchaînés à l'étable. Et Boucille les conduisait en ~~un~~ ~~un~~ :

« Quiconque défendra M. de Vivant, qu'il ~~un~~ ~~un~~ seigneur ou meulay, ses guenilles resteront sur la place, ou bien les mènent ! »

Sous le toit où ~~il~~ ~~il~~ s'enfonçait, le malheureux criait :

« À boire ! »

— Tu as pris ton café dans des chapeaux cirés, lui

répondit un plaisant ; tu le prendras aujourd'hui dans une étable. »

Mais deux garçons s'étant hissés sur le toit, dont l'un arrachèrent les tuiles, le sortirent par ce trou hors de son abri.

Il apparut alors affreux, horrible à voir, le visage barbouillé de sang, du jus et de la peau de figures qu'il avait arrachées, pour se désaltérer, à la branche d'un figuier qui entrain dans l'étable par une lézarde du mur.

Avouglé par la lumière et l'éclat de la route, il regarda d'un air hébété les paysans qui formaient le cercle autour de lui, et il finit par se jeter (peut-être pour y trouver de l'ombre), sous un travail, appareil de sauteries et de bois qui sert à forer les bœufs.

Ce fut à ce moment que le châteaillier Piarroux, s'étant glissé sous le travail, vint le frapper à la nuque avec le crochet de sa balance romaine.

A ce coup on le crut mort.

Un paysan s'approche de lui, le palpa de la main. Sous ce contact il fit trois bonds, trois véritables sauts de grenouille, et s'en alla tomber dans les orlines du fossé.

Au milieu des éclats de rire, le paysan l'y suivit, l'empoigna par les pieds et se prit à vociférer :

« Qui s'associe avec moi ! Qui s'associe avec moi ! »

On se bouscula pour l'aider. De tous côtés montaient les cris :

« C'est un traître ! Il faut ~~le~~ brûler ! On va rôti ~~un~~ fameux cochon ! »

Alternativement, sur le dos et ~~un~~ le ventre, on le tenna par les jambes jusqu'à une mare toujours à sec en été, et qui désigne encore un grand peuplier.

Des fagots échaient là, en attendant l'hiver. On y jeta M. de Vivant. Mais, pour mettre le feu à la paille, personne n'avait d'allumettes, car les fumeurs, à la campagne, se servaient encore de briquets. Un enfant — il s'appelait Ben — reçut ~~un~~ ~~un~~ et le commissionnaire de courir chez l'épicier.

Les premières flammes furent accueillies avec des ~~un~~ ~~un~~ frénétiques. Les femmes regrettaient bien haut que de si bonne graine fût perdue ; les garçons sautaient par-

dessus le bûcher, comme c'est la coutume à la Saint-Jean; une des jambes du malheureux s'étant raidie sous l'action du feu, laisse croire qu'il vivait encore; on le repousse plus avant dans le brasier.

La nuit vint. Les paysans, abandonnant le corps à demi calciné, quillèrent enfin le bourg. Beaucoup, en ■■■■ les villages, racontaient qu'ils venaient de brûler un traître et qu'ils espéraient bien recevoir ■■■■ paye du gouvernement.

(*La Ville et les Champs, 1870-1871*; Palletan édit.)

GEORGES G.-TOUDOUZE

BIBLIOGRAPHIE. — Romans : *Le Sang d'Ardis* (1905); — *La Sectaire du Védant* (1906); — *La Dernière des Spartiates* (1907); — *La Renard de la Mer* (1908); — *Le Trésor maudit du Palais Long* (1909); — *Une Mystérieuse Affaire* (1910); — *Le Voleur hollandais* (1911); — *Le Petit Roi d'Ys* (1912); — *Fillette de Merlin* (1913); — *Le Secret de la Trésorerie* (1914); — *Fils de Procureur* (1915); — *Paris sur l'eau* (1916); — *Les Compagnons de Fleberg en feu* (1917); — *L'Homme qui vint de Gulf-Stream* (1918); — *L'Éclaircie de Volcan* (1919).

Ouvrages d'art : *La Grâce en voyage d'été* (1924); — *La Sieste de l'air, la de feu* (1927).

Théâtre : *Les Derniers Fâcheux* (1924); — *Les Rayons du Soleil* (1925); — *Parmi les Loups* (1926).

Georges G.-Toudouze est né le 20 juin 1877. Fils du romancier Gustave Toudouze, petit-fils de l'architecte et graveur Gabriel Toudouze, il est un descendant direct du peintre Gustave Aprin ayant conquis ses grades en Sorbonne, il est comme membre de l'École Française d'Athènes, et, à ce titre, fait un stage à la Villa Médice avec les prix de Rome, puis un séjour en Orient. Revenu en France, il se consacre uniquement à la littérature, publiant divers ouvrages historiques, de nombreux romans, et faisant jouer à l'Odéon plusieurs pièces. Il est en même temps professeur de littérature dramatique au Conservatoire National.

Georges G.-Toudouze s'est attaché plus particulièrement au roman historique, puis au roman et au théâtre de grande aventure scientifique. Il a écrit de nombreux ouvrages dans lesquels la pittoresque vie des marins est retracée avec un relief et une couleur remarquables. *Le Tour d'Espagne* en offre un exemple caractéristique; ce n'est pas seulement par le relief de la situation que l'auteur est impressionnant; il est aussi par une impression de réalité due à la parfaite connaissance des choses de la mer et à la maîtrise d'un style qui sent le vent du large et les embruns.

LA TOUR D'ÉPOUVANTE

Mes souvenirs ? Bien sûr que j'en ai depuis trente-cinq années que je suis dans les phares, et ça, sans jamais une faute dans le service. ~~mais j'ai~~ un blâme de personne ~~mon~~ plus... Et pourtant, le service, il y a des jours où ~~il~~ ~~est~~ dur, car vous pensez bien ~~que~~ j'ai eu quelques coups à la redresse, tu que sur mes trente-cinq années, j'en compte vingt-neuf, avec sept mois et deux semaines en sus, dans les « loolés ». Autrement dit, les phares qui sont bâtis dessus des cailloux en pleine mer, là où il n'y a que la base de la roche, la tour, le ciel et l'eau autour. Et la vie là dedans n'est pas tous les jours couleur de beau bleu...

Aussi, vous pensez bien que mon plus mauvais souvenir, c'est, comme de juste, d'un loolé qu'il me reste...

Oh' un vieux, vieux souvenir... du temps où j'étais tout jeune gardien, tout nouveau dans le métier.

Ça vous intéresse ?... Eh bien, alors, faut vous dire, que sous prétexte que j'avais du plaisir à courir le pays, et puis aussi parce qu'il y avait avantage dans la solde et que j'étais fier d'augmenter mon magot aux fins d'épouser plus vite ma promise, bref pour un tas de raisons, voilà que j'eus l'idée de faire volontaire pour un phare seul que les Ponts et Chaussées venaient de bâtir en Guyane.

Fiche pays, fiche climat. Et puis fiche coin aussi, ce phare-là. La Roche-aux-Trois-Equelettes, qu'on appelait le méchant caillou sur lequel était dressée la tour. Et ce nom-là venait d'une histoire de trois forçats de Cayenne qui s'étaient évadés en volant un canot du pénitencier, dans les temps, et qui étaient venus se jeter de nuit sur cette roche, où ils étaient morts ~~de~~ faim et de soif, dans l'attente d'un navire. On les y avait retrouvés mangés par les oiseaux de mer. Une affaire pas gaie, bien sûr... Et les gens disaient que, par les nuits de tempête, les trois squelettes revenaient tout phosphorescents pour se plaindre... Des histoires, vous pensez bien... Et quoique chez moi, à l'île de Sein, il y eût des vieux qui ~~me~~ disaient que c'était mauvais présage, ~~me~~

« là qui donne mon nom, ma signature à l'ingénieur, et puis, en route.

Un mois après, j'étais parti, arrivé et installé. Et bien content d'être là, parce que c'était un joli phare, et puis de bons collègues.

Figurez-vous une tour cylindrique en granit, assise à force de béton et de barres de fer sur un petit plateau de roche à vingt-deux milles de la terre, quarante kilomètres et quelque chose, quoi ! Et ce plateau était fait de pierres aiguës, découpées en lames de routeaux et dents de scie, sur soixante mètres de long et sept ou huit de large. Juste la place pour se dégourdir un peu les jambes, de basse mer, quand le plateau découvrait. Et vous savez, c'est un avantage qu'on n'a pas dans tous les îlots : il en est où le pied de la tour plonge droit dans l'eau. Seulement, fallait faire attention à ne pas glisser, non seulement parce qu'il y avait cent et des brasses d'eau au pied de ces roches-là, mais aussi parce que, au ras du caillou, il se tenait toujours en permanence des requins occupés à faire la cavalcade.

Et vous savez, nous n'étais pas malheureux du tout là dedans. On avait des provisions en suffisance pour des mois, et ce qu'il y aurait eu trop grosse mer pour venir à nous. On nettoyait le jour, et la nuit, on surveillait la marche du sabal, un feu de vingt mille bougies, tournant, produit par l'incandescence de pétrole et dominant la mer de quarante-cinq mètres de haut. Un de ces outils propres qu'on a de l'agrément à servir et que, pendant les quarts de nuit, on regarde avec orgueil promener son pinceau lumineux dessus la mer.

Derant la journée, quand il faisait clair, très clair, on apercevait le côté tout au bord de l'horizon, comme un petit fil mince...

Evidemment, vous autres, les gens de la terre, vous auriez eu l'ennui à étiré, comme ça, immobiles au large de la Guyane, pendant dix-huit semaines de rang, en attendant votre tour de permission. Mais nous, on se plaisait bien, les collègues et moi.

~~Il~~ sortit que pendant vingt-deux mois, avec les inter-

vailes de ■■■ permissions ■ terre, j'ai été tout ■ fait heureux ■ Troie-Squelettes.

Et c'est au vingt-troisième mois qu'est arrivée l'hiver.

Justement, je venais de reprendre le service après repos, en fin juin, qu'est le fort de l'hiver là-bas, et pour cette fois-là, je faisais compagnie avec un autre Breton, Le Glé, mais de Lannion, celui-là, et un Basque qu'un nommeit Ichoua, et qui, plus vif que nous de douze ans, était gardien chef.

Les huit premiers jours, ce fut pareil à l'habitude, ■■■ la première nuit, sur les deux heures du matin, nous, les deux de Bretagne dormant sur nos lits dans nos chambres, au milieu de la cour, le Basque, qu'était de quart au Isal, nous appelle...

D'un coup, Le Glé ■ moi, nous sommes debout et, les trente marches qui nous séparaient du chef grimpees au galop, nous sommes rendus dans la lanterne.

Alors Ichoua nous montre un bateau, un grand trois-mâts, toutes voiles dehors, qui faisait route à plein sur le phare. Une drôle de route, vraiment, parce que ce bateau devait nous voir pourtant : notre pinceau de lumière du faul l'éclairait en grand comme d'un coup de projecteur, chaque fois qu'il passait dessus en tournant...

Des bateaux, il en circulait, à vrai dire, pas bien souvent. Et comme notre banc de cailloux avait mauvaise réputation, à cause qu'il s'étendait loin sous l'eau, comme aussi nous étions là perchés dessus avec notre tête de lumière pour dire : « Passez au large; ici, c'est mal-aisé... » les bateaux se tenaient le plus loin possible, surtout les voiliers, parce que moins sûrs de leur ■■■ neuve que les vapeurs.

Aussi était-ce très bizarre que de voir ce trois-mâts venir sur nous, à telle heure de la nuit. Au premier coup d'œil, j'avais bien reconnu que c'était un beau navire, un de ces grands long-courriers dans les quatre mille tonnes qui, à fond ■ cale, mènent des marchandises lourdes d'un bout du monde à l'autre bout, sans l'arrêter jamais. Et ses formes, très reconnaissables à la distance d'un mille à peine qu'il était, disaient le gros

marchand de Hollande, chose bien compréhensible, vu le voisinage de Paramaribo et de la Guyane hollandaise tout proche...

Le voyant ainsi venir droit ■ nous sous petite brise d'art, Le Glé s'écrie :

« Sont sous sa sont bas, ceux qui mènent cette barque-là : nous sommes pourtant visibles, malar'doué... »

Alors, Ichoua, hochant la tête, réplique :

« Visibles, visibles... sans doute... À condition qu'il y aurait quelqu'un à bord pour nous voir... »

Le Glé a un haut-le-corps, et riposte :

« Quel que te veux dire, chef ? Le Vaisseau-Fantôme que te penses-tu ?... »

Le collègue a un tel sursaut pour dire cela, que le Basque part à rire :

« Non, mon gars, je ne vais pas jusque-là... Si je dis que celui-là n'a personne à bord pour nous regarder, c'est que c'est un bateau fou, ■■■ derelict, quoi... »

Et le r'là qui nous explique que, depuis près d'une heure, ce trois-mâts est apparu là, tout près, allant, venant, virant et dérivant, tirent des bords au hasard, et que c'est par conséquent ce que les Anglais nomment en effet un *derelict*, autrement dit, un abandonné que, pour une cause quelconque, son équipage a cru perdu, prêt à couler bas, et qu'il a évacué en vitesse pour se sauver. Après quoi, le bateau s'est relevé tout seul, et est parti au hasard sur la mer, droit devant lui. Un errant, quoi, et qui va au vent, au courant, sans plus personne é en berne ni à ses écoutes. Un promeneur à son gré qui circule jusqu'à ce qu'un accident lui fasse faire son trou dans la ■■■ C'est dangereux tout plain, pas étonné-là, vu que ça aborde les autres dans la nuit. Et ça va loin, loin, car on ■ connaît qui ont trotté de la sorte des années, des mois sur l'Océan et qui ont fait des malheurs en route.

Donc celui qui nous arrivait là était un abandonné de la sorte, et si, après avoir viré tout autour de nous, comme l'avait vu Ichoua, il s'en venait droit ■■■ notre caillou, c'était pas sa faute, vu que, somme toute, il n'avait pas sa raison. Mais le chef, voyant cela, avait jugé meilleur de nous appeler...

Au bout de dix minutes, le trois-mâts était à nous toucher, quand il y eut une saute de vent, les vergues virèrent, — on les entendit grincer, tellement qu'il était proche, — et voilà le *derelict* reparti grand large comme pour nous joir.

Et dans le rayon de lumière, il nous apparait si net, si propre, que Ithoua s'exclame :

« Mais pourquoi diable qu'ils l'ont abandonné?... Il y a ni casse, ni trace de feu à bord... »

C'est en effet généralement pour une de ces raisons-là que les équipages s'ensauvent, crainte de couler ou de famber...

« Bon voyage! » cris alors Le Glee. Le v'là parti : on saura plus jamais rien de lui maintenant...

— Pas prouvé! » répond Ithoua.

Et alors, tout comme si c'était lui, le *Besque*, qui eût commandé la manœuvre à distance, le trois-mâts fou stoppa, bâila, vira et revint vers nous...

Quatre heures d'affûlé, ce navire du diable resta ainsi à jouer autour de nous, allant, venant, s'éloignant et se rapprochant avec ces mouvements brusques, et ces courses en zigzag qu'ils ont tous, ces navires abandonnés, et qui les font ressembler à des hommes saouls. Et, à dire le vrai, celui-là était sans doute ~~un~~ par une manière de ramone dont notre roche était, à l'accoutumée, le centre.

Enfin, brusquement, avec la soudaineté normale sous les tropiques, v'là le jour qui se lève, et le soleil monte, éclairant à plein le trois-mâts qui tireil un grand bord, par la travers à nous. Si proche maintenant, que le feu étoit suivant la règle, nous nous mettons tous les trois en batterie sur le balcon du fanal, avec jumelles à longues-vues, pour essayer de comprendre quelque chose au paroisien.

Du premier coup, ce que nous voyons, c'est une bonée accrochée ~~un~~ galvaubans de bâbord et qui nous montre, en lettres noires sur fond blanc, cette inscription : *Cornélis-de-Will, Rotterdam*. C'était bien un de Hollande, comme nous avions pensé d'après sa construction.

À ce moment, risée, les vergues tirent à ~~un~~ sur

les mâts, le *Cornélis-de-Will* obéit, change de cap, s'aline sur tribord, et vient droit à nous comme il avait déjà fait plusieurs fois. Mais en comp-ci, il est si proche des Trois-Squelettes qu'il ne peut plus ~~un~~ pas nous aborder :

« Toucette, » cris Le Glee, il nous accoste!...

— Alors il est fichu, rétorque Ithoua; il va se mettre en loques sur nos pointes de cailloux...

— Et ça sera dommage, vu que c'est un *bon* bateau, » que je fais à mon tour.

C'est tout ce que nous pouvions dire. Dans notre position, il y avait rien à faire qu'à regarder. Et vous savez, c'est beau à voir un trois-mâts, toutes voiles dehors, qui taille sa route devant lui. Mais, dans le cas, c'était triste à pleurer, de penser à ce qui allait se passer...

Et nos trois lonettes se braquent sur ce pauvre navire qu'allait ainsi se suicider ~~un~~ un bateau fou qu'il était... Alors, à tous les trois ensemble, le même cri nous échappe :

« Les rats!... »

Nous avions à la fois compris et le pourquoi du départ en fuite de l'équipage hollandais, et la terrible histoire qui nous arrivait dessus grand large.

Oui, les rats, à vous qu'on vous dit rien, ou si peu!... En fait de rats, vous ne connaissiez que les rats de terre... vos pauvres rats de la ville et de la campagne! des avortons, des uains, des ratés, des riens ~~un~~ tout, autant dire!... Des malheureuses bêtes qui ne sont pas seulement capables d'attraper leurs trente centimètres depuis le petit bout de leur museau jusqu'à la fine pointe de leur queue... Ils vous dégoûtent, parce qu'ils sentent un peu mauvais, et que la nuit, ils coucouinaient ~~un~~ des petits cochons en goguette... Mais vos rats de terriens, c'est des ministres et de la plaisanterie...

Les vrais ~~un~~ qui comptent, c'est les rats de marine, ceux-là qui vivent à bord des bateaux où ils naissent, ils travaillent et ils meurent. Nos bêtes qui rougiraient de mettre ~~un~~ seulement une patte sur le plancher ~~un~~ vaches. Et il y a tout juste autant de différence entre vos rats et ceux-là qu'entre un bateau de pêche et un cuirassé.

Les rats de marine, c'est des bêtes animales. Grands, gros et larges à proportion... Des petits bestiaux réblés, bâtis en force, tout nerfs et tout muscles, intelligents plus que bien des hommes, savants comme si ils avaient passé par les écoles de navigation, disciplinés à faire honte au meilleur équipage. Des gaillards pleins d'endurance et de bêtise, matelots fins tenant la mer par n'importe quel temps et flairant les coups de vent mieux qu'un baromètre. Par ailleurs, méchants comme le diable, entêtés comme une ventouse, et se tenant les coudes à miracle : le moindre vent que vous faites du mal à on, il jette un cri, avec la voix aiguë qu'ils ont, et, de suite, vous avez sur le dos et sur les bras plus d'un cent de ses collègues si tellement enragés qu'ils ne vous lâcheront pas avant que vos os soient à nu.

Et justement, les meilleurs de la race, c'est ceux de Hollande. Des terribles, vous savez. Car c'est chose connue sur tous les bateaux que l'histoire de ce capitaine d'Amsterdam qui, pour protéger sa cargaison, est l'idée d'embarquer, non point des chats, — les chats ne sont pas de taille à jouer avec ces rats-là, — mais un couple de bulldogues dressés à faire cette guerre... Le temps de passer du Zuyderzée au large d'Ostende, et personne à bord n'entendit plus jamais parler de la paire de chiens : ils avaient été nettoyés, croqués, gobés à la régale en vingt-quatre heures de mer, par les rats de bord...

Pourquoi les hommes ne sont pas mangés aussi ?

Mais, pardieu excusez... ils le sont quelquefois, quand la cargaison ne suffit pas, ou que le supplément des rats nés au cours du voyage n'a pas eu le loisir, durant la dernière semaine, de passer sur un même bateau moins chargé.

C'est même cela qui avait fait arriver aux gens du *Corollis-de-Wilt* : attaqués, ils avaient dû se défendre, abandonnant le navire aux rats reconnus les plus forts...

Ils avaient fui... ou ils avaient été mangés, car les canots étaient en place, tous...

Et sur le pont, sur la dunette, sur les parois, sur les haubingages, sur les vergues même, sur tout le navire vu même d'avant à l'arrière en enfilade, il y avait des

taches noires par centaines qui grouillaient... Et c'était une armée d'affamés que le bateau, devant son, nous amenait en vitesse.

Seulement nous, nous n'avions pas de canot pour essayer de nous enfuir.

Et ce ne fut pas long, je vous prie de le croire.

Le sursaut trois-mâts aurait pu passer à raser notre roche par tribord ou par bâbord, et s'en aller se perdre au loin dans la large avec sa moule d'enragés... Non, il s'en vint tout droit dessus notre caillon, comme le fer sur l'aimant, tout droit, à toute vitesse, avec du vent plein ses voiles, s'il aurait voulu gagner une régate, et il s'empara net et rapide, sur la pointe la plus aiguë de la roche...

Ce fut un grand choc sourd : la coque qui s'éventrait, et puis un craquement terrible : les trois mâts brisés au ras de leur emplanture qui venaient en bas tous les trois ensemble, comme lanches d'un même revers de hache, et puis il y eut un ploaf énorme : la coque qui s'enfonçait en deux comme on ouvre un merlu, et qui, dans une grande vague d'eau et d'écume, coulait à pic, une moitié à droite, une moitié à gauche de la roche dans le grand fond.

Vous dites que ça fut noyer les rats?... Vous ne connaissez pas ces bêtes-là?... Ça nage encore mieux que nous ne court, et c'est agile à battre un écurail dans son arbre et un poisson dans la mer...

Aussi, de l'armée des rats, il y en eut la moitié qui bondit comme un éclair sur la roche, le long de la passerelle que leur offrit, pendant une minute, le gréement tombé en avant, et l'autre moitié alla à l'eau. Sans plus s'inquiéter, cette seconde moitié dans l'eau se reforma en rangs, têtes dressées, queues droites, pattes battantes, puis nagea rapidement au rocher.

Nous n'avions pas le temps de bouger, que du trois-mâts, il restait une centaine de bouts de bois, grands comme des allumettes, dansant sur la boue, et une armée de rats, installée au grand complet sur notre rocher, pour l'instant découvrir le demi par la marée basse...

Un millier de rats se lèvent en l'air, et nous sommes vus, humés, repérés : de la chair fraîche !...

Alors, il y a un cri, fait de mille cris unis, un cri plus aigre que celui d'une acie qui mord une barre de fer, et tous les rats, à la fois, se lancent à l'assaut.

Si je vous disais que nous étions en juste le temps de nous rejeter en arrière, de fermer la baie de glaces de la lanterne, de courir assurer la clôture des fenêtres de l'escalier et de nos chambres !... Heureusement que la porte d'accès au bas ■ la colonne était demeurée close, et qu'en outre, elle était en bronze plein !...

En moins de rien l'immense bande avait grimpé après le granit du phare, comme elle eût grimpé après un arbre... et, de la base au faite, notre tour était vêtue d'un manteau de rats...

Épaule contre épaule, tête contre queue se poussant, se serrant, se cramponnant, ils avaient escaladé le fût, ils s'entassaient sur les embrasures des fenêtres, ils gratiaient les vitres des ongles, et la tête de l'ornière s'empilait sur la galerie du phare, sur le balcon, sur la calotte de la lanterne.

Grimpant des dents, ils s'acharnaient contre les glaces épaisses du fanal, derrière lesquelles ils nous voyaient, sans pouvoir nous atteindre...

Quelques millimètres de verre, heureusement très solide, séparaient nos visages de leurs yeux étincelants, de leurs griffes acérées, de leurs dents aiguës. Et l'odeur de leur multitude était tellement forte et tellement infecte, qu'elle pénétrait jusqu'à nous et nous déconçait...

Et voilà comment, dans notre phare, en une close, nous ■■■■ trouvions les prisonniers d'une légion de rats affamés. De sorte que, après avoir si au premier abord, nous nous sentimes tout de suite angoissés, malgré que nous fussions en sûreté sous notre ■■■■ ■■■■ de granit, d'acier, de bronze et de cristal...

Si nous fallait des heures pour nous habituer à cette invraisemblable chose. Et la tension nerveuse fut telle, la première nuit, qu'aucun de nous trois ne put dormir... à chaque instant, nous avions la sensation qu'une ouverture cédait et que l'immense population se ■■■■ par la brèche.

Le montee de la marée, en chassant ceux des rats qui étaient restés en bas sur le caillou alors découvert, avait surchargé nos murs et notre balcon. Si bien que, par endroits, c'étaient des grappes de rats accrochés les uns aux autres qui pendaient tout autour de la lanterne. L'attelage du feu, le tournoisement du fanal rendit ces bêtes complètement folles. Quand le pinceau virait sur son axe, il avançait successivement les centaines et les centaines de rats dressés contre les glaces, tandis que dans le secteur momentanément plongé dans l'ombre, des myriades d'yeux flamboyaient comme des yeux de fauves dans une forêt. Et, en même temps, on entendait le travail enragé des griffes et des dents contre la pierre, le métal et le verre, tandis que le vacarme des cris était si perçant que, pour nous entendre, nous étions obligés nous aussi de crier.

De temps en temps, il y avait bataille entre eux : alors, une grappe se détachait, tombait à la mer comme un fruit mûr, et en bas, dans une traînée phosphorescente, on voyait passer des ailerons triangulaires à la surface : c'étaient les requins qui, toujours à l'affût au pied de la tour, faisaient bombance...

Ce fut cette première nuit, vous pouvez l'imaginer.

Le lendemain, nous étions plus calmes, et nous trouvions drôle d'exciter les rats, en mettant notre figure contre la glace qui nous séparait d'eux et à la résistance de laquelle ils ne comprenaient ■■■■.

Le surlendemain, il y eut une chose qui commença de nous gêner : l'impossibilité de renouveler l'air à l'intérieur de notre carapace, dans laquelle l'odeur du pétrole n'arrivait pas à dominer la senteur fétide de ■■■■ bêtes entassées autour de nous.

Le quatrième jour, au petit matin, je m'aperçus que le châssis de bois de ma fenêtre, attaqué à l'extérieur, commençait de céder. J'appelai les collègues, et nous trois, en passant à l'intérieur une feuille de toile, pour faire blindage.

Et Itchev dit posément :

« Le vapeur des Pouts est venu ■ y a treize jours, il

reviendra plus maintenant que dans vingt-cinq jours... Si ce panneau eût été le vingt-neuvième jour, on aurait changé le nom du ■■■■■ tour : ça ne sera plus les Trois-Squelettes qu'il faudra dire, mais bien le phare des Six-Squelettes ! »

C'était rien, ce mol-là, n'est-ce pas ? Mais, ça nous fit un petit frisson tout de même.

Sept jours et sept nuits que ça dura, avec, comme unique distraction, la vue des rats mal accrochés qui tombaient de cinquante mètres de haut dans la gueule des requins... Mais il y en avait tellement, de ces sales bêtes, que leur nombre ne paraissait guère diminuer... Pour nous calmer les nerfs, nous avions essayé de les compter : pas moyen de s'y retrouver, ils bougeaient trop. Alors, ■ avait tâché de les reconnaître les uns des autres, en leur donnant des noms : il y en avait un gros énorme, un chef, qu'on avait appelé Isidore, et puis d'autres encore, reconnaissables à une particularité.

Mais toujours cette idée des Six-Squelettes — les nôtres ajoutés à ceux des forçats d'autrefois — nous travaillait la cervelle... Et il avait fallu blinder, de même que la mienns, toutes les fenêtres, ■ qui le bois cédait peu à peu. Et on vivait maintenant dans l'obscurité, sauf tout en haut, autour du fanal. Si bien que le ■■■■■ avait des couchemars, et que la nuit, en dormant, il voyait les trois forçats mangés qui dansaient autour de lui, avec leurs os phosphorescents, et qui cherchaient à l'embrasser.

Et ce pauvre Gléa, il racontait si bien ■ que Itaboua et moi, nous commençons à les voir aussi.

Vous me direz que nous pouvions appeler au secours ?... Mais non, c'était impossible. Les phares ont un mécanisme pour hisser le signal quand il y a un ■■■■■ à bord. Mais ce diable de mécanisme ■■■■■ à l'extérieur, fixé contre le balcon... Et sur le balcon, on pouvait pas y aller, puisque c'est là qu'était la plus grande ■■■■■ des rats...

Aussi ça devenait une hallucination à la fin, ces cris, cette rage, cette carapace de rats sous de laim, cette odeur infecte...

Et après avoir ruminé toute la journée ensemble,

voilà que la soir du neuvième jour, nous décidons de ne pas allumer le feu.

C'était une idée de désespoir, le plus grave des ■■■■■ qu'on nous avait mis au service, celui qu'on ne commet jamais, tant qu'il vous reste un souffle d'existence dans la poitrine. Parce que le feu, c'est la chose sacrée : un quart d'heure après soleil couché, il doit s'allumer, ou alors, c'est que ■■■■■ les gardiens sont morts...

■ bien, ce soir-là, ■ feu des Trois-Squelettes ne s'alluma point, et les gardiens étaient en vie.

Et de toute la nuit, il ne s'alluma point, au risque de causer des catastrophes ; mais nous ne pouvions plus y tenir : nous devenions fous.

Cette nuit-là, sur les deux heures du matin, la fenêtre de la chambre d'Ichoua vint à céder. Le chef, qui sommeillait sur son lit, tant bien que mal, n'eut que le temps de se lever de nous appeler : les rats étaient déjà sur lui, par la brèche...

Mais nous aussi, nous étions là : et ce fut la bataille de nous trois contre la bande qui coulait en force, à travers le trou. Ils mordaient ; nous tapions à coups de battoirs du fer... Et il fallut reculer.

Sur eux, nous avons fermé la porte de la chambre... Mais nous n'avions pas eu le temps de panser nos blessures, que la porte, rangée à vif, cédait à ■■■■■ tour.

■ alors il fallut fuir, en remontant l'escalier de pierre qui tourne, comme vous savez, ainsi qu'un colimaçon.

Il fallut fuir, avec des rats pleins, les jambes et qui couraient plus vite que nous...

Comment nous avons fait, j'en sais encore rien à l'heure présente.

Tout ce que je peux vous dire, c'est que nous nous retrouvâmes tous les trois saignants, courbatus, déchirés, les vêtements en loques, la chair à vif, ■■■■■ une miette de nourriture et sans une goutte d'eau, affalés sur le plancher en béton de la chambre à feu, avec le panneau d'accès de l'escalier. — en tôle vissée dans le béton, heureusement ! — rabattu et fermé pour nous séparer des rats qui avaient envahi le phare entièrement du

lant en bas... Et sur le carreau de béton, il y avait une vingtaine de rats qui étaient passés au même temps que nous, et qu'il avait fallu ~~manoeuvrer~~ au talon, à la barre, au couteau pour s'en débarrasser... Et dedans le phare, avec la sonorité de l'escalier, on entendait en vacarme ~~une~~ tempête de cris auxquels répondaient, au dehors, les hurlements des rats jetés à l'air et qui nous examinaient à travers les vitres...

Ilchou ne disait rien : Il te regardait saigner de la poitrine, de la tête, des jambes, des bras, et ça coulait rouge, en filets minces, autour de lui.

Et Le Glé, qui saignait tout pareillement, répétait sans arrêt comme s'il avait bourdonné :

* Les Trois-Squelettes sont les Six-Squelettes, hi, hi, hi!... Les Six-Squelettes... les Six-Squelettes... hi, hi, hi, hi!... *

■ bien que, pour le faire taire, je dus lui dire que j'allais lui mettre mon poing sur la figure. Alors, il se mit à pleurer tout bas, tout bas, comme un enfant.

Heureusement qu'on avait eu cette idée de ne pas allumer le feu, car dès le tout petit matin, vous pouvez bien que le vapeur des Ponts et Chaussées était là, par le travers de la tour, afin ■ savoir le pourquoi de ce branquemet au service...

Et moi qui je guettais à travers les tirés par ma longue-vue, je vis le même effarete des officiers et de l'équipage quand, lumière venante, ils aperçurent devant eux ce phare tout entier tissu de rats vivants...

Il nous crènera même : et aussi bien, il ne s'en fait pas du beaucoup, c'est vrai.

Mais les rats aussi le virent. le bateau. Et aussitôt, comme il était tout près, voilà qu'une bande d'eux se jette à l'eau en solenne serried et veut monter à l'échardage...

Bien sûr que ces saletés ■■■ bêtes seraient venues à leurs fins, vu que le petit vapeur avait sauté ; mais le mécanicien ■■■ idée ■■■ leur lâcher un jet de vapeur par le travers du ■■■■, ce qui échauffa net la tête de colonne, et fit un temps d'arrêt, pendant lequel le bateau remua en route. Et comme une hélice ça va plus vite que ■■■ petites ■■■ rat, les guillards ■■■■ à la traine.

La-dedans, les requins se tirent de la partie : ouvrant sur le dos. A leur costume, la gueule ouverte, ils arrivèrent à une douzaine et gouvernèrent des rats, en taillant dedans comme une langue d'âne taille dans l'herbe d'un pré... Si bien que, ce jour-là, les requins sortirent à quelque chose d'utiles...

Ce qui restait de rats, déconcertés, fit demi-tour, répliqua sur ■■■■ et, tout rassérénés, se hâta de retour après le phare, où les camarades les accueillirent par un concert de cris auxquels les retournants répondirent de belle manière. Sans doute qu'ils se chamaillaient pour le fait ■■■■ l'abordage manqué. ■■■■ je vous prie de croire que ce fut une belle querelle : ■■■■ ■■■■ ■■■■ trait ena parmi les hommes...

Mais qu'il s'arrangeait point ses affaires, car le petit vapeur n'osait plus approcher : il tournait en rond autour de nous, à bonne distance, et la phare, tout hérissé de corps, de têtes et de queues, devant lui sembler une manière de bête fantastique qui, par mille questions, jurait, effrait, criait et glapissait après lui.

En fin de compte, ne pouvant pas penser que nous étions restés vivants là-dessous, voyant les rails entrer et sortir par les fenêtres du bas, ceux du bateau allaient s'en aller, quand l'échoué, revenant à lui, eut l'idée de se servir du phare lui-même pour faire télégraphie optique, par la moyen d'un pennon de bois mis et retiré devant le fauvel pour dessiner des brèves et des longues...

Alors, ne t'en va pas tout de suite. Si tu veux avoir un bon résultat, du tapage, on nous répond (par des signaux) très bien !

Toute une conversation, quoi ! L'ingénieur, qui, naturellement, était à bord, lui bien vite toute l'histoire, et comme quoi il n'y avait pas de raisons pour que cette bande de serafs n'ait aille de là où elle était venue pa-
lager, avant le jour du Jugement dernier, et comme quel-
encore Le Gléa avait le cerveau qui chavirait, Richoua
et moi le corps tout couvert de moqueries, et comme quel
enfin nous étions bloqués dans le dernier retranchement
de la cage à feu, en passe d'être mangés, et n'ayant nous-
mêmes rien à manger ni à boire...

La-dessus, l'ingénieur, par le moyen d'un timonier qui rectifiait ses signaux à bras, tel un moulin à vent,

vous répond : « Courage, et tenez bon ; on va régler cette affaire-là... »

Sur quoi, le vapeur fait demi-tour à toute allure vers la terre, ~~l'eau~~ laissant un peu d'écume et à demi recouvert seulement...

A midi clochant, il était ■ retour, accompagné du stationnaire, de deux petites vedettes, d'un chaland et d'un bateau-pompe : toute ■ accabre, quoi.

Et à midi et demi, la bataille commençait contre les rats.

« Ah ! pour une bataille, ■ fut un combat, et un sérieux. On essaya de tout, y compris le jet d'eau pointé par le bateau-pompe sur les murailles du phare. Ce fut même cela la plus comique, parce que la force du jet arrachait les rats et les jetait à l'eau, où les requins les gobaient, mais sur dix qui tombaient de la sorte, il en remontait bien sept à chaque coup, et puis, ça ne sortait pas ceux qui occupaient l'intérieur de la tour. Et puis aussi, il y en eut de ces satanées bêtes qui abordèrent carrément le bateau-pompe, dont les hommes durent se prendre corps à corps avec eux... Bref, ils firent comme ils devaient, en rudes rats de Hollande qui ne craignent rien de l'homme, et qui défendent leur seau...

Aussi, le soir venant, c'était à peu près comme si ça n'avait rien fait, et nous dûmes passer encore une nuit dans notre prison : Le Glec parlait toujours sans raison et comptait des squelettes, Itchoua était tombé avec la fièvre de ses blessures, et moi, je valais pas beaucoup mieux...

Ce ne fut que le lendemain après-midi qu'un nous délivra, grâce à un second maître de manoeuvre qui eut l'idée de se servir d'un chaland, en mettant dedans des quartiers de viande amenés de terre, et de faire passer ce chaland par un câble au long de la roche... Attirés par l'odeur, toute l'armée des rats, sans exception au seul, embarqua dessus, et un remorqueur entraîna le chaland par le travers du bateau-pompe qui l'inonde de pétrole, auquel une fusée mit le feu à distance... Si bien que tout grilla, le chaland et les rats... Ceux qui se jetèrent à l'eau reçurent une volée de schrapnells des canons du stationnaire, et les requins firent choux gras de ce qui échappa...

■ C'est ainsi que nous sommes délivrés... le troisième jour après que nous avons été attaqués par cette armée de rats de Hollande...

Ce que sont devenus les collègues? Eh bien! Le Glac est parti fou, et comme il devenait mauvais, on l'a ramené en France, pour l'enfermer. Itchons est mort de ses blessures, au bout de huit jours; c'est dangereux, les morsures de rat, surtout dans les pays où il fait chaud comme cela.

■ moi, j'ai repris mon service aux Trois-Squelettes, aussitôt la tour remise en état. C'était pas une raison parce qu'il y avait en cette histoire-là pour que j'aie chaviré mon temps régulier, n'est-ce pas ? D'autant que, comme je vous l'ai dit, dans ce phare-là, moi, j'aime beaucoup, et même, pour dire vrai, nulle part, jamais, je ne me suis plus autant que dans celui-là. si bien que, quand il a fallu le quitter, eh bien, ça m'a fait gros chagrin, vous savez...

BIBLIOGRAPHIE. — *L'Amour et M. Lewisham*; — *Anne Veronigat*; — *Au temps de la Comète*; — *Anticipations*; — *Les Editeurs de pants*; — *Bealby*; — *La Burlesque Équipe du cyclope*; — *La Découverte de l'avenir*. — *Deux Histoires et un rêve*; — *L'Effraie et Fantasmagories*; — *L'Europe de demain*. — *La Guerre des Mondes*; — *La Guerre et l'Avance*. — *L'Homme invisible*. — *L'île du docteur Moreau*; — *La Guerre qui sera la Guerre*. — *L'Histoire de Monsieur Polly*. — *Kippi*. — *L'île de l'Exposition*. — *La Machine à explorer le temps*. — *La Merveilleuse Italie*; — *M. Brithling commence à y voir clair*. — *Miss Wiers*; — *Le Nouveau Machiavel*; — *Le Pays des géoglyphes*. — *Les Pirates de la Mer*; — *Platz aux Géants*. — *Les Premiers Hommes dans la lune*; — *Quand le dormeur s'éveille*. — *Le Trésor dans la forêt*; — *Une Utopie moderne*, etc.

Herbert-George Wells naquit à Bromley (comté de Kent), le 21 septembre 1899. Il studia les sciences à l'Université de Londres et occupa pendant quelque temps la direction du *Student's Magazine*. Ses examens terminés avec succès, il entra dans l'enseignement et collabora divers journaux d'éducation. En 1902, il publia son *Text Book of Biology*, manuel de préparation aux examens.

Il collabora ensuite à plusieurs revues : *Saturday Review*, *Pall Mall Magazine*, *Globe*, *Fortnightly Review*, etc. À partir de 1905, il commença la publication des romans scientifiques qui lui ont assuré une place à part dans la littérature contemporaine.

C'est bien à tort qu'on a voulu le rapprocher de Jules Verne. Tandis que l'auteur de *Vingt Mille Lieues sous les mers* n'est toujours borné à anticiper — et de très peu — sur les découvertes réalisées par les inventeurs de son époque, Wells, lui, se laisse hardiment au plus inconnu. Ses romans nous montrent non pas ce qui doit arriver, mais ce qui pourrait arriver (il nous présente l'aventure d'une science poussée jusqu'à la merveille ou d'une merveille envisagée scientifiquement).

À L'OBSERVATOIRE D'AVU


L'observatoire d'Avu, à Bornéo, se dresse sur la pointe de la montagne. Au nord, un vieux cratère qui, la nuit, profile sa silhouette sombre sur le bleu infini du ciel. Du pied du petit bâtiment circulaire, à calotte en forme de champignon, les pentes dévalent, abruptes, et se perdent dans les profondeurs mystérieuses et noires de la forêt tropicale.

La petite maison qu'habitent l'astronome et son second est à environ cinquante mètres de l'observatoire, et plus loin sont les huttes des domestiques indigènes.










Thaddy, l'astronome était alité avec une fièvre légère. Son aide Woodhouse s'était attardé un moment à contempler, sans rien dire, la nuit des tropiques, avant de commencer sa garde solitaire. L'atmosphère était très calme. De temps à autre, des cases des indigènes portaient des voix et des rires, ou, des profondeurs de la forêt, montait le cri de quelque animal étrange. Des insectes de nuit surgissaient, vagues fantômes, au milieu des ténèbres et venaient voltiger autour de la lumière. Peut-être Woodhouse pensait-il à toutes les découvertes qu'il pourrait faire dans la jungle sombre qui dormait à ses pieds. Pour un naturaliste, les forêts vierges de Bornéo sont toujours un pays enchanté, fertile en mystères troublants et en découvertes imprévues. Woodhouse portait à la main une petite lanterne dont la clarté jaunâtre s'enlevait avec vigueur sur le fond aux mille nuances, allant du bleu-lavande au noir, où se noyait le paysage.

Le lecteur connaît sans doute l'aménagement d'un observatoire ordinaire. Le bâtiment est le plus souvent rond, surmonté d'un toit léger, de forme hémisphérique, mobile autour d'un axe et facile à manœuvrer de l'intérieur. Le télescope est placé au centre, sur une colonne de pierre; un mouvement d'horlogerie lui fait suivre la rotation de la terre et, une étoile une fois trouvée, permet de l'étudier d'une façon continue. En outre, il y a tout un système de rouages et de vis, au moyen desquels on « met au point ». Une trappe ménagée dans le toit

mobile suit le mouvement de l'objectif pendant la durée du travail.

L'astronome est assis ou couché sur un appareil incliné, en bois, qu'il peut rouler dans tous les sens selon  l'exige la position de l'instrument. Il est recommandé de maintenir à l'intérieur une obscurité aussi complète que possible pour relever l'éclat des étoiles en observation.

La flamme de la lanterne jeta une lueur plus vive quand Woodhouse entra dans son réduit circulaire. Les ténèbres, qui enveloppaient tout, semblaient s'épaissir derrière la grosse machine pour envahir à nouveau toute la pièce lorsque la lueur passagère se régla. La boie du toit s'ouvrait sur la profondeur transparente du firmament. Woodhouse déplaça le couloir, se dirigeant vers le télescope, il tourna d'abord une rose, puis une autre, et le grand cylindre prit lentement une nouvelle position. Il regarda par le « chercheur », petite lunette annexée à la grande, déplaça encore le toit d'une fraction de tour, prit quelques autres précautions et mit en route le mouvement d'horlogerie. Il enleva son veston, car la nuit était très chaude, poussa à sa place le siège inconmode sur lequel il était condamné à passer les quatre heures vaines. Puis, avec un soupir, il se résigna à monter sa garde devant les mystères de l'espace.

Plus de bruit maintenant dans l'observatoire; et pas d'autre lumière que la lueur faote de la lanterne. Au dehors, de temps en temps, le cri d'un animal effrayé ou blessé, l'appel d'un fauve à sa compagne, ou la voix des domestiques malais ou dyaks. Bientôt l'un de ces hommes entonna  mélodie étrange et        

rer de ce que c'était, et, tirant une allumette de sa poche, il essaya de la frotter contre son siège. Il y eut une raie phosphorescente, l'allumette flamba au instant, et notre savant aperçut une grande aile qui battait l'air près de lui, avec la reflet d'un poil fauve. Puis il reçut un coup dans la figure et son allumette lui tomba des mains : il avait été frappé à la tempe, une griffe lui avait déchiré la joue. Il chancela, tombe et entendit la lanterne étinceler et briser. À peine à terre, il reçut un second coup et, à moitié étourdi, il sentit le sang ruisseler sur son visage. Instinctivement, il crut qu'on se voulait à ses yeux, et, se retournant sur le ventre pour se protéger, il essaya de trouver un abri sous la lunette. Il reçut alors un coup sur le dos, son veston se déchira, puis le bête se cogna contre le toit. Il se traîna aussi loin qu'il put, entre la ligne de bois et l'oculaire, et s'arrangea de manière à se laisser en dehors de l'air que ses pieds, avec lesquels il pouvait au moins se défendre. Il se savait pas encore où il en était. L'étrange animal, écarabotant dans l'obscurité, fit par à accrocher au télescope, qu'il fit balancer avec un bruit de ferraille.

Comme la bête passait à sa portée, Woodhouse lui envoya un furieux coup de pied et rencontra quelques choses de mou. Il eut une sensation d'épouvante. Ce devait être une bête énorme pour faire ainsi trembler le télescope ! Il vit un moment le profil d'une tête noire se détachant sur le fond du ciel : des oreilles pointues et droites, une crête entre les dents. Cette tête paraissait grasse comme celle d'un boododage. Woodhouse se mit à crier au secours de toutes ses forces.

Là-dessus, la bête retombe sur lui. Au même instant, sa main touche quelque chose, là, tout près, sur le plancher. Il donna un coup de pied, aussitôt sa cheville fut prise et retenue dans l'étau de dents acérées. Poussant un nouveau hurlement, il essaya de se dégager avec l'autre jambe, puis il s'aperçut qu'il avait sous le main la carafe cassée : l'ayant saisie d'un mouvement brusque, il parvint à se mettre sur son museau, tête dans les ténailles dans la direction de son pied. Il sentit une oreille velue, qui ressemblait à l'oreille d'un gros chat. Il avait pris la carafe par le col : il en assena un coup

sur la tête de l'étrange animal et entendit un craquement. Il redoubla, se servant, comme d'un poignard, du tesson pointu pour frapper, dans l'obscurité, il l'entraîna où il jugeait que devait être la gueule.

Les petites dents s'enfoncèrent pas plus tôt lâché prise que Woodhouse retira sa jambe et donna encore un coup de pied vigoureux. Il sentit le contact désagréable d'une peau fourrée et d'un corps qui cédait sous sa botte. Un coup de dent ayant déchiré sa manche, il frappa son ennemi en pleine tête, à ce qu'il crut ; ce fut du poil humide qu'il rencontra.

Alors il y eut un répit ; puis il se rendit compte, en grattant des griffes, qu'un corps pesant rampait sur le plancher et s'éloignait de lui. Après un moment de silence, interrompu par le seul bruit de sa respiration hâlée, il perçut comme un lâchement. Tout était noir, à l'exception du carré de ciel bleu, semé de quelques poussières lumineuses des étoiles, sur lequel se détachait un silhouettede l'extrémité du télescope. Woodhouse crut attendre pendant un temps interminable. Mais la bête allait-elle revenir sur lui ? Il chercha dans la poche de son pantalon : une allumette lui restait. Il essaya de la frotter quelque part, mais le plancher était humide ; elle craqua et s'éteignit. Lui, lâcha un juron. Il ne pouvait même pas voir de quel côté se trouvait la porte. Au milieu de ses efforts, il était tout désorienté. L'étrange bête, troublée par le craquement de l'allumette, se remit à bouger.

« À nous deux maintenant ! » cria Woodhouse en un mouvement soudain de défi.

Mais la bête ne revint pas sur lui. Il devait, pense-t-il, l'avoir atteinte avec son tesson de bouteille. Il ressentit une douleur sourde à la cheville ; probablement il saignait du côté. L'inquiétude lui vint de savoir si son pied pourrait le porter, au cas où il essaierait de se lever.

Le suit, en dehors, était bien tranquille. On n'entendait rien remuer. Redoublé, les serviteurs n'avaient rien entendu, ni le choc des ailes battant les coupes, ni les appels. Il n'y avait donc aucun profit à s'agiter. Le savant ayant agité ses ailes, Woodhouse prit une atti-

tude défensive. Son siège, qu'il heurta du coude, se renversa avec fracas. Il jura après son siège, il jura ensuite après l'obscurité.

Tout à coup la carré de lumière sidérale parut se mouvoir, aller et venir. Woodhouse put se demander s'il allait se trouver mal; cela ne lui arrivait jamais. Il ferma les poings, il serra les dents, en rappelant toute son énergie. De quel côté était la porte? Il songea qu'il pourrait se reconnaître d'après les étoiles que l'on voyait par la lucarne. Le groupe d'étoiles qu'il apercevait était dans le Sagittaire, et au sud-est. Oui, mais la porte était-elle au nord?... Ou bien était-elle au nord-ouest? Il essaya de réfléchir. S'il parvenait à ouvrir cette porte, c'était la retraite possible... Il se pouvait aussi que le bête eût été blessé. L'incertitude était insupportable.

« Attention! s'écria-t-il. Si ce n'est pas toi qui avances, c'est moi qui attaquerai! »

À ce mot, la bête commença de grimper après la paroi de l'observatoire: l'astronome vit son profil noir envahir progressivement l'ouverture du toit. Battait-elle en retraite? Il oublia la porte pour s'être plus attentif qu'à la soupape qui grinçait et changeait de position. En tout cas, il ne se sentait plus très effrayé ni très saisi. Il éprouvait une bizarre sensation d'affaïssement. Ce carré de lumière, nettement découpé, avec le forme noire qui le traversait, semblait devenir de plus en plus étroit. Chose curieuse, Woodhouse commençait à ressentir une grande soif, et pourtant il n'avait aucune envie de faire le moindre effort pour se procurer à boire. Il éprouvait la sensation de glisser au fond d'un grand entonnoir...

Woodhouse sentit quelques choses lui brûler la gorge. Il faisait grand jour et l'un de ses serviteurs le regardait avec curiosité. Pourquoi voyait-il renversé le haut la figure de Thaddy? Drôle de corps, ce Thaddy, pour se tenir ainsi! Woodhouse comprit bientôt la situation: sa propre tête reposait sur le genou de Thaddy et celui-ci était en train de lui faire boire de l'eau-de-vie. Puis il aperçut l'oculaire du télescope couvert de nombreuses taches rouges. La mémoire lui revint.

« Vous avez mis l'observatoire dans un joli état! » dit Thaddy.

Un jeune Dyak battait un œuf dans de l'eau-de-vie, Woodhouse prit ce breuvage et se leva. Il ressentit une douleur cuisante: sa cheville avait un bandage; son bras en avait un aussi, et sa joue un autre. Du verre brisé, taché de rouge, gisait sur le plancher. Le laboratoire d'étude était renversé, et, en face, contre le paret, s'étalait une large ombre. Par la porte ouverte, Woodhouse aperçut le sommet gris de la montagne se dressant dans le lointain éblouissant de la voûte azurée.

« Eh! eh! fit-il, qui donc est venu ouvrir ici un abattoir? Emmenez-moi loin d'ici! »

Mais alors il se rappela et la bête et la lutte qu'il avait eue contre elle.

« Qu'est-ce que c'était, demanda-t-il à Thaddy, que cette bête avec laquelle je me suis battu? »

— Vous le savez mieux que moi, répondit l'autre. Mais en tout cas, ne vous en tourmentez point. Buvez encore un peu.

— Cela ressemblait surtout, dit Woodhouse, à une grosse chenue-souris. L'animal avait des oreilles courtes et pointues, un duvet moulineux; ses ailes étaient comme du cuir. Il avait les dents petites, mais diablement acérées; sa mâchoire ne pouvait pas être bien forte; car, autrement, il m'aurait brisé la cheville.

— Mais il l'a presque broyée!

— La bête me parut distribuer ses coups de griffe avec libéralité: c'est à peu près tout ce que j'en sais. Notre conversation fut familière, pour ainsi dire, mais non pas confidentielle.

— Les Dyaks parlent d'un gros Colugo, d'un *Klong-akong*¹, on ne sait pas très bien ce que c'est. Il ne s'attache pas souvent à l'homme: mais vous auriez probablement irrité la bête. On dit d'ailleurs qu'il y a le gros Colugo, et le petit Colugo qui fait entendre comme un glouglouement. Tout cela se promène, le soir venu. Pour ma part, je sais que des regards volants et des lueurs rôdent par ici, mais on ne sent pas là de bien grosses bêtes.

1. Espèce de vampire.

— « ■ y a plus de choses dans le ciel et sur la terre » (Thaddy accueillit cette citation ■■■ ■■ ■■), et particulièrement dans les forêts de Bornéo, que ne peuvent se imaginer tous nos systèmes de philosophie. Tout bien considéré, si la faune de l'île devait lécher encore sur moi quelques-unes de ces espèces rares, eh bien, je préférerais que ce fut quand je ne serai pas occupé ■■■ ■■, et la nuit, dans l'observatoire. »

(*L'île de l'Apyornis*, trad. ACULLE LAURENT;
Albin Michel, édit.)

LA PARODIE ■ LA PEUR

PAUL REBOUX

BIBLIOGRAPHIE. — *Les Matinales*, poèmes; — *Les Ibis noirs*, poèmes; — *Musée d'antité*, poèmes; — *Jessie*, roman; — *Les Nœuds de danses*, roman; — *Jessie*, pièce en 3 actes (en collaboration avec Daniel Jourda); — *L'École buissonnière*, pièce en 3 actes (en collaboration avec André Calmettes); — *Le Phare*, roman; — *Mardi-matras*, romans; — *A la manière de...* fantaisies satiriques, première, deuxième et troisième séries (en collaboration avec Charles Muller); — *A la manière de...* quatrième série; — *Les Nœuds de danses*, pièce en 4 actes (en collaboration avec Charles Muller et Nivière); — *Le Petit Paparoude*, roman néopolitain; — *Blanc et noir*; — *Remains Coucou*, roman nègre; — *Chouchou*, roman; — *Les Drapennaz*; — *Le Jeune Amant*; — *Colin ou les voluptés tropicales*, roman; — *Arthur et Sophie*, roman; — *Méduse aux enfers*, roman, etc.

Un genre littéraire s'affirme vraiment, sa vitalité que lorsqu'il trouve des écrivains pour le parodier. La littérature de la Peur a rencontré son parodiste en la personne du malicieux Paul Reboux, auteur, avec Charles Muller, de ces chefs-d'œuvre d'humour et de critique burlesque qui ont paru sous le titre *A la manière de...* Paul Reboux (né à Paris le 31 mai 1877) n'est point, d'ailleurs, l'homme d'un seul livre; il n'en fait. Artiste prodigieux, Reboux sait tirer tout à tour le romancier délégué de *Jessie* et de *Le Petit Paparoude*, le pamphlétaire poignant des *Drappennaz*, le chroniqueur infatigable qui prodigue un jour le jour sa verve, son talent et son esprit dans la plupart de nos grands quotidiens.

Ses séries de *A la manière de...* sont trop connues pour qu'il soit nécessaire d'en parler longuement. Nombreux furent ceux qui, après Reboux et Muller, s'essayèrent dans l'art difficile du pastiche. Personne jusqu'ici n'a pu les égaler.

« A LA MANIÈRE DE ... ANDRÉ DE LORDE

LE DOCTEUR COALTAR

La salle d'opérations du docteur Coaltar. Au fond, grand vitrage donnant sur une voie de chemin de fer. A droite, poste téléphonique mural. Bocaux, accessoires de chirurgie.

SCÈNE I

Premier interne, Deuxième interne.

Premier interne.

Le patron n'est pas encore là ?

Deuxième interne.

Non, mais il ne tardera pas. J'ai eu quelques pressentiments.

Premier interne, tirant sa pipe.

Qui va-t-on charcuter aujourd'hui ?

Deuxième interne.

La « vingt-deux ».

Premier interne.

Cette adorable jeune fille aux grands yeux bleus couleur de ciel ?

Deuxième interne.

Elle-même, Polyphtème. Elle a une blépharocystite

Premier interne, saisissant fébrilement le poignet de son compagnon.

Écoute... J'entends des pas...

Deuxième interne.

Tu es sûr ?

Premier interne.

Écoute...

(Long silence impressionnant. Dehors, une locomotive passe avec un hurlement sinistre. On entend au loin la trompe des pompiers jeter ses deux notes lugubres. Le bruit diminue et se perd.)

Deuxième interne, se secouant, comme pour dissiper une obsession.

Étrange démons...

Premier interne.

Ah ! voici le professeur Coaltar !

SCÈNE II

Les mêmes, le docteur Coaltar.

Le docteur, avec un gros rire jovial.

Ah ! Ah ! Ah !... Bros... Brou... Brou... Vous êtes là, mes gaillards... Qu'en m'amène la « vingt-deux »...

Premier interne, criant à la cantonade.

Vingt-deux, là dedans !

SCÈNE III

Les mêmes, la malade.

On apporte la patiente, et le docteur Coaltar commence l'opération. Le sang coule. Tout à coup des cris horribles retentissent au dehors.

Le docteur, sursautant.

Qu'est-ce que c'est que ça ? Fermez donc la porte ! Hum Dieu de bois !

(Un interne va fermer la porte. A ce moment, le vitrage vole en éclats. C'est un express qui, lancé à toute vapeur, vient de dérailler et d'enfoncer le mur de l'hôpital. Le plafond se lézarde. Des poutres emplissent le centre blanc de la malade.)

PREMIER INTERNE.

Quelle horreur ! Les anarchistes russes ont fait sauter le train où se trouvait le général Carnonsky !

LA MALADE, se réveillant.

A moi !

DEUXIÈME INTERNE, au docteur Coalter.

Que faire ? La bouteille de chloroforme est renversée !

LE DOCTEUR.

Alors, provoquez le sommeil hypnotique !

(Le deuxième interne regarde fixement la malade, qui pousse des cris déchirants. dehors, les explosions continuent. La tête coupée du général Carnonsky est projetée dans la pièce et, défigurée par le rictus de l'agonie, roule jusqu'à l'avant-scène.)

LE DOCTEUR, qui par suite d'une commotion cérébrale trop forte devient subitement fou, folotant d'un rire sardonique.

Ha ! Ha ! Ha !

PREMIER INTERNE, au second interne.

Regarde ! Que fait-il, mon Dieu ?

LE DOCTEUR, découvrant la malade.

Ha ! l'Extrême-Orient !... Ho !... mes souvenirs de colonial !... Et ! le supplice chinois des dix-huit mille marseillais !... Taille ! Taille ! Taille !...

(Il subit l'opération avec une virtuosité vertigineuse.)

PREMIER INTERNE, affolé, criant.

A moi ! A moi !

DEUXIÈME INTERNE.

Va plutôt chercher du secours...

PREMIER INTERNE.

Impossible de sortir... La porte est obstruée !

DEUXIÈME INTERNE.

Mais c'est horrible !

(Il se rue vers la poste téléphonique, et saisit les récepteurs, mains nerveusement qu'il arrache les fils.)

PREMIER INTERNE.

Nous sommes perdus !

LE DOCTEUR, attaquant la rédaction du seize millièmes marseillais.

Ho ! Ho ! Ho-a-a-a-h !

(A ce moment, une détonation formidable ébranle le milieu de l'atmosphère. La poudrière voisine vient de sauter. Le choc pulvérise les bocaux du laboratoire. L'un d'eux contenait une culture de lézards foudroyant. Les deux internes, aussitôt contaminés, se roulent par terre en poussant des cris affreux.)

PREMIER INTERNE.

Ah ! que je souffre !

DEUXIÈME INTERNE.

Grâce ! Achetez-moi !

LE DOCTEUR, obligeant.

Mais comment donc !

(Il le larde de coups de scalpel. Le sang coule et le malheureux interne ne tarde pas à expirer.)

DEUXIÈME INTERNE, agonisant.

L'ablation du cœur seule pourrait me sauver...

(Il tente sur lui-même l'opération, mais bientôt, inondé de sang, il rend, avec des hurlements effroyables, le dernier soupir.)

LE DOCTEUR, à qui se hâtivement communique une nouvelle commotion cérébrale et restitue la raison.

VOIX AU DEHORS.

Tenez bon ! nous allons enfoncer la porte...

LE DOCTEUR.

Que de sang ! Que de sang !

(Pour échapper à l'inondation, il confectionne un radieu au moyen d'ossements dont il expulse la moelle en soufflant avec vigueur, et dont il obture ensuite les extrémités avec des bouchons.)

VOIX AU DEHORS.

Courage !

LE DOCTEUR.

J'en aurai.

(Soudain, sa lucidité revenue lui fait comprendre que tout ce sang fut versé par sa faute.)

Qu'ai-je fait ! Ah ! malheureux !

(Il se tranche les deux bras et asperge les spectateurs avec ses moignons d'où jaillit spasmodiquement le flux artériel. Puis, succombant à tant d'émotions, il tombe à la renverse et se noie dans le sang.)

LES SAUVETEURS, apparaissant sur une barque.

Trop tard !

*(À la manière de... III^e Série, tome II ;
Grasset, édit.)*

RIDEAU

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Les Mystères de la Peur, — étude par ANDRÉ DE LOUÏE...	1	Vingtième siècle.	
Quinzième siècle.			
DANTE.....	21	BOIS (Albert de).....	104
L'Enfer.....	21	Le Secret de la Ville des Trois Cyprès..	106
Dix-huitième siècle.		DOUGLAS (Roland).....	107
HOFFMANN.....	24	Le Mont Calvaire....	108
L'Homme du sable...	27	DOYLE (Conan).....	110
Dix-neuvième siècle.		La Malédiction des Bacheliers.....	111
BALZAC (Honoré de)....	43	EWERS.....	115
La Justice des Choses.....	44	Le Juif mort.....	116
HARVEY D'AUREVILLE....	50	FANNINE (Claude).....	118
Un Drapier en Vendée..	51	Hors du Silence.....	120
DICKENS (Charles).....	54	FOLLEY (Charles).....	124
Le Roman.....	54	AN Téléphone.....	126
DOSTOÏEVSKI.....	71	HARBOUR (Edmond)....	128
Le Crime.....	72	L'Agenda.....	131
HUGO (Victor).....	84	HENRI (Paul).....	133
L'Homme et la Pleu- re.....	84	Le Tauxon du Souverain.....	134
MAUPASSANT (Guy de)...	90	HINCH (Charles-Henry)...	136
L'Auberge.....	91	Une Epave.....	138
MÉRIMÉE (Prosper).....	102	JOSEPH-RENAUD (J.).....	140
Le Vénus d'Ille.....	103	Le Voyage affreux....	142
POE (Edgar).....	110	KNAKE (Joseph).....	144
Le Poète et le Pandale.	111	Les Deux Fous.....	146
STEVENS.....	113	KYPLING (Rudyard).....	148
La Confession du Doc- teur Jekyll.....	114	Hors du Cercle.....	150
SUE (Eugène).....	116	LARROUY (Maurice)....	152
La Mort de la Chouette	117	La Dernière Partie....	154
VILLERS DE L'ISLE-ADAM.	118	LEMOINE (Gaston).....	156
Catalina.....	119	Une Histoire épen- ventable.....	158
LOLA (Émile).....	120	LORON (André de).....	160
La Fin du Coupable..	121	Le Dernière Torture..	162
		Un Crime dans une Maison de Fous....	164
		MAURICE LÉVEL.....	166
		La Nuit et le Silence..	168

PROGNY (Marcel).....	229	A la Foire.....	230
Une Nuit d'orage....	230	THARAUD (Gérard-Jean)...	232
RAY (Jean).....	232	Le Meurtre de M. de Vivante.....	234
Irish Whisky.....	233	TODD (George-G.).....	236
RENAUD (Maurice).....	234	Le Tour d'Épou- vent.....	237
Le Hall sanglant.....	235	WELLS (H.-G.).....	239
Aube d'Effroi.....	236	A l'Observatoire d'Avant.....	241
RICHES (Jean).....	241	La Farodie de la Peur.	
La Machine à Métaphy- sique.....	242	RASSEUR (Paul).....	432
REMY (J.-H.).....	243	Le Docteur Coctier....	434
Le Mangement d'Hom- mes.....	244		
SACCHÉ (Alphonse).....	245		
Dans l'Éclaircie.....	246		